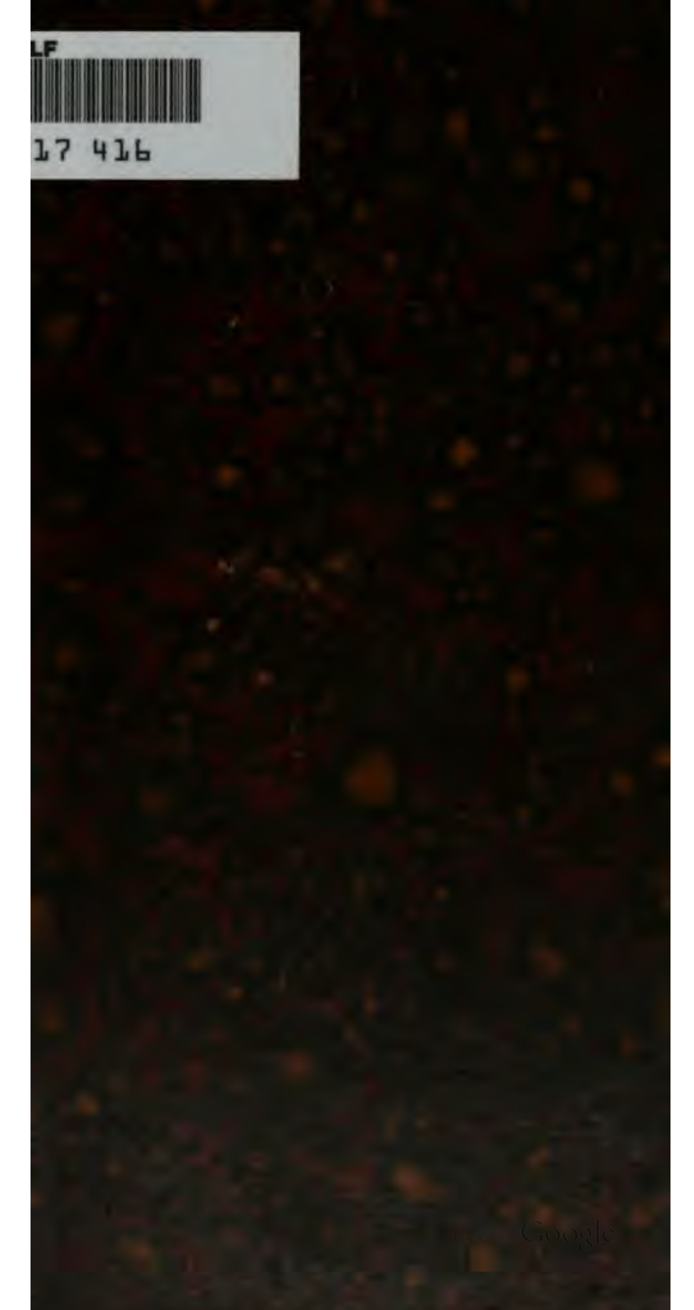

LF
17 416
Google


ALVMNVS BOOK FVND
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
813
A692
Digitized by Google



JULES D'ARGIS

HEURES ACADÉMIQUES

DISCOURS ET CONFÉRENCES

DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UNE LECTURE FAITE A LA SORBONNE

DISCOURS PRONONCÉS
A l'Académie de Rouen.

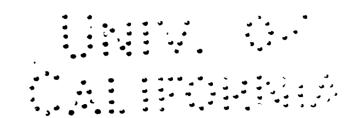
—

ATHÉNÉE DE VERDUN
La Critique littéraire. — Néron et Lucain.
Marguerite de Provence.
Le Sang de Charles-Quint.
Louis XIV. — Jacques II. — Guillaume III.
Villars et Marlborough.
APPENDICE.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

—

1876



DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. JULES D'ARGIS

A L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN

(Séance publique du 12 février 1875).

Nous n'acquérons par nos travaux que
le droit de travailler davantage.
MONTESQUIEU.

MESSIEURS,

Je comparais aujourd'hui devant des juges bienveillants, mais aussi devant des appréciateurs délicats, accoutumés aux travaux de l'esprit et aux exercices de l'intelligence. L'épreuve est périlleuse pour celui qui, moins heureux que beaucoup d'entre vous, n'y a pas été préparé par l'apostolat de la chaire sacrée, les fonctions du ministère public dans une cour de judicature, l'enseignement dans l'Université, ou la pratique du barreau. Tous mes devanciers sont arrivés ici mieux armés que moi pour ce tournoi de la parole. J'ai donc à vous prier, tout d'abord, de me

a

pardonner une émotion bien naturelle, en présence de tant de personnes distinguées à divers titres, et dans une semblable solennité. Mais ce n'est pas à vous qu'il faut rappeler que la justice n'est parfaite qu'autant qu'elle est tempérée par une certaine dose d'indulgence.

Ayant reçu du ciel cette faveur d'appartenir à la Normandie par ma naissance, par mon admiration de ses gloires, attaché en particulier à la ville de Rouen par des liens de famille nombreux, j'ambitionnais depuis longtemps l'honneur d'être admis parmi vous. Cet honneur, Messieurs, vous me l'avez accordé avec une grâce qui a doublé le prix du bienfait. Je suis venu à vous n'ayant, pour appuyer mes prétentions, que quelques pages écrites pour la plupart sous la tente; mais, tenant compte de mes efforts comme vous auriez pu le faire de succès réels, vous m'avez cependant accueilli; et, après vous être montrés si sévères dans l'admission successive des membres de cette savante Compagnie, vous m'avez décerné un titre obtenu par d'autres comme une récompense plus méritée, par moi comme le prix de ma ferveur pour l'étude, après une carrière déjà longue que j'aurais voulu rendre plus utile. Aussi ma reconnaissance est-elle vive et profonde. Ai-je besoin de vous dire que vous trouverez en moi l'amour des lettres, la passion de ma vie. — Tels sont, Messieurs, les sentiments que j'apporte dans ce sanctuaire des sciences, des lettres et des arts, et qui

me soutiendront pour prendre, dans la mesure de mes forces, ma part des travaux par lesquels vous continuez vos prédécesseurs, dont vous agrandissez chaque jour le brillant et solide héritage.

D'autres ont célébré avant moi, avec une éloquence que je ne parviendrai jamais à égaler, les avantages que font rayonner autour d'elles les institutions académiques semblables à la vôtre. Montesquieu, il y a cent cinquante ans, disait à l'Académie de Bordeaux : « Non, il ne faut pas croire que la place que « nous occupons soit un lieu de tranquillité ; nous « n'acquérons par nos travaux que le droit de tra- « vailler davantage. Il n'y a que les dieux qui aient « le privilége de se reposer sur le Parnasse. »

Vous avez, Messieurs, plus d'un point de ressemblance avec l'Académie à laquelle l'auteur de l'*Esprit des lois* se glorifiait d'appartenir, et je n'étonnerai personne en vous appliquant cet autre passage du discours qui m'a fourni une première citation : « Qu'on se défasse surtout de ce préjugé que la pro- « vince n'est point en état de perfectionner les « sciences, et que ce n'est que dans les capitales que « les académies peuvent fleurir..... Ces grands « hommes dont on veut nous empêcher de suivre « les traces ont-ils d'autres yeux que nous? Ont-ils « d'autres terres à considérer? Sont-ils dans des con- « trées plus heureuses? Ont-ils une lumière particu- « lière pour les éclairer? La mer aurait-elle pour eux « moins d'abîmes? La nature est-elle leur mère et

« notre marâtre, pour se dérober plutôt à nos re-
« cherches qu'aux leurs ? »

Votre éloge, vous le voyez, a été fait depuis longtemps. D'autres le feront encore après moi, et y trouveront un enseignement qui joindrait à son utilité la séduction si tous les orateurs étaient poëtes. Vous en avez vu, l'année dernière, un exemple plus facile à louer qu'à imiter, et qui nous a rappelé ce vers charmant :

Quidquid tentabam scribere, versus erat.

J'ai trouvé sans effort, dans mon cœur, les premières lignes de ce discours. Abordant, pour obéir à vos traditions, un autre ordre d'idées, j'ai maintenant à vous présenter un travail fait exprès pour vous, et non encore publié. Pour l'accomplissement de ce devoir, j'ai demandé une inspiration à ce conseil que nous donne Horace de mesurer nous-mêmes, avant de rien entreprendre, la portée de nos forces.

Vos moments étant comptés, je me bornerai à l'esquisse d'un sujet que je me propose de traiter ultérieurement d'une façon plus complète pour le déposer dans vos archives, où vous pourrez le consulter si vous y trouvez de l'intérêt, et que vous laisserez dormir dans la poussière si ses développements vous paraissent sans attrait. Obligé de me restreindre, je me rappellerai cette maxime d'un sage : « Rien de trop. » *Ne quid nimis.*

UNE ÉLECTION ROYALE A VARSOVIE

Même aujourd'hui, Messieurs, après un si long intervalle, il est curieux encore de se rappeler quelle était la constitution de l'ancien royaume de Pologne, ou de la République polonaise, ce mot *république* étant pris dans le sens rigoureux de son étymologie latine.

Sans doute, des compétitions ardentes s'élevaient entre les intérêts rivaux lorsqu'il y avait un roi à élire; mais quel magnifique et imposant spectacle que ces cent mille gentilshommes à l'aspect martial, couverts d'armures dont les lames d'acier étincelaient au soleil, ou d'habits chamarrés, arrivant sous les murs de Varsovie avec les étendards blasonnés des palatinats, parcourant au galop de leurs coursiers la plaine de Wola, enivrés des souvenirs de la gloire nationale; se racontant, aux feux du bivouac, leurs exploits contre les Russiens, les chevaliers Teutoniques ou le Turc, et recevant ensuite, sous leurs tentes, les ambassadeurs des princes qui sollicitaient leurs suffrages. — Pour compléter ce brillant tableau par un contraste singulier, ceux des nobles auxquels leur pauvreté a interdit l'achat d'un cheval et d'un sabre se tiennent derrière les cavaliers, à pied et armés de faux, dans une attitude aussi fière qu'un Sapieha, un Jablonowski, ou un Radziwil, ayant les mêmes droits. — Pendant ces préliminaires de l'élection,

l'archevêque, assisté d'un clergé nombreux, dans la basilique métropolitaine de Saint-Jean décorée de toutes les pompes majestueuses du catholicisme, entonnait les cantiques de Sion, afin d'appeler sur les électeurs l'inspiration de l'Esprit-Saint.

Le roi élu jurait, sur l'Evangile ouvert, de maintenir les *Pacta conventa*, et prêtait le serment royal, dont la formule nous rappelle celui que les Aragonais, dans leur indépendance ombrageuse et farouche, imposaient à leurs souverains : — « S'il m'arrive (ce qu'à Dieu ne plaise !) que je viole mon serment, les habitants du royaume et de toutes les provinces ne me devront plus rien; car par ce seul fait je les reconnais déliés de toute foi, de toute obéissance. Je ne demanderai jamais à personne d'être relevé du serment que je prête; si on me l'offrait, je refuserais. Et qu'ainsi Dieu me soit en aide. »

En ces temps prospères, on élevait sur le pavois un Boleslas, qui s'emparait de la Silésie, et ne s'arrêtait dans ses conquêtes qu'au Danube et à la Theiss; un Ladislas Jagellon, vainqueur à Thanneberg des chevaliers Teutoniques, et faisant ainsi de la Pologne la puissance prépondérante du Nord; un Etienne Bathori, qui imposa au tzar Iwan IV la paix de Kieverowa, et prit la Silésie aux Moscovites; un Sobieski, dont les jours se comptent par des victoires, l'Achille des cent combats de la *campagne merveilleuse*, le sauveur de Vienne et de la chrétienté,

car il refoula l'invasion musulmane, qui profanait déjà par la pensée la Ville éternelle en prétendant arborer bientôt, sur les murs sacrés du Vatican, le signe impie des Osmanlis.

Vers le milieu de l'année 1696, un douloureux spectacle attendait les nombreux étrangers venus dans la capitale de la Pologne pour rendre un dernier hommage au grand Sobieski. Celui dont les exploits avaient, durant un demi-siècle, enchanté l'Europe, Jean le Victorieux, en proie désormais à toutes les angoisses du corps et de l'âme, achevait sa vie dans la souffrance et la tristesse, au milieu des intrigues fomentées par une épouse ambitieuse et des fils ingrats.

Après Sobieski, mort le 17 juin 1696, jour anniversaire de sa naissance et de son couronnement, la succession royale fut ambitionnée par de nombreux concurrents, dont deux seuls poussèrent leur brigue.

Si jamais il y eut un prétendant digne du trône, ce fut, d'après les témoignages unanimes des contemporains, François-Louis de Bourbon, prince de Conti. Un coup de sabre, qui lui fendit la tête à Neerwinden, lui laissa une noble cicatrice attestant qu'il se comportait sur le champ de bataille en *joli garçon*, comme disait un prince de cette maison de Condé où l'on se connaissait en bravoure. — Il s'embarqua sur une escadrille commandée par Jean Bart, pendant que le parti français lui préparait les voies dans son royaume futur.

La France était alors représentée à Varsovie par l'abbé Melchior de Polignac, connu par les grâces du corps et de l'esprit, sachant allier à la politesse des cours l'austérité de mœurs commandée au sacerdoce, conservant sa droiture en maniant avec une habileté rare les fils déliés de la diplomatie, parleur disert, imitateur souvent heureux des poëtes du siècle d'Auguste; destiné à s'illustrer plus tard dans d'autres ambassades, dans l'épiscopat français, fertile alors, comme il l'est encore de nos jours, en prélats éminents, et enfin dans le Sacré Collége. L'abbé de Polignac était réservé à la pourpre, au même titre que les Bessarion, les Bembo, les Sadolet..... à la tiare, peut-être? comme Thomas de Sarzane et Æneas Sylvius, Nicolas V et Pie II, qui, avant de ceindre les trois couronnes du souverain pontificat, avaient excellé dans les sciences humaines.

Comme l'escadrille au pavillon fleurdelisé venait de jeter l'ancre dans le port de Dantzick, le prince de Conti reçut, par un courrier de l'ambassadeur français, cette dépêche : « *Vous êtes roi de Pologne.* » — Le lendemain, autre missive dont voici la teneur : « *L'électeur de Saxe est roi de Pologne.* » Jean Bart, suivant son habitude, exhala sa fureur dans un langage complétement dénué d'atticisme : on eut beaucoup de peine à le calmer, car il voulait partir sur-le-champ pour aller tirer les oreilles aux mystificateurs. — L'ambassadeur français n'avait eu pourtant l'intention de mystifier personne. La

première dépêche était à peu près vraie; la seconde l'était tout à fait. Que s'était-il donc passé à Varsovie dans l'espace de vingt-quatre heures? Voici un aperçu de l'incident.

Dans l'après-midi du 26 juin 1697, quatre-vingt mille gentilshommes, rangés en bataille dans le champ électoral, acclamèrent le nom du prince de Conti. Quelques groupes protestèrent seuls, et on n'évalua pas alors le nombre des dissidents à plus de deux ou trois cents, invoquant le droit du *liberum veto*.

La constitution polonaise conférait au roi la majesté du trône, regardée comme nécessaire dans un grand État; au Sénat, le pouvoir; la liberté à l'Ordre équestre, dont sortirent bientôt, sous le nom de Nonces, des tribuns plus nombreux et plus redoutés que les tribuns du peuple à Rome. — C'était une chose inconnue ailleurs que ce *liberum veto*, qui permettait à un seul opposant de rompre une diète, car aucune décision n'était valable que si elle réunissait l'unanimité des suffrages. Ce simple mot *veto* (je m'oppose), prononcé par un seul, suffisait pour rompre la diète, et annulait toutes les décisions antérieures de l'assemblée. Le premier qui fit usage, ou, si l'on veut, abus de ce droit, fut Sicinski, nonce d'Upita en 1652, qui, suivant les chroniques du temps, n'échappa aux malédictions et aux menaces que pour périr, quelques mois après, frappé par le feu vengeur du ciel. Ses collègues s'étaient violemment emportés contre lui, mais en reconnaissant la

légalité de la rupture. — Les anciens Polonais, il faut le reconnaître, étaient eux-mêmes les fauteurs des dissensions qui les déchiraient, de sorte que l'on a pu, avec une grande apparence de raison, les rendre responsables de leurs propres malheurs :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Si aucun opposant n'invoquait le *veto*, l'élection royale s'accomplissait avec un ordre, une pompe et un appareil de liberté qu'on chercherait vainement ailleurs. Ce tableau d'une élection régulière, légale et paisible, le voici. — Toute la noblesse étant réunie à cheval, le Primat rappelle, en peu de mots, les titres des divers candidats, dont les diétines ont déjà fait un examen préalable. Il exhorte à choisir le plus digne, implore l'intervention céleste, bénit les assistants et reste seul ensuite avec le maréchal de la diète, pendant que les sénateurs se dispersent pour aller préparer l'harmonie des suffrages parmi les représentants des palatinats. Si l'accord se fait, le primat monte à cheval, au bruit des acclamations en faveur du candidat heureux et des coups de pistolet. Le calme et le silence s'établissent, comme par enchantement, à la vue du primat, qui, par trois fois, demande aux électeurs quel est le roi qu'ils veulent; et trois fois, après l'approbation générale, il proclame le nom de l'élu. Trois fois aussi, le grand maréchal de la couronne réitère la proclamation aux trois portes du camp, la porte orientale ouverte pour

la Grande Pologne, celle du midi pour la Petite, et celle d'occident pour la Lithuanie.

D'après les *Pacta conventa*, le roi devait être élu *nemine contradicente*, c'est-à-dire par toutes les voix. — En 1632, un seul gentilhomme déclara s'opposer à l'élection de Vladislas VII. Comme on lui demandait ce qu'il avait à reprocher au candidat, il répondit : « *Rien, mais je ne veux pas qu'il soit roi.* » — Voilà le *veto* dans sa splendeur ; moins effrayant toutefois qu'il n'en a l'air, car on parvint à ramener l'opposant à l'avis général. Vladislas, une fois élu, fit venir celui qui lui avait un instant barré le trône, et voulut connaître le motif de son opposition : — « Je voulais « voir, répondit simplement le noble sarmate, si « notre liberté subsistait encore : je suis content, et « vous n'aurez pas de meilleur sujet que moi. »

On se demande comment un État put subsister, pendant plusieurs siècles, avec cette entrave toujours menaçante et souvent appliquée du *liberum veto*, et combien de lois purent être promulguées sans un seul vote contraire ? — Effectivement, une foule de diètes se séparèrent avant que l'entente se fût établie, et c'est pour cela que Rulhière put donner ce titre à son ouvrage : *Histoire de l'Anarchie de Pologne*. Plus souvent qu'on ne voudrait le croire, l'accord se faisait à la dernière heure, sous la pression des circonstances, par patriotisme, pour conjurer des désordres imminents. D'autres fois, il y en eut plus d'un exemple, les sabres sortaient du fourreau,

et finissaient par avoir raison des dissidents... qu'on supprimait.

Le règlement intérieur des diètes et diétines contenait d'autres dissolvants.

En 1442, le dernier jour d'une diète arriva sans qu'aucune loi eût pu réunir l'unanimité; cette journée suprême s'écoula dans la même agitation laborieuse et stérile que les précédentes. Mais le roi alors régnant, Vladislas IV, voulait obtenir, à tout prix, les subsides et les troupes nécessaires pour recommencer la guerre contre les Turcs. Les délibérations aux lumières étant interdites de temps immémorial (par un statut de Przémislas, de Cracus ou de Lech?), les partisans du roi furent d'avis de dormir dans les ténèbres jusqu'au jour, ce que chacun fit en conscience, le président prêchant d'exemple. Le chant du coq ayant réveillé ces nouveaux Epiménides, l'assemblée reprit ses travaux et vota la guerre. — Frédéric II raconta lui-même à Rulhière que cette défense de délibérer aux lumières fut mise à profit par lui pour annihiler une diète dont il redoutait le mauvais vouloir. La discussion ayant été habilement prolongée jusqu'à la nuit, le vote *aux chandelles* fut nul de plein droit, comme attentatoire au pacte fondamental. Jusqu'à la chute de la nationalité polonaise, on demanda, sans l'obtenir, l'abrogation de cette loi ridicule, votée à je ne sais quelle époque, dans un moment d'erreur, et perpétuée par un respect exagéré des anciens usages. —

Que pouvait-on édifier sur ces sables soulevés par des tourmentes continuelles? Evidemment, rien.

La noblesse tout entière, nous l'avons dit, se réunissait en armes sous les murs de Varsovie pour élire les rois, sans représentants de ses fractions, aucun noble ne déléguant à qui que ce fût son droit électoral qu'il exerçait en personne, aucun ne primant l'autre, et la voix du titulaire de la plus petite starostie étant comptée, aussi bien que celle d'un riche castellan ou d'un palatin puissant. Mais à partir de 1467, il y eut aussi, comme pouvoir législatif intermédiaire, de moindre importance et se réunissant entre deux élections royales, des diètes où figuraient des nonces élus, ayant reçu de leurs électeurs provinciaux des instructions qui constituaient un véritable *mandat impératif*. — Les mandataires polonais étaient tenus de se conformer, dans toute leur rigueur, aux vœux de leurs mandants. Chaque député, à son retour de Varsovie, comparaissait devant l'assemblée de sa province pour expliquer ses votes; et la désobéissance aux ordres de ses électeurs mettait sa vie en danger, aussi bien que son opiniâtreté ou sa faiblesse à la diète. Voilà comment l'unanimité, toujours nécessaire, était souvent impossible. C'est par là, sans doute, que la Pologne devait périr quand elle eut dégénéré; c'est pourtant cette fierté jalouse poussée à l'excès, mais émanée d'un principe qui exaltait tous les nobles, c'est cette exubérance d'orgueil qui fit sa gloire quand

les caractères conservaient encore leur primitive et robuste énergie. — Observons ici, Messieurs, une preuve saisissante de cette vérité, que les choses humaines peuvent présenter à la fois les aspects les plus divers. Les nobles polonais avaient coutume de dire aux sujets des autres Etats : « Un roi vous a ; mais nous, Polonais, nous avons un roi. » — Ce qu'ils croyaient un trait d'esprit et de hauteur n'était qu'un aveu dont, seuls, ils ne comprenaient pas la portée funeste et prochaine ; car cette possession d'un roi par des sujets indociles, capricieux et arrogants, devait engendrer forcément les institutions les plus extraordinaires et les plus calamiteuses qui furent jamais, recélant un germe de mort.

Pour revenir à l'élection dont nous avions commencé le récit, il est présumable que le primat Radziejofski, sans recourir à la violence, aurait pu, avec un peu d'adresse, étouffer la voix de quelques centaines de dissidents ; et s'il eût, pendant l'acclamation des quatre-vingt mille, proclamé roi le prince de Conti, c'était, sans nul doute, une affaire faite. Mais ce personnage, soit qu'il cédât à une timidité naturelle, soit qu'il fût le jouet de ses scrupules, soit que ses vœux aient subitement changé d'objet, proposa de remettre l'élection au lendemain, en s'appuyant sur ce vieil adage que la nuit porte conseil. — Dans cette nuit où l'on dormit peu, le conseil venu par la porte d'ivoire fut de tendre la main à l'électeur de Saxe, dont les émissaires avaient déjà commencé à

répandre l'argent, l'or, et les présents de toutes sortes apportés par ses lourds fourgons : et le chevaleresque prince de Conti était toujours à Dantzick, ayant oublié son trône perdu, et consolé déjà, dit-on, par la couronne de myrte que la main d'une femme adorée lui tressait à Versailles.

Voir ajourner l'élection, c'était tout ce que désirait Frédéric-Auguste, qui, sans avoir ostensiblement violé le territoire de la république, n'était pas loin... Le tentateur recevait de préférence ceux dont il redoutait le vote hostile, et qu'attendait un accueil particulièrement gracieux. Frédéric-Auguste, pratiquant cette vertu mondaine qu'on appelle, par euphémisme, l'indépendance du cœur, pensait qu'on peut, sans péril, négliger ses amis, puisqu'ils sont acquis. — On était loin du temps où un ambassadeur polonais, pour répondre à une tentative corruptrice de l'empereur Henri V, jeta dédaigneusement ses bijoux dans le coffre plein de valeurs précieuses où le monarque allemand l'invitait à puiser.

Messieurs, une des difficultés du sujet que j'ai abordé devant vous, est de le traiter brièvement, tant sont multiples et variés les points de vue qui s'offrent à l'observateur dans le cours de cette étude. Je vous soumettrai, toutefois, quelques aperçus sommaires.

L'ancienne Pologne, située aux confins de la partie orientale de l'Europe, et dont les limites ont suivi la

mobilité du caractère indigène, eut pour frontières, dans sa plus grande prospérité, l'Oder à l'ouest, le Dniéper à l'est, la Baltique au nord, la mer Noire au sud. — Les contrastes abondaient dans cette Pologne, où l'on trouvait, sous des latitudes inégales, les variations brusques de l'atmosphère, la Dignité Royale avec le nom de République, des lois avec l'anarchie féodale, des traits informes de la république romaine au temps des Gracques et des Scipions, l'opulence..... et la pauvreté. La langue des hommes d'Etat et des historiens polonais était celle de Rome, avec une prétention peu justifiée à l'élégance cicéronienne.

La nature s'était montrée libérale envers la patrie des anciens Sarmates, en lui prodiguant ses plus beaux dons : les plateaux fertiles de la Podolie et de l'Ukraine; des bois d'essences variées et propres à tous les usages dans les forêts de la Lithuanie; les lins et les chanvres de la Samogitie; des pâturages où grandissent des chevaux de guerre infatigables; bestiaux, laines, fourrures et cuirs; à fleur de terre, le sel gemme, le zinc, le plomb, le fer; les pyrites de cuivre de Chenciny; l'argent d'Olkusz..... et c'était le pays le plus pauvre de l'Europe, car, en exceptant cent mille familles nobles, ses quatorze millions d'habitants vivaient asservis, participant aussi peu à la liberté d'une république nominale qu'aux riches produits qui restaient enfouis, pour la plupart, dans les flancs d'un sol laissé en friche. — La terre et l'eau,

tout semblait appeler un grand mouvement commercial, que les étrangers venaient y chercher sans le trouver. Les nationaux n'utilisaient pour aucun transport tant de rivières et de fleuves larges, profonds, poissonneux, dont les eaux abondantes et limpides reflétaient les rayons d'un soleil vivifiant, la Dwina, le Bug, le Dniester, la Vistule, le Niémen, le Borysthène..... aboutissant presque tous à la Baltique ou à la mer Noire, offrant ainsi les débouchés les plus avantageux, mais regardés par leurs riverains, à cette époque, comme devant uniquement servir à décorer les paysages, et à orner les cartes géographiques. — Ce vaste Etat aurait eu besoin d'armées nombreuses pour défendre ses immenses frontières, toujours menacées par les Moscovites, les Turcs, ou les Tatars, et il pouvait à peine soudoyer quarante mille hommes. — Souvent insultée par des flottes, la Pologne n'eut jamais la pensée de former une marine de guerre, encore moins de construire des vaisseaux marchands propres au commerce pendant la paix, que l'Etat peut utiliser dans une lutte maritime, et qui sont toujours une pépinière de matelots rudes et hardis. — Dans les situations extrêmes, on convoquait la Pospolite, ou arrière-ban, dont il est facile de s'imaginer l'inutilité dispendieuse, et même le danger pour l'ordre, en se représentant cinquante mille gentilshommes ayant passé l'âge des élans désintéressés, s'éloignant à regret de leurs foyers, bâtonnant et spoliant les paysans chez les-

quels ils s'installaient comme en pays conquis, affectant le dédain de toute discipline; poussant les clameurs jusqu'à la révolte si on les retenait inactifs, mais invoquant leur droit de ne pas franchir la frontière : en somme, guerriers circonspects, et batailleurs en paroles.

Un roi que les Polonais n'ont pas su garder, dont la fille fut une de nos reines de France les plus vénérées, un roi exilé dont nos pères ont admiré la sagesse dans notre belle province de Lorraine; ce prince devenu Français, dont les cendres ont frémi sous la profanation de sa tombe pendant les récentes douleurs de sa patrie adoptive, Stanislas Lekzinski nous dit, dans ses Mémoires, qu'il y avait en Europe des villes dont le trésor était plus riche que celui de toute la Pologne, et que deux ou trois commerçants de Londres ou d'Amsterdam négociaient pour des sommes plus considérables que n'en rapportait tout le domaine de l'ancienne République. — Le judicieux abbé Coyer, auteur d'une histoire estimée de Jean Sobieski, n'a été que trop vrai quand il a résumé ce triste état dans cette réflexion pleine d'amertume : « La plus grande source de l'argent qui roule en Pologne, c'est la vente de la royauté. » — Nous allons en voir un frappant et lamentable exemple.

Il était magnifique cet électeur Frédéric-Auguste renommé par toute l'Europe pour sa beauté virile, ses exploits herculéens, ses profusions, son mépris des hommes, et, il faut bien le dire aussi, par sa mo-

rale facile. Je craindrais, Messieurs, de vous étonner par des couleurs trop vives, si, emporté par mon sujet, je cédais à la tentation de peindre en pied, sous vos yeux, ce héros de roman : sur cette figure, dont l'austérité ne fut pas le principal caractère, je jette, à dessein, un voile peu transparent. Cet épicurien guerrier, dont les doigts nerveux broyaient le fer d'un cheval, fut le père de notre Maurice de Saxe, le vainqueur de Fontenoy et de Lawfeld.

On aurait pu croire qu'il avait pris à tâche de faire revivre en lui la personnalité féerique d'un César romain ou d'un de ces monarques de l'Asie dont la nature est l'esclave, et qui n'ont qu'à frapper la terre du pied pour en faire jaillir des trésors inépuisables. — Les Saxons apprirent plus tard ce que leur coûta la magnificence d'un roi de Persépolis..... mais ce n'est pas l'heure des prévisions attristantes. Les bons Saxons étaient alors, comme les peuples voisins, sous le charme d'un éblouissement général.

Ne quittons pas notre héros, qui, ayant perdu par l'effet de tant de grâces du sort le sentiment de la fragilité humaine, ne vit pas que Charles XII grandissait sous son habit de soldat. Ses vertus guerrières, amollies dans les délices, ne devaient se réveiller qu'au bruit du canon suédois. — Les diamants qui constellaient son uniforme n'étaient pas estimés à moins de deux millions de thalers. Dans ses excursions maritimes sur l'Elbe, cent gondoles et quinze frégates de six canons escortaient son vaisseau le

Bucentaure, dont l'équipage était habillé de satin jaune, avec des bas de soie blancs. Il avait constamment autour de lui, pour sa garde personnelle, dix-neuf cents gentilshommes, six régiments d'infanterie, trois de cavalerie et onze cents gardes royaux commandés par le baron de Mordar, qui se faisait suivre d'un page portant une trompe de chasse incrustée de pierreries. Outre cette escorte d'apparat, déjà menaçante, dix mille fantassins saxons suivaient le prétendant, prêts à faire intervenir l'éloquence des baïonnettes.

Le fastueux Saxon accueillait tous ses visiteurs avec le sourire sur les lèvres : — Ah ! c'est vous, comte Ossolinski, je suis aise de vous voir ; je m'aperçois que vous avez perdu le diamant de votre aigrette, permettez-moi de vous offrir celui-ci pour le remplacer. — Soyez le bienvenu, mon cher Grudzinski, je pensais à vous envoyer, pour votre salle à manger, ce Bacchus assis sur un tonneau d'argent. — Cette horloge à carillon est destinée au palatin de Cracovie ; ces carquois avec leurs flèches au castellan de Parnava, et ces figurines d'ambre montées sur ivoire à sa femme, qui aime ces brimborions. — Il faut enlever ces tentures de Perse et ces tapis de Smyrne que déchirent nos éperons ; si quelqu'un d'entre vous les désire, parlez. — Mon majordome m'a fait suivre d'une foule de voitures qui m'encombrent ; je désire que quelques âmes charitables veuillent bien m'en débarrasser, ainsi que des attelages ;

emmenez aussi les cochers, je vous garantis l'adresse de ces automédons, mais non leur tempérance. — A qui offrirai-je mon sabre? car vous en êtes tous dignes. Que celui qui est le plus près de moi le prenne ; il trouvera gravé sur la lame mon nom de guerre : *Demir Helhe* (Main de Fer); mais tout le monde peut le manier, à peine pèse-t-il le poids d'un enfant de dix ans. J'en ai d'autres moins légers. — Maintenant, Messieurs, à table !

Le festin fut plantureux, et les invités y firent honneur, car les nobles polonais ne pratiquaient plus la frugalité des anachorètes, comme on le voit par les récits de Laboureur et de Dalérac. On se souvint longtemps d'un gâteau prodigieux, mesurant vingt-huit pieds dans son plus grand axe, douze de large sur trois de hauteur, que le chef des officiers de bouche, déguisé en charpentier et armé d'une hache de vermeil, découpa majestueusement, après qu'on l'eut promené à travers les principales rues du camp. — Si nous n'avions pas le témoignage d'un historien grave, il faudrait reléguer au rang des fables les fêtes données par Frédéric-Auguste lorsque son fils épousa la fille de l'empereur Joseph Ier. Il reçut la fiancée à Pirna. Cent carrosses à six chevaux firent à Dresde leur entrée triomphale. Les divertissements durèrent un mois entier, pendant lequel l'électeur et sa cour se partagèrent les rôles des divinités grecques, offrant une image complète de l'Olympe. Il donna dans son camp, près de Mühlberg, un

banquet dont les convives étaient quarante-sept rois et princes. Les tables restèrent dressées et constamment chargées pendant trente jours.

Mais les nappes brodées, les merveilles de l'orfévrerie, les pièces ingénieusement fouillées d'un service de vermeil incomparable, les niellures de Bandinelli, de Brunelleschi et de Caradosso pâlirent devant deux énormes surtouts au centre desquels s'élevaient des pyramides de ducats d'or. Combien de fois furent remplies et vidées les coupes en cristal de Bohême, prenant tour à tour les reflets chatoyants du muscat, du tokaï et du malvoisie ? — Aux gloires de la Pologne ! — A la mémoire de Jean Sobieski ! — Magnats, palatins et castellans, à nos victoires futures, et au roi que nous acclamerons demain ! — Vive le roi !

Etait-il un de ces toasts que l'on pût laisser passer sans lui faire raison ? Ne craignez pas, Messeigneurs, d'épuiser les celliers d'un amphitryon prévoyant, qui a fait préparer pour chacun de vous le bain du duc de Clarence, sans vous condamner à vous y noyer. Vos idées étaient obscurcies ce matin, lorsque vos votes se sont égarés sur un cadet de Bourbon qui n'a que la cape et l'épée. La vraie lumière de l'électeur polonais brille au fond de cette coupe de cristal..... et dans la scintillation des ducats..... Plus d'un convive, tout en renouvelant l'oraison funèbre des nombreux Kosaks qu'il avait pourfendus, fit main basse sur les friandises du dessert, ainsi que

cela se pratiquait aux fêtes du prince Zamoïski. On ne parla jamais des dragées au marasquin, ni des quadruples d'or qui disparurent..... Détail transmis par un chroniqueur discret aux indiscrétions de la postérité.

Lorsque les convives, en s'en allant pour regagner leurs tentes, voulurent prendre leurs pelisses et leurs manteaux déposés dans un hangar voisin, il se rencontra, je ne sais comment, que plusieurs d'entre eux, venus avec une vieille tunique ou un *jupan* montrant la corde, se trouva vêtu d'un habit de toile d'or à passements persiques ou d'une veste de brocatelle à fleurs brodées. Leurs bonnets s'étaient doublés de pointes de martre. Les aigrettes maigres s'étaient, par une végétation surnaturelle, garnies de plumes de héron noir ou d'épervier, de même que les vieilles pelisses, remises à neuf, avaient reçu pour doublure des pointes de zibeline ou de pieds de panthère dont les mouchetures n'avaient pas de prix. — Comment s'étaient accomplis ces miracles nocturnes? Demandez-le aux nuages noirs. — Personne, du reste, ne se plaignit de ces méprises

Sur les places publiques de Varsovie, comme sur le front de bandière, coulaient le vin, l'hydromel..... et l'argent. Jamais pareil spectacle ne s'était vu depuis cette mise à l'encan de l'empire romain où Didius Julianus, enrichi par l'usure, acheta la couronne des Césars.

Au lever de l'aurore, l'électeur de Saxe, unanime-

ment reconnu comme le prince le plus brave, le plus sage, et surtout le plus généreux de l'Europe, fut proclamé roi de Pologne sous le nom d'Auguste II.

Je m'aperçois, Messieurs, que je vous ai déjà retenus longtemps, et je n'ai pas de peine à deviner votre légitime impatience d'entendre une autre voix connue, aimée, autorisée, celle du savant professeur que vous avez choisi pour présider à vos nobles travaux pendant cette session académique ; veuillez, toutefois, me laisser la parole pour un instant encore.

Vos suffrages, ardemment sollicités, heureusement obtenus, m'ayant permis de franchir ce seuil et de m'asseoir à cette place, je m'efforcerai de m'en rendre tout à fait digne en suivant ceux d'entre vous qui m'ont précédé dans la carrière des lettres, en admirant, dans cette enceinte même, les explorateurs du domaine des sciences et des arts que je n'ai jamais osé aborder. Disciple fervent, ma mission ici sera de vous prendre pour modèles, de devenir meilleur par vos exemples, de me confirmer, sous vos yeux, dans l'admiration de tout ce qui est grand, beau et vrai ; et si, après de longs efforts, je parviens à me concilier l'amitié de quelques-uns d'entre vous mes vœux seront satisfaits, comblés, dépassés.

ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN

(Séance publique du 5 août 1875).

RAPPORT

Sur le concours pour le prix Bouctot en 1875

> Les intérêts privés, les questions politiques, les problèmes philosophiques divisent profondément et mettent aux prises les hommes : en dehors et au-dessus de toutes ces divisions, le goût du beau dans les Arts les rapproche et les unit.
>
> GUIZOT.

I

MESSIEURS,

Parmi les fictions du paganisme que la vérité chrétienne a rendues au néant, il y en avait une charmante, et qui n'offensait pas la morale : je veux parler de ce groupe chaste et gracieux des Muses, vierges présidant aux travaux de l'esprit. Dans le naufrage des superstitions mythologiques, nous avons recueilli les filles affligées de Jupiter, qui ont survécu à la ruine de l'Olympe. Notre adoption,

en purifiant leur origine, a transformé, pour relier le présent au passé, l'attrayante allégorie de leur harmonieux accord et de leur éternelle jeunesse.

M. Bouctot, l'un des bienfaiteurs de l'Académie, a voulu perpétuer cette alliance en instituant le prix qui, cette année, doit revenir à l'œuvre la plus remarquable, peinture, sculpture ou gravure, d'un artiste né ou domicilié en Normandie, et dont le sujet a été laissé au choix des concurrents. — Si vous trouvez quelque chose à reprendre dans mon discours, ce ne sera pas, certainement, ce souvenir d'un acte de munificence qui nous permet d'honorer le talent. La libéralité des Médicis nous est interdite; mais la valeur de nos prix est rehaussée par vos applaudissements, consécration chère aux lauréats. De plus, quand les champions couronnés dans cette arène ouverte aux rivalités généreuses sont venus frapper à la porte de l'Académie, nous ne les avons pas fait attendre.

L'Académie a su, quand il le fallait, montrer sa sévérité. Plus heureux que les juges de 1866 (dont plusieurs, hélas! ne sont plus ici), nous n'aurons pas, cette année, à nous abstenir et à stimuler les courages, car les œuvres présentées sont nombreuses, toutes dignes d'intérêt, quelques-unes très-fines, et deux tout à fait hors ligne.

Dans nos concours, les choses ne se passent pas comme aux Jeux olympiques, où les athlètes descen-

daient dans la lice à visage découvert, les spectateurs excitant les nouveaux venus et saluant ceux qui avaient déjà triomphé aux fêtes précédentes d'Olympie, ou dans les gymnases de Corinthe, de Thèbes, de Sparte, de l'Attique. — Dans les luttes moins tumultueuses auxquelles nous présidons, les concurrents restent inconnus, et il ne nous est permis de rechercher aucun autre nom que celui du vainqueur. Si par exception ce voile peut devenir transparent, c'est lorsque l'œuvre produite subit, à l'heure même, l'épreuve décisive de la publicité. Cette sage coutume, rempart volontaire opposé aux préférences, garantie de notre justice, est aussi la sauvegarde sûre de la susceptibilité respectable des artistes; mais ce secret, religieusement observé, prive les plus méritants de recevoir au moins, à défaut de prix, un éloge particulier qui serait à la fois leur consolation et leur espoir.

Le silence nous est d'autant plus pénible que l'art ingénieux et utile de la gravure est délaissé, depuis que l'héliographie lui a suscité ce redoutable antagoniste..... le soleil. Jamais les encouragements aux graveurs et aux aqua-fortistes n'ont eu plus d'opportunité, si nous ne voulons pas qu'on désespère de voir reparaître un Albert Dürer, un Rembrandt, un Edelinck ou un Audran. Il ne faut pas que la forte race des graveurs périsse, car ils ne se sont pas toujours bornés à imiter. Quelques-uns aussi ont créé;

comme Callot, dont le burin, ayant interverti les rôles, a donné des modèles aux peintres appelés par les princes Corsini pour décorer leur palais de Rome.

Les gravures et eaux-fortes envoyées au concours, sans avoir cette valeur exceptionnelle, ont été très-remarquées, notamment une Vue de Venise, d'après le tableau de Canaletti exposé dans la grande galerie du Louvre. Mais, en admettant tous les éloges qui leur ont été donnés, l'Académie a pensé qu'une reproduction, si achevée qu'elle fût, ne pouvait pas prévaloir sur une œuvre d'inspiration spontanée. L'Académie, après avoir dans un examen long et consciencieux comparé les mérites, pesé les titres, a cru devoir s'arrêter aux deux grandes compositions qui ornent la chapelle du palais épiscopal, et que tous, Messieurs, vous connaissez : le *Martyre de saint Clément*, et le *Couronnement de l'empereur Henri II, à Rome, par le pape Benoît VIII.* — Nous aurions voulu les mettre sous vos yeux, afin que vous puissiez, en suivant la description donnée par le rapport, confirmer ici même notre jugement; mais leurs vastes dimensions n'ont pas permis de les déplacer.

On a recherché à quelle école appartient leur auteur, qui n'a pas pu cependant (lui en ferez-vous un reproche?) pour rentrer dans les conditions étroites du programme, dissimuler une notoriété acquise par un travail fécond de quarante années,

et deux médailles obtenues aux expositions de Rouen. — Il vient d'envoyer à Caen une *Sainte Famille* conçue et exécutée dans la manière d'Ary Scheffer : si nous avons été conduit à ce rapprochement, c'est que le peintre distingué qui nous occupe a longtemps vécu dans la familiarité intime de l'artiste illustre à qui l'on doit la *Bataille de Tolbiac*, la *Mort de saint Louis*, *les Femmes Souliotes*, et tant d'autres pages magistrales, que les amateurs, que tous les musées de l'Europe se disputent.

Notre peintre a vu Ary Scheffer animant au combat les Derniers Défenseurs de Missolonghi ; livrant les Bourgeois de Calais à la colère d'Édouard III ; rapportant au Larmoyeur le corps livide et glacé d'un fils ravi à la tendresse paternelle ; recevant Mignon du ciel pour l'y faire remonter ; et créant cette admirable sainte Monique, dont la reine Marie-Amélie s'empara..... seul abus qu'elle ait jamais fait de la puissance royale..... et dont elle ne voulut plus se séparer.

Ary, esprit austère, penseur profond, se préparait au maniement du pinceau par la lecture de Plutarque, afin de s'initier à l'admiration des héros épiques et à l'enthousiasme pour les grandes actions de l'humanité. — On ne nous croirait pas, Messieurs, si nous disions qu'un jeune homme bien doué a pu voir sans fruit de pareils exemples.

« La figure de saint Clément », nous disait un de

nos confrères qui a fait de sa maison un musée pour donner un aliment quotidien à un goût formé par de longues études, « la figure de saint Clément s'impose à notre examen attentif, par la frappante expression des deux sentiments qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même, l'exaltation de la foi et le mépris de la mort. Sa sérénité n'est pas altérée par la présence du patricien consulaire et des sacrificateurs des faux dieux envoyés par l'empereur Trajan pour le supplicier. » — L'âme du martyr, dégagée de ses liens terrestres, a déjà pris son essor vers le ciel.

Après avoir assisté à ce spectacle émouvant, vous ne serez point surpris si vous apprenez que le prêtre païen et les bourreaux, dévorés de remords, ont couru aux catacombes pour y être purifiés par l'eau du baptême. Le Chrétien n'a jamais proféré une imprécation adjurant ses os d'enfanter un vengeur. La vengeance des confesseurs crucifiés ou jetés aux lions, était le pardon envoyé aux persécuteurs qu'ils exhortaient au repentir, et dont ils ouvraient l'âme à la lumière. — Tous les glaives viendront s'émousser sur le bouclier de la Croix.

Les personnages secondaires sont d'un dessin correct, bien posés et défieraient la critique, si quelques raccourcis n'étaient pas un peu forcés, tout en ayant le mérite d'une grande difficulté vaincue. Les anges n'ont-ils pas des proportions qui nuisent à l'har-

monie générale?... Passons rapidement sur ces critiques légères. Nous ne les avons faites peut-être que pour maintenir notre droit de juger?

Quant à la couleur, comme elle est la même dans les deux compositions, nous réservons notre avis pour la fin.

Affirmerons-nous que le *Martyre de saint Clément* est un tableau parfait? Non. — Mais c'est la création d'un peintre qui a le sentiment du beau et de l'idéal.

Le beau, l'idéal! quels mots je viens de prononcer! Les réalistes n'ont jamais ressenti l'enchantement de ces mots magiques. — Quelles perspectives nous sont ouvertes!..... Je ne résiste pas à la tentation de m'aventurer dans le champ radieux de l'esthétique, avec l'espoir de vous y entraîner, en rappelant ces belles paroles de M. Guizot : « Les intérêts privés, les questions politiques, les problèmes philosophiques divisent profondément et mettent aux prises les hommes : en dehors et au-dessus de toutes ces divisions, le goût du beau dans les arts les rapproche et les unit. »

II

Sans avoir suivi la marche, les évolutions, les progrès parfois ralentis du génie humain, personne n'ignore qu'il y a, dans le domaine du monde intel-

lectuel, depuis plus de vingt siècles, deux écoles qui divisent les esprits, celle de Platon et celle d'Épicure. — D'un côté l'âme, l'idée ; de l'autre, la plastique et les témérités de l'empirisme. — C'est le champ de bataille où se livrent à leur lutte incessante les deux instincts contraires de notre nature, l'un qui nous porte à la poésie, à la région des mirages de l'infini ; l'autre qui nous pousse vers les pentes où nous attendent, sous des fleurs aux parfums mortels, les piéges du plaisir. — L'homme est la proie de cette antinomie.

Pour l'honneur de la dignité humaine, le sensualisme, épuisé par des efforts fiévreux, n'aboutit qu'à l'impuissance, à la tristesse, souvent au désespoir. Les disciples de l'école platonicienne n'aspirent pas avec plus de certitude à la possession d'un bonheur paisible ; car c'est le secret tourment des intelligences d'élite, de celles que la Muse a touchées, lors même qu'elles parviennent à entrevoir quelques rayons des lueurs célestes, de ressentir aussi, plus vivement que le commun des hommes, l'amertume des déceptions ; mais cette nostalgie mystique de l'âme, plus noble que les tortures de Prométhée, leur est chère..... Joie douloureuse, mais qui n'en est pas moins une joie, pleine, il est vrai, d'agitations et d'inquiétudes qui nous rapetissent par le souvenir de notre faiblesse originelle, mais qui en même temps portent le sceau de la Rédemption, si on observe à quelles profondeurs la pensée de

l'homme peut pénétrer et sur quels sommets elle peut planer.

Si ces vérités ont illuminé les sages qui dissertaient sur l'immortalité de l'âme dans les jardins d'Académus, combien sont-elles plus saisissantes depuis que le christianisme est venu agrandir les ailes de l'idéal !

Voilà pourquoi l'art chrétien, quand il a eu des révélateurs dignes de lui, nous offre des beautés que le monde païen n'a pas connues : cela est manifeste dans les maîtres du XVIe siècle, qui, ayant encore sous la main l'antiquité profane, ont trouvé, dans les scènes bibliques, des données plus abondantes, et surtout plus graves que dans les fables de l'Étrurie ou de l'hellénisme, de l'Inde, ou de la terre des Pharaons. Quant aux splendeurs que les arts peuvent emprunter à la pompe des cérémonies du catholicisme, c'est une assertion que les sceptiques les plus errants, que les matérialistes les plus endurcis n'oseront pas combattre. — Ah ! ne nous laissons jamais séduire ou égarer par les disciples de Spinoza et de Bentham, qui, dans l'audace effrayante de leurs négations, pour arranger le monde au gré de leurs caprices, ont prononcé contre Dieu une sentence d'exil.

Ils sont rares les peintres complets. Ne demandez peut-être qu'à Nicolas Poussin, notre compatriote, de mettre tour à tour sous nos yeux le Ravissement de saint Paul, Eudamidas mourant, et la Métamor-

phose de Daphné ; mais si on nous demande quel genre nous paraît devoir être principalement encouragé, notre préférence n'hésitera pas à se porter sur la peinture religieuse, qui reflète les éclairs du Sinaï, savoure les joies du Tabernacle et partage les douleurs du Golgotha.

Si vous y consentez, Messieurs, demeurons un instant sur ces hauteurs qui resteront toujours inaccessibles au réalisme, funeste tendance de notre époque contre laquelle il faut réagir.

Comment ! pourrait me répondre un de ceux qui m'écoutent, si je n'exerçais pas, à cette heure, le périlleux privilége d'avoir seul la parole au milieu d'un silence solennel, plus difficile à soutenir, à braver, qu'une discussion où la chaleur même d'une joute oratoire anime et ouvre l'arsenal de la dialectique ; — comment ! la perfection ne consiste-t-elle pas à reproduire, dans toute leur vérité, les ouvrages tangibles du grand architecte de l'univers ? — Eh bien, non, Messieurs, là n'est point la perfection.

Si le peintre se bornait à l'image de ce qui frappe ses yeux, c'est à l'héliographie qu'appartiendrait la royauté de l'art ; mais la fonction propre de la peinture est de révéler, sous l'enveloppe apparente du modèle vivant, ou même de l'objet inanimé, le principe de l'idéale beauté qui se refusera toujours à l'approche de nos organes physiques : ce que M. Victor de Laprade appelle « la représentation de l'invi-

sible ». Tel était aussi le sentiment de Bellori quand il a dit : « Le Dominiquin a su peindre, ou plutôt même dessiner les âmes. »

Poussin, Salvator Rosa et Claude Lorrain ont possédé ce sortilége, qui leur a permis de prêter aux arbres, à la chaumière, à la barque du pêcheur sur la grève déserte, une attraction mystérieuse qui nous retient, jusqu'à nous oublier, devant l'accident le plus simple de la nature; et chacun d'eux nous captive à sa manière. — A qui n'est-il pas arrivé de contempler, avec délices, la reproduction d'un paysage vu jusqu'alors d'un œil distrait, traversé d'un pas indifférent, mais auquel Ostade, Paul Potter ou Berghem, en le reproduisant, ont imprimé le charme de leur idéal rustique ?

Les objets que le génie fixera sur la toile, avec la lumière qui se joue sur leur surface ou leurs contours, avec les couleurs, les ombres, les nuances qui les diversifient, s'éloigneront donc d'une façon différente, mais s'éloigneront de la forme sensible ; et les rapports de l'image au modèle correspondront au type entrevu par chaque artiste dans ses aspirations à franchir les limites du monde réel.

Le portrait lui-même n'est pas le triomphe de l'imitation, car on a vu plus d'une fois cette chose extraordinaire : les traits d'un personnage obscur immortalisés par le prestige du pinceau.

Les contemporains de Périclès (c'est à eux qu'on

remonte toujours) n'ont pas pratiqué ce culte servile de la forme qu'une certaine école leur attribue.

On n'a pas oublié le bruit qui se fit à propos de cette question dans les premières années de ce siècle — au moment même où les soldats français poursuivaient à travers l'Europe leur course victorieuse..... souvenir bon à rappeler aujourd'hui.

L'Institut de France couronna un mémoire dont l'auteur, M. Éméric David, dans la rapidité brillante d'un jugement auquel manquait la maturité, prétendit prouver « que l'étude assidue de la beauté natu- « relle avait seule conduit l'art antique à la perfec- « tion, et qu'ainsi l'imitation de la nature était la « seule route pour parvenir à la même perfection ». Au risque de surprendre par un aveu de ce genre fait à cette place, on est obligé de convenir, c'est l'avis de Victor Cousin, que dans cette occasion l'infaillibilité académique fut prise en défaut.

M. Quatremère de Quincy donna le signal des protestations, auxquelles se joignirent d'autres voix en grand nombre, les unes déjà autorisées, d'autres plus tard célèbres, Chateaubriand, madame de Staël, Royer-Collard, Guizot, Victor Cousin, s'appuyant sur la théorie du Beau que Platon a préconisée dans un langage qui est lui-même un exemple. — Ce ne fut pas tout, car le précurseur de Michel-Ange, Phidias se réveilla dans sa tombe, sous les ruines du Parthénon, pour dire aux calomniateurs de la Grèce : « J'ai confié mon secret à Cicéron,

écoutez-le. » Le prince des orateurs alors se leva, pour clore le débat par l'évocation dont il a fait un frontispice à son livre de l'Orateur. — « Phidias, ce grand artiste (*ille artifex*), quand il faisait une statue de Jupiter ou de Minerve, n'avait pas devant lui un modèle particulier dont il s'appliquait à imiter la ressemblance ; mais au fond de son âme résidait un certain type accompli de la beauté sur lequel il tenait ses regards attachés, et qui conduisait son art et sa main. »

Raphaël a résumé son esthétique dans cette formule concise : « Comme je manque de beaux modèles, je me sers d'un certain idéal que je me forme. » — On a dit que Léon X eut un instant l'idée d'élever aux honneurs de l'Église l'auteur du *Mariage de la Vierge;* nous ne le croyons pas..... Mais si cette fable a pu jusqu'à un certain point s'accréditer, c'est que, sous le fils de Laurent le Magnifique, l'enthousiasme, dans son délire, imagina que l'exécution d'un chef-d'œuvre pouvait donner à la vie le lustre de la vertu et de la piété.

Messieurs, d'après les témoignages concordants des grands esprits qui ont été interrogés, vous venez d'entendre l'exposé d'une doctrine de la plus pure essence. Si vous n'êtes pas convaincus, vous croirez au moins à notre sincérité : pour moi, je compare les sophistes au pirate qui allume un phare sur un écueil.

III

Venons au second tableau, le Couronnement de Henri II.

Voici un aperçu de la légende, intéressante au double point de vue de l'histoire des empereurs et de celle du souverain pontificat.

La tiare ayant été momentanément ravie à Benoît VIII par l'antipape Grégoire, le pontife dépossédé se rendit en Allemagne pour réclamer le secours de l'empereur Henri II. Ce monarque, ayant, par le succès de ses armes, rétabli le souverain légitime à Rome, vint s'y faire couronner, en 1014, avec son épouse l'impératrice Cunégonde : la cérémonie eut lieu, le 14 février, sur les degrés de l'ancienne basilique de Saint-Pierre, que fit bâtir Constantin le Grand à la place occupée d'abord par le modeste oratoire de saint Anaclet.

Benoît VIII possédait une fermeté à la hauteur des vicissitudes extrêmes.

Henri II, prince intrépide et chéri des peuples, poussa si loin la ferveur, qu'il voulut abdiquer pour se consacrer à Dieu. Richard, abbé de Saint-Vannes de Verdun, ne parvint à le détourner de sa résolution qu'en lui persuadant que le moyen le plus efficace d'assurer le salut de son âme était de continuer à édifier ses sujets par ses vertus, en même temps

que ses exploits et sa justice faisaient leur gloire et leur bonheur. L'homme, a dit saint Paul, doit rester où Dieu l'a mis, et chercher à se sanctifier dans son état. — Ce prince mourut en 1024, dans la pleine virilité de l'âge. Il a été canonisé, ainsi que la pieuse compagne de sa vie, placée auprès de lui dans le tableau.

Avant de poser la couronne sur la tête de Henri II, Benoît VIII lui demanda : « Voulez-vous garder à moi et à mes successeurs la fidélité en toutes choses ? » L'empereur répondit : « Je le promets. » — Ainsi fut établi le principe de l'obéissance que plusieurs chefs de l'empire, dans la suite, ont promise aux papes, mais que tous n'ont pas observée.

Le sujet est imposant par l'illustration des personnages, l'objet de la cérémonie et le lieu même de la scène ; car là étaient autrefois les jardins et le cirque de Néron. La première basilique, consacrée en 324 par le pape saint Sylvestre, ne fut pas comparable à cette merveille élevée plus tard par Bramante et Michel-Ange ; mais, au XI[e] siècle comme aujourd'hui encore, on était oppressé par les souvenirs sortant du sol où coula le sang des martyrs, et que les palais des Césars jonchèrent bientôt de leurs colonnes abattues, en attendant le jour prochain où le vent dispersera la poussière des idoles brisées.

C'était une scène choisie pour nous impressionner, que cet empereur rendant hommage à un successeur de saint Pierre, dans le lieu même où un autre

empereur fit, avec les chrétiens, des flambeaux vivants pour ses fêtes.

Examinons l'exécution.

En portant tour à tour ses regards sur le Martyre de saint Clément et sur le Couronnement de Henri II, on voit aussitôt que les deux œuvres sont sœurs.

Pour les plus exigeants, disons tout de suite que les restrictions déjà faites pourraient être ici renouvelées; mais pour satisfaire à leur tour ceux qui, comme nous, sont disposés à la bienveillance plutôt qu'aux jugements rigoureux, n'hésitons pas aussi à reconnaître, dans le second tableau, les mêmes mérites : noble attitude des principaux personnages, les autres offrant des diversités de pose et de caractère qui concourent à l'effet d'ensemble. — Dans le pape, un peu de raideur s'explique par le poids des insignes pontificaux et par les soucis du pasteur qui a charge d'âmes.

L'empereur porte l'auréole du nimbe, attribut des saints, avec l'humilité que commande la soumission des grandeurs terrestres au Vicaire de Jésus-Christ; mais cette humilité, un peu hautaine, n'est point incompatible avec le souvenir de ses victoires, la conscience des services rendus et le sentiment de sa dignité. La tête, régulière et énergique, est celle d'un jeune chef militaire, sans exclure la candeur du chrétien qui, sous le globe impérial, aspire aux austérités du cloître.

Voilà l'union du pape et de l'empereur à tout jamais affermie pour le triomphe de la foi et le repos du monde. Qui eût pu prévoir alors la querelle des Investitures et les terribles démêlés du Sacerdoce et de l'Empire! Ne vous étonnez donc pas si la figure du souverain pontife est rajeunie par une satisfaction transmise à tous les assistants sous un ciel sans nuage.

Quelques détails sont d'une délicate finesse, comme par exemple cette femme vue à mi-corps, dont la jolie tête oppose le contraste de son sourire mondain au recueillement de l'impératrice.

Les draperies sont traitées avec ampleur, sans que l'exactitude historique ait été méconnue.

Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de reprocher à l'une ou à l'autre des deux compositions le ton calme de la couleur; car l'artiste a sciemment estompé l'éclat de sa palette, afin d'obtenir l'effet particulier qui convient aux fresques et aux peintures murales. — « Avec la peinture murale, » dit judicieusement Théophile Gautier, « tous les petits mérites de clair-obscur, de transparence et de touche disparaissent; une belle ordonnance, un grand style, une couleur simple et mate, voilà ce qu'elle exige. » Telles sont les qualités dont l'Académie a reconnu, sinon l'épanouissement complet, au moins la recherche poursuivie avec un très-louable effort, dans les deux tableaux dont nous venons de parler. Le talent

c*

de coloriste ne peut pas être contesté à leur auteur, quand on a vu le portrait de S. E. le cardinal archevêque de Rouen, celui de M. le premier président Massot, les nombreux et riches sujets de l'église Saint-Godard, et surtout *l'Évanouissement de la Vierge*, placé dans la chapelle du Calvaire de l'église Saint-Roch, à Paris.

Pour répondre encore à ce reproche de froideur, il faut qu'on sache que l'artiste a, dans son atelier, une toile splendide du Titien, dont il reçoit le rayonnement pendant qu'il manie le pinceau ou l'ébauchoir..... Oui, Messieurs, l'ébauchoir. Nous n'avons pas à considérer ici cette autre face de son talent, mais on peut la signaler.

L'Académie décerne le prix Bouctot à M. Dupuy-Delaroche.

LECTURE

FAITE A LA SORBONNE[1]

Messieurs, je n'ai pas choisi sans hésitation le sujet à préparer pour cette solennité littéraire.

Une *Vue du* XIIIe *siècle* n'est pas sans périls, car elle offre une succession d'événements et de personnages dont plusieurs ne méritent pas d'être loués, et qu'on ne pourrait cependant blâmer sans soulever des susceptibilités respectables. Toutefois, le sujet à peine abordé, les écueils m'ont paru plus faciles à éviter que je ne le supposais d'abord.

Vous pourrez m'écouter, Messieurs, j'en ai la confiance, sans avoir à me reprocher aucune faiblesse, et sans craindre, d'autre part, que je me laisse aller à des sévérités d'appréciation dont on peut se garder

1. Ce travail, présenté d'abord à l'Académie de Rouen, a été lu à la réunion des Sociétés savantes le 20 avril 1876.

sans trahir la muse austère de l'Histoire. Malgré des omissions que je ne regrette pas, car elles m'étaient commandées par vos scrupules et les miens, il reste tant d'aperçus, et si variés, à présenter, qu'ils suffisent pour éveiller l'intérêt. Les auditeurs, s'ils le veulent, porteront eux-mêmes, sur certains hommes ayant vécu à une époque tumultueuse et où tout n'est pas connu, des jugements dont j'ai cru devoir m'abstenir.

Pour étudier les annales des nations, pour pénétrer les ressorts secrets des choses humaines, c'est un avantage, a-t-on dit, d'avoir été appelé au timon des affaires, aux conseils du souverain, aux missions diplomatiques, aux conflits qui brisent les alliances et aux traités qui les renouent; d'avoir commandé les armées, ou maîtrisé les esprits par l'éloquence dans les assemblées populaires et à la tribune du parlement. Si, à cette initiation, l'historien a joint l'honneur d'approcher les principaux acteurs du drame contemporain, il aura pu observer, dans leur commerce intime, les vertus et les vices de leurs prédécesseurs sur la scène du monde; car les mêmes passions, en changeant d'objet suivant les pays et les temps, reparaissent, à certains intervalles, dans la vie des peuples. Sur cette terre où tout passe, tout revient. — Quand il se rencontre un mortel ayant cette haute pratique de la vie, on le regarde comme possédant les plus précieuses des qualités requises

pour recevoir et pour transmettre avec autorité les leçons du passé.

Les arguments, sinon décisifs, au moins spécieux, n'ont pas manqué non plus à la thèse contraire, soutenue par ceux qui prétendent que la méditation isolée peut aussi cueillir des fruits abondants. Au sein de la solitude, la vue n'a pas été troublée par le vertige du succès, ni par des espérances trompées, sensations inséparables qui, dans un rôle actif, altèrent, plus ou moins, la sérénité de l'âme et l'exercice de la raison.

Pour suppléer à ces conditions si difficiles à atteindre, les unes sur des cimes dont l'accès nous a été interdit, les autres parce qu'on ne les trouve que dans une retraite absolue, c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, je le sais, que l'amour de la vérité.

VUE DU XIIIe SIÈCLE

INTRODUCTION A UNE HISTOIRE DE NAPLES SOUS LA DYNASTIE D'ANJOU (1262-1382)

MESSIEURS,

On se propose d'étudier l'établissement, les vicissitudes et la fin tragique d'une dynastie du sang de saint Louis, appelée par le vœu d'un souverain pontife à régner sur Naples et la Sicile, soutenue pendant presque toute sa durée par le saint-siége, mais qu'un pape aussi précipita du trône, châtiment justifié par de grands scandales.

Dans le travail dont nous allons vous lire l'Introduction, l'objet principal sera de rappeler et d'apprécier les rapports de la maison d'Anjou avec le siége apostolique, depuis son élévation en 1262, jusqu'au jour où, Charles de Duraz ayant planté son drapeau noir sur le Pausilippe, la reine Jeanne fut immolée par le vengeur tardif mais implacable du prince André de Hongrie. C'est un cycle de cent

vingt ans. — Notre insuffisance ne nous permettant pas d'entreprendre une histoire complète de cette période (où certains détails d'ailleurs doivent être omis), on s'attachera de préférence aux faits dominants qui la caractérisent.

Étonnante destinée que celle de cette maison d'Anjou, qui commence par un personnage grandiose dans le bien et dans le mal, décline sous le faible et voluptueux Charles II, mais se relève par les arts de la paix et la diplomatie sous Robert le Sage. Après des retours de fortune où éclatent la fougue et l'inconstance des populations de l'Italie, le sceptre de cette dynastie française est brisé dans la main de la belle, sensible et imprudente Jeanne, qui chercha dans plusieurs mariages un bonheur qu'elle ne trouva pas, et qu'elle ne donna ni à son peuple ni à aucun de ses quatre maris. — Mais ces tableaux perdraient en partie la vivacité de leurs couleurs, et ne donneraient pas leur enseignement, si on ne se transportait d'abord, par la pensée, dans le siècle où les faits se sont accomplis, et au milieu des idées, des croyances, des préjugés, des entraînements, des passions du temps. Ce n'est pas en citoyens sceptiques du XIX[e] siècle, amollis par notre civilisation livrée aux arguties des rhéteurs, qu'il faut juger les scènes qu'on va raconter, mais en contemporains militants d'une époque où les observateurs timides, bénits ou maudits par la crosse pastorale, loin de trouver le salut dans leurs terreurs pusillanimes, étaient broyés entre les Guelfes et les Gibelins.

I

Avant d'aborder, Messieurs, l'histoire de la maison d'Anjou, il nous paraît nécessaire de rappeler quel aspect offrait la chrétienté pendant la première moitié du XIIIe siècle.

Essayons d'embrasser d'une vue générale ces phases confuses, pleines de luttes et de misères. — Est-ce le commencement d'un cataclysme universel? ou le revers anticipé des conquêtes prochaines de la science et des arts, en laissant encore indécise la question de savoir si les générations qui suivirent ont été plus heureuses? Il y eut sans doute quelques esprits méditatifs entrevoyant, au milieu de ces ténèbres, les lueurs du flambeau que devait allumer le XVIe siècle, et cherchant une consolation dans cette pensée du poëte :

Scelera ipsa nefasque
Hac mercede placent.

Deux grandes figures, Innocent III et saint Louis, planent sur ce sombre tableau. Quand de tels hommes paraissent, ils ont une mission de Dieu.

Innocent III ouvre le siècle. — Ce pape, illustre entre tous, ayant remué l'Europe, et son action s'étant étendue en Asie jusqu'aux Lieux saints, si l'on considère ses principaux actes on verra ce que fut, dans son ensemble, le monde chrétien jusqu'à

l'année 1216. Cette période, apogée de la puissance pontificale, offre un caractère particulier qu'on ne retrouvera plus dans celles qui seront, en poursuivant cette étude, l'objet de notre examen.

Pour entrer pleinement dans l'intelligence du sujet, sortons du temps présent, dont les tristesses paraîtront moins amères après une exploration rétrospective dans laquelle vous trouverez, à défaut d'autre mérite, la clarté. A la vue de l'Europe attentive aux mémorables démêlés du Sacerdoce et de l'Empire, disons, tout d'abord, que la violence n'a rien ajouté aux droits des Vicaires de Jésus-Christ, institués pour apaiser les discordes en montrant le ciel à ceux qui souffrent. Mais laissons la parole aux faits. — Quand l'historien aborde un sujet où l'intérêt peut languir, il est excusable de s'évertuer à trouver des effets de style; il n'y eut jamais moins de prétexte à cet empirisme. Pour éviter les écueils qui nous attendent, l'exactitude et la simplicité sont les seuls guides à suivre.



Grégoire VII dut regretter d'avoir imposé à l'empereur Henri IV, dans la forteresse de Canossa, un châtiment dépassant la mesure d'une juste pénitence; car alors éclata la terrible rivalité qui devait, durant des siècles, amonceler tant de ruines dans la malheureuse Italie. Depuis 1077, les papes n'oublièrent

jamais la déclaration dont le cardinal Baronius nous a transmis les termes orgueilleux [1]. — De leur côté, les rois d'Allemagne jurèrent de venger l'affront fait à l'un d'eux. — Nous voudrions ne pas trouver la trace d'Urbain II dans la révolte parricide du fils de Henri IV; on n'était plus au temps où Henri II, après avoir rétabli Benoît VIII, lui promettait obéissance, et espérait enchaîner ses successeurs par ce serment.

Dans le cours de cette interminable guerre, il y eut bien quelques armistices; mais la rouille n'eut jamais le temps de s'attacher aux armes mises en faisceaux, et le feu, même lorsqu'on le crut éteint, couva toujours sous la cendre; une première preuve en parut (1112) après le sacre de Henri V par Pascal II. Dès que l'empereur eut quitté l'Italie, le pape révoqua ses concessions forcées, et fomenta une révolte en Allemagne. Henri V revient (1115), en renégat, méditant contre Pascal II l'attentat commis par Sciarra Colonna sur Boniface VIII, et se fait couronner par l'antipape Grégoire pour effaçer, dit-il dans un élan sacrilége, le stigmate de sa première consécration et du baiser de paix.

L'accord de Worms (1122), bien que ratifié avec des articles additionnels par le premier concile œcuménique de Latran, fut également éphémère.

La querelle des Investitures terminée, les deux partis, impatients de leur inaction, furent rappelés

1. *Dictatus Papæ.*

dans la lice par le testament de la comtesse Mathilde. L'affaire en valait la peine, car l'héritage en litige comprenait la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolète, Vérone, presque tout ce qui formait naguère encore le Patrimoine de saint Pierre (de Viterbe à Orviète) avec une partie de la marche d'Ancône.

Les mêmes arrière-pensées qu'à Worms présidèrent (1133) à la concession par laquelle Innocent II parut abandonner de plein gré à Lothaire II et à son gendre le duc de Bavière, moyennant une redevance annuelle, l'usufruit viager des biens allodiaux de la grande comtesse. La pomme de discorde restait entière, car les contractants ne purent s'entendre, ni sur la distinction, ni sur l'attribution définitive des domaines échus à Mathilde comme fiefs mouvants de la couronne impériale, ni sur ceux qu'elle avait reçus, acquis ou transformés comme biens allodiaux. Le pacte de 1133 ne fut donc qu'une semence de guerre pour les successeurs des potentats qui l'avaient signé.

Sous Lothaire II, tenu en échec par la noblesse allemande, le Vatican n'eut à repousser de ce côté aucune agression. Mais après l'avénement de la maison de Souabe (1138), les épées sortirent encore du fourreau. A Conrad III, chef de cette dynastie emportée par toutes les intempérances, remonte le nom de Guelfes comme désignation à peu près générale des défenseurs du saint-siége, celui de Gibelins étant donné aux partisans de l'empereur et, par une exten-

sion quelquefois forcée, à ceux qui rejetaient tout frein dans leurs aspirations républicaines ou schismatiques.

En 1155, Adrien IV, sous la coupole de Latran, plaça lui-même la couronne d'or sur la tête de Frédéric Barberousse qui lui avait livré Arnauld de Brescia; mais le bûcher encore fumant du disciple d'Abélard et les ruines des cités lombardes n'inspiraient pas l'oubli des offenses.

Le rôle de fils soumis de l'Eglise ne devait pas être accepté de cœur par Frédéric, moins sensible à la gloriole d'un sacre à Rome qu'aux exigences peu mesurées d'Adrien IV; car on ne lui épargna aucune des formalités inconciliables avec la raideur impériale, comme la tenue de l'étrier, et la marche en menant par la bride la haquenée blanche du pape; simples observances d'étiquette si on les compare à Othon de Brunswick prosterné aux pieds d'Innocent III. — Frédéric, dès qu'il eut été couronné, repassa les Alpes, suivi par les malédictions des Romains. Bientôt il revint, afin de se venger des faveurs qui l'avaient ulcéré, comme étant la rançon d'un hommage qu'il ne voulait ici-bas rendre à personne, reconnaissant à peine Dieu pour maître.

Les esprits superficiels, plongés dans les rêves éveillés, crurent toucher au terme de tant de maux quand Barberousse, après la perte de quatre armées, demanda la paix à Alexandre III. La pacification ébauchée à Venise (1177) fut confirmée par le traité de Constance en 1183. Cet acte, qui fit naître tant d'espoir, ayant reconnu l'indépendance des villes

lombardes, le parti guelfe semble triompher. Est-ce la paix cette fois? — Nous en sommes loin; car le César germanique, en stipulant le maintien de sa suzeraineté sur les villes affranchies, a introduit une clause dissolvante. La prudence de la chancellerie romaine vit le piége; mais elle ne put obtenir que cet accommodement insidieux. C'était toujours un pas de fait; on aviserait dans l'avenir, ce trésor de ceux qui savent attendre.

Une paix définitive était-elle donc impossible avant la mise hors de combat de l'un des deux belligérants? — Malheureusement oui, la conciliation était une chimère, car un cercle n'a pas deux centres. L'Italie est trop petite pour contenir à la fois ces deux puissances, dont l'une en abdiquant aurait porté au catholicisme un coup mortel, pendant que les rois et les soldats germains ne pouvaient pas se soustraire à la fascination qu'exerçaient sur eux les splendeurs de la Péninsule. C'était donc la destinée fatale de l'Italie d'allumer ces convoitises, d'attirer les dévastations, d'être minée par des intrigues perfides, et de rester une arène ouverte aux prouesses, aux coups de force, au désespoir des vaincus, jusqu'à ce qu'elle devînt la proie des barbares ou leur tombeau.

Les papes, quand ils prêchaient la croisade contre les envahisseurs, avaient deviné les sectaires qui sortiraient un jour de la Germanie pour arborer l'étendard de la réforme. Si les Guelfes n'ont pas été plus tolérants que leurs ennemis, on n'en est pas moins

forcé de reconnaître qu'ils furent les défenseurs de la patrie, du droit et de la foi.

Depuis la paix signée à Constance en 1183 par Alexandre II et Barberousse, des faits considérables s'étaient produits, sous des papes pieux, savants, mais dont le génie ne fut pas à la hauteur des circonstances. Célestin III défendit de rendre les honneurs funèbres à Henri VI; anathème tardif qui ne compensa pas son manque d'énergie contre cet empereur vivant.

Lorsque mourut Célestin III, le patrimoine ecclésiastique était entouré, traversé par des territoires usurpés que détenait le domaine privé de l'empereur, ou donnés par Henri VI à ses parents pour leur constituer des apanages, à des grands vassaux pour les attacher aux intérêts de sa couronne; à des compagnons de guerre comme prix de leur bravoure, après leurs déprédations; à des ministres pour récompenser des services plus utiles dans leur obscurité; même à quelques femmes dont les titres étaient moins avouables. La plupart de ces domaines, d'une valeur énorme, provenaient de l'héritage plus que jamais disputé de la comtesse Mathilde, et toutes les revendications étaient restées sans résultat. Les Allemands occupaient le duché de Spolète et la Romagne. La cité Léonine, sans défense, pouvait être à chaque instant violée par un nouveau Barberousse.

Les chevaux des reîtres buvaient l'eau du Tibre, sous la protection d'un préfet impérial chargé de susciter à la cour de Rome des embarras, en ravi-

vant l'ardeur démocratique et les rancunes des anciens affidés d'Arnauld de Brescia. Le Vatican voyait avec terreur le cercle de fer des lances ennemies se resserrer chaque jour sous ses murs menacés. Nous savons ce qu'est la civilisation allemande au XIXe siècle; il nous est facile d'imaginer ce qu'elle était alors : les malheureux Italiens l'avaient appris. quand la charrue passait à la place où furent des villes florissantes. Ce n'est pas avec sincérité qu'on reproche aux papes d'avoir mis en œuvre toutes les armes humaines pour conjurer ces ravages; et s'ils ont lancé les foudres spirituelles, c'est que l'Eglise et l'Italie n'avaient plus d'espoir que dans l'intervention divine.

Après le mariage de Henri VI avec la princesse Constance, unique héritière du dernier descendant de Robert Guiscard, l'absorption du royaume normand des Deux-Siciles par l'empire devint imminente; et alors le joug de l'étranger, ne trouvant plus de digue pour l'arrêter, s'étendait bientôt à toute l'Italie. Le pape, même en se résignant au rôle de chapelain impérial, ne sauvait pas le catholicisme, et aurait assumé sur sa tête une part de complicité dans la catastrophe.

Mais, pendant ces progrès en apparence effrayants de l'invasion, le pape s'était ménagé un retour offensif par des intelligences nouées dans les villes lombardes devenues, en haine des Allemands, les alliées de Rome qui promit de respecter leurs franchises. — La lutte peut recommencer; la papauté s'appuiera désormais sur la Ligue lombarde; et Bar-

berousse est mort le 10 juin 1190. — Henri VI, après sept ans d'un règne marqué par des insanités cruelles, descend à son tour dans la tombe, exécré des Siciliens, odieux même à sa femme.

Le défunt empereur ne laissa qu'un fils de deux ans, mis par une mère chrétienne sous la tutelle du pape. Nous verrons plus loin qu'Innocent III consentit à affermir sur le trône de Palerme cet héritier des Hohenstauffen, en se réservant d'empêcher que le sceptre impérial et celui des rois normands fussent réunis dans la même main. L'influence germanique va subir une éclipse en Italie pendant la longue lutte de Philippe de Souabe et d'Othon de Brunswick. A ces conjonctures favorables joignez la lassitude des Romains après tant d'agitations infructueuses, les antiques croyances subsistant au fond des âmes, et un respect traditionnel ravivé par le *Décret* de Gratien dont Eugène III a prescrit la divulgation. — Qu'un bras puissant s'élève maintenant à Rome, et des jours meilleurs pourront être espérés dans un avenir prochain.

Dès qu'on put prévoir la mort de Célestin III, les regards de tous les membres du sacré collége furent dirigés vers le cardinal Lothaire : l'homme qu'il fallait était trouvé.

II

Lothaire, du sang des Conti honorés dans le patriciat romain, reçut du ciel cette grâce, de naître sur le seuil du siége apostolique, car trois de ses

proches parents étaient revêtus de la pourpre; l'un d'eux, Paulin Scolaro, fut le plus connu, sous le nom de Clément III.

Dès les premières années de Lothaire, presque dès son berceau, ses oncles, en voyant sa gravité précoce et recueillie, son amour de l'étude, le destinèrent à l'Eglise, et conçurent de lui des espérances bientôt réalisées. Plus tard, ses admirateurs auraient voulu pouvoir louer davantage sa modération, vertu aussi rare dans le gouvernement des âmes que dans la suprématie guerrière.

La vie de Lothaire, unique dans les fastes romains, est celle d'un jeune homme élevé, instruit pour être pape, et qui le devint, prédestiné par sa vocation, dirigé par la prévoyance de sa famille, et porté au sommet tout droit, sans retard, sans brigue (*qui petit indignus est*), comme si c'était l'effet naturel d'un conseil de Dieu. — Il était tellement attendu, espéré, nécessaire, qu'il fut proclamé par les cardinaux, sans une seule voix dissidente, le lendemain du jour où s'ouvrit la vacance du trône de saint Pierre. — La Ville éternelle, qui a le privilége de ces pompes du catholicisme, vit, dans la même journée, les funérailles et le couronnement.

Il avait trente-sept ans.

Avant d'aller plus loin, voyons comment les écrivains protestants l'ont jugé.

« Innocent III, » dit le comte de Gasparin, « n'est pas seulement le plus imposant des papes; il n'est pas seulement celui qui a le mieux réalisé la pensée commune, celui que l'opinion générale a le mieux

d.

soutenu, celui que les circonstances ont le mieux servi ; il est encore un des papes les plus honnêtes, les plus probes, les plus convaincus. Nous pouvons contempler en lui le principe dont il est la personnification, sans avoir à nous préoccuper des vices de l'homme. »

Le luthérien Hurter l'a aussi glorifié.

Quel fut-il donc ce pape qui a forcé l'admiration des adversaires de la foi catholique?

En citant Innocent comme un des plus savants hommes de son siècle, on n'étonnera personne, car la science fut toujours l'apanage des élus du conclave. En louant sans réserve l'austérité de sa vie, on signalera un mérite moins général. Mais l'absoudre de toute ambition mondaine, et attribuer la plupart de ses actes aux circonstances extraordinaires où il a vécu, c'est un point de vue sous lequel il n'a pas été toujours envisagé, pourtant le plus vrai. Il y eut là un enchaînement de causes et d'effets qui s'offrent ensemble à l'esprit de l'observateur sans préventions.

S'il jugea les rois, c'est que presque tous se présentèrent volontairement à son tribunal, et que d'autres se faisaient une déplorable renommée par des forfaits échappant à toute juridiction temporelle et qu'une autorité surhumaine pouvait seule refréner. L'abstention lui était-elle permise ? n'aurait-elle pas pu être incriminée, presque comme une complicité, quand, en même temps, la voix, les plaintes, les implorations des peuples venaient à lui?

Le nouveau pape, au moment où les suffrages unanimes des cardinaux l'enlevèrent à sa retraite, dont il ne croyait pas sortir, venait de terminer son livre *Des misères de la vie humaine* [1], dans lequel il jette un regard si profond et si triste sur les grandeurs fausses et les petitesses réelles de l'humanité : « Plût à Dieu, » s'écrie-t-il avec Job, « que le sein « de ma mère eût été ma tombe ! Car la misère est « le lot de l'homme, dont l'origine est impure..... « Un grand nombre d'entre nous naissent infirmes, « difformes, sans discernement du bien et du mal. « Faibles, imparfaits, misérables, tous nous sommes « voués au malheur..... Nous entrons dans la vie au « milieu des douleurs, pour arriver vite aux infir- « mités de corps et d'esprit qui accablent la vieil- « lesse. »

Ce sage, comme on s'y attendait, réforma d'abord des abus de plus d'un genre, introduits par le temps dans l'entourage, tolérés, perpétués pendant que des soins en apparence plus graves portaient ailleurs l'attention des papes. Le précepte et l'exemple venant de si haut, toutes les superfluités disparurent.

Un de ses premiers soins aussi, et plus sérieux, fut de sévir contre la fabrication des fausses bulles, industrie coupable, pratiquée par ceux qu'on aurait dû le moins soupçonner, pleine de dangers pour les illettrés, et d'une répression difficile à cause de la longueur des distances à franchir. C'est un sujet à développer ailleurs, mais à ne pas perdre de vue, en

1. *De contemptu mundi, sive de miseriis humanæ conditionis.*

raison du trouble jeté dans la législation et la jurisprudence canoniques par des documents apocryphes.

Le peuple de Rome lui fut toujours reconnaissant d'avoir rétabli l'ancien usage, tombé alors en désuétude, et trop tôt oublié après lui, des assemblées de cardinaux dont l'accès était ouvert deux fois par semaine aux plus obscurs citoyens pour y présenter leurs requêtes. Innocent présidait ces consistoires publics, écoutait avec bienveillance toutes les plaintes, prononçait lui-même sur les affaires importantes, et renvoyait les autres à des juges intègres chargés de rendre des décisions promptes.

Nous ne présenterons pas un tableau complet du règne d'Innocent III; ce serait sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Mais pour se faire une idée du prestige de ce génie puissant et des devoirs de la papauté à cette époque, il suffit de se figurer la réunion à Rome d'un certain nombre d'étrangers venus des divers pays de l'Europe, et ayant reçu l'hospitalité princière pratiquée alors, chez un Orsini, un Colonna ou un Savelli.

« J'arrive de France, dit un de ces étrangers. En 1193, je fis partie de l'ambassade envoyée au prince de Danemarck Knut VI, afin de demander la main de sa sœur Ingelburge pour notre roi Philippe Auguste. Le jour de l'Assomption de la même année, dans la cathédrale d'Amiens, j'assistai à la bénédiction du mariage royal par l'archevêque de Reims, en présence de tous les seigneurs ecclésiastiques et séculiers du royaume, de plusieurs princes nos

alliés, du nonce apostolique, des représentants de la féodalité danoise, et d'une multitude accourue des provinces les plus éloignées pour cette cérémonie magnifique et touchante. Les charmes d'une jeune épouse, la joie radieuse du roi et nos vœux semblaient annoncer de longs jours de bonheur, que nous ne devions pas voir. Une reine de France, outrageusement répudiée, reléguée dans un couvent où elle reçoit à peine les choses nécessaires à la vie, m'a chargé de porter ses doléances au saint père, qui peut seul lui rendre un époux dont elle est digne, venger l'insulte faite sans motif au roi de Danemarck, et mettre un terme au scandale donné par Agnès de Méranie.

— Je ne viens pas de si loin, dit ensuite un Sicilien, mais les malheurs de mon pays sont autre chose que caprices de princes et rivalités de femmes. Jamais vous ne croirez ce que nous souffrons sous le sénéchal Markwald, qui prétend avoir été nommé par Henri VI tuteur de notre jeune roi Frédéric. Les Allemands et les Sarrasins leurs alliés ont brûlé ma maison, tué deux de mes fils, emmené le plus jeune captif, et pillé l'église où nous allions prier. Ma femme est morte de douleur. Moi-même j'ai reçu au bras droit une blessure qui m'empêche de manier une épée. Je ne puis pas être plus éprouvé ; mais je voudrais soustraire à cette infortune mes compatriotes épargnés jusqu'ici. Soldat mutilé, j'implorerai le Vicaire de Jésus-Christ, afin qu'il prenne la défense de notre jeune souverain, dont il a bien voulu accepter la tutelle, déférée par un acte authentique

de notre bienfaitrice la reine Constance, tandis que Markwald ose invoquer un testament haineux et supposé du détestable Cyclope, car Henri VI, parmi nous, n'a pas d'autre nom. »

Un Anglais se leva, et, avec l'impassibilité du juge qui rend une sentence, prononça cette courte allocution : « Je ne comparerai pas nos calamités aux vôtres ; mais j'apporte le poignard avec lequel Jean-sans-Terre a, de sa main, tué son neveu Arthur de Bretagne. »

A cette même réunion, un débat très-vif s'éleva entre deux chevaliers allemands envoyés, l'un par Othon duc d'Aquitaine et comte de Poitou, l'autre par Philippe de Souabe. Innocent, avec une sereine impartialité, n'avait pas voulu jusqu'alors intervenir, bien qu'il dût pencher naturellement pour Othon, issu des Welf d'Este, ducs de Saxe, de Bavière et de Brunswick, alliés anciens et fidèles de ses prédécesseurs ; il se réservait de parler plus tard au nom de celui qui a rejeté Saül et choisi David. L'hôte patricien des deux chevaliers allemands ne parvint à retenir leurs épées qu'en leur promettant qu'ils auraient la faculté d'exposer leurs raisons au consistoire public du lendemain. Le légiste bardé de fer, champion de Philippe de Souabe, était le même peut-être qui, à quelque temps de là, dans un accès d'ingratitude ou de vengeance, tua ce prétendant ?

Quand cette dispute fut apaisée, un évêque norwégien raconta les cruautés de l'usurpateur Swerrer, et produisit plusieurs bulles fabriquées par le faussaire couronné. Un complice de Swerrer prit, sans

succès, la défense de son indigne maître, convaincu d'employer un sceau papal faux apposé sur des pièces écrites par lui-même, et qu'il présentait aux prélats abusés comme des messages du Vatican.

Un mouvement de surprise et de curiosité accueillit l'entrée de quatre personnages vêtus avec un luxe oriental, et suivis d'esclaves chargés de riches présents aussitôt distribués à ceux qui en voulurent leur part. Ces ministres de l'empereur grec Alexis III, rompus au manége des cours du Bas-Empire, accoutumés à tout acheter et à tout vendre, semant l'or mais surtout les promesses, possédaient aussi la confiance de l'impératrice Euphrosine, dont les historiens n'ont loué que la beauté. Un sourire constant, la douceur caressante du regard et des manières affables tempéraient la gravité un peu théâtrale de leur attitude séductrice. — « On nous a désignés, » dit le chef de l'ambassade dans le dialecte harmonieux de l'Attique, « pour protester contre les calomnies dont notre souverain est l'objet. Il n'est point vrai que le divin empereur, assis sur le trône de Constantin le Grand, ait dépossédé son frère en lui faisant crever les yeux, car il a été porté au pouvoir par le vœu libre, unanime et spontané des peuples qui l'adorent. Nos sentiments sont ceux des Grecs députés par Michel III vers Grégoire VII. Notre maître clément et pieux déplore les divisions schismatiques de ses sujets ; il est prêt à rentrer, avec tous les égarés, dans le giron de l'Église romaine. Notre mission est donc de supplier Sa Sainteté d'envoyer à Constantinople un légat, qui recevra l'hommage d'Alexis III, héritier légitime du sceptre

des Comnènes. Romains généreux, ne nous refusez pas d'intercéder pour vos frères d'Orient, afin que le père commun des fidèles se laisse fléchir par notre contrition. Nous sommes prêts à tous les sacrifices, jusqu'au martyre, pour prouver notre retour à l'orthodoxie. » — Se laissera-t-on tromper encore par les discours dorés d'une race artificieuse ?

Un des assistants avait jusque-là gardé le silence, non sans qu'on eût remarqué son âge mûr touchant à la vieillesse, et sa physionomie résignée sous la trace de longues souffrances morales. Habillé pauvrement, il portait le bourdon et la panetière des voyageurs de la Terre sainte. Le pèlerin, oppressé par la tristesse, s'exprima ainsi : « Puisque vous avez entendu la voix des hommes, vous écouterez, je l'espère, celle de Dieu que vous paraissez oublier. Au nom du Tout-puissant qui m'a montré la route et ouvert les portes de ce palais, je vous adjure de prendre la croix pour reconquérir la terre où vécurent les patriarches, où Moïse vit Dieu sur le Sinaï, où est mort le divin Rédempteur. Vous laisserez peut-être votre vie mortelle dans cette sainte entreprise, sous les murs de Sidon, de Joppé, de Ptolémaïs, ou dans les abîmes de la mer ; mais si la Jérusalem terrestre vous échappe, la gloire éternelle et les joies ineffables de la Jérusalem céleste vous sont réservées. »

L'émotion de l'assemblée fut portée à son comble quand on entendit un moine de Cîteaux retracer les progrès de l'hérésie des Albigeois, qui, plus hardis à leur début que Luther au paroxysme de ses audaces, attaquaient non-seulement le dogme, mais l'autorité,

l'existence même de l'Église. — « Pauvre cénobite ignorant et obscur, » dit en terminant le cistercien, « je n'ai, nobles seigneurs, aucun des titres dont la plupart de vous sont investis, et je ne m'attendais pas à voir dérouler le tableau de si touchantes douleurs : mais en y compâtissant, en mêlant mes larmes aux vôtres, j'ose dire que les dangers de la foi orthodoxe ne sont nulle part aussi menaçants que sur notre terre de Provence, où la divinité de Jésus-Christ est niée, à la face du ciel, par des princes. La France voit approcher la flamme dévastatrice que propagent Raymond VI et le vicomte de Béziers, secondés par les seigneurs de Foix et de Cominges. Le crime de Henri II d'Angleterre vient d'être renouvelé sur les bords du Rhône. Voici la robe du légat Pierre de Castelnau : sur cette relique teinte du sang d'un martyr, comptez les trous du stylet de l'assassin dont Raymond VI, comte de Toulouse, arma le bras. »

En présence de ces sollicitations portées à Rome de tous les points de la chrétienté, qui pourra s'étonner que les soins réparateurs ou la vigilance prévoyante d'Innocent III aient embrassé l'Europe entière! Les messagers du Vatican, quand il ne les retenait pas auprès de sa personne pour les former à ses desseins, étaient appelés, par les rois ou par les peuples, en France, en Angleterre, en Espagne, en Danemarck, en Hongrie, en Pologne, aux confins de l'empire Grec, dans les villes désolées de la Palestine N'était-il pas le seul organe vivant et visible de la justice? — Les légats, il est vrai, ne partaient pas de Rome pieds nus, comme saint Jean-Baptiste

Après avoir indiqué l'origine de ce grand débat et les causes principales de sa continuité, après avoir dit nettement de quel côté fut le droit, les lignes principales ayant été marquées, nous n'aurions rien à ajouter aux aperçus généraux qui doivent seuls prendre place dans cette vue d'ensemble.

L'inspiration d'Innocent III se perpétuant après lui, c'est l'âme de Barberousse qu'on retrouve aussi dans son petit-fils. En s'étendant sur cette phase lamentable, on serait réduit à répéter, après tant d'autres, des détails affligeants qui nous ont fait plaindre, plus d'une fois, les pasteurs des peuples, en les voyant commettre, inconsciemment, de semblables excès. La fureur des guerres intestines finit par sévir à ce point que, pendant un demi-siècle, tous les Italiens devinrent forcément Guelfes ou Gibelins : toute querelle, toute discussion, de quelque nature qu'elle fût, même les plus minimes et les plus étrangères à la religion ou à la politique, s'y trouvant ramenées par l'animosité croissante des partis cherchant des auxiliaires partout et à tout prix. Plus d'une ville, comme Florence, arbora les deux bannières ennemies pour une cause aussi futile que le choix d'une épouse par un Buondelmonti. Dans cette fermentation générale, de Novare à Tarente, de la Basilicate au Phare, et de Messine à Marsala, il ne fallait qu'une étincelle pour déterminer l'embrasement. Mais il était dans les desseins de Dieu que la puissance pontificale grandît au milieu des convulsions et ne supportât, par instants, la peine de quelques fautes que pour se raffermir ensuite par

ses malheurs. N'ayant pas à retracer tant d'épisodes douloureux, nous avons hâte de voir la France jeter le poids de son épée dans la balance où se pèsent les destinées de la Péninsule.

Après Alexandre IV, mort le 25 mai 1261, Jacques de Troyes, Urbain IV, reçut la tiare. Ce choix d'un Français fut, pour la famille et le royaume de saint Louis, un fait capital qui porta ses fruits; car Urbain s'empressa d'élever à la pourpre sept de ses compatriotes, pris parmi les prélats que Louis IX honorait particulièrement de son estime. Dans ces promotions, on remarqua surtout celle de Gui Fulcodi, archevêque de Narbonne, confident du comte d'Anjou, dont il soutint les espérances.

Nous pourrions mesurer le chemin qui nous reste à parcourir, en consignant ici que Fulcodi, devenu Clément IV (1264), annula aussitôt la concession du royaume de Sicile faite par deux de ses prédécesseurs à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Sa sagesse aurait pu dédaigner les raisons pour lesquelles il ne sacra pas lui-même le prince qu'il avait appelé à Rome. Il lui était réservé de mourir en versant des larmes sur le sort de Conradin, qu'il marqua pour le supplice en l'excommuniant.

La prédominance étant acquise aux idées françaises, on ne fut aucunement surpris lorsque, dans un consistoire tenu à Viterbe en 1262, Urbain IV déclara sa résolution d'offrir la couronne de Naples, sur le refus du roi de France pour lui-même ou pour l'un de ses fils, au plus jeune frère de saint Louis, que ses

exploits à la croisade, l'illustration du sang et sa piété rendaient le plus digne de ce choix.

Il n'y avait pas à s'exagérer la reconnaissance due à Urbain, car, puisqu'il fallait une dynastie nouvelle, la désignation était indiquée, commandée par la place que le comte d'Anjou avait prise dans la Péninsule : d'abord en s'assurant la clef des Alpes par l'acquisition des principales villes de Piémont (Alba, Coni, Mondovi, Chiérasque, Savillan, dont les franchises communales étaient maintenues avec plus d'adresse que de générosité); mais surtout par une alliance avec le marquis de Monferrat, dominateur de ces contrées. Le prince avait, d'ancienne date, de longue main, avec une habileté qu'il ne montra plus depuis, noué des intelligences en Lombardie, dans le Milanais, en Toscane, jusque dans le Patrimoine de saint Pierre. Sa renommée le précédant et le grandissant, les Romains l'attendaient pour l'investir de cette dignité sénatoriale unique, drapeau provocateur arboré par le peuple, et qui n'était pas une des anomalies les moins singulières de ce temps dont l'histoire étonne encore. — Le pape regardait le prince français comme le plus puissant champion qu'il pût trouver, et celui qui lui assurerait les plus utiles alliances.

Urbain IV avait-il le droit qu'il s'arrogeait? — Pour résoudre ce problème, rappelons quels furent, anciennement, les rapports de la papauté avec l'Italie méridionale.

Le 18 juin 1053, dans la plaine de Civitella, Léon IX, après la défaite des mercenaires envoyés à son se-

cours par Henri III, resta seul sur le champ de bataille sans autre arme que son invincible courage, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie pour obtenir un miracle qui tirât de l'abîme la fortune de l'Église. Mais, au moment où il attendait la mort, il vit les vainqueurs s'agenouiller en implorant sa bénédiction, à l'exemple de leur chef Humfroy, qui, sur le lieu même du combat, offrit à son prisonnier la suzeraineté de toutes les conquêtes normandes. En vertu du pacte aussitôt scellé par des chants religieux et des fanfares guerrières, le descendant des pirates scandinaves devint le maître légitime des populations qu'il avait vaincues, et fit la promesse de garder au même titre les territoires qu'il soumettrait plus tard dans la Sicile et la Calabre, en jurant sur la croix de les tenir comme fiefs du Patrimoine de saint Pierre. — Ainsi fut établie la suzeraineté du saint-siége sur le royaume de Naples, par application du droit féodal en vigueur dans toute l'Europe au moyen âge.

Quand on remonte à l'origine d'un droit, il arrive souvent qu'on ne sait à quel point s'arrêter pour lui trouver une base indiscutable. L'opinion concordante d'auteurs graves, de tendances contraires, peut seule mettre un terme aux incertitudes. L'absence de toute prévention personnelle et la droiture ne sont pas moins nécessaires pour éviter les disputes qui renaîtraient, sans fin, de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Le point de droit exposé nous a paru tranché par l'accord entre le catholique comte de Saint-Priest et un de ses émules qui a jugé librement les hommes et les choses de ce temps, Charles Botta : « L'inves-

titure que les Normands avaient reçue, » dit cet historien, « soit par force, soit par adresse, du pape saint Léon, paraissait avoir éloigné l'idée d'usurpation ; et les comtes de Pouille prirent leur place dans les rangs des souverains légitimes. »

Les engagements de Civitella furent renouvelés au concile de Melfi (1059), entre Nicolas II et Robert Guiscard. Grégoire VII n'obtint de ce chef un serment semblable qu'après la confirmation de ces deux investitures.

Voilà donc la suzeraineté pontificale établie, prouvée, justifiée. Les conséquences de ce droit ont été déduites par le comte de Saint-Priest, dans ces termes plus remarquables par leur logique solidité que par la séduction de la forme : « L'engagement de « Robert Guiscard a-t-il été tenu ou enfreint par ses « successeurs ? Tel est le fond du procès. Les papes « ont-ils injustement, violemment exercé leur droit? « Est-ce à tort ou à raison qu'ils se sont plaints de « la violation du pacte? C'est là toute la question ; « mais quant au droit, pour tout suzerain, de rentrer « en cas de félonie dans la disposition du fief dont « il a le haut domaine, c'est le droit commun, le « droit généralement reconnu par les contemporains[1]. »



Pour envisager l'affaire sous toutes ses faces, il y a lieu de peser des considérations d'un autre ordre,

1. *Histoire de la conquête de Naples*, I, 26.

auxquelles ne peut rester indifférent l'esprit moderne qui a reconnu les droits des peuples, mais négligées par beaucoup d'historiens.

Les Siciliens en particulier, dont on disposait ainsi, n'avaient-ils donc aucun moyen régulier, légal et pacifique d'exprimer leurs préférences en faveur du prince ou de la forme de gouvernement qu'ils voudraient choisir? — Sur ce point de droit et d'histoire, des recherches intéressantes ont été faites par deux érudits italiens, MM. Bonnacorsi et Lumia[1].

Arrêtons un instant nos regards sur cette noble Sicile, l'antique Trinacrie chantée par Homère, petite sur le globe, grande dans l'histoire, émule de la Grèce. Les poëtes primitifs l'ont peuplée de nymphes, de faunes, de dryades. Parmi ces jeux de la mythologie, sa fertilité fabuleuse, qui alimentait les peuples voisins, inspira cette fiction que la déesse Déméter (Cérès) la choisit pour s'y révéler aux hommes, quand elle descendit de l'Olympe avec sa guirlande d'épis et la corbeille mystique donnée à Triptolème d'Eleusis. Archimède a légué son patriotisme aux enfants de cette contrée captivante, dotée par Platon de la vie intellectuelle, et où Théocrite a pris ses idylles.

Quand on arrive en vue du Phare, après avoir quitté les brumes de l'Occident, la Sicile apparaît aux yeux du voyageur ébloui sous l'enveloppe d'un voile d'or. Ce n'est pas, comme Naples, *un fragment du paradis tombé sur la terre*[2]. Mais, sous les tor-

1. *Mémoire historique sur les droits politiques de la Sicile.*
2. Dicton napolitain.

rents de lumière qui les inondent, quel aspect offert par ces vallées où les abeilles de mont Hybla effleurent le cactus, le laurier-rose, les dattes des palmiers et toutes les productions tropicales de la flore africaine ; par les chênes, les caroubiers, les châtaigniers qui ont bravé les siècles et les laves de l'Etna ; par ces roches déchirées, aux mille couleurs, aux flancs calcinés, aux pics perçant les nues, et qui enserrent l'île comme les murailles d'une forteresse naturelle plus sûre que les tours normandes de Mattagrifone et les créneaux de San-Salvador : jusqu'aux champs noirs de Catane, tout est imposant.

Quelles villes furent, dans l'antiquité, Agrigente, Syracuse, Catane, Sélinonte, Messine et Palerme, demandez-le à la jalousie de Tyr, de Carthage et d'Athènes. Les rois normands établirent leur cour à Palerme, dont les empereurs firent une cité splendide. Au moyen âge aussi, Messine, halte préparée sur la grande route de l'Orient, s'enrichit par le passage des croisés, qui s'y attardaient au péril de leurs épargnes et de leur vertu. Pour les navigateurs voguant vers Jérusalem, les hasards de la mer, la fièvre et les pirates étaient moins à redouter que les enlacements de Messine.

Sur cette terre, où tant de séductions furent accumulées par la nature, jusque dans les pentes des volcans qui sèment la mort ; sur ce sol miné par les Titans et les Cyclopes, vivait une population grave, énergique et fière, vaincue quelquefois, mais qu'on n'a jamais domptée, car elle a surtout la haine de

l'étranger. Charles d'Anjou expia chèrement le joug cruel et spoliateur imposé à ces rudes insulaires, qu'il s'empressa d'accepter pour sujets sans connaître le danger du don. — Que ceux qui aiment les drames attachants lisent l'histoire sicilienne. — Les parlements furent une des manifestations de cette vitalité robuste, multiforme, et irascible, mais qui concentre ses colères pour en rendre l'explosion mortelle.

Les Siciliens conservèrent, sous les Romains et les empereurs de Byzance, leurs comices d'origine grecque ; mais ces assemblées, devenues peu à peu irrégulières, avaient perdu leur autorité, lorsque le comte Roger les fit revivre, vers 1089, en les combinant avec les coutumes féodales apportées de France. D'une alliance des deux institutions sortit alors, par la spontanéité généreuse du vainqueur à qui on ne demandait que la paix, un parlement national où siégèrent les délégués des communes, avec les barons de ce pays belliqueux ; mais aucun organe de ce genre n'existait lors de l'investiture accordée par Léon IX : dans l'émotion d'une lutte récente, nul ne s'avisa de recourir aux débris de comices presque oubliés, et paraissant résignés au mutisme.

Aux temps postérieurs, Roger II sollicita deux fois l'adhésion du parlement, à Salerne (1129), puis à Palerme (1130), pour être reconnu roi de Sicile, duc d'Apulie et prince de Capoue. En 1166, le parlement déféra la couronne à Guillaume II enfant, sous la tutelle de sa mère, Marguerite de Navarre.

La même assemblée (1177) fut choisie pour arbitre entre le pape et l'empereur. En 1185, Guillaume II n'ayant pas laissé d'héritier mâle, sa fille Constance, mariée à Henri VI de Souabe, reçut le sceptre par un vote national. Les deux Frédéric de Hohenstauffen, au plus fort de leurs succès, n'osèrent jamais violenter un corps issu de l'élection. Si le vœu de cet élément populaire fut négligé dans la crise qui nous occupe, c'est que le pape crut pouvoir le subordonner au principe de sa suzeraineté, antérieure, comme on l'a dit, à la constitution parlementaire du comte Roger; mais au temps d'Urbain IV, cet établissement représentatif subsistait : sans trop élargir cet aperçu, il nous paraît devoir être ouvert. — Le chef de la dynastie angevine n'aurait pas, sans aucun doute, fait un vain appel au parlement convoqué, dans lequel il avait toutes chances de trouver une sanction, et à coup sûr un frein au despotisme qui lui fit perdre la Sicile. Charles Ier ayant voulu détruire les libertés du pays conquis, les membres dispersés du parlement sicilien sonnèrent le tocsin vengeur des *Vêpres*, le 31 mars 1282.

Ce qui précède ne manque pas d'opportunité, car le principe de l'élection était généralement admis et pratiqué au moyen âge. Les premiers Capétiens faisaient sacrer, après avoir obtenu au moins la simulation d'un vote national, le fils qu'ils destinaient à leur succéder, comme on le voit par le procès-verbal du sacre de Philippe Ier [1].

1. *Collection Guizot*, t. VII, p. 89.



Messieurs, pour bien comprendre la situation au moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1262, il est indispensable de faire un retour en arrière de quelques années.

Vers la fin de 1250, Frédéric II, épuisé par la guerre, la politique et les excitations sensuelles, cherchait à s'étourdir en frappant tout ce qui se trouvait à sa portée. Les ordres sanguinaires se multipliaient pour venger ses défaites, le triple anathème du pape, et les complots tramés contre sa vie, non-seulement dans l'indomptable Sicile, mais à Parme, au sein de la Lombardie, et jusque dans son plus intime entourage, par Pierre de La Vigne, l'ancien promoteur de quelques actes honorables trop rares dans ce règne. Au mois de décembre, il voulut revoir son séjour de prédilection, Lucera relevée de ses ruines, colonie de ses chers Sarrasins transportés de Sicile dans la Capitanate. Un désir maladif l'attirait vers cette population cosmopolite, campée sous les mosquées et les minarets qui lui rappelaient l'Orient dont il avait pris les mœurs. Dans cette espèce de pandémonium se confondaient, sous leurs costumes bariolés, les gitanos forgeant le fer, les moresques aux paupières teintes de henné, les géants égyptiens, les bohémiennes amoureuses des colliers de verroterie, les nécromants conviant les morts à leurs banquets, les gitanas vendant des amulettes : enfin tous les spécimens d'un peuple à

filiation énigmatique, insultant Dieu par des rites empruntés aux Juifs, au Coran, à Brahma, et au pyrrhonisme charnel d'Hayraddin le Maugrabin. — N'ayant avec lui, dans ce voyage, que cinquante archers de sa garde sarrasine, d'où sortait Jean le Maure son grand camérier, Frédéric avait hâte de se sentir au milieu des cohortes réunies de cette milice farouche dont il mit plus d'une fois à l'épreuve la bravoure et le dévouement aveugle; soldats fatalistes et chiaoux toujours prêts à faire tomber des têtes. A Lucera il retrouverait les imans et les ulémas dont il recherchait l'entretien, aux heures données à la culture de son esprit, pour se délasser ensuite à l'audition de quelque chant syriaque; les Juifs habiles à lui procurer de l'argent, sans pareils dans la flatterie. Là étaient ses astrologues musulmans; son âme inquiète puisait dans leurs prédictions, dans leurs énigmes, avec une anxiété fiévreuse qui le galvanisait, les joies ou les terreurs de l'avenir. Là enfin était son harem, diversion de ses chagrins, luxe de sa vieillesse anticipée; il ne se fiait plus qu'au sourire des almées pour conjurer les fantômes qui obsédaient ses nuits sans sommeil. — Il n'y arriva pas.

La mort l'attendait à une halte qu'il dut faire au château de Fiorentino, construit sur un escarpement de l'Abruzze au cœur de l'ancien Samnium, et perdu dans cette saison rigoureuse au milieu des neiges. On a fait de son agonie des récits divers, où se retrouvent les passions qu'il avait soulevées et qui lui survécurent. Sa dernière heure fut-elle paisible

ou convulsive? Nul ne peut l'affirmer après tant de témoignages contradictoires.

Le seul fait avéré, les traces en subsistent, c'est que ses ordres pour l'avenir furent consignés dans un testament dicté, en présence de plusieurs témoins, au notaire impérial Nicolas de Brindes, et par lequel il distribua son héritage ainsi qu'il suit : à son fils aîné Conrad, roi des Romains, l'Allemagne et Naples; à son second fils Henri, les possessions au-delà du Phare, et, suivant le choix de l'aîné, le royaume d'Arles ou celui de Jérusalem, l'un et l'autre d'une valeur égale... et insaisissables.

L'héritier du fils rebelle de l'empereur, portant la peine du crime de son père, fut exclu.

Mainfroy, l'enfant du cœur, confirmé dans la principauté de Tarente, eut la régence de l'Italie méridionale pour l'exercer, comme bailli ou vice-roi, au nom de Conrad, alors en Allemagne, et de Henri, mineur. A défaut d'héritiers laissés par ces deux princes, c'était à Mainfroy que l'Italie méridionale serait définitivement dévolue.

Ces dispositions ayant été prises, dans l'heure lucide ménagée par la nature à ceux que la vie va quitter, le moribond fit approcher, pour un dernier entretien, le fils qu'il aima plus que ses héritiers légitimes, et quelques compagnons fidèles de ses vicissitudes. — A ce moment suprême, dit-on, entra Bianca Lancia, la mère de Mainfroy; et une faute, dont le remords était resté cher, aurait reçu la bénédiction réparatrice de l'archevêque de Palerme, en présence de l'heureux mortel qui lui devait une for-

tune royale. On a raconté aussi que le bâtard, n'ayant plus rien à attendre qu'un changement dans les volontés de son père s'il revenait à la vie, l'étouffa ; mais nous ne rapportons cette accusation que pour la rejeter parmi les calomnies méprisées. — Les hommes extraordinaires sont la pâture des apologistes et des détracteurs excessifs.

Les libéralités de Frédéric à son fils naturel, sans doute exorbitantes, étaient pourtant légales ; et il n'y fut pas contredit par les princes qui auraient pu se croire lésés. Mais le testateur n'avait pas prévu l'ambition qu'allumerait dans le cœur de Mainfroy le dépôt confié à sa sollicitude, ni les grandes qualités du dépositaire, à qui le nouvel empereur ne fit pas longtemps obstacle.

Pendant que l'Allemand Conrad s'aliénait les indigènes par les atrocités commises pour réduire Naples, l'Italien Mainfroy s'étudiait à capter la sympathie des populations qui l'avaient vu naître, et leur devenait chaque jour plus cher. En même temps le régent s'insinuait dans la confiance de son frère, qui, encore plein de jeunesse et de force, fit un testament par lequel son esprit aveuglé livrait au captateur la tutelle de son fils au berceau. — Le jeune empereur mourut si à propos que Mainfroy fut encore accusé d'un crime. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que le régent fit répandre le bruit de la mort de Conradin, et mit tout en œuvre pour accréditer cette imposture, si bien qu'il ne tarda pas à obtenir des barons un serment de fidélité. Ayant pris le titre de roi, il fut couronné avec les cérémo-

nies d'usage dans la cathédrale de Palerme, dont il se fraya le chemin, nous voulons le croire, en champion de l'indépendance sicilienne, et non par le fratricide dont on l'a noirci.



Il y a, pour nous, un intérêt particulier à examiner quelle attitude observa la cour de France pendant que les papes et les empereurs étaient aux prises. — Les territoires du royaume et de l'empire se touchant sur un grand nombre de points, et plusieurs principautés allemandes se trouvant enclavées dans le réseau géographique de la France, il était sage d'éviter, autant que possible, tout discord avec un souverain qui pesait alors sur notre frontière depuis le Rhône jusqu'à l'Escaut. Telle fut, en effet, la pensée de Blanche de Castille quand, sous la minorité de son fils, elle fit confirmer à Melfi (1227) les anciens traités d'alliance avec l'empereur, à qui les plénipotentiaires de la régente ne contestèrent pas le titre de roi de Sicile. Louis IX suivit ces errements et s'attacha au principe d'une stricte neutralité, dont il ne se départit que lorsqu'il y fut contraint pour sauvegarder l'honneur de son État ou la foi en péril. Poussant à leur limite extrême les ménagements pour le pouvoir reconnu, il refusa, bien qu'assuré de l'appui du pape, de poser son frère Robert d'Artois en compétiteur à l'empire.

Lorsque la déchéance fut prononcée au concile de Lyon, Louis IX s'interposa pour amener une récon-

ciliation, qu'il sollicita en vain d'Innocent IV dans les entrevues de Cluny. L'inflexible Innocent, d'après la Grande chronique de Mathieu Pâris, ne sut pas se contenir, quand le fils de Blanche de Castille, s'élevant au-dessus de toute considération particulière ou politique, montra l'humanité offensée, la cause même de la religion compromise par la prolongation indéfinie d'une lutte à outrance.

Louis IX, dans la suite, donna une autre preuve de fermeté en mariant son héritier présomptif à Isabelle d'Aragon, fille de don Jayme le Conquérant, malgré l'avis contraire, énergiquement motivé, d'Urbain IV.

La méditation est appelée sur un fait plus grave, la disgrâce momentanée dont Innocent IV aurait frappé Blanche de Castille en 1249, pour avoir porté à Rome, avec trop d'amertume, ses plaintes sur l'oubli des dangers du roi de France à Damiette après le désastre de Mansourah, pendant que l'Europe entière était appelée à la croisade contre la dynastie de Hohenstauffen.

La régente avait déjà encouru la froideur de Grégoire IX par la réserve conciliante que la cour de Vincennes observa toujours dans ses rapports avec l'empire.

Cet ancien grief n'était pas le seul. Innocent IV, peu facile à apaiser, ne lui pardonnait pas ses instances, en 1248, pour faire renoncer Louis IX à la croisade. — « Mon cher fils, avait dit la mère éplorée, souvenez-vous combien l'obéissance à une mère

est agréable à Dieu. Demeurez, la Terre sainte n'y perdra rien, car les chefs et les soldats à envoyer ne vous manquent pas. Dieu vous pardonnera, mon cœur me le dit, l'inobservance d'un vœu fait lorsque la maladie vous ôtait la liberté d'esprit, et que vous ne pourriez exécuter sans laisser le royaume en péril. » — Le roi de France persista; mais on n'ignora pas, à Rome, les prières de Blanche de Castille pour empêcher ce départ; et les tristes prévisions d'une reine, les alarmes d'une mère n'auraient pas trouvé l'indulgence qu'elles méritaient.

Cette phase des rapports avec le Vatican est peu connue; elle pourrait être approfondie, en conservant le respect dû aux successeurs de saint Pierre, et sans rien enlever à l'auréole d'une des figures les plus vénérées dans les annales de la France. Nous indiquons cette tâche aux savants qui sondent les mystères de l'histoire. Les droits de la vérité sont imprescriptibles.

Après ces considérations sur les droits du siége apostolique, sur les hautes individualités naguère disparues de la scène, et sur celles qui l'occupent encore, les questions suivantes seront facilement résolues.

Mainfroy avait-il hérité des droits de Robert Guiscard? — Conradin étant l'héritier légitime des Hohenstauffen, le pape devait-il, pouvait-il le reconnaître? — En admettant une vacance du trône, Mainfroy était-il digne de l'investiture comme chef d'une dynastie nouvelle?

L'usurpation était flagrante.

Mais alors, Conradin? — La papauté le rejetait pour les raisons précédemment déduites, et corroborées par la disposition des Hohenstauffen au schisme, tendance problématique alors pour la foule, mais pénétrée par les papes, et révélée de nos jours avec tous ses dangers dans la savante et consciencieuse publication de M. Huillard-Bréholles sur Frédéric II. — Le sang des Hohenstauffen devait donc être doublement proscrit. — On verra bientôt Louis de Bavière jeter le masque. Marsile de Padoue, pour faire payer son apostasie, enseignera que l'empereur est la loi vivante de l'Eglise, car il a le droit d'instituer, de juger, de déposer les évêques, y compris celui de Rome; que c'est l'empereur enfin qui doit convoquer et présider les conciles, comme Constantin l'a fait à Nicée.

La troisième question amène une réponse non moins péremptoire; elle mérite qu'on s'y arrête, en raison du rôle et de l'originalité du personnage, dont le nom retentit encore avec peu d'honneur, et qui pourtant brave les injures dans quelques légendes siciliennes faites à sa gloire.

En 1262, Mainfroy avait trente et un ans. Né d'une mère italienne et élevé par des Italiens, il en prit de bonne heure le goût des arts, les mœurs équivoques et la duplicité. De son père, il reçut le courage, l'esprit inventif, le don de plaire et d'effrayer, le penchant à édifier et à détruire, le mot libre et courant au sarcasme, et l'irrévérence des choses saintes. Il ne cachait pas sa crédulité aux

jongleries augurales des devins admis à sa table, à ses fêtes, à ses confidences, appelés avec les ministres à ses conseils.

Les principaux griefs contre ce héros douteux sont résumés dans une lettre écrite, le 28 avril 1262, par Urbain IV au roi Don Jayme d'Aragon pour le dissuader de marier son fils Pierre avec Constance fille de l'usurpateur. Par cette missive, dont l'envoi sous forme de bref fit un manifeste, le pape reproche au bâtard son ingratitude envers Innocent IV auquel il devait la principauté de Tarente; le supplice du comte d'Anglone; l'alliance avec les Sarrasins, qui l'ont aidé dans ses entreprises criminelles; le mépris déversé sur les mystères, le pillage des églises; les traitements cruels infligés à un grand nombre de personnages du premier rang, « sans épargner ni âge ni sexe ».

Cette lettre fut datée de Civita-Vecchia, où le pape s'était retiré pour méditer un moyen d'étouffer à Rome des séditions qui lui causaient encore plus de colère que de crainte. Du haut des tours de la forteresse maritime qui lui servait d'asile, Urbain IV apercevait les Sarrasins se livrant à l'exercice meurtrier du djérid en poussant leurs cris de guerre; il les voyait mettre leurs chevaux au piquet dans les blés, accomplir les rites de leur culte impur, et piller quelque habitation dont ils enlevaient les femmes.

Beau comme sa mère, avec la vigueur paternelle dans l'attitude et la démarche, d'un abord engageant quand ses passions n'étaient pas en jeu, Mainfroy affectait de dire qu'il voulait gouverner selon

les lois et faire justice à tous. En parlant du pape, tour à tour respectueux ou ironique. En toutes choses, l'ardeur du feu et la mobilité des nuages. Ses plaisirs, à peine interrompus par de courtes campagnes, étaient bruyants. Le jour, la chasse, carrousels, courses de chevaux; le soir, bal, spectacle ou concert préludant à l'observation des signes du ciel avec les astrologues à l'heure fatidique de minuit. Aux clartés de la lune, on le rencontrait, sous tous les accoutrements, dans les rues de Barletta ou de Manfredonia, chantant des *strombuotti* dus à son talent naturel d'improvisation, excité par la poursuite de quelque beauté facile. On l'entendait, avec surprise, se vanter de sa naissance irrégulière. En le voyant jeter à tous les vents sa séve exubérante et ses fanfaronnades d'impiété, on lui attribua des propos monstrueux, et des vices qu'il n'eut jamais. — En somme, l'amour de toutes les jouissances de la vie, et le mépris de la mort.

Dans tant de portraits, embellis ou défigurés, carrière inépuisable offerte à l'historien, au poëte, à l'artiste, au romancier, cherchez le vrai Mainfroy tel qu'il fut sous ses dehors affectés et scéniques : trouvez-le si vous pouvez.

IV

Charles d'Anjou, dont l'ambition étouffait dans son comté de Provence, nourrissait, depuis longtemps, l'idée de régner sur les Deux-Siciles. Voyant de loin,

dans les rêves et les transports de son âme ardente, bien avant l'appel d'Urbain IV, il hésitait entre la capitale à choisir, Naples ou Palerme, au sein de cette contrée que les anciens, dans leur admiration, nommaient la Grande Grèce. Il se croyait déjà maître de l'Epire, recrutait des soldats parmi les Albanais, dont on a vu la valeur sous Scander-Beg, et donnait pour monture à ses gendarmes les chevaux thessaliens issus des coursiers vainqueurs aux jeux d'Olympie. En appareillant dans le golfe Thermaïque, il saluait Pydna où vit la mémoire d'Alexandre. Les vents propices de la mer Egée enflaient les voiles des galères napolitaines, et les poussaient vers l'Orient. En passant à Constantinople, il raffermissait sur son trône l'empereur grec, ou le remplaçait par un allié plus sûr, prenait sa place peut-être, et dirigeait ensuite vers la Palestine une dernière et triomphante croisade. — Les papes, sans être initiés à ces espérances, que du reste on laissait percer, ne les condamnaient pas en les devinant, et ne s'en montraient pas alors effrayés, sauf à l'être plus tard; mais n'anticipons pas.

Les vues ambitieuses du prince étaient encore excitées par sa femme Béatrix de Provence, jalouse et envieuse du sort de ses trois sœurs, dont l'une était l'épouse de Louis IX; la seconde, reine d'Angleterre, et la troisième, mariée à Richard de Cornouailles. Les trois reines, se trouvant ensemble un jour, obligèrent leur cadette à s'asseoir à leurs pieds sur un escabeau. — Au couple orgueilleux il fallait un trône.

Louis IX, lorsqu'il reçut à Vincennes Albert de Parme, notaire apostolique, lui apportant l'offre du saint père, se montra peu disposé à l'accepter, malgré son désir de voir son frère porter au loin sa hauteur et sa turbulence, que le pieux monarque ne parvenait pas toujours à contenir, et qui lui créaient à chaque instant de nouveaux embarras. Envoyer un prince de son sang régner sur les Deux-Siciles, et établir ainsi la domination française en Italie, combien aurait-on trouvé d'âmes royales inaccessibles à ce mirage? Mais lui, n'offrait pas de prise à l'égoïsme. Il ne s'agissait pas, à ses yeux, d'avantages à obtenir, mais de règles de justice et de loyauté à observer; tels étaient les sentiments où il puisait ses résolutions.

Louis, sans faire aux ouvertures une réponse impliquant son acceptation ou un refus, commença par reconnaître l'indignité de Mainfroy. Mais passant rapidement sur ce point qui n'était pas à discuter, il rappela l'investiture accordée à Edmond fils du roi d'Angleterre : « Pourrait-on, sans iniquité, dépouiller ce jeune prince qui, depuis huit ans, portait le titre de roi de Sicile en vertu d'une bulle d'Innocent IV? Albert de Parme devait le savoir, ayant remis lui-même, en qualité de légat, la bulle au monarque anglais. Henri III, depuis cette investiture, n'avait pas cessé de faire passer en Italie la meilleure partie de ses trésors. Alexandre IV, suivant la voie de son prédécesseur, avait relevé Henri d'Angleterre de son vœu d'aller en Terre sainte, « sous la « promesse de concentrer tous ses efforts sur la

« Sicile. » Serait-il juste de violer des engagements si formels et de mettre à néant ces sacrifices? Rome enfin avait-elle, aucune cause de rupture n'étant survenue, le droit de reprendre ses dons? »

Après avoir traité tous ces points en politique et en honnête homme, Louis ne put s'empêcher de rappeler aussi les droits de Conradin, sans y insister toutefois; mais il n'était aucun sentiment généreux qui ne se présentât à son esprit.

L'entretien fut long, mais sans conclusion; et Albert de Parme dut rendre compte des scrupules qu'il avait rencontrés. — On trouve à nos archives nationales les pièces complètes de cette affaire, dont nous pouvons suivre les détails. Albert de Parme, dans les audiences obtenues à Vincennes, et Urbain IV dans ses lettres, développent les raisons qui font renoncer au prince Edmond, trop jeune et sans expérience des armes; les Anglais n'étant pas d'ailleurs favorables à l'entreprise de Naples, et ne voulant plus continuer à un de leurs princes des subsides dont ils ne voyaient pas l'utilité. Le souverain qu'il fallait à l'État napolitain pour le relever, au pape comme défenseur, à la Terre sainte pour la reconquérir, c'était le comte d'Anjou. L'hésitation du roi ne fut vaincue que par des instances réitérées dont Urbain IV vit à peine le succès, car les négociations ne durèrent pas moins de deux années, que le prétendant trouva longues.

Louis IX, par les plus honorables scrupules, hésita pendant deux ans avant de permettre à son frère d'accepter la couronne de Naples, que le pape

Urbain IV lui avait offerte en 1262. Sa perplexité s'était accrue par les prévisions de sa sagesse politique, trop souvent oubliée pour ne considérer que son courage et sa vertu. Le saint roi pressentait les guerres funestes dans lesquelles ses successeurs seraient forcément entraînés. Combien d'entreprises ruineuses évitées, que de sang épargné si les Français, mettant à profit les disgrâces d'Annibal et de tant d'autres conquérants, n'avaient jamais connu les séductions de l'Italie !

Les offres ayant été enfin acceptées, Clément IV, l'ancien légiste, conseiller de Louis IX, publia (26 février 1265) la bulle par laquelle Charles de France, comte d'Anjou, reçut, en fief du saint-siége, le royaume des Deux-Siciles. Le clergé, animé par des moines envoyés de Rome, commença aussitôt et multiplia les prédications pour exhorter les fidèles à prendre la croix contre Mainfroy. Des armements faits dans les villes du Midi préparèrent le succès d'une expédition nationale ; car, imitant la noblesse, des contingents de toutes les provinces voulurent y prendre part. Outre l'attrait de la guerre, suffisant pour mettre en selle la gendarmerie française alors oisive, qui aurait résisté à la tentation d'une croisade dirigée vers un pays voisin, rayonnant au soleil, où on allait trouver, dans une chevauchée de plaisance, avec les oreilles charmées par les chansons des troubadours, les mêmes grâces spirituelles qu'aux longs et désespérants voyages d'outre-mer ! Plus d'un croisé fut halluciné par la

perspective de s'illustrer et de s'enrichir dans une course rapide, comme les Hauteville fils de Tancrède.

Ce travail n'ayant pas pour objet de décrire les opérations stratégiques, nous renvoyons les lecteurs curieux de ces détails à l'ouvrage du comte de Saint-Priest. Suivons donc seulement de nos vœux l'armée qui va franchir les Alpes sous le commandement d'apparat du jeune Robert de Béthune-Dampierre, gendre du comte Charles, mais confiée en réalité, pour assurer le succès, à la vieille expérience du connétable Gilles de Traisignies. Trente mille hommes, ayant débouché par le Mont-Cenis et le Mont-Genèvre, s'avançaient en Lombardie avec des bannières où l'on voyait les lis pourprés des Guelfes entrelacés aux lis d'argent de France. Les exilés florentins, en se joignant à la colonne, offrirent à la comtesse Béatrix de Provence souriant aux soldats et portée sur un palefroi comme Bradamante, l'aigle de gueules et le serpent de sinople de Clément IV. On vit là des évêques ayant quitté la mitre pour le casque, et des scapulaires sur les armures.

Pendant cette marche triomphale qui réalisait un roman de chevalerie, une escadre se formait à Marseille, dont le nom évoque le souvenir de tant d'expéditions pieuses, militaires ou savantes. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas traversé la vieille cité phocéenne pour se diriger en pèlerin, en soldat ou en explorateur vers la Palestine, l'Egypte, les rives du Bosphore ou l'Italie?

Le frère de saint Louis, trouvant la route de terre

trop longue pour son impatience, voulut partir de Marseille, n'emmenant avec lui que mille chevaliers, la fleur des preux, embarqués sur trente galères provençales dont les nouveaux Argonautes, insoucieux du danger, ne visitèrent pas la frêle armature et la mince carène, peu faites pour une telle épreuve. — Vous ne l'arrêterez pas en lui disant que les nombreux vaisseaux de Mainfroy croisent dans la Méditerranée pour lui barrer le passage, car il a foi dans la protection de Dieu, dans son bras, dans les vents déchaînés qu'il appelle pour jeter au loin les voiles siciliennes. Elle vint cette tempête, souhaitée par le hardi navigateur au risque d'être lui-même englouti; et la flottille angevine, dès le troisième jour, fut battue par un ouragan furieux, qui, en la dispersant pour la dérober à la croisière ennemie, fit son salut.

Le bruit s'était répandu sur les côtes que le prince avait péri, lorsqu'il parut à l'embouchure du Tibre sur une felouque de pêcheur, avec dix de ses compagnons échappés comme lui au naufrage. Rome entière accourut, et les échos des falaises d'Ostie répétèrent ces cris sortant de cent mille poitrines : « Vive notre Sénateur ! Vive le roi de Sicile ! Mort à Mainfroy ! Mort à l'hérétique ! Mort au Sarrasin ! » — Après cette ovation, le prince français fut conduit au monastère de Saint-Paul-hors-des-Murs, où il se recueillit.

A part l'accident de mer, dont les dommages furent vite réparés, la marche des diverses colonnes de l'expédition n'éprouva ni obstacle ni retard

sensible; et leur chef put bientôt passer en revue tous ses soldats heureusement ralliés. Reçu à Rome avec un appareil qu'on n'avait pas vu depuis Charlemagne, il fut proclamé Sénateur à l'église des frères mineurs d'Ara-Cœli, et conduit au Capitole, hommage traditionnel rendu à l'ancienne liberté. Il alla prendre ses quartiers au palais de Latran.

Sans intention blessante, il venait de faire une double offense à Clément IV, qui, oubliant une amitié ancienne, lui reprocha, d'abord l'acceptation du titre républicain de Sénateur, ensuite l'entrée avec son armure de guerre dans le palais de Latran, que profanait surtout la présence d'un représentant de la commune séditieuse de Rome. A la grande surprise de ceux qui connaissaient son caractère emporté, le prince, en fils obéissant, quitta aussitôt la résidence dont le séjour lui était interdit avec rudesse. Clément IV ne voulut pas moins le punir, et, comme preuve frappante de son ressentiment, ne consentit pas à le sacrer de sa main dans la basilique de Saint-Pierre, le 6 janvier 1266. Voulant compenser son absence, ou la rendre plus sensible, le pontife fixa cette solennité au jour de l'Epiphanie, mais en déléguant ses pouvoirs aux cardinaux; et ce fut le cardinal de Chevrières, évêque d'Albano, qui plaça la couronne des Deux-Siciles sur la tête de Charles Ier et de Béatrix de Provence, reine enfin comme ses trois sœurs. Le nouveau roi, en recevant le gonfalon de l'Église, prononça, d'une voix sonore, le serment d'observer, sous peine de déchéance, toutes les con-

f.

ditions de son investiture; il promit au pape l'hommage-lige pour le royaume dont le titre lui était décerné, mais qu'il avait à conquérir.

Après le couronnement, on ne pensa plus qu'à combattre. — L'armée de Charles Ier, ayant franchi la frontière de Naples, fit sa première halte, le 26 février 1266, dans la plaine de Bénévent, en face du camp de Mainfroy, dont les troupes rangées en bataille l'attendaient.

L'aigle des Hohenstauffen cessa de planer, les serres ouvertes, sur l'Italie. Les jours des ennemis de la Péninsule étaient comptés. On a comparé, justement, les princes de Souabe aux flots qui, dans leurs fureurs impuissantes pour envahir la terre, ont eux-mêmes amoncelé, sur les grèves de l'Océan, les digues qui doivent les refouler.

Bientôt disparurent tous les fils de Frédéric II; sa dernière fille, succombant sous le poids des méfaits d'une race condamnée, s'éteignit au couvent des dominicaines de Montargis, ayant abjuré le nom de ses redoutables ancêtres pour prendre, dans son humilité résignée, celui de Blanchefleur.

ATHÉNÉE DE VERDUN

AVANT-PROPOS

Il y a quelques années, les hasards de la vie militaire m'ayant conduit à Verdun, la plus agréable des surprises me fut ménagée par l'accueil que je reçus dans une société polie, élégante et passionnée pour les exercices de l'esprit. L'existence était douce dans cette ville patriarcale, qui se mirait paisiblement alors aux flots argentés de la Meuse, sans prévoir, bien qu'elles fussent, hélas ! prochaines, les cruelles épreuves que lui réservaient les folies de l'empire.

Il y aurait tout un livre à faire (je l'écrirai un jour) sur l'héroïque défense des Verdunois pendant la dernière guerre ; et ce sera pour moi une tâche facile, car je m'honore de compter plusieurs amis

dans les rangs de ces braves; mais bornons-nous, pour le moment, à un sujet plus modeste.

Mon régiment ayant donc planté ses tentes pour quelque temps dans ce gracieux pays, je ne me fis pas trop prier pour prendre la parole aux réunions littéraires qui eurent lieu pendant mon séjour à Verdun, où venait d'être établi un Athénée qui a jeté quelque éclat. Le monde lettré, j'en suis sûr, ne resterait pas indifférent si l'on publiait les travaux de plusieurs hommes pleins de science et de goût, qui brillèrent à ces joutes de l'intelligence.

Le couronnement de l'édifice, tel qu'on nous l'a donné en 1870, n'était pas ce que je rêvais lorsque j'étudiais notre histoire nationale pour y prendre les exemples que nous ont légués nos pères. — Jeunes gens, ne maudissez personne, et grandissez en pensant que la patrie a les yeux sur vous.

Il y a deux façons de faire de l'actualité : l'une, vulgaire et irritante, est d'écrire un pamphlet contemporain; l'autre, plus haute, consiste à rappeler ce que la France a été sous ses anciens rois, non-seulement à la guerre, mais aussi dans la

culture des lettres, des sciences et des arts, car toutes les grandes choses se tiennent. Après avoir reporté nos regards vers un passé qui doit son renom à ses luttes, nous serons moins affligés. Pour que l'espoir d'un avenir meilleur nous revienne tout entier, il faut d'abord croire en Dieu qui ne nous a jamais abandonnés, et en même temps nous souvenir.

La vie des nations, comme celle des hommes, est faite d'ombre et de lumière. Après Ramillies, Denain. L'âme n'est pas atteinte par les meurtrissures du corps. Le lingot d'or se reforme sous les coups du même marteau qui l'a brisé.

Ce travail a été publié pour la première fois en 1866; nous tenons à le reproduire tel qu'il a paru, sans autres changements qu'un ordre plus méthodique, et l'addition de quelques pages écrites dans le même esprit. Pour ce qui concerne particulièrement les affaires d'Espagne, tous les faits ont été contrôlés sur les Mémoires du temps. Les indications géographiques sont prisés sur les cartes publiées par le Dépôt de la guerre.

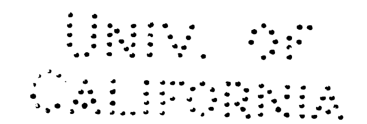
Au milieu des préoccupations absorbantes du temps présent, quel écrivain oserait se leurrer du téméraire espoir de fixer les lecteurs sur un de ces longs ouvrages faits pour charmer les loisirs de nos pères, qui ne furent pas, comme nous, témoins et victimes de tant d'écroulements? N'ayant pas cette haute visée, nous avons essayé de condenser, dans un précis succinct, des faits importants dont la méditation est plus que jamais utile pour reconquérir notre splendeu d'autrefois.

Je me plais à voir toujours la France telle qu'elle était avant nos récents malheurs, dont la cause est trop manifeste pour qu'ils portent atteinte à notre gloire.

Paris, juillet 1875.

ERRATA

Page	7,	*au lieu de :*	créer,	*lisez :*	creuser.
—	38,	—	regardent,	—	acceptent.
—	216,	—	retentit,	—	tonne.
—	225,	—	ju.licieox,	—	judicieux.



L'ATHÉNÉE DE VERDUN

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

SES DEVOIRS ET SES DROITS

Messieurs,

Je ferai deux parts du temps que vous voudrez bien perdre pour m'écouter.

Je vous soumettrai d'abord quelques idées sur l'influence de la littérature française en Europe.

Je rechercherai ensuite quels sont les devoirs et les droits de ceux qui, en prenant le sceptre de la Critique, affectent la prétention d'être, dans le domaine littéraire, nos initiateurs et nos guides. — Je dis avec intention les devoirs et les droits, et non pas les droits et les devoirs. C'est un ordre qu'il serait bon de suivre toujours; car, pour être dignes de revendiquer l'exercice de nos droits, il faut, en toutes choses, commencer par l'accomplissement de nos devoirs.

I

On doit toujours parler de soi-même avec modestie; il est mieux encore de n'en rien dire : mais il y a une chose qui nous touche de près, et dont il est permis cependant de parler avec fierté; et cette chose-là, c'est son pays.

Aucune voix ne s'élèvera dans cette enceinte pour contester la suprématie que la France exerce en Europe et dans le monde. Mais, ce point-là posé, il se produirait, ici même, des dissentiments instantanés et graves, si l'on voulait décider à quelle cause est due cette suprématie. — Je serais tenté, plus que personne, de l'attribuer à la gloire des armes. D'autres en trouveront la cause dans les idées de progrès et de liberté dont nos pères ont été les apôtres. D'autres, enfin, diront que nous devons aux chefs-d'œuvre de l'esprit cette influence dominatrice. Je n'hésite pas à me ranger à cette dernière opinion.

La littérature française est une reine qui a ses sujets, non pas seulement à Paris, mais à Londres, à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, et sur tous les points du globe où les hommes cultivent leur intelligence. Est-il une couronne plus légitimement acquise, possédée d'une manière plus paisible, et moins agitée par la crainte des révoltes? car tous les sujets de cette souveraine ont accepté volontairement

le joug qu'ils subissent, et tiennent à le transmettre à leur postérité. Dans toutes les parties du monde habitable, les esprits d'élite étudient la langue de Pascal, de Racine et de Bossuet : sur les autres choses qui touchent à la France, ils sont souvent indifférents, et parfois hostiles; mais dans l'hommage qu'ils rendent aux chefs-d'œuvre du génie français, leur accord est unanime.

Est-il rien de plus flatteur pour un de nos compatriotes que de voir, par exemple, le czar de toutes les Russies, qui commande à tant de peuples divers, mettre une sorte d'amour-propre à lui adresser la parole dans la langue que nos mères nous ont apprise en épiant, au berceau, notre premier sourire? — Un homme d'une grande distinction [1], qui a parcouru et observé l'Europe entière, nous racontait dernièrement dans une réunion intime (j'espère qu'il voudra bien me pardonner mon indiscrétion), il est ici peut-être? nous racontait, dis-je, quel fut son étonnement lorsqu'il entendit l'empereur Nicolas, auquel il avait eu l'honneur d'être présenté, lui adresser la parole en français, en s'exprimant avec une rare correction. Et puisqu'il est question de cette entrevue, je ne résiste pas au plaisir de citer une repartie très-fine que l'autocrate s'attira ce jour-là.

C'était à l'un de ces camps où l'on discipline, à l'aide du *knout*, les hordes sauvages que nos pères ont autrefois poursuivies dans leurs steppes glacés.

1. Le général comte de la Rochepouchin.

Le czar, après avoir fait manœuvrer à sa voix, et en brandissant quelquefois son *knout* qu'il porte toujours suspendu à l'arçon de sa selle — ce trait de couleur locale est caractéristique, et donne une idée du système paternel qui préside à l'administration russe — le czar, dis-je, après avoir fait manœuvrer ses nombreux soldats, soumis à la double autorité du général et du pontife, fit approcher plus près de lui l'officier français, et, dans l'élan de son orgueil moscovite, tout plein du souvenir des jours où les cavaliers de l'Ukraine, étonnés eux-mêmes de leur fortune, campèrent sous les murs de Paris, lui dit : « *Ne pensez-vous pas qu'avec des soldats comme ceux-là, je puis aller partout?* » — Le gentilhomme français, remué jusqu'au cœur par cette apostrophe dont il sentit la portée présomptueuse et insolente pour son pays, fit, sans hésiter, sans détourner les yeux de son fier interlocuteur, et avec une inflexion de voix qui répondait à la pensée secrète de Nicolas, cette repartie simple et digne : « *Oui, Sire, presque partout.* » — Le czar sentit la piqûre, se mordit les lèvres, et se tut.

La langue française, seule, forge, de sa main délicate, ces traits acérés et courtois. Un Russe, en pareil cas, à moins d'être servile, aurait répondu par une insolence qui l'eût mené droit en Sibérie. Ces nuances, ces ciselures diaphanes sont interdites à la rudesse tudesque, à l'emphase espagnole, à la raideur britannique, ainsi qu'aux accents harmonieux qui charment l'oreille sur les bords de l'Arno habités par les descendants des Médicis, et sur les flots bleus

de la Brenta où les gondoliers sont poëtes. — Nous n'avons pas à nous plaindre que les finesses de la langue des Athéniens de Paris soient si bien comprises sur les bords de la Néva. Elles y étaient déjà en honneur au siècle dernier, lorsque le prince Potemkim disait de l'impératrice Catherine : « *Quand cette femme charmante entrait la nuit dans un appartement, elle l'éclairait.* » — A la même époque, le grand Frédéric recherchait l'amitié de d'Alembert, de Diderot, de Voltaire ; et, le soir même de la bataille de Rosbach, achevait une pièce de vers français commencée la veille. — Frédéric, voulant avoir auprès de lui ses maîtres dans l'art de penser et d'écrire, fonda, dans la capitale de la Prusse, une académie de littérateurs français. Une petite colonie, recrutée parmi les esprits les plus éminents de notre XVIIIe siècle, vint alors s'établir près du château de Postdam, ayant pour unique mission d'y rester toute française, et d'y parler la langue des salons de Paris. — Les littérateurs français, en établissant à Berlin leur domination intellectuelle, prirent ainsi, par l'empire de l'esprit, une première revanche de Rosbach, en attendant celle que le moderne César devait prendre plus tard, par son épée victorieuse, sur le champ de bataille d'Iéna [1].

1. Est-il nécessaire de rappeler que ceci a été dit avant 1870 ? — Du reste, quelle que soit notre douleur, nous n'avouons pas du tout que les Prussiens nous aient vaincus dans la dernière guerre. Ont-ils pris Metz ? Ont-ils pris Paris ? Ont-ils pris un seul drapeau français ? — Le secret de leurs tristes victoires a été dévoilé dans le procès jugé à Trianon.

*
* *

L'influence française a pris pleinement possession de l'Europe, il y a déjà près de cent ans, le jour où l'Académie de Berlin, s'inspirant de la pensée de son fondateur, promit un prix à l'écrivain qui lui présenterait le meilleur travail sur les questions suivantes :

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?

Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?

Est-il à présumer qu'elle la conserve?

Les lettrés de tous les pays répondirent en grand nombre à cet appel fait par l'Académie de Berlin ! et briguèrent la palme promise au vainqueur dans ce tournoi de l'éloquence. La couronne fut décernée à Rivarol, qui alors composa son magnifique discours *sur l'universalité de la langue française*, que nous connaissons tous, et dont les pages sont pleines de patriotisme, de science, et de pensées justes et brillantes ; deux qualités qui semblent s'exclure, et qu'on ne peut réunir que lorsque la raison et le génie sont au service de la même cause.

« Une telle question, dit Rivarol, proposée sur la langue latine, aurait flatté l'orgueil des Romains, et leur histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques. Jamais, en effet, pareil hommage ne fut rendu à un peuple. »

Plus loin, il ajoute :

« Le temps semble venu de dire le *monde français*,

comme autrefois le *monde romain*. La philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples, et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre. »

La culture des lettres, quand on se place à ce point de vue élevé, n'est pas un passe-temps futile, destiné seulement à amuser les enfants et les rhéteurs sur les bancs de l'école.... *Ut pueris placeas et declamatio fias!* Laissons cette appréciation erronée à ceux qui se passionnent d'une manière exclusive pour les prodiges de l'industrie, et les progrès du bien-être matériel. Il est utile et louable, sans doute, de construire des usines, de créer des canaux, de couvrir le sol d'un réseau de lignes de fer, de rendre plus actives les relations commerciales, d'assurer la richesse à un grand nombre, et le pain du jour à tous. — Le reste est superflu, me dira un homme positif. — Mais n'est-ce pas Voltaire qui a dit quelque part : *Le superflu, cette chose si nécessaire!* La satisfaction des intérêts matériels ne suffit pas à un grand pays comme la France. La contemplation des chefs-d'œuvre de l'esprit peut seule nous donner cette politesse du style et du langage qui touche de si près à l'élégance des mœurs; cette élévation de pensée, cette quiétude, cette sérénité, ces joies intimes et

recueillies, cette appréciation supérieure des événements et des choses, qui sont les plus nobles attributs de l'homme. — Ces biens-là sont-ils, dans une société humaine, des choses superflues, des plantes parasites? ou des biens réels? — Descendez dans vos cœurs lorsque vous êtes assis au foyer domestique, et je ne crains pas la réponse que vous pourrez me faire. — La culture des lettres n'est pas seulement une des sources les plus pures et les plus fécondes du bonheur des hommes; elle est encore pour nous le moyen le plus sûr d'affermir, sur des bases chaque jour plus larges et plus solides, l'influence française dans le monde civilisé. Dussé-je encourir le reproche de n'être pas de mon temps, et me faire reléguer au nombre des rêveurs, je vous avoue que je donnerais tous les progrès matériels du monde pour une œuvre d'art ou une belle parole qui m'enseignera le dévouement à la patrie, l'amour des hommes, ou la pratique de la vertu. Et cependant, si je m'attache surtout à la partie sérieuse de l'art, vous ne m'entendrez pas dénigrer la littérature légère, lorsqu'elle ne s'écarte pas des lois de la morale et de l'honnêteté. Je ne m'éloigne pas de ceux qui m'instruisent sans me montrer toujours la férule. Les Grâces ne sont-elles pas sœurs des Muses? Jean-Jacques Rousseau, malgré tout son génie, a calomnié l'espèce humaine, lorsqu'il a dit que les nations, en cultivant les sciences, les lettres et les arts, acquéraient *les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.*

Ces vérités admises, une foule de questions graves

surgissent. Pour ne pas mettre votre patience à une trop rude épreuve, je ne m'attacherai qu'à celle que j'ai indiquée, il y a quelques minutes, en commençant, et qui est relative à la Critique. — Tous les esprits ne sont pas doués au même degré de l'aptitude nécessaire pour discerner, parmi les œuvres de nos écrivains, celles qui doivent captiver notre admiration, et celles que nous devons rejeter. Nous avons, presque tous, besoin de guides pour nous diriger dans cette voie. Cette mission est dévolue à la Critique. Il est donc très-intéressant d'examiner quels sont les devoirs et les droits de la Critique. Je vais effleurer cette question, à laquelle j'ai cru devoir vous préparer par les réflexions qui précèdent, afin de vous convaincre, avant tout, que l'exercice de la Critique, tel que je le comprends, est une espèce de sacerdoce qui a charge d'âmes.

*
* *

Après les choses excellentes dites par M. Villemain sur la Critique, le sujet n'est-il pas épuisé? — Les données et le but de l'observateur pouvant varier et se multiplier à l'infini, aucun point de doctrine littéraire ou philosophique ne sera jamais traité de telle sorte qu'il devienne complétement inaccessible à tout aperçu nouveau : ainsi le veulent à la fois la petitesse et la grandeur de l'esprit humain. — Tout en admirant l'illustre auteur du discours couronné par l'Académie française, hâtons-nous donc de dire, pour

excuser notre audace, que notre point de vue ne sera pas le même.

« Si l'on remontait à l'origine de la critique, dit M. Villemain, peut-être s'étonnerait-on que quelques hommes, se substituant d'eux-mêmes au public, décident en sa place et en son nom, et raisonnent avec autorité sur les impressions que doit éprouver l'esprit d'autrui ; mais comme cette usurpation est ancienne, supposons qu'elle est légitime. » — Voilà tout d'abord une idée fort discutable. Il ne s'agit pas d'imposer une appréciation, mais de formuler celle que j'éprouve. Que les susceptibilités de l'écrivain soient ménagées, c'est un simple devoir de bienséance auquel les hommes qui tiennent une plume sont soumis, comme tous les autres, dans une société. Cette maxime n'est pas neuve. Mais si on restitue à la Critique sa véritable mission, qui est de juger, on est forcément conduit à trouver M. Villemain un peu paradoxal. Tout écrivain aspire nécessairement à être jugé : nous sommes donc, de plein droit, les juges de tous ceux qui livrent leurs œuvres à la publicité ; il n'y a là aucune usurpation. Nous ne connaissons, jusqu'à présent, que le sultan Shaabaham qui se soit permis de dire à ses sujets conviés à une fête dans son palais : « Le premier qui ne s'amusera pas sera empalé. »

C'est une autre erreur de mettre Zoïle et l'abbé Desfontaines au rang des *critiques*, car ils n'ont jamais figuré, l'un et l'autre, que parmi les envieux qui, dans leur impuissance de rien produire, n'ont pu aspirer à un autre renom qu'à celui d'insulteur.

Ces réserves faites, abordons notre sujet et disons de quelle manière nous entendons le traiter.

II

Destouches, lorsqu'il a dit : *La Critique est aisée et l'art est difficile*, a fait d'abord un vers médiocre, et de plus, il a exprimé une pensée dénuée de justesse ; car la Critique, d'après son étymologie grecque, n'est pas une censure, mais un jugement. Or, juger n'est pas une chose aisée, car il est très-difficile de bien accomplir les actes les plus simples de la vie ; et chaque fois que l'on parle de choses qui ne présentent aucune difficulté, j'entends pour les bien faire, je me rappelle ce mot de Chamfort : « *Le monde est plein de choses faciles, qui sont tout simplement impossibles.* »

La Critique peut se définir ainsi : *Le discernement juste et fin des beautés et des défauts d'un ouvrage.* Cette définition est, je crois, de d'Alembert. — C'est dans ce sens que La Bruyère a pu dire : « *Le Cid est un des plus beaux poëmes que l'on puisse faire, et l'une des meilleures critiques qui aient été faites est celle du Cid.* » Eh bien ! quelles sont les qualités que doit posséder la Critique pour arriver à conquérir ce *discernement fin et juste* qui est nécessaire pour apprécier la valeur d'une œuvre de l'esprit ? — Ces qualités me paraissent être au nombre de trois. — La critique littéraire doit être *éclairée*, *consciencieuse*

et morale. Si elle ne possède pas ces trois qualités fondamentales, elle sera venimeuse ou idolâtre, au moins inutile.

La Critique doit être *éclairée :* c'est-à-dire qu'elle doit joindre à la sagacité naturelle la maturité que donnent de profondes études préparatoires. Quelle immense variété de connaissances, quelle sûreté de goût et de logique, quels trésors de sensibilité, quelle pénétration des fibres les plus secrètes du cœur humain ne faut-il pas pour juger tour à tour un historien, un philosophe, un moraliste, un orateur, un poëte, un romancier; et pour que le jugement qu'on aura porté s'impose aux autres hommes par l'ascendant irrésistible de l'équité, de la raison et du goût! La possession de ces dons naturels et de ces qualités acquises est nécessaire pour arriver à cette sensation par excellence que les Grecs appelaient d'un nom dont nous avons fait *Esthétique*, la science du beau. — Ayons le courage de le dire, c'est un don rare. Si vous voulez l'acquérir, éloignez-vous, pendant quelque temps, de toutes les difformités qui attristent l'âme et blessent la vue dans l'arène de la vie réelle. Pour la peinture, par exemple, imposez-vous sévèrement la loi de n'arrêter vos regards que sur les plus belles toiles des maîtres, et bientôt vous aurez en vous des types parfaits dont l'empreinte sera ineffaçable, et qui deviendront la règle de vos jugements, de vos sensations, de votre foi dans l'art. Pénétrés de ces types, vous leur rapporterez tout ce que vous verrez, et alors vous jugerez sainement. Cette méthode est simple, facile et sûre. — Pour les

productions de l'esprit, enfermez-vous avec les chefs-d'œuvre de la poésie, de l'éloquence et de l'histoire; ne dédaignez pas pour ce travail des livres aux marges splendides. Si vous êtes bien doué, vous ne tarderez pas à prendre en dégoût cette littérature dont les produits vils sortent chaque matin du néant, pour y rentrer le soir. Les monuments immortels du génie humain vous offriront un spectacle saisissant dans votre retraite solitaire. Transformé, rendu meilleur, vous serez ravi des perspectives imprévues qui se dérouleront à votre imagination charmée. Vous proclamerez avec moi que les préjugés, la mode ou le caprice n'ont exercé aucune influence sur l'admiration séculaire que nous transmettrons à nos enfants, et qu'il y a là des beautés primordiales, essentielles et vraies, qui défient les âges et les haines jalouses. Par cette étude, vous deviendrez une véritable lyre vivante, dont les vibrations transmettront aux autres hommes vos sympathies, vos joies, vos douleurs, et tout ce qui palpitera en vous. — J'aurais dû, peut-être, avant tout, vous recommander la contemplation de la nature, temple vivant de Dieu, car c'est la source pure et intarissable de toute beauté. Et pourtant l'on pourrait dire que cette indication est superflue, car toutes les grandes choses et tous les genres de beauté se tiennent. La même voie qui monte aux sommets sert aussi à en descendre.

Voilà le terrain sur lequel je resterais toujours, si j'avais reçu la noble mission de l'enseignement. Ne craignons pas de nous élever trop haut, car nous sommes toujours poussés vers les pentes inférieures

par la réalité, dont la froide étreinte nous enserre. Mais comment parviendrais-je à captiver mes auditeurs? — En me conformant à ce principe : Quand on raconte aux hommes des actes de vertu et d'héroïsme, il faut sans doute les leur faire admirer, mais non pas comme des choses surnaturelles, et au-dessus de l'humanité; car alors ils n'oseraient concevoir l'ambition d'en accomplir de semblables. L'art du maître consiste à enseigner que le vrai, le beau et le bien sont l'essence même et la fin de l'homme, afin que ses disciples y soient portés sans effort, et qu'ils regardent le mal comme une exception.

Pour procéder d'une manière rationnelle à l'examen d'un ouvrage quel qu'il soit, il faut d'abord en apprécier l'ensemble, voir si toutes ses parties se lient et s'enchaînent, si elles ont cette harmonie qui est indispensable pour constituer la perfection; non que la perfection soit possible à la nature humaine, mais parce que l'homme ne peut rien faire de bien qu'autant qu'il consume sa vie dans la poursuite de l'idéal. — Que tous ceux qui entrent dans le domaine de l'art se pénètrent bien de cette vérité : soit que vous teniez le pinceau, la plume ou l'ébauchoir, soit que vous abordiez une tribune littéraire ou politique, ou une chaire sacrée, vous n'exercerez jamais sur les hommes une action puissante, si vous ne planez par la pensée dans les régions où habite la perfection. Si vous n'êtes possédé de cette passion, je dirai même, si vous voulez, de cette folie sublime de l'idéal; si vous n'êtes tourmenté par l'ambition d'illuminer les hommes assemblés pour vous écouter, ou le contem-

plateur solitaire de votre œuvre, vous resterez glacial, incolore, sans saveur, sans prestige; enfin, vous ne serez jamais qu'un artisan vulgaire, obscur ou pernicieux, de la pensée, de la plume ou de la parole.

Ce que Lamartine a dit du poëte s'applique à tous ceux qui entreprennent de communiquer d'une manière quelconque leurs impressions, et de transporter dans un autre pays, ou dans un autre âge, ceux qui les écoutent ou qui les lisent. Devons-nous les blâmer de nous arracher parfois aux désenchantements de la vie réelle, pour nous faire vivre un instant dans le pays des fictions et des chimères?

Quand on trouve quelque part une belle pensée, on ne peut que la décolorer et l'amoindrir en lui ôtant la parure que le génie lui a donnée. Et d'ailleurs, n'avons-nous pas tous à gagner en mêlant à nos humbles voix quelques-uns des accords qui vibrent dans les sphères étoilées où chantent les poëtes? Voici la citation de Lamartine; je vais jeter cette fleur sur le chemin un peu aride où je vous ai entraînés :

Heureux le poëte insensible,
Son luth n'est point baigné de pleurs;
Son enthousiasme paisible
N'a pas ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent avec nombre et mesure
Des ruisseaux de lait et de miel;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

Mais nous, pour embraser les âmes
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ses triples flammes;
Pour tout peindre il faut tout sentir.

Nous ne pouvons pas, malheureusement, nous conformer à ce précepte tombé des sommets du Pinde :

Les vers sont enfants de la lyre,
Il faut les chanter, non les dire.

*
* *

La Critique, après ce premier examen de l'œuvre qu'elle doit juger, posera sur les détails le scalpel de l'analyse. Son attention alors se portera sur le style.

Si la forme n'avait pour objet que d'amuser les yeux par un éclat de surface, l'esprit par l'arrangement symétrique des mots, et les oreilles par une musique harmonieuse ou par le cliquetis discordant des antithèses, il serait puéril d'y attacher tant d'importance; mais elle est nécessaire pour donner à l'idée la netteté, la grâce et la force. — La Bruyère l'a dit : « *Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une de nos pensées, il n'y en a qu'une seule qui soit la bonne.* » Chaque idée a donc sa forme rigoureuse qui lui est propre, qui ne convient qu'à elle seule, et qui existe avant que nous l'ayons trouvée, comme la statue du dieu, du héros,

de la nymphe ou du satyre attend le sculpteur sous le bloc de marbre qui gît encore dans les profondeurs inexplorées de Paros ou de Carrare. Si cette assertion vous paraissait hasardée, c'est que vous n'en feriez pas l'examen sévère qui lui est dû. Il existe, entre la forme et l'idée, une relation qui ne peut être rompue sans leur ôter une partie de leur valeur individuelle et réciproque. Si funeste que soit une théorie, si fausse que soit une idée, elles n'en ont pas moins une forme qui seule leur convient, qui leur est propre; ce qui explique comment il peut se rencontrer des gens qui disent en termes excellents des choses détestables. Pour trouver à cette vérité une confirmation d'un autre genre, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les pastiches décolorés que présentent la plupart des traductions des poëtes.

Maintenant, à quel genre de style, à quelle école accorder la préférence? — Ah! nous sommes sur un terrain brûlant. Pour les uns, ici, Achille sera le héros, pour les autres Falstaff. Nous inclinerons-nous devant Cinna, ou devant les *Chevaliers du clair de lune?* Athalie sera-t-elle détrônée par Ruy-Blas? Entendrons-nous nos femmes et nos sœurs parler la langue de madame de Sévigné, ou celle de la famille Benoiton?

Bien des gens pensent que les idées, les besoins et les sentiments de notre société moderne exigent des formes nouvelles. Placés à ce point de vue, ils autorisent et encouragent tous les caprices, toutes les audaces du néologisme. — Je me suis prémuni contre les erreurs de cette école, par la lecture des livres

que voici : le *Discours de réception* de Buffon à l'Académie française, l'Essai sur l'éloquence de la chaire du cardinal Maury, et le Traité de l'art d'écrire de Condillac. Accuserez-vous de stérilité l'idiome qui a suffi à Pascal, à Bossuet, à Jean-Jacques Rousseau et à Voltaire ? On ne peut pas, sans contredit, imaginer des idées plus opposées que celles que nous trouvons dans les ouvrages de ces écrivains. Eh bien, le même instrument, suivant la façon dont ils l'ont manié, leur a suffi à tous, pour affermir l'ordre social ou le battre en brèche, pour exciter les âmes à la piété, ou propager les blasphèmes. Les plus illustres parmi les historiens, les orateurs, les prélats, les hommes d'Etat, ou les sophistes de notre temps n'ont pas inventé de mots nouveaux. On n'a jamais entendu M. Berryer ou M. Thiers, l'évêque d'Hermopolis ou l'abbé de Lamennais, M. Villemain, ni même la muse légère d'Alfred de Musset, accuser d'insuffisance la langue du siècle de Louis XIV. — L'auteur des *Misérables* n'a-t-il pas obscurci sa gloire poétique par les témérités qu'il s'est si souvent permises ? — J'ai eu l'heureuse fortune, il y a longtemps, d'entendre M. Thiers développer cette thèse à l'Académie, avec l'éloquence qu'il a consacrée depuis à l'histoire et aux luttes de la tribune. Cette leçon, reçue dans ma jeunesse, a réglé mes convictions, que j'ai fortifiées par une étude assidue des maîtres. — Les événements inouis survenus dans notre siècle ont pu servir d'excuse aux palinodies politiques ; mais les règles du goût sont immuables.

Si un savant découvre, dans le domaine de la

science, un corps qui avait échappé à toutes les investigations, s'il aperçoit dans l'immensité des cieux une planète inconnue aux astronomes, chacune de ces découvertes fera nécessairement naître un mot nouveau ; mais les planètes et les corps classés gardent leur dénomination sans qu'on s'avise de la changer. Par la même raison, il ne faut, dans le monde moral, créer des mots que pour des idées nouvelles ; et les éclosions d'idées sont rares, car l'activité de l'esprit humain date de loin. Sauf quelques exceptions, en très-petit nombre, nées de notre moderne organisation sociale, la langue, telle qu'elle est, suffit. Après tant de disputes, il serait bon de s'entendre sur le sens de ces mots : beautés, ressources, richesse d'une langue. C'est une erreur singulière de trouver dans la multiplicité des mots composés ou dérivés un indice de richesse ; pour ma part, je vois là beaucoup de feuillage, peu de fruits, en somme une stérile abondance que la langue française dédaigne. Vienne un homme qui sache allier la naïveté du XVIe siècle aux allures majestueuses du XVIIe, à la clarté limpide du XVIIIe, et nous verrons se produire un grand écrivain, un orateur éminent, ou un poëte qui ravira les âmes.

Est-ce à dire que le génie perdra ses ailes, et verra se dresser devant lui le dieu Terme condamné dans sa gaîne de pierre à l'immobilité? Non pas; ce que nous voulons c'est que les innovations nécessaires soient seules admises. Tout alors se passera sans violence : si une lueur d'en haut fait resplendir à nos yeux quelque filon inconnu, on excusera notre

audace, on nous pardonnera d'avoir osé heureusement : *dabiturque licentia sumpta pudenter.* — Pour aborder, pour manier et résoudre ces questions, les unes si hautes, les autres si fines, ne faut-il pas que la Critique soit éclairée de cette lumière que donnent une heureuse nature et un long travail?

*
* *

La Critique doit être *consciencieuse;* en effet, si la bonne foi, le désintéressement et l'équité doivent se rencontrer quelque part, ne vous semble-t-il pas que ce doit être surtout dans les régions élevées où l'esprit seul exerce son empire? Qu'ils soient à jamais bannis de la république des lettres, ces hommes qui, pour un peu d'or, se prosternent devant toutes les idoles! On méprise le soldat mercenaire qui met ses armes vénales au service de toutes les causes ; il est moins coupable pourtant que le condottiere de l'intelligence, qui n'a pas pour excuse la vie tumultueuse des camps, ni les entraînements inséparables des périls et des privations de chaque jour. Le bruit des armes et la fumée de la poudre peuvent troubler le guerrier et égarer son bras; mais l'homme d'étude, le penseur qui, librement, et en parfaite connaissance de cause, déserte le drapeau de la vérité, n'est qu'un misérable transfuge indigne de pardon.

Le plus vil des hommes est l'envieux. Cet impuissant déteste tout ce que font les autres; et il est réduit à ambitionner la triste gloire de répandre une liqueur corrosive et dissolvante sur les plus sublimes productions. Au lieu de sang, il a du fiel dans les veines. Victor Hugo, piqué un jour au talon par un envieux, lui asséna sur la tête ce coup de massue :

Tout gonflé de venin, il attend les morsures.

Mais comment empêcher le taon de s'attacher aux flancs du lion, le champignon difforme de croître au pied du chêne! — De nos jours, les diffamateurs systématiques ne sont pas exposés à subir, comme Zoïle, le supplice de la croix; mais la voix publique les flétrit. Du reste, le génie n'a rien à craindre de ces serpents qui mordent la lime.

Celui qui voudra être un Aristarque, et non pas un Zoïle, restera étranger à toutes les petites passions d'intérêt, de coterie, de secte et d'école. Les obsessions de l'amitié, les séductions d'un gracieux sourire, ou celles du pouvoir, le trouveront inébranlable : *impavidum ferient.* N'obéissant à aucune idée préconçue, à aucun système arrêté d'avance, il sera constamment juste et sincère; admirant le beau partout où il le trouvera, dans les ouvrages d'un adversaire comme dans ceux d'un ami, dans ceux d'un nouveau disciple des muses comme dans ceux d'un vétéran de la gloire. Prenant à chaque parti ses sentiments généreux, il se montrera, comme le dit

Montaigne, *Guelfe contre les Gibelins, Gibelin contre les Guelfes.*

La Critique impartiale regardera comme un de ses premiers devoirs, et ce sera un de ses droits les plus importants, de faire rentrer dans le néant ces œuvres pleines d'incorrections, de négligences et de sophismes subversifs que nos auteurs contemporains ont quelquefois l'impudeur de nous présenter. Si jamais, au mépris des plus saintes lois de la morale et du goût, et par un inconcevable oubli des règles, la conscience littéraire était bannie du monde, elle devrait trouver, dans l'intégrité de la Critique, un inviolable asile.

L'amour de la vérité est une vertu si rare, que Jean-Jacques, dans sa lettre à monseigneur de Beaumont, n'a pas craint de dire : « Mes ennemis auront beau faire avec leurs injures, il ne m'ôteront pas l'honneur d'être un homme véridique en toute chose, d'être le seul homme de mon siècle et de beaucoup d'autres qui ait écrit de bonne foi, et qui n'ait dit que ce qu'il a cru. » Si fondé que l'on soit à s'exprimer ainsi, peut-être serait-il mieux de le faire avec plus de modestie? Mais lorsqu'on examine de près ce qui se passe dans le monde, quand on a vu tant de défaillances et tant de compositions avec l'honneur, on est invinciblement amené à penser que l'amour de la vérité est à la fois le plus noble des sentiments humains, et le plus rare peut-être? On pardonne quelque rudesse de forme à celui qu'anime ce souffle sacré : *rigidi servator honesti.*

N'y a-t-il pas bien peu d'hommes dont la raison

ferme, l'esprit éclairé, le jugement droit et le cœur fier ne flattent jamais ni les gens constitués en dignité, ni la multitude? Est-il bien sûr que je ne veuille pas, moi-même, plaire à ceux qui m'écoutent? J'ai ce désir, je l'avoue, mais il est ici sans danger, car devant vous, Messieurs, la sincérité sera toujours le premier de tous les mérites : et il m'est permis de mesurer l'effet de ma parole sur cette assemblée, car en ce moment notre accord est complet, unanime, le désir que je puis avoir de vous plaire se confond avec vos propres aspirations, avec la vérité elle-même. Je ne cherche pas à vous égarer, je vous suis sur le terrain du bon sens, patrie naturelle de votre esprit.

La Critique *consciencieuse* conservera cette attitude qui ne s'incline pas devant les puissances, et ne subit aucune séduction : à ce prix seul, elle sera une force; en secouant ce joug salutaire, elle deviendra vénale ou puérile.

*
* *

Enfin, Messieurs, la Critique doit être *morale*. — Forte de ses lumières et de son indépendance, elle sera sans pitié pour toutes les œuvres qui ne porteront pas l'empreinte d'un enseignement utile, ou qui n'offriront pas le délassement d'un plaisir honnête. Elle se montrera surtout inexorable envers ces productions hybrides qui, spéculant sur le scandale, nous présentent le tableau des mœurs les plus dégra-

dées, et qui prétendent, par une amère ironie, que ces saturnales de la pensée renferment toujours une leçon profitable. Les maîtres du genre veulent nous persuader que nous trouverons, dans les bas-fonds sociaux, le chemin de Damas où l'on est touché de la grâce. Cela est mauvais : il sortira de ces explorations hasardeuses plus de gens familiarisés avec le vice que de vicieux corrigés. — Pourquoi placer toujours une grimace auprès d'un sourire? Pour que la Vénus de Milo me ravisse, je n'ai pas besoin de voir un serpent s'enrouler autour de son cou.

On pardonne à Rabelais l'enveloppe sous laquelle il a cru devoir déguiser les dures vérités qu'il avait à dire aux divers pouvoirs qui opprimaient alors notre patrie. La pauvre humanité n'osait encore secouer le joug que dans le cerveau de quelques libres penseurs. On lui pardonne, parce que, au XVIe siècle, un livre trop hardi pouvait conduire son auteur au bûcher, ce qui n'aurait guère convenu au joyeux curé de Meudon; mais de nos jours, où chacun peut s'élever une tribune pour la prédication de ses opinions, on n'est pas excusable de recourir à ces allégories désordonnées. On l'est d'autant moins que ce n'est pas le public qui, par la mobilité de ses goûts, a entraîné ses auteurs favoris, et que ce sont les écrivains au contraire, qui nous poussent dans cette voie, pensant qu'il leur sera plus facile de nous corrompre que de nous instruire. Il y a des poisons que la science fait entrer dans des préparations bienfaisantes; mais ils y sont introduits et neutralisés avec tant d'adresse qu'on ne peut pas y soupçonner

leur existence. Dans certaines mixtures littéraires modernes, le poison domine sans antidote.

Nous ajouterons que la Critique ne comprendrait pas toute l'étendue de sa mission, ou la remplirait d'une manière imparfaite, si elle ne pénétrait dans les ateliers et dans les chaumières, pour y combattre l'influence qu'une littérature malsaine exerce, sans relâche, sur les esprits honnêtes mais crédules de nos populations ouvrières et agricoles. La Critique doit se faire accueillir en amie sous ces toits modestes, s'y concilier la bienveillance de ses hôtes, et leur dire : « Défiez-vous du colporteur à la mine suspecte, qui (c'est là le moindre péril) vend quelques mauvaises étoffes fabriquées à vil prix au delà de nos frontières, mais qui, chose bien plus dangereuse, glisse furtivement dans la main des enfants de la maison un livre que la jeune fille cache dans les plis de sa robe, et l'adolescent sous sa blouse, pour aller le dévorer dans la solitude, loin des yeux du père occupé aux travaux des champs, et de la mère qui, dans le même moment peut-être, remercie Dieu d'avoir conservé à ses enfants la pureté de cœur et l'innocence qu'ils viennent de perdre. » — Rappelons-nous, et appliquons ici ces paroles de saint Paul : « *Il faut fermer la bouche à ceux qui renversent toutes les familles, enseignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enseigner*[1]. »

Si, ce qui est moins sérieux, un poëte s'est mépris

1. *Quos oportet redargui, qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ* (Epître de saint Paul à Tite).

sur la mesure de ses forces, a saisi la lyre pour célébrer les exploits et la fin tragique de quelque Childebrand, et vient ensuite solliciter notre indulgence en disant : « *Croyez-vous donc qu'il soit si facile de faire une tragédie en cinq actes?* » La Critique, désarmée par la candeur et l'ingénuité du coupable, se contentera de lui répondre en souriant : « *Non certes, mais il est si facile de ne pas la faire.* »

Le mot *humanités*, que l'Antiquité nous a transmis (car les anciens, pour louer un homme lettré, disaient : *In humanitate versatur*), le mot *humanités*, si on lui rend sa signification primitive, celle que Cicéron se plaisait à lui donner, nous prouve que, d'après les anciens, la culture des lettres, tout en éclairant les hommes, devait tendre aussi à les rendre meilleurs. Sous le ciel de la Grèce antique, les *arts libéraux* étaient confondus avec la sagesse ; et le nom de *vertu* leur fut décerné, à l'époque de la renaissance, dans le siècle des Médicis. Rangeons-nous à ce sentiment ; il est beau de ne pas prononcer le divorce de la tête et du cœur, d'établir ce constant rapport entre les qualités de l'intelligence et la perfection de l'âme.

***

Telles sont quelques-unes de mes idées sur les importantes questions que j'aurais traitées d'une manière plus étendue, si je n'avais craint d'abuser de votre bienveillance. Voilà comment, en se plaçant

sur ce terrain, les Devoirs et les Droits de la Critique arrivent à se confondre ; mais on voit que, dans cette matière grave et délicate, l'exercice légitime des Droits n'est que la conséquence des Devoirs connus, médités et accomplis. Les réflexions que j'avais à vous soumettre ne perdront rien à être encadrées dans cette idée.

Je terminerai en disant que la Critique littéraire, ainsi comprise, est une des plus nobles occupations de l'esprit. Placée sur ces sommités dominantes, elle atteint presque à la hauteur des créations originales. Celui qui se fait son disciple, qui s'y livre tout entier, change en quelque sorte les lois du temps et de l'espace, et vit avec les grands hommes de tous les âges et de tous les pays. Son âme s'épure dans leur intimité glorieuse, dans la contemplation incessante de la lumière qui forme autour d'eux une auréole céleste ; et il recueille parfois une juste récompense de sa ferveur en recevant sur son front quelques étincelles du feu sacré.

Messieurs, une voix toujours applaudie vous a rappelé, en inaugurant nos réunions, la clepsydre antique mesurant, aux orateurs de l'Agora et du Forum, le temps qui leur était accordé pour émouvoir, charmer ou endormir ceux qui les écoutaient. Mettant à profit l'avis paternel de notre président, je me comporterai comme si l'appareil redouté avait déjà fait ici son apparition pour compter les paroles. — C'est une loi de la nature que toute jouissance ait son expiation ; voilà pourquoi, s'il vous est donné d'entendre ici des maîtres, il a fallu vous résigner à tolé-

rer, par hasard dans cette chaire, un disciple étonné lui-même de son audace, et qui en aurait déjà porté la peine, si vous n'aviez pas tenu à vous montrer indulgents. — Heureux les orateurs à qui vous n'avez d'autre reproche à faire que leur brièveté.

NÉRON ET LUCAIN

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains !

Ce souhait, Messieurs, formé il y a longtemps, n'est pas encore exaucé ; car je vais vous parler aujourd'hui de Rome et des Romains, et il n'est pas bien certain que je garde le silence sur la Grèce.

Me reprocherez-vous de revenir sur un sujet épuisé? — Si ma science est courte, je sais très-bien que vous ne venez pas ici pour apprendre, mais pour vous souvenir : *ament meminisse periti*. Or j'espère évoquer des réminiscences qui ne seront pénibles à personne, car je n'aurai, dans cette occasion, aucune sévérité à exercer. — A partir de ce moment, et pour une heure, vous n'êtes plus à Verdun, mais dans la Rome des Césars, où nous trouvons pour guides l'auteur des *Annales* et celui des *Etudes historiques*, Tacite et Chateaubriand. Je n'ai d'autre prétention que de faire avec vous une

courte visite à la *Ville éternelle*. Je voudrais que vous y fussiez conduits par un train de plaisir.

I

D'après une méthode suivie en France depuis plusieurs siècles, nous avons tous consacré sept ou huit années de notre jeunesse à la culture des lettres grecques et latines, surtout de ces dernières. Ce système a des détracteurs, dont les idées, heureusement, n'ont pas encore prévalu. Si l'Université demeure inébranlable sur sa base séculaire, ce n'est pas uniquement par suite du prestige attaché aux vieux édifices, et parce que, comme Voltaire l'a dit avec sa malicieuse sagesse, *rien n'est si respectable qu'un ancien abus*. — La chose subsiste parce qu'elle est excellente.

Malgré mon respect et mon amour pour la langue française (il faut l'aimer et la respecter pour qu'elle nous livre parfois quelques-uns de ses secrets), je n'hésite pas à dire qu'elle doit s'incliner devant celle des anciens Romains, avec la vénération d'une fille pour sa mère. Ses admirateurs peuvent-ils lui dire, sans flatterie : *O matre pulchra filia pulchrior ?* C'est un problème que je vous livre, avec la certitude, au moins avec l'idée de ne rien dire qui vous déplaise, en évitant les aperçus frivoles, les paradoxes et les banalités. Laissez-moi envier le bonheur de ceux qui ont l'art de rendre le travail attrayant. — Ce

sentiment ne heurtera pas, je l'espère, les doctrines des savants professeurs qui, avec un dévouement égal à leur science, donnent la vie de l'esprit aux jeunes générations que leur confie votre sollicitude paternelle. Et je ne puis prononcer leur nom sans les remercier d'avoir bien voulu me permettre de franchir ce seuil et de m'asseoir à cette place.

Notre idiome national est surtout admirable par sa clarté, qui en a fait l'instrument par excellence, au moyen duquel on exprime, de la manière la plus satisfaisante pour la raison et pour l'esprit, la gradation des idées, les déductions philosophiques, les découvertes de la science, et l'histoire des phénomènes de la nature. Aussi a-t-on eu raison de dire : *Ce qui n'est pas clair n'est pas français.* Mais nous avons payé cher ce mérite de la clarté; car pour l'obtenir, il a fallu d'abord renoncer aux inversions, et ensuite accepter cet interminable et embarrassant cortége de pronoms, de particules, d'articles et de verbes auxiliaires, dont les anciens n'avaient pas besoin, et sans lesquels nous ne saurions, nous autres, faire un pas.

On a souvent reproché aux langues à inversions d'être pleines de surprises et de piéges. Le lecteur, a-t-on dit, reste suspendu dans une phrase latine, comme un voyageur devant des routes qui se croisent; et le sens demeure pour lui une énigme jusqu'à ce que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots. Mais ce reproche me paraît ne devoir s'adresser qu'à l'abus, et non à l'usage. La Harpe, bon juge en cette matière, et que cer-

taines gens aujourd'hui affectent de dénigrer afin de pouvoir le piller à leur aise, La Harpe s'exprimait ainsi à cet égard : « Demandez au poëtes, aux historiens, aux orateurs, si c'est pour eux la même chose d'être obligés de mettre toujours les mots à la même place, ou de les placer où l'on veut ; et leur réponse développée fera voir qu'à ce même principe, qui fait que l'une des deux phrases est impossible pour nous et naturelle aux anciens, tient d'un côté une multitude d'inconvénients, et de l'autre une multitude de beautés. »

La langue latine, libre des entraves que nous nous sommes imposées, a une allure plus leste et plus fière que la nôtre. Par ces diverses raisons, l'écrivain français ne parvient à mettre une phrase d'aplomb sur ses pieds (passez-moi cette expression), et à la faire marcher d'un pas alerte et harmonieux, que lorsque, dans son esprit, il a revêtu sa pensée d'une forme latine. Voilà pourquoi nos pères, qui étaient sages, ont vu dans la culture des lettres latines une gymnastique intellectuelle excellente pour les années de l'enfance, et qu'aucune autre ne pouvait remplacer. — Et quels merveilleux chefs-d'œuvre nous ont légués les anciens Romains ! Tous nos historiens ne prennent-ils pas Tacite pour modèle ? Nos orateurs ne cherchent-ils pas dans les harangues de Cicéron, la logique, le nombre, l'harmonie, la grâce, et la force que lui-même a puisée dans Démosthène ? Avons-nous un roman plus captivant que le IVe livre de l'Enéide ? Voltaire, notre maître dans la poésie légère, a-t-il surpassé ou même égalé Horace ? Et les

règles que ce même Horace, cet esprit si poli et si fin, a formulées en matière de goût, ne sont-elles pas devenues des articles de foi pour les lettrés de tous les pays? Parviendrez-vous jamais à émouvoir les hommes par la parole, si vous n'avez fait une étude approfondie de l'*Institution oratoire* de Quintilien, et du *Dialogue* de Tacite sur les orateurs? — Ah! je vous plains si vous restez froids devant ces monuments immortels, et si vous me dites que tout cela est inutile!..... Pour moi, je l'avoue, tout ce qui est beau est utile..... non pas, il est vrai, de cette utilité grossière d'un toit, d'un aliment, ou d'une fourrure, mais de cette utilité immatérielle qui ennoblit l'esprit et l'élève. Et pourquoi se défendre d'avoir le culte de la beauté sous toutes ses formes? Les Grecs avaient de la beauté physique une si haute idée, qu'ils voyaient en elle le signe d'une origine presque divine, et lui décernaient des prix. Dans les créatures humaines, la perfection plastique, très-inférieure sans doute à la perfection morale, porte, presque toujours, un reflet de la supériorité de l'intelligence ou de l'âme. Les cas exceptionnels que l'on en pourrait citer, et qui sont incontestables, ne détruisent pas ce sentiment transmis par la Grèce à Rome dont nous avons accepté l'héritage : ils ne prouvent qu'une chose, c'est que la Providence, dans la variété infinie de son pouvoir créateur, se plaît quelquefois aux anomalies et aux contrastes. Il n'en est pas moins vrai que la beauté physique, même lorsqu'elle n'est pas la parure et le temple de la beauté morale, en fait toujours naître l'idée; c'est

pour cela que nous l'admirons. L'instinct du beau est, pour l'âme, une des formes les plus voisines de la vertu. — Soyons donc fiers de la noble filiation qui rattache notre langue à celle des beaux jours de l'antiquité grecque et romaine; et vous, Messieurs, ne vous montrez pas trop sévères à l'égard de ceux qui ont conservé ce culte dans un temps où toutes les croyances du passé subissent de si rudes attaques; et pardonnez-moi d'avoir entrepris de vous distraire du siècle où vous êtes, pour vous faire vivre un instant dans l'ancienne Rome.

Vers l'an 819 de la fondation de Rome, et 65 de l'ère chrétienne, une rivalité de poëtes, qui n'étaient pas Vadius et Trissotin, passionna les Romains, et prit les proportions d'un événement mémorable dont le récit mérite, encore aujourd'hui, d'occuper la postérité.

Un de ces poëtes, élève du philosophe Sénèque, parut, dès l'âge de dix ans, comme acteur dans les jeux Troyens, et y mérita les applaudissements du peuple par le talent avec lequel il récitait les vers des auteurs alors célèbres, se formant par cet exercice à l'art d'en composer lui-même. Il était encore adolescent lorsque, aux Gymniques du Champ de Mars, il remporta le triple prix de l'éloquence, de la poésie et de la musique. Pour remercier les dieux de sa victoire, il célébra, suivant les rites du paganisme, un sacrifice dans lequel il fit couper sa première barbe, qu'il enferma dans une boîte d'or incrustée de pierreries, et qu'il offrit à Jupiter Capitolin. — Si le dieu sut gré de l'offrande, il ne témoi-

gna pas sa reconnaissance au sacrificateur en lui envoyant la vertu et la sagesse. —L'élève de Sénèque redoutant, de la part des Napolitains, un accueil peu sympathique, organisa une légion de 5,000 claqueurs, tous robustes et bien payés, divisés en plusieurs phalanges qui furent exercées aux différentes manières d'applaudir, notamment à celles qu'on appelait *le Bourdonnement*, *la Tuile* et *le Pot de terre.* Les chefs de claque recevaient par an 400,000 sesterces, environ 50,000 francs de notre monnaie actuelle. — Le métier de *chevalier du lustre* n'est pas aujourd'hui si lucratif. — De Naples, le grand artiste se rendit en Grèce, afin d'y cueillir les palmes olympiques, espérant susciter un nouveau Pindare pour chanter sa gloire. Après s'être donné en spectacle aux descendants déjà dégénérés d'Aristide et de Périclès, il rentra dans Naples sur un char traîné par des chevaux blancs, ayant ordonné qu'on abattît pour son passage un pan de muraille, comme on le faisait pour les athlètes vainqueurs. Les Romains l'acclamèrent avec un enthousiasme indicible, en le voyant revenir parmi eux sur le char qui avait servi au triomphe d'Auguste, décoré de la pourpre et d'un manteau parsemé d'étoiles d'or, ayant sur sa tête la couronne des jeux Olympiques, et dans la main droite celle des jeux Pythiens. Des licteurs le précédaient, portant, non point les faisceaux consulaires, mais des masses de couronnes décorées d'inscriptions rappelant les luttes et les succès dont elles étaient la récompense. Les applaudisseurs suivaient, les uns en troupes

compactes, les autres répandus dans la foule, commandant tour à tour les cris ou le silence, excitant ceux qui montraient de la froideur. Une expulsion brutale punissait ceux dont l'enthousiasme venait à languir : quand on désespérait de les rendre accessibles au sentiment du beau, on les assommait.

Le triomphateur, ayant fait abattre la porte du Grand cirque, traversa le Forum pour se rendre au temple d'Apollon Palatin, auquel il croyait devoir une reconnaissance particulière. Pendant sa marche, les pieds de ses chevaux foulaient des fleurs, on immolait des victimes, on brûlait des parfums, le vin coulait dans les fontaines, on rendait la liberté à des oiseaux rares retenus depuis longtemps captifs, le peuple recevait de l'argent et des dons de toutes sortes, et des voix innombrables, réglées par les accords du théorbe et de la lyre, chantaient des hymnes en l'honneur des dieux et du triomphateur que l'on plaçait, par avance, au rang des immortels.

Après quelques jours donnés au repos, les jeux et les spectacles furent repris à Rome avec frénésie, surtout au théâtre où le grand artiste, revenu récemment de la Grèce, faisait entendre sa voix divine. Tout ce qu'il y avait de plus illustre dans le sénat et dans l'ordre équestre briguait l'honneur d'y être admis, et oubliait son rang pour se confondre avec la plus vile populace, qui adorait ces fêtes et s'y livrait aux élans désordonnés d'une joie qui allait jusqu'au délire, et que l'on récompensait toujours par d'immenses largesses. Mais malheur à ceux dont les mains fatiguées cessaient d'applaudir, ou qui,

par leur inhabileté, troublaient la tactique savante des claqueurs, car des soldats chargés de la police du spectacle les surveillaient, et leur rappelaient avec brutalité les devoirs imposés aux auditeurs. « A l'une de ces représentations, dit Tacite, plusieurs chevaliers, en voulant se faire jour à travers la foule qui les pressait dans des passages étroits, furent écrasés. D'autres, à force de rester jour et nuit sur leurs siéges, tombèrent dangereusement malades. » Mais on affrontait la mort plutôt que de s'éloigner, à cause des délateurs qui, soit ouvertement, soit en secret, s'informaient des noms, épiaient sur les visages l'impatience ou l'ennui des spectateurs, afin qu'ils en fussent punis comme d'un crime d'Etat. Vespasien, qui régna plus tard, faillit payer de sa vie le plaisir d'un court sommeil. Il ne fut sauvé que par les sollicitations pressantes de ses amis, et surtout par l'ascendant de sa destinée, qui lui réservait une fortune qu'il ne rêvait pas alors. — Comment donc, me direz-vous, de pareilles choses pouvaient-elles s'accomplir à la face du soleil? — C'est que cet orateur, ce poëte, ce chanteur, ce joueur de lyre, cet histrion était le maître d'un empire qui avait pour bornes :

Au nord, le Rhin et le Danube ;

A l'orient, l'Euphrate ;

Au midi, la Haute-Égypte, les déserts de l'Afrique et le mont Atlas ;

A l'occident, les mers d'Espagne et des Gaules.

Il s'appelait Néron. — Je n'envisage ici qu'une des faces de son existence. Si vous voulez le connaître

tout entier, lisez les récits de Tacite et de Suétone, que Voltaire accuse d'exagération, mais que tous les historiens, cependant, regardent comme vrais. — Leurs tableaux, d'ailleurs, auraient besoin d'être fortement estompés pour être offerts ici à vos regards.

Dans un sujet qui pourrait, à plus d'un titre, devenir scabreux, je suivrai ce précepte, que votre attitude me rappellerait si je n'étais naturellement disposé à l'observer : *Glissez, Mortels, n'appuyez pas.* Et malgré cette réserve, ce n'est pas la stérilité du sujet qui m'effraye, c'est son abondance.

II

Je ne résiste pas au plaisir de vous parler un peu de la Grèce, puisque le sujet qui nous occupe m'a conduit tout à l'heure à prononcer ce nom qui rappelle de si grands souvenirs. Voici un passage de la description qu'en a faite un homme qui l'a visitée en portant en lui les illuminations que fait rayonner sur les élus le triple génie du penseur, de l'orateur et du poëte, Lamartine. — Je vais jeter ce lambeau de pourpre sur mon indigence. — « Ce peuple, destiné à occuper, sur un si petit espace, une si grande place dans le monde de l'histoire, de la pensée et des arts, était une agrégation de cinq ou six races, les unes européennes, les autres africaines, les autres asiatiques, que la contiguïté de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique avait mêlées ensemble dans ce carrefour du monde ancien, frontière indécise de trois

continents. La rudesse du montagnard, l'esprit d'aventure du marin, la douceur de l'Asiatique, la religion de l'Égyptien, la pensée de l'Indien, la mobilité du Perse, étaient si bien fondus dans leur physionomie physique et dans leur génie multiple, que ce peuple était par sa beauté, son héroïsme, sa grâce, son caractère à la fois entreprenant et flexible, comme un résumé de tous les peuples.

. . . .

« Le climat de la Grèce est aussi varié que ses sites, et aussi tempéré que sa latitude. Depuis les neiges éternelles de la Thessalie jusqu'à l'été perpétuel des vallées de la Lydie et jusqu'à la fraîche ventilation des îles, toutes les rigueurs, toutes les chaleurs et toutes les tiédeurs de température s'y touchent, s'y contrastent ou s'y confondent sur les montagnes, dans les plaines ou sur les flots. . . . Tout s'y peint en traits imposants, pittoresques, éblouissants, dans les yeux. » — Voilà, n'est-ce pas, Messieurs, un langage magnifique, mais qui a un mérite supérieur encore à la magnificence, c'est la vérité. Ces enfants de la Grèce, comblés par le ciel de tant d'aptitudes diverses et environnés, on pourrait dire submergés, par toutes les splendeurs de la nature, étaient réellement les prédestinés de la gloire.

Les Grecs étaient passionnés pour les jeux publics, solennités nationales où ils déployaient une pompe extraordinaire, et auxquelles assistait un concours immense d'étrangers venus des pays lointains. Les personnages les plus illustres descendaient dans

l'arène, où l'on n'admettait, du reste, que des hommes libres et honorés de l'estime de leurs concitoyens. Il y avait quatre sortes de jeux, que l'on appelait *sacrés*, parce qu'ils étaient un hommage rendu à des dieux ou à des héros déifiés par l'admiration des hommes. Les plus grands honneurs attendaient ceux qui remportaient un prix dans ces fêtes, surtout les vainqueurs des jeux Olympiques. Un char de triomphe les ramenait dans leur patrie, et l'on pratiquait une brèche aux remparts de leur ville natale, afin de leur frayer un passage réservé pour eux seuls, et qu'on refermait ensuite. Dans plusieurs cités, ils recevaient des présents considérables, siégeaient aux premières places dans les assemblées et dans les spectacles, et l'État leur assurait une existence indépendante et riche. Celui qui sortait vainqueur de tous les exercices devenait un être surhumain, allié en quelque sorte à la race des dieux, et voyait les distinctions dont il était l'objet s'étendre à sa famille, à ses concitoyens, à la ville qui lui avait donné le jour.

Pindare, en célébrant la vigueur des athlètes, louait l'instrument des victoires de son pays et les garants de sa liberté ; car dans les gymnases grecs se formaient les soldats de Marathon, les marins de Salamine, les vainqueurs des Perses ; de là sortirent aussi les deux héros qui délivrèrent la ville de la tyrannie des Pisistratides, et dont les chants de Callistrate nous ont transmis la gloire.

La guerre et les jeux donnèrent à tous les Grecs la force, la vaillance et la beauté. — Les Athéniens

en particulier durent à une faveur spéciale du ciel cette finesse ingénieuse devenue proverbiale, le fanatisme de la patrie, un langage dont la richesse leur a permis, sans qu'on ose presque accuser leur orgueil, de considérer comme barbares tous ceux qui n'étaient pas nés dans l'Attique, et enfin cette innombrable phalange de grands hommes dans tous les genres, guerriers, philosophes, orateurs, poëtes, historiens, sculpteurs, qui ont immortalisé le nom d'Athènes, et l'ont transmis à la postérité comme un type accompli, destiné à faire à la fois notre admiration et notre désespoir; car nous craignons bien qu'il ne nous soit pas donné de parvenir à l'égaler jamais.

Rome, qui tint à honneur d'imiter la Grèce, et lui prit plusieurs de ses lois sages ou de ses coutumes brillantes, voulut aussi lui emprunter ses Jeux. Mais cette institution ne s'acclimata sur le sol de l'Italie qu'en perdant le caractère généreux qui avait fait sa gloire, comme ces arbres qui, dans certaines régions privilégiées, donnent des rameaux luxuriants, et dont les troncs deviennent stériles lorsqu'on les transplante dans d'autres climats moins favorisés de la nature. — A Olympie, où Jupiter combattit contre Neptune pour l'empire du monde, et où il avait un temple vénéré par la superstition païenne; dans la plaine de Delphes, où Apollon écrasa le serpent Python; à Némée, où Hercule terrassa un lion; à l'isthme de Corinthe, où Thésée restaura les fêtes établies par Sisyphe dans les premiers âges du monde, l'arène enfanta des héros. Mais les

cirques romains ne virent que des combats de gladiateurs, des luttes de joueurs de lyre, et des rivalités de baladins. — Sur les bords du fleuve Alphée, les acclamations de la Grèce entière distribuaient des couronnes aux vainqueurs immortalisés par les chants de Pindare, et leur élevaient des statues dans le bois sacré d'Olympie. Sur les rives du Tibre, on repoussa longtemps ces divertissements qui blessaient l'austérité romaine, et qui n'y pénétrèrent qu'avec la décadence des mœurs : nous allons rappeler comment la gloire n'y fut décernée qu'à des histrions, par des applaudisseurs mercenaires et par une multitude avilie.

Dans les villes républicaines de l'ancienne Grèce, tous les citoyens tenaient à honneur de prendre part aux jeux gymniques, à la lutte, au pugilat, au maniement du disque, aux courses de tout genre. A Rome, on ne vit figurer dans le stade et dans les combats de l'amphithéâtre que des esclaves qui prenaient, de gré ou de force, le métier de glaidateur ou de bestiaire. Le cirque et le Champ de Mars étaient abandonnés aux écuyers et aux cochers à gages. La jeunesse patricienne, conservant son antique fierté, ne se montrait à cheval que dans les Consualia, célébrés en l'honneur de Neptune Équestre, ou aux revues annuelles des chevaliers. — A Rome, les esclaves et les affranchis montaient seuls sur la scène; tandis que, sur les théâtres athéniens les rôles de chordéges ou de *choreutes* étaient souvent remplis par des jeunes gens appartenant aux premières familles de la république.

Quant aux dames romaines, on ne les voyait autrefois hors de leur maison que pour célébrer les fêtes appelées de leur nom Matronales, destinées à perpétuer le souvenir des Sabines, dont le dévouement mit fin à la guerre entre Romulus et Tatius. A propos de cet épisode devenu légendaire, vous savez, Messieurs, que depuis quelques années on a cru devoir reléguer parmi les fables la plupart des faits des cinq premiers siècles de l'histoire romaine. Je ne serais pas trop éloigné, je l'avoue, de me ranger à cette opinion. Si on s'aventurait sur ce terrain du scepticisme historique, il ne serait peut-être pas difficile d'établir que, tous les documents authentiques ayant péri dans l'incendie de Rome par les Gaulois, on ne sait rien de certain sur cette époque reculée. — « Les premiers historiens qui parurent ensuite, » vous disent les disciples de Beaufort, de Vico, de Niebuhr et de Michelet, « ne sachant rien de positif, voulant avant tout flatter leurs compatriotes, et craignant de laisser échapper cette occasion de faire briller leur talent, ont adopté, amplifié, embelli les traditions qui plaisaient à l'orgueil national. Leurs successeurs se gardèrent bien de les contredire, pour ne pas choquer des idées admises. Chacun brodant sur ce canevas, tous ces contes, qui se liaient aux cérémonies du culte, se sont transmis d'un siècle à l'autre, dénués de preuves, puérils, absurdes, mais ornés d'un double prestige, celui du temps et celui du génie des poëtes et des historiens : on les accepta, parce qu'ils prêtaient aux annales d'un peuple devenu le maître de l'univers une grandeur qui le

flattait, en même temps que les traits de vertu et d'héroïsme, accumulés par des rhéteurs, servaient d'exemple au monde, bien qu'ils fussent mensongers. » — Ce raisonnement est spécieux. Il se pourrait bien que les matrones romaines n'eussent jamais eu à exercer leur généreuse intervention entre Romulus et Tatius, héros fictifs et purement mythiques. — Si on s'arrête à un fait d'un autre genre, il serait assez difficile de prouver que les Fidénates, après la retraite des Gaulois, vinrent camper aux portes de Rome, et demandèrent qu'on leur livrât les femmes des premiers citoyens. Le sénat, effrayé, ne savait comment se soustraire à cette injonction menaçante; ce corps auguste, suivant des chroniqueurs dont on n'a jamais vu les écrits, aurait été tiré de sa perplexité par une esclave du nom de Philotis, qui vint offrir de se laisser livrer aux ennemis avec plusieurs de ses compagnes, si on voulait leur permettre de prendre, pour cette expédition hasardeuse, les vêtements de leurs maîtresses. Ces fausses matrones, inspirées sans le savoir du souvenir de la Judith biblique, allèrent d'elles-mêmes au-devant des séductions qui les attendaient dans le camp ennemi, et massacrèrent de leurs mains les Fidénates, dont la mort jeta un voile éternel sur cette nuit pleine de patriotiques mystères. L'affranchissement fut la récompense de ces femmes courageuses, qui, dotées aux frais du trésor public, furent autorisées à porter, une fois dans l'année, la *stole*, vêtement distinctif des patriciennes. Tous les ans, aux nones de juillet, les servantes (*ancillæ*), parées des atours de leurs

maîtresses, célébraient, avec de joyeux ébats, leur fête commémorative, sous des berceaux construits de leurs mains, avec des branches de figuier, de vigne et de myrte. — Je doute fort que les Fidénates aient jamais demandé aux sénateurs romains de leur envoyer leurs femmes pour une distraction nocturne; mais la fête des servantes revenait annuellement, pour rappeler le courage et la vertu des libératrices de Rome.



Les jeux du cirque (*ludi circenses*), exécutés à Rome par des artistes de profession, comprenaient : les courses de chevaux ou de chars, les combats de gladiateurs et les chasses ou combats d'animaux. Rappelons en passant, chose assez singulière, que les premiers combats de gladiateurs eurent lieu dans des cérémonies funèbres. Nicolas de Damas nous apprend que, dès le temps de la république, le peuple romain fut convoqué dans ses comices pour prononcer sur la validité d'un testament bizarre. Le testateur, ayant sans doute à venger quelque trahison de sa tendresse, ordonnait, pour célébrer ses funérailles, de faire combattre dans l'arène plusieurs couples de femmes, achetées par lui pour ce sacrifice expiatoire d'un nouveau genre. Le peuple-roi, disons-le à sa louange, annula ces dispositions barbares. Néron trouva l'idée originale, et l'on vit, sous son règne, des femmes s'égorger dans le cirque. Les

combats de femmes ne furent défendus que longtemps après, par l'empereur Sévère.

Dans l'origine, les *ludi gladiatorii* étaient des combats singuliers. On en vint bientôt à faire combattre en même temps vingt, trente, quarante couples de gladiateurs. Nous croyons rêver en lisant, dans les auteurs anciens, que le premier Gordien, pendant son édilité, donna des spectacles où cinq cents couples de gladiateurs s'attaquèrent à l'épée. Le divin Auguste, chanté par le doux Horace comme le père des lettres et de la patrie, offrit un jour, aux habitants de sa bonne ville de Rome, la représentation d'une vraie bataille, en faisant combattre dans l'arène 5,000 Daces contre 5,000 Suèves. Caligula mit aux prises des chevaliers, dont vingt-six périrent le même jour. On lit dans Suétone, que Claude, pour solenniser ses victoires imaginaires sur les Bretons, fit représenter, dans le Champ de Mars, l'assaut et le sac d'une ville : plus d'une matrone, sans doute, pendant cette fête abominable, ne quitta pas le gynécée; mais la plupart des dames et des vierges romaines y assistèrent, même les vestales, auxquelles un statut impérial assigna une place d'honneur, en rappelant que les prêtresses de Cérès ne privaient pas de leur présence les jeux Olympiques. — Faustina, *la merveilleuse*, dont le collier vaut une province, comme l'a dit Tertullien (*saltus et insulas tenera cervix circumfert*), Faustina, plus d'une fois, a condamné le gladiateur vaincu, en faisant de sa main charmante le signal de mort, *pollice verso*.

Vous allez voir comment les courses de chevaux

et de chars devinrent aussi des exercices sanglants. Caligula, Néron et Caracalla, bravant la honte attachée aux fonctions de conducteur de chars et de cocher, montèrent eux-mêmes sur le siége du quadrige. Les jours où ils venaient se faire admirer dans ces rôles, l'arène était parsemée de vermillon et de poudre d'or.

On donnait le nom de *factions* aux diverses troupes d'écuyers et de cochers qui affrontaient les chances de la lice. Elles étaient au nombre de quatre : la blanche, la rouge, la bleue et la verte. Il n'était pas rare de voir les cochers des diverses couleurs faire succéder les coups aux injures et aux menaces, pendant que des rixes meurtrières s'élevaient aussi parmi les spectateurs qui, après s'être livrés à des scènes de pugilat, s'attaquaient avec des armes cachées sous la toge. Souvent aussi, ces transports violents étaient partagés par l'empereur, qui plus d'une fois fit égorger, par des sicaires à ses gages, les coureurs et les cochers des factions ayant eu l'insolence de vaincre celle dont César s'était constitué le chef.

L'histoire est obligée de dire que les *factions* du cirque étaient destinées à jouer un rôle important dans les annales d'un grand peuple dont elles ont terni la gloire, et plus tard, à ensanglanter les rives du Bosphore comme celles du Tibre, lorsque les faibles descendants des vainqueurs du monde eurent élevé ce fragile édifice que l'on a nommé le Bas-Empire. Les habitants de Constantinople, pendant qu'ils se passionnaient pour les cochers *verts* et

les cochers *bleus*, virent les disciples de Mahomet briser la croix qui surmontait la basilique de Sainte-Sophie, et planter le croissant sur son dôme profané.

III

Néron avait honoré de sa rivalité un jeune poëte nommé Lucain. — Lucain naquit à Cordoue, colonie romaine de l'Andalousie, en l'an 38 de l'ère chrétienne, sous le règne de Caligula. Sénèque, son oncle, avec la supériorité du génie et la tendresse du cœur, cultiva lui-même l'esprit de cet enfant sorti d'une famille qui portait dans le sang, comme un don héréditaire, l'instinct poétique et le feu de l'imagination espagnole. — Tout alla bien d'abord. Le jeune homme, admis dans l'intimité du prince, et comblé de faveurs publiques et privées, fut fait, avant l'âge, questeur et augure; n'ayant pas vingt-sept ans, il était désigné consul pour l'année suivante. Sa gloire poétique remplissait Rome, et il avait déjà des admirateurs qui le mettaient à côté de Virgile. Cette haute fortune devait, comme ces lueurs phosphorées que l'on voit dans les plaines par un soir d'été, briller et aussitôt s'éteindre, en laissant cependant un nom impérissable, celui de l'auteur de la *Pharsale*. — Néron ayant un jour chanté la métamorphose de Niobé, Lucain chanta ensuite la descente d'Orphée aux enfers. Si l'on juge le génie poétique

du fils de la seconde Agrippine par les quatre vers obscurs et ampoulés que l'on trouve dans la première satire de Perse, et qu'on lui attribue (les seuls que le temps ait épargnés, et ils ne nous font pas regretter les autres), on n'aura pas de peine à croire que Néron, malgré les éloges dont l'accablèrent ses auditeurs (qui devaient le louer ou mourir), ne put s'empêcher de reconnaître intérieurement la supériorité de son émule, et qu'il y vit une offense cruelle. Il voua dès lors, dans son cœur, à son jeune protégé devenu son rival triomphant, une inimitié qui, après avoir couvé quelque temps, éclata. Celui qui jalousait d'une façon si haineuse les vainqueurs des jeux Olympiques qu'il voulait faire abattre leurs statues, pouvait-il épargner un poëte? Il défendit à Lucain de lire en public un poëme qu'il venait de composer sur l'incendie de Troie et sur celui de Rome. Néron avait déjà puisé dans la lecture de la Pharsale des griefs plus sérieux. Il ne pardonnait pas à son auteur d'avoir loué Brutus, divinisé la vertu de Caton, et reproché à César, en termes sanglants, la violation de Rome et la victoire de Pharsale, sans laquelle Néron n'aurait jamais régné.

Ce n'était pas à Néron qu'il fallait rappeler que, sous le règne de Tibère, Crémutius Cordus fut mis à mort, par ordre du sénat, pour avoir fait l'éloge de Brutus et de Cassius. Et les adulations du commencement de la Pharsale n'étaient pas faites pour le désarmer, car leur emphase ampoulée cachait certainement une satire. J'ai relu souvent ces vers que l'on a tant reprochés à leur auteur, et il m'a toujours

été impossible de les prendre au sérieux. Les éloges, quand ils ont dépassé les limites de l'hyperbole permise aux poëtes, touchent forcément à l'ironie. Vous allez en juger par un court passage de cette fameuse traduction de Brébeuf que Boileau et La Harpe ont criblée de sarcasmes, mais où l'on signale beaucoup de vers heureux, et qui présente, à défaut d'autre mérite, celui, cependant assez rare, d'avoir été inspirée par une admiration sincère du modèle, et une verve qui, malgré ses inégalités, ses nuages et ses défaillances, en reflète parfois les chaudes couleurs. — Le poëte, emporté par son lyrisme, ou plutôt feignant de l'être, dit d'abord que les Romains n'ont pas payé trop cher, par tous les crimes des guerres civiles, le bonheur d'avoir Néron pour maître :

Quod si non aliam venturo fata Neroni
Invenere viam.....
Jam nihil, o Superi, querimur : scelera ipsa nefasque
Hac mercede placent.

Ensuite il détrône le maître de l'Olympe pour faire régner à sa place, dans l'empyrée, Néron auquel il s'adresse en ces termes :

Fais voir les nations calmes et fortunées,
Puis retourne à tes dieux plein de gloire et d'années.
Certes, quand ils voudront enlever de ces lieux
Le plus rare présent qui soit venu des cieux,
Honteux de te laisser sur la terre où nous sommes,
Et de voir si longtemps un dieu parmi les hommes;
Ou quand, pour t'assurer un temple et des autels,
La mort viendra te mettre au rang des immortels,

Le sort, dont la vertu t'a déjà fait le maître,
Te laissera choisir quel dieu tu voudras être.
Tu pourras t'égaler au maître des humains,
Et porter, comme lui, la foudre dans tes mains,
Ou, plein d'un noble orgueil et d'une belle audace,
Enlever la couronne au démon de la Thrace;
Ou, brillant d'un éclat qui n'a pas de pareil,
Donner un nouveau guide aux coursiers du soleil,
Au ciel un nouvel astre, au jour un nouveau père,
A l'univers entier un démon tutélaire.
Oui, César, on verra les dieux, à ton aspect
Saisis d'étonnement et remplis de respect,
Admirer en tremblant l'éclat qui t'environne,
Et soumettre à ton choix leur gloire et leur couronne.
Alors il ne faut pas que ta divinité
Choisisse pour son trône un climat écarté,
D'où tes yeux ne pourraient, sur Rome gémissante,
Verser qu'une influence oblique et languissante.
Si l'un ou l'autre pôle avait rempli ton choix,
Ses essieux trop chargés gémiraient sous le poids.

Quelques licences que l'on permette à la poésie, et à l'emphase andalouse, je ne croirai jamais que Lucain ait pu exprimer sérieusement de pareilles pensées, sous lesquelles perce une satire si acerbe qu'on les croirait empruntées à l'apothéose de Claude par Sénèque, c'est-à-dire à l'Apocoloquintose..... la métamorphose de Claude en citrouille. — Néron, qui était un peu louche, ne se méprit pas sur le double sens de ce vers :

Unde tuam videas obliquo sidere Romam.

Pour lancer à ta Rome un oblique regard.

La Pharsale, accablée sous les anathèmes de Boileau, est peu lue aujourd'hui. Mais l'ostracisme qui pèse sur elle, je n'hésite pas à le dire, me paraît injuste. Corneille, ne l'oublions pas, professait pour elle une admiration dont nous trouvons la trace dans ces vers si connus :

Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Quant à Brébeuf, le temps nous manque, à notre grand regret, pour parler de lui plus longuement; mais la citation faite tout à l'heure suffit pour prouver l'injustice des préventions que nous avons tous conçues à son égard, sur la foi de Boileau, qui a été trop sévère.

Les admirateurs et les détracteurs de Lucain ont donc pour eux, les uns et les autres, une autorité imposante : *Magno se judice quisque tuetur*. — Quintilien trouve que l'auteur de la Pharsale doit être mis au nombre des orateurs plutôt que des poëtes. La Harpe, tout en louant quelques parties de l'ouvrage, ne trouve pas le sujet épique. N'y a-t-il donc pas une donnée épique dans cette lutte dont l'empire du monde était l'enjeu ? Quel est le héros digne de l'épopée, si vous en excluez César, né du sang le plus illustre de l'univers, et comblé, plus qu'aucun autre mortel, de tous les dons du rang, de la richesse, de l'éducation, de l'éloquence, du courage et du génie? — Toutefois, le temps me manque, et le discernement aussi, je n'hésite pas à le reconnaître, pour tran-

cher une aussi formidable question ; mais, je ne le cacherai pas, je relis souvent avec bonheur quelques pages de la Pharsale : j'aime les idées élevées qui la décorent, ses vers à l'allure majestueuse, et je lui applique ce précepte d'Horace qui veut qu'on excuse certains défauts lorsque de grandes beautés les rachètent. — Et sous cette parure éblouissante, quelles pensées pleines de noblesse ! quelle virilité ! quel sentiment de la grandeur romaine ! quel amour passionné de la patrie ! quels éclats ! C'est la foudre rhythmée. — Ah ! sans doute, tout cela doit être mis dans un rang inférieur à la pureté virgilienne, mais quand on pense que c'est l'œuvre d'un jeune homme de vingt-cinq ans, il est impossible de ne pas gémir sur la catastrophe qui a moissonné dans sa fleur un génie dont les années auraient bientôt calmé la fougue, pour ne lui laisser que la simplicité limpide et forte qui est l'apanage de la vraie grandeur.

Un savant critique, Artaud, a fait cette remarque : « Au milieu de la corruption du palais impérial, qu'on se figure par quel travail une âme bien née pouvait concilier l'obséquiosité du courtisan avec les sentiments de liberté qui ont parsemé la Pharsale d'héroïques élégies sur la chute de la république. » — Il ne me paraît pas impossible d'expliquer autrement cette énigme morale. Certaines âmes vicieuses ou faibles achèvent, il est vrai, de se pervertir dans une atmosphère corrompue ; mais chez d'autres d'une nature plus élevée, la vue du vice produit une colère généreuse que la compression est loin d'amortir, et qu'elles épanchent dans des

livres où respire la vertu. Le crime ne subit pas de flétrissure plus sanglante que celle qui lui est infligée par les honnêtes gens qui sont forcés de le voir de près et de le souffrir. La vue même du crime nourrissait la vertu de Lucain, réchauffait son patriotisme, exaltait son génie. Pour se purifier de la fréquentation de Tigellinus, il reportait sa pensée vers l'austérité de Caton. Après s'être prosterné devant Poppée, il chantait la vertu de Martia, et pleurait avec Cornélie sur l'urne funéraire de Magnus. — Les exemples de ce genre ne sont pas rares. C'est ainsi que, dans un temps qui n'est pas bien loin de nous, l'illustre archevêque de Cambrai, Fénelon, témoin des abus du despotisme et des scandales produits par des passions semblables à celles qui égarèrent Salomon sur la fin de sa vie, Fénelon, pendant qu'il était chargé de l'éducation du duc de Bourgogne, médita, dans le palais même de Louis XIV, le *Télémaque*, ce livre qui, s'il n'est pas une satire directe du règne du Grand roi, recèle pourtant, dans ses profondeurs, les germes de réformes dont la hardiesse a, dans son temps, effrayé les sages, et qui, pour être présentées avec candeur, n'en ont pas moins servi à battre en brèche l'ordre social qui existait alors. — Je vous laisse à décider si l'auteur a voulu, comme on l'a dit, peindre madame de Montespan dans Calypso, mademoiselle de Fontange dans Eucharis, la duchesse de Bourgogne dans Antiope, Louvois dans Protésilas, le roi Jacques dans Idoménée, Louis XIV dans Sésostris. — Les allusions furent assez transparentes pour être comprises

par Louis XIV, et la tendance réformatrice blessa les puissants du jour, car Fénelon fut frappé d'une disgrâce irrévocable.

Le duc de Saint-Simon se mêlait aux flots des courtisans qui, entassés dans *l'Œil de Bœuf*, venaient briguer les honneurs du petit lever, et souriait à ceux qu'il attachait, en sortant de là, au pilori de l'histoire. — Jean-Jacques Rousseau disait un jour : « *J'attends qu'on m'enferme à la Bastille pour écrire un livre sur la liberté.* » — Les pasteurs des peuples, les dompteurs des hommes, en voyant ces lions et ces aigles passer inoffensifs au milieu des masses populaires nivelées par la tyrannie, les croient désarmés et assouplis; ils se trompent : le lion bientôt leur fait sentir sa griffe, et l'aigle, reprenant son vol vers les cieux, plane au-dessus de leurs têtes.

IV

Un éminent professeur de l'académie de Paris, M. Jacques Demogeot, écrivain, orateur et poëte, vient d'enrichir notre littérature nationale d'un monument qui lui manquait, une fidèle et éloquente traduction en vers de la Pharsale. Lucain, si longtemps oublié ou méconnu, va revivre. L'événement du jour, pour moi, j'ose l'avouer, c'est cette primeur poétique d'une haute saveur, à laquelle j'ai l'heureuse fortune de pouvoir vous initier : et en présence de ce grand fait littéraire, je reste inaccessible aux pas-

sions contemporaines. — Je me sens toujours saisi d'un respect profond et d'une vive reconnaissance, lorsque je vois venir à moi un homme blanchi par l'étude, qui me dit : « Voici une œuvre à laquelle j'ai consacré, pendant vingt ans de ma vie, toutes les facultés de mon intelligence, et les élans de mon cœur. » C'est là ce qu'a fait M. Demogeot, et il l'a fait avec un dévouement sans bornes, une constance ferme, et un bonheur rare, inspiré par son modèle, qui jusqu'alors avait désespéré tous les traducteurs; s'enlaçant à lui dans une étreinte qui les confond l'un et l'autre, le serrant pied à pied, pensée pour pensée, vers pour vers, mot pour mot, éclair pour éclair; s'élevant avec lui dans son vol pindarique, de telle sorte que le même souffle embrase leurs poitrines, et soutient leurs ailes sur lesquelles se reflètent les mille couleurs de l'écharpe d'Iris.

Parmi les parties qui fixent plus particulièrement les suffrages des admirateurs de la Pharsale, on cite, vous le savez, l'introduction, portique splendide de l'édifice, le parallèle entre César et Pompée, le passage du Rubicon, le tableau des proscriptions, le retour de Martia dans la maison de Caton, la forêt druidique, Appius consultant l'oracle de Delphes, les magiciennes de Thessalie et le cadavre qui parle, la bataille de Pharsale, la fuite de Pompée en Égypte et sa mort, le jardin des Hespérides, la marche de Caton à travers le désert, César sur les ruines de Troie et au tombeau d'Alexandre, et enfin l'entrevue de César et de Cléopâtre.

Je voudrais vous faire une citation; mais comment

choisir? Je prends au hasard... Vous allez, du même coup, juger Lucain et son brillant interprète, devenu presque, par le bonheur de ses efforts, le rival de son modèle..... *La Forêt druidique.*

Une forêt sacrée, inviolable aux âges,
Éternisait la nuit sous ses profonds ombrages;
Nul soleil n'en perça la froide obscurité.
Là ni Pan, ni Sylvain, champêtre déité;
Point de nymphe égarée en ces abris occultes;
Mais d'horribles autels, mais de barbares cultes;
Toujours de sang humain l'arbre arrosé grandit.
S'il faut croire aux récits que l'âge ancien redit,
L'oiseau craint de poser sur ces rameaux funèbres;
Les monstres des forêts redoutent leurs ténèbres;
L'éclair n'ose y briller, le vent craint d'y gémir;
Dans le calme des airs, on voit l'arbre frémir.
Du sein des rochers noirs tombent des eaux impures;
Des troncs taillés sans art, en informes figures,
Montrent des dieux gaulois l'effrayante pâleur,
Et leur vétusté seule inspire la terreur.
Nous craignons moins nos dieux sous leurs formes plus [saintes,
Tant le mystère ajoute à nos pieuses craintes!
On disait que souvent, sous le sol ébranlé,
Dans ses antres profonds la terre avait hurlé.
L'if brisé remontait sur la tige raidie;
Dans la forêt sans feu frémissait l'incendie:
Des dragons l'embrassaient de leurs vastes replis.
Jamais d'adorateurs ces lieux ne sont remplis;
On les laisse à leurs dieux. La nuit, dans le silence,
Ou, quand au haut du ciel l'ardent Phœbus s'élance,
Le prêtre n'ose entrer dans cet affreux désert,
Et craint d'y rencontrer le maître affreux qu'il sert.

Après ce tableau lugubre, en voici un charmant : l'entrevue de César et de Cléopâtre :

Sûre de sa beauté, plaintive, mais sans larmes,
D'un semblant de douleur fardant d'habiles charmes,
S'ornant de ses cheveux qu'elle feint d'arracher,
Cléopâtre l'aborde, et cherche à le toucher.
. . . .
L'oreille de César contre elle en vain s'obstine;
Sa voix a commencé, son œil lascif termine.
Par une infâme nuit son joug est acheté.

Quand d'immenses présents ont scellé le traité,
Un festin célébra leur commune allégresse.
Cléopâtre y déploie un faste de richesse
Jusqu'alors étranger aux excès des Romains.
La salle est un vrai temple; à peine sous nos mains
Le luxe étalerait une œuvre plus frappante;
Des lambris opulents l'or couvre la charpente;
Point de marbre aminci cachant des murs grossiers;
L'agate ici se dresse en utiles piliers;
La pourpre du rubis jonche partout la terre.
Le pied foule l'onyx. Ainsi qu'un bois vulgaire,
L'ébène en lourds massifs jeté profusément
Satisfait le besoin, et non pas l'ornement.
L'ivoire le plus pur tapisse la muraille;
Sur les portes reluit une indienne écaille,
Où par un art savant l'émeraude s'unit.
Aux lits brille la perle, et le jaspe y jaunit.
L'étoffe a bu longtemps la pourpre d'Assyrie;
Dix chaudières d'airain de leurs sucs l'ont nourrie;
Ou bien l'aiguille habile y sema ses fleurs d'or;
Ou le tissu d'Égypte en créa le décor.

*
* *

Une antipathie violente existait, depuis quelque temps, entre l'empereur et le poëte, lorsque ce dernier, qui appartenait à plus d'un titre au *genus irritabile vatum*, crut trouver une occasion de satisfaire ses ressentiments en prenant part à la conspiration qui eut pour but de faire monter sur le trône des Césars Calpurnius Pison. Si jamais complot fut excusable, ce fut sans contredit celui-là. Rappelons-nous ce qu'était la société romaine à cette époque dont Chateaubriand a fait, dans ses *Études historiques*, un tableau à la fois si brillant et si sombre, deux qualités qu'il fallait réunir pour qu'il fût complet, et qui semble tracé sous l'inspiration de la fameuse prosopopée de Fabricius. — L'auteur du *Génie du christianisme* nous dit : « Un long paganisme et des institutions contraires à la vérité humaine avaient porté la gangrène dans le cœur du monde romain... La pourriture de l'empire romain vint de trois causes principales : du culte, des lois et des mœurs. Et comme cet empire renfermait dans son sein une foule de nations placées dans divers climats, à différents degrés de civilisation, toutes ces nations mêlaient leurs corruptions particulières à la corruption du peuple dominateur : ainsi l'Égypte donna à Rome ses superstitions, l'Asie sa mollesse, l'occident et le nord de l'Europe leur mépris de l'humanité. »

Et plus loin :

« Dans une société où moins de dix millions d'hommes disposaient de la liberté de plus de cent vingt millions de leurs semblables, on conçoit la facilité que les diverses cupidités avaient à se satisfaire. L'esclavage était une source inépuisable de corruption ; la seule définition de l'esclave disait tout : *Non tam vilis quàm nullus;* moins vil que nul. » — Et presque de nos jours, Grotius, prenant l'effet pour la cause, n'a pas craint d'affirmer que des millions d'hommes naissaient pour cet état.

Depuis l'établissement de l'empire, les richesses du monde affluaient à Rome, où on les épuisait en profusions insensées, et en fêtes dont le récit alarme souvent la pudeur. Les maîtres de l'empire aimaient à faire violence à la nature, non pour des entreprises utiles, mais pour des fêtes dont on ne reverra jamais les somptuosités folles, et dans lesquelles il fallait, à des convives couronnés de roses, pour compléter leur ivresse, la vue et l'odeur du sang. Le lac Fucin ayant été détourné, son lit mis à sec devint le théâtre d'un immense festin, pendant que 19,000 hommes se heurtaient dans un combat naval, et que des gladiateurs s'égorgeaient, pour amuser Claude. Les cris des mourants se mêlaient aux rires des convives. Le plaisir n'était pas du reste sans danger, car les eaux mal contenues grondaient, et pouvaient d'un moment à l'autre, en rompant leurs faibles digues, envoyer souper chez Pluton ceux qui dînaient joyeusement à la table de César. — Le monde ne reverra jamais une fête comme celle-là,

ni comme le fameux et impur banquet de Néron sur l'étang d'Agrippa. — Néron, quand il eut construit à Rome son palais *d'Or*, dont Suétone a laissé une description féerique, déclara « *qu'il commençait à être logé comme un homme* ». Quant à Poppée, cette femme prestigieuse dont Tacite a dit : « *hors un cœur honnête, Poppée avait tout* », elle se faisait suivre dans ses voyages par 500 ânesses destinées à fournir le lait de ses bains. Partez de ce détail pour établir le budget de sa toilette.

Pendant que la folie et le crime couronnés s'abattaient sur le monde comme des fléaux envoyés par la justice divine, les premiers chrétiens, enfouis au fond des catacombes, appelaient, par leurs prières, le pardon de Dieu sur leurs persécuteurs. La voix du Maître éternel de l'univers se faisait entendre aux confesseurs de la foi, et leur promettait que Rome, purifiée par leur sang de toutes les souillures du paganisme, prendrait bientôt, sous le prestige de la Croix, cet empire des âmes que l'impiété affermit au lieu de l'ébranler. — Détournons un instant les yeux des iniquités païennes, et portons-les, afin de nous consoler, sur les saintes figures des disciples de Jésus : cette diversion est nécessaire pour ne pas désespérer du sort de l'humanité en voyant Néron régner.

Dans une société telle que la nôtre, le luxe des riches alimente le commerce et fait circuler les capitaux qui, autrement, resteraient inertes. C'est un bienfait de notre organisation moderne que la prodigalité ne nuise qu'au prodigue et tourne au bien pu-

blic. Il n'en était pas ainsi dans l'antiquité : à Rome, par exemple, la plupart des arts manuels étant exercés par des esclaves ou par des vaincus, les patriciens ne voyaient dans les artisans que des machines, des choses dont ils faisaient les instruments de leurs fastueuses voluptés. Les ressources du crédit, des banques, des entrepôts n'existant pas, les échanges et les transactions commerciales n'ayant pas de règles, le producteur et le consommateur n'avaient pas entre eux ces relations qui leur assurent, de nos jours, des garanties mutuelles. Un proconsul affamait une province pour établir l'abondance dans son entourage, enlevait tout l'or pour sculpter les lambris de son palais, et pour acheter des esclaves noirs, des gladiateurs germains, des parasites grecs, et des femmes savantes dans l'art d'aimer. Ses chars ne roulaient pas si leurs timons et leurs essieux n'étaient garnis de métaux rares, et ses chevaux boitaient si on oubliait de préserver leurs pieds des meurtrissures du sol par des cercles d'argent. Un luxe effréné, au lieu d'attirer la production, épuisait tout, et coupait l'arbre pour en cueillir le fruit. Pour apprécier sainement le temps où nous vivons, il serait bon de faire quelquefois des rapprochements semblables. — Cette époque de décadence morale, qui forme un si frappant contraste avec celle de la vertu romaine des anciens jours, s'était incarnée, et en quelque sorte personnifiée dans Néron, l'homme le plus pervers qui fut jamais, de sorte que son nom est devenu celui de la tyrannie même. Ceux qui pratiquaient encore la vertu antique lui reprochaient surtout l'avi-

lissement dans lequel son goût pour le théâtre avait jeté le nom romain. Si la Grèce honorait ceux qui montaient sur la scène, la loi romaine, au contraire (c'est là une différence très-digne d'être remarquée), les déclarait infâmes, ainsi que le prouve un édit du préteur que l'on peut lire dans le Digeste. Cette profession de comédien, si longtemps couverte d'opprobre, le tyran forçait les sénateurs et les personnages consulaires de l'exercer, et s'en glorifiait lui-même. Il n'est donc pas étonnant, par toutes ces causes réunies, que le nombre de ceux qui prirent part à la conjuration de Pison ait été si considérable, et le secret si bien gardé. Tacite a consacré quelques-unes de ses plus belles pages au récit de cette entreprise, dont il loue les instigateurs, et déplore l'insuccès. Rome fut noyée dans le sang des conjurés, dont les noms sont associés par la postérité à ceux d'Harmodius et d'Aristogiton. Quelques-uns, pour racheter leur vie, eurent la lâcheté de faire des révélations qui compromettaient leurs amis, leurs proches, et les plus chers objets de leur attachement. Faut-il croire que Lucain ait accusé sa mère ? Dieu veuille que ce soit une calomnie produite par la haine et perpétuée par la crédulité. Mais, pour la gloire du nom romain, on doit mentionner que la plupart, tels que Pison, Sénèque, Épicharis et Lucain (ce dernier, après un instant de faiblesse peut-être ?), surent bien mourir.

Parmi les faits de ce temps, on doit noter la résignation avec laquelle les sujets des empereurs attendaient ou se donnaient eux-mêmes la mort,

flattant encore en exhalant leur dernier souffle de vie, et, le plus souvent, léguant au souverain tous leurs biens, seul moyen de désarmer la colère impériale à l'égard de leur famille. Ainsi le testament de Pison lui-même, qui se fit couper les veines des bras, fut infecté d'adulation pour Néron, ce qu'il fit par amour pour sa femme Arria.

Le mot de courage n'est peut-être pas rigoureusement applicable aux circonstances dont nous parlons: ne faut-il pas le réserver pour un danger affronté par une âme qui accomplit librement un sacrifice? Ici, bon gré, mal gré, il fallait mourir..... mais on croirait que l'art de mourir entrait dans l'éducation des Romains des classes élevées, comme dans celle des gladiateurs, tant la plupart d'entre eux savaient mettre de bonne grâce dans ce dernier acte de leur existence. Ne valait-il pas mieux, après tout, se faire ouvrir les veines, offrir, devant ses amis, une libation à Jupiter Libérateur, et prononcer une allocution philosophique retentissante, que de se résigner comme une victime confondue dans une hécatombe.

Les anciens, en raison de leur croyance incertaine à une autre vie, avaient plus que nous l'ambition de perpétuer leur nom sur la terre. Ils s'enflammaient au souvenir des héros dont la tradition leur avait transmis la renommée, plus vivace dans les chants populaires répétés d'âge en âge par les rapsodes que dans les biographies imprimées qui encombrent nos bibliothèques modernes. Ces légendes empruntaient à leur incertitude même un merveilleux très-séduisant pour tous ceux qui aspiraient à prendre rang

parmi les demi-dieux. En outre, ils se croyaient le droit de choisir eux-mêmes le moment où il leur conviendrait de quitter la scène du monde. Nous devons attribuer à ces divers sentiments les nombreux trépas volontaires mentionnés par l'histoire de Rome, et la pompe théâtrale dont les sacrificateurs du suicide ont tenu à s'entourer. Ainsi mourut Caton l'Ancien à Utique, après avoir relu le Phédon devant les vaincus de Pharsale qui voyaient dans le triomphe de César la ruine de la liberté. Son ambition suprême n'a pas été déçue, car sa vertu est consacrée par ce vers de notre poëte, que j'entends redire autour de moi avant même de l'avoir cité :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Quel est celui d'entre nous qui répondra que sa constance ne l'aurait jamais abandonné, s'il eût été sûr de conquérir au même prix l'immortalité !

Telle fut aussi la mort de l'empereur Othon, que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer, car, dans la pleine possession de sa virilité robuste, il commandait encore une armée valeureuse, prête à verser son sang pour lui conserver l'empire. En voyant sa résignation sereine, on serait tenté de croire que Tacite lui avait promis cette belle page que vous avez tous dans la mémoire, aussi bien que le vers de Lucain que je citais tout à l'heure.

La mort étant, dans les idées du paganisme, le seuil du néant, les païens tâchaient au moins d'en faire une apothéose, soit qu'il leur plût de renoncer

à la vie volontairement, soit qu'ils dussent obéir à un ordre qui les punissait d'avoir trempé dans un complot. Tous, en somme, n'avaient qu'un but, celui de varier la pose du gladiateur mourant, même en se couronnant de fleurs comme Pétrone, disciple d'Épicure. — Le christianisme seul a enseigné aux hommes à mourir avec un courage simple et vrai, parce que pour le chrétien la véritable vie, celle de l'âme, ne commence que le jour où celle du corps finit.

Lucain se fit un instant illusion sur son sort, mais il reçut bientôt aussi l'ordre de mourir. Il avait vingt-sept ans. — A l'exemple de son oncle Sénèque, il se fit ouvrir les veines, et se mit à réciter des vers dans lesquels il racontait la mort d'un soldat blessé, qui avait vu, comme lui, son sang s'échapper de ses veines avec sa vie. Sa voix, d'abord vibrante, s'affaiblit peu à peu. Il cessa en même temps de chanter et de vivre!....

MARGUERITE DE PROVENCE

REINE DE FRANCE

Messieurs,

Bien que nous vivions à une époque où le scepticisme étend chaque jour ses progrès énervants, nous tenons à honneur de prendre rang parmi ceux qui se passionnent encore pour les grands mouvements religieux ou guerriers qui ont enflammé nos pères : car rien n'a plus contribué à rendre impérissable le nom de la France, et à lui assurer dans le monde cette prépondérance que subissent ceux mêmes qui la contestent. Les peuples de l'Occident ont payé cher la gloire et les résultats des croisades, mais cette gloire et ces résultats furent immenses, et proportionnés à ce gigantesque effort qui souleva l'Europe entière pour la précipiter sur l'Asie.

Quand Pierre l'Ermite, cédant à une inspiration d'en haut que partageait aussi le pape Urbain II, parcourut l'Europe en 1095, il trouva, sous les don-

jons crénelés et dans les chaumières, les esprits préparés à la guerre sainte. Les hommes de l'Occident, lorsqu'ils écoutaient les lamentables récits des pèlerins revenus de la Palestine, avaient déjà bien des fois, pendant les longues veillées d'hiver, versé des larmes avec leurs femmes et leurs filles, sur les profanations sanglantes des Lieux Sacrés. Les indulgences de l'Église, et la riche proie que promettait la conquête de l'Asie, achevèrent d'embraser les âmes. Bientôt les croisés, au nombre de six cent mille, campèrent en vue de l'antique Byzance transformée par l'adoption de Constantin, assise sur l'Europe et sur l'Asie, baignée par deux mers, et destinée déjà depuis des siècles à devenir un jour le siége de l'empire du monde.

En 1099, les croisés prirent Jérusalem, qui est encore aujourd'hui pour nous, comme pour les contemporains de Jacques de Vitry, la nourrice des prophètes, l'institutrice des apôtres, la patrie du Seigneur, la mère de la Foi. Ce mémorable exploit fut accompli le vendredi 15 juillet, à trois heures après midi, au jour et à l'heure même où Jésus expira sur la croix. Jamais le doigt de Dieu ne s'est plus clairement manifesté que dans cette célébration par les armes du plus touchant anniversaire de l'épopée chrétienne. Le Tasse a modulé sur ce sujet une strophe qui conserve, même en lui ôtant la parure du rhythme, sa couleur où l'azur du ciel se reflète : « L'étendard triomphant se déploie dans les airs, les vents respectueux soufflent plus mollement ; le soleil se dore de ses rayons, les traits et les flèches se dé-

tournent, ou reculent à son aspect : la colline de Sion semble s'incliner, et lui offrir l'image de sa joie. » — Le courage des croisés n'avait pas besoin d'être excité ; mais si l'on en croit la tradition, les assiégeants, au commencement du combat, aperçurent, au sommet de la montagne des Oliviers, un cavalier d'apparence surhumaine et armé de toutes pièces, dont l'épée flamboyante montrait aux assaillants le chemin du pont-levis, qui bientôt s'abaissa, pour livrer l'entrée de la ville sainte. Des acclamations sorties de cent mille poitrines saluèrent saint Georges lui-même, descendu des voûtes célestes par l'ordre exprès de Dieu, pour préluder par un miracle au prodige de la bravoure chrétienne. Les musulmans consternés jettent leurs armes, et se réfugient dans la grande mosquée d'Omar, qui fut le même jour purifiée des souillures de l'islam, et consacrée au culte des croisés.

Michaud a été inspiré par une visée juste, et par un véritable patriotisme, lorsqu'il a dit : « Le premier résultat de la croisade pour la France fut la gloire de nos pères. Que de noms illustrés dans cette guerre ! Les souvenirs glorieux sont un avantage réel, car ils fondent l'existence des nations, comme celle des familles. Guibert de Nogent, quand il donna ce titre à son œuvre : *Gesta Dei per Francos* (Gestes de Dieu par les Francs), a exprimé à la fois la pensée de ses contemporains et celle de la postérité. » — L'Angleterre, si jalouse, nous a rendu cet hommage, par la voix de son grand poëte : « La France est le soldat de Dieu. »

Godefroy de Bouillon, acclamé par ses pairs et par ses soldats, refusa de porter une couronne d'or dans la ville où le front du Roi des rois fut déchiré par une couronne d'épines, et ne voulut pas d'autre titre que celui de baron du Saint-Sépulcre. Les premiers succès furent, il est vrai, suivis de grandes calamités. Respectons les décrets de la Providence; mais les croisades n'en produisirent pas moins un fait important à noter. Elles ont commencé l'abaissement des barrières qu'avaient mises, entre l'Europe et l'Asie, la distance, la religion, et des haines transmises d'âge en âge depuis les temps les plus reculés. Si jamais les hommes doivent se confondre, d'un bout de la terre à l'autre, dans un embrassement fraternel, la croix seule pourra faire ce miracle.

Les croisades se continuent aujourd'hui, sous une forme pacifique, par des missionnaires qui affrontent les feux du tropique, et les glaces du pôle. « J'enverrai, dit le Seigneur, vers les îles lointaines, aux peuples qui n'ont pas entendu parler de moi; et mes envoyés annonceront ma gloire aux nations[1]. » Ces hommes de paix font chaque jour de nouvelles conquêtes; car la brebis égarée craint la violence, et se montre docile à la voix d'un pasteur bienveillant. Quand ils partent pour la conquête des âmes ces lévites catholiques, ils n'ont pas besoin de coursier pour les porter, d'armure pour les protéger ni d'épée pour attaquer. La foi est leur arsenal, l'Évangile leur bouclier, et la parole divine leur

1. Isaïe.

lance de combat. Ne les plaignez pas s'ils succombent, car leur sang cimente les autels, fait éclore des conversions et ouvre le ciel.

I

Les soldats de la croix furent accompagnés d'un grand nombre de femmes, dont la plupart signalèrent leur courage, leur dévouement et leur vertu.

A la bataille de Dorylée, où Godefroy de Bouillon fit sentir, pour la première fois, aux musulmans la puissance des armes françaises, le succès ayant été pendant quelque temps incertain, on vit les épouses et les sœurs des chevaliers se jeter dans la mêlée. Plusieurs arrosèrent la plaine de leur sang (1097).

Lors de la prise et du sac de Ptolémaïs, les religieuses de Sainte-Claire firent admirer un autre genre d'héroïsme. Ces chastes filles, saisies d'effroi au souvenir de leur beauté, oubliée d'elles-mêmes depuis longtemps, ignorée jusque-là peut-être, et que n'avaient point altérée les macérations du cloître, se défigurèrent de leurs propres mains, de sorte que leur visage, n'étant plus qu'une plaie, devint pour la brutalité musulmane un objet d'horreur. L'âme de ces victimes volontaires de la pudeur gagna en beauté, aux yeux de Dieu, ce que leur forme extérieure perdit alors pour les regards des hommes.

Plusieurs princesses, parmi lesquelles on cite une reine de Hongrie, épouse de Béla, et une comtesse

de Flandre, furent tellement touchées de la grâce, en arrivant dans la Terre-Sainte, qu'elles prirent le voile, et voulurent finir leurs jours sur le Carmel où Elie devint prophète, ou sur le Liban, dont les crêtes neigeuses touchent au ciel et prennent la terre en dédain. D'autres, assez fortes pour revêtir des armures viriles, formèrent une troupe que commandait la *Dame aux Jambes d'or*. Les auteurs arabes racontent qu'on trouva souvent parmi les morts, après le combat, des amazones chrétiennes qui avaient emprisonné dans un casque d'acier les boucles de leur longue chevelure. On vit la cuirasse de fer sur des épaules dont la délicatesse avait paru ployer sous un manteau de soie, de velours ou d'hermine.

Au siége de Ptolémaïs, une française tombe, percée d'un javelot. Elle exhorte son mari à retourner au combat pour la venger, et lui dit en expirant : « Maintenant jette-moi dans le fossé qu'on travaille à combler, afin que je puisse servir encore à la gloire de l'armée. » — Le nom de cette femme courageuse est resté inconnu ; mais le fait est certain.

A l'assaut de Jérusalem par Saladin, une jeune fille, nommée Marguerite, sœur d'un moine de Froidmont, lançait des pierres avec une fronde, sur les Sarrasins. Prise et chargée de fers, elle s'échappa miraculeusement, traversa, au milieu de mille périls, la Syrie et l'Asie Mineure, et revint en Europe, où elle passa le reste de sa vie dans un cloître, se consolant de ses infortunes en priant dans un psau-

tier bénit auprès du Saint Tombeau. Ses exploits et ses malheurs ont été racontés par son frère, dans un poëme latin dont il existe encore des fragments. — Un comte de Blois ayant déserté la croisade, sa femme, qui s'appelait Adèle, se trouvant atteinte par son déshonneur, le força de retourner en Palestine. Par un phénomène qui semble contraire aux lois de la nature, et qu'il faut ranger au nombre des mystères, le cœur de la femme chrétienne est un temple que remplissent sans partage trois forces égales : amour, héroïsme et vertu.

Dans les marches, dans les navigations troublées par la tempête, au chevet des malades, et quand le feu grégeois tombait comme la foudre sur les armures, on vit toujours les femmes prodiguer les soins et les consolations à ceux qui souffraient, et répandre sur eux les intarissables trésors de la charité. Madame de Maussion a eu raison de dire : « Le dévouement semble une production spontanée de leur âme. » Cela est vrai surtout de la femme chrétienne. Le sceau du baptême laisse une empreinte si profonde chez la femme élevée chrétiennement, qu'on retrouve en elle, jusqu'au milieu de ses écarts passagers, des traits de la sœur de charité. La plus obscure des hospitalières écrase de sa vertu la plus vénérée des vestales romaines.

Lorsque la tiédeur eut remplacé l'enthousiasme, le cœur des femmes ne faiblit pas, et fut le dernier refuge de la divine folie de la croix. Après la mort de saint Louis, Boniface VIII, quand il voulut entreprendre de raviver l'ancienne flamme, ne remua

que des cendres. Les dames de Gênes répondirent seules à cet appel. On a retrouvé, dans le siècle dernier, les casques et les boucliers préparés pour elles. Mais leur élan fut paralysé par l'inertie des hommes.

Parmi les femmes de haut lignage qui figurent dans les annales des croisades, on cite trois reines célèbres, Éléonore de Guyenne, Bérengère de Navarre, et Marguerite de Provence. Le nom de la première ne nous est pas parvenu avec une pureté immaculée. Elle partit avec Louis VII, et ne se montra pas, assure-t-on, insensible aux hommages dont on l'entoura. Sans nous arrêter à examiner ici la valeur de ces accusations, nous rappellerons que, fondées ou calomnieuses, elles amenèrent un divorce. Bientôt après, les riches provinces qui formaient la dot de la reine félonne devinrent, par son union avec Henri Plantagenet, le plus beau fleuron de la couronne d'Angleterre. — On gémit sur la destinée des peuples, quand on pense que, sans la légèreté d'une femme, la France aurait eu sans coup férir les magnifiques provinces qui plus tard lui coûtèrent tant de sang.

*
* *

Le nom de Marguerite a été porté par plusieurs femmes de sang royal, remarquables presque toutes par les grâces de leur personne ou de leur esprit, et qui ont fait rejaillir sur lui, à différentes époques et

dans les situations les plus diverses, la célébrité que donnent la vertu, le génie, ou l'éclat des aventures.

Marguerite, fille de Raymond-Béranger IV et de Béatrix de Savoie, reçut le jour, en 1221, dans cette brillante cour d'Aix, berceau de la langue d'Oc et de la littérature provençale[1]. Elle fut bercée par les troubadours, sur cette terre de Provence où les

1. Le nom qu'elle reçut sur les fonts baptismaux lui fut donné pour la placer sous la protection spéciale de Marguerite d'Écosse, dont elle fit son modèle.

Cette sainte femme, dont nous avons ailleurs raconté la vie, était fille du prince anglais Édouard, et d'une sœur de la reine de Hongrie. Ce fut dans ce dernier pays qu'elle reçut le jour, en 1046. A la suite des malheurs immérités qui frappèrent sa maison, l'Écosse lui offrit un refuge, lui réservant un trône. Le roi Malcolm III, charmé par l'exilée, la fit reine. Dans ces temps barbares, les couronnes se gagnaient et se perdaient, le plus souvent, par des coups de poignard, ainsi que l'atteste la fin tragique de tant de princes qui eurent un sort semblable à celui de Duncan à Inverness, de Macbeth à Bely-Duff, de Malcolm Ier à Ulrine, de Malcolm II à Glamis, de Malcolm III et de son fils Édouard, sous les murs d'Alnwick. Le sombre drame de Shakespeare a immortalisé le nom et les forfaits de Macbeth. Plus d'un prince avait alors un château de Dunsinane, où il s'efforçait de rester inaccessible et impuni, mais où le poursuivaient des apparitions aussi redoutées que celles de Banquo. Le règne de Marguerite fit luire des jours de bonheur dans ce pays où les notions de la justice étaient jusqu'alors inconnues, les seigneurs sans frein et les peuples misérables. Sa mort, regardée comme une calamité publique, y causa, en 1093, un deuil général. Elle fut canonisée en 1251, par le pape Innocent IV. On célèbre sa fête le 10 juin. On trouve, dans les Bollandistes, son histoire écrite par Thierry, moine de Durham.

Les souverains pontifes ont béatifié plusieurs autres saintes du même nom, notamment la vierge martyre née à Antioche de Pisidie au IIIe siècle, et dont la fête tombe le 20 juillet; la ville de Crémone s'est placée sous son patronage. Ces saintes femmes n'ont pas eu d'historiens, et la postérité en est réduite aux conjectures sur les faits particuliers de leur existence; mais elles n'en ont pas moins contribué à illustrer le nom de Marguerite.

orangers fleurissent. Il est difficile de discerner en elle les dons de la nature et ceux de l'éducation, car elle entendit, avant de les comprendre, les discours des savants et les strophes des poëtes attirés par son père, qui lui-même cultivait les arts et les lettres avec succès. Gloire aux princes qui ont cette noble passion ; les Muses excitent en même temps leur esprit et leur cœur. Un prince poëte aime ses sujets ; il leur inspire des goûts et des sentiments semblables aux siens. Lorsque les travaux de l'intelligence sont en honneur dans un pays, et que l'exemple vient du trône, il est impossible que le prince ne s'efforce pas de rendre son peuple heureux, que le peuple n'en soit pas reconnaissant, et qu'il n'en résulte pas une réciprocité touchante de soins, d'affection et d'amour. Raymond-Bérenger, adoré dans ses États trop petits pour leur bonheur, eut quatre filles, qui toutes portèrent la couronne; la fortune leur donna pour époux, un roi de France, un roi de Naples, un roi d'Angleterre, et un empereur.

Marguerite avait à peine treize ans, lorsque Blanche de Castille la demanda en mariage pour le roi son fils, qui en avait dix-neuf. Les grâces, la vertu et les talents de la jeune fille étaient sans doute vivement appréciés ; car tous les chroniqueurs sont unanimes à cet égard, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant Joinville et Guillaume de Nangis. « Elle était belle de visage, plus belle de foi, et élevée dans les bonnes mœurs et la crainte du Seigneur. » Giles de Flageac la jugea ainsi, lorsqu'il se rendit, vers 1233, en Provence, sous un prétexte de courtoisie, avec

la mission secrète de l'observer et de l'apprécier. L'intérêt de la France milita principalement en sa faveur dans la recherche dont elle fut l'objet, car le comte Bérenger n'ayant pas de fils, et Marguerite étant l'aînée de ses filles, on était fondé à espérer, dans un avenir assez rapproché, la réunion du comté de Provence à la couronne. Une considération de cette importance ne pouvait échapper aux grandes vues de la reine-mère, que son aïeule, Éléonore de Guyenne, avait autrefois amenée elle-même en France pour l'unir à Louis VIII, et réparer, par un don de sa main, les malheurs attirés sur les deux royaumes par son divorce et son second mariage. Les conseils d'une politique nationale se trouvèrent ainsi d'accord, dans l'esprit de Blanche de Castille, avec le soin du bonheur de son fils.

Les fiancés étant parents au quatrième degré, on demanda au pape Grégoire IX une dispense qu'il accorda le 2 janvier 1234. Gonthier, archevêque de Sens, et le comte de Nesles, allèrent chercher la jeune fille, que son oncle, Guillaume de Savoie, évêque de Valence, accompagna. Le mariage fut célébré le 27 mai 1234, dans la cathédrale de Sens, où l'on trouve réunis aujourd'hui un grand nombre d'objets précieux ayant appartenu à plusieurs de nos souverains. On reste vrai en louant l'esprit de Marguerite, sa beauté *loyale et fine*, sa tendresse conjugale, et son heureuse fécondité, considérée dès lors comme un présage certain des destinées glorieuses promises à la maison royale. Son anneau nuptial était une guirlande entrelacée de marguerites et de

lis, avec cette devise : « *Hors cet annel pourrions trouver amour.* » Elle donna au roi onze enfants.

Dès son arrivée, elle charma la cour de France, presque barbare encore, par une douceur dont rien ne troublait l'effusion limpide, et par la supériorité intellectuelle acquise à la cour de son père, un des princes les mieux doués d'une dynastie fertile en protecteurs éclairés des arts. On vit réellement alors la vertu, la sagesse et l'héroïsme couronnés.

Les quatorze premières années de cette union royale furent une époque de bonheur pour le couple auguste, et pour la nation, mais sans événements dignes d'être mentionnés par l'histoire. Les seuls nuages à cette félicité vinrent du côté où on aurait dû le moins les attendre, c'est-à-dire de la mère du roi.

Blanche, restée veuve de bonne heure, nommée, par le testament de Louis VIII, régente du royaume et tutrice de Louis IX, son fils aîné, avait commencé sa carrière politique au milieu des troubles. Son autorité fut d'abord méconnue par les grands vassaux, nourris dans les luttes féodales, impatients du frein, ambitieux, et pleins de passions dont l'effervescence devait agiter l'État jusqu'au jour où elles rencontrèrent une hache, d'abord dans la main de Louis XI, et ensuite dans celle du cardinal de Richelieu, ces deux faucheurs de têtes illustres. Vous jugerez de la crainte qu'inspiraient les rebelles, lorsque nous aurons dit qu'on comptait parmi eux le duc de Bretagne, les comtes de la Marche, de Bar, de Saint-Paul, de Ponthieu, et Thibault de

Champagne, non moins redoutable que les autres, bien qu'il composât, auprès des dames, des vers qu'il chantait les jours de bataille. La Régente, soutenue par les comtes de Boulogne et de Dreux, le cardinal Romain, et le connétable de Montmorency, gouverneur du roi, fit bravement tête à l'orage. Pendant plusieurs années, sa vie se partagea entre les négociations et la guerre. En 1235, elle remit à son fils, devenu majeur, le royaume pacifié ; mais cette existence orageuse laissa en elle une certaine rudesse qui, sans glacer son cœur, enleva quelque chose à l'aménité de son caractère. Le commandement était un besoin de cette nature puissante, mais superbe. Malgré la soumission respectueuse de sa bru, elle lui fit souvent sentir le poids de ses hauteurs. La mère jalousait l'empire de l'épouse, innocent empire que celle-ci n'exerçait que par la vertu, et sans se mêler en rien des affaires de l'État. Quand les jeunes époux restaient trop longtemps ensemble, le visage pâle et sévère de Blanche apparaissait tout à coup, et venait troubler leur entretien, délassement inoffensif des soucis du trône : la pauvre Marguerite, plus d'une fois, se retira le cœur gros et les yeux humides, et alla cacher son chagrin dans son oratoire.

Tout a été dit sur saint Louis. Il semble que les arts de l'esprit et de la main doivent lui payer un éternel tribut : on ne se fatigue pas de faire son éloge, ou de l'entendre. Il a trouvé, dans le cardinal Maury, un panégyriste digne de lui. L'auteur de l'*Essai sur l'éloquence de la Chaire* a joint, plus élo-

quemment qu'on ne le fit jamais, l'exemple au précepte. Marguerite, dont la mémoire mérite un semblable honneur, l'attend encore. Nous n'avons point l'ambition d'entreprendre cette tâche ; nous l'indiquerons seulement à une plume plus habile, à une voix plus autorisée. En quels termes, avec quels accents eût parlé d'elle Bossuet, ce Père de l'Église (comme l'appelait La Bruyère, en devançant, avec la pénétration du génie, le jugement de la postérité), Bossuet qui prononça devant Louis XIV, pour les générations futures, les Oraisons funèbres de la reine d'Angleterre, de Marie-Thérèse d'Autriche, de la duchesse d'Orléans, et de Marie de Gonzague !

Quel spectacle à offrir aux imaginations surprises et attendries que cette princesse d'un sang illustre, riche de tous les dons du ciel, élevée par des parents qui la chérissent dans la cour la plus polie de l'Europe ; sœur de deux reines et d'une impératrice ; portant elle-même, au sortir de l'enfance, une couronne ; partageant la gloire et les vicissitudes du plus grand de nos rois; et, une fois veuve, quittant les pompes royales, pour finir volontairement, sous une robe de bure, des jours commencés dans la pourpre !

Elle se montra toujours digne de son époux, soit que ce héros fût à la tête d'une armée, ou captif au milieu des infidèles ; soit que, pendant un séjour de plusieurs années en Palestine, il comblât de ses bienfaits, sans s'informer de leur croyance, tous ceux qui l'entouraient; soit qu'il rendît la justice dans le bois de Vincennes ; soit qu'il présidât son

Conseil avec une sagesse devenue proverbiale; soit qu'en respectant le caractère des ecclésiastiques, il mît de justes bornes à leurs aspirations dominatrices. Que les princes le prennent pour arbitre de leurs différends, ou qu'il paraisse au milieu de sa cour avec la joie sereine et contenue que donne la satisfaction du devoir accompli, la reine Marguerite est auprès de lui toujours.

Contemplez-la sur le trône, toute confuse des hommages qu'on lui décerne, fermant son cœur à l'orgueil, regrettant la perte d'une journée qu'elle voudrait consacrer à visiter des malades ou à entendre les plaintes des malheureux; percez les murs qui la dérobent aux regards lorsque, dans la partie la plus reculée de son palais, elle préside à l'éducation de l'aîné de ses fils, ou allaite le plus petit; voyez-la au tribunal de miséricorde, cherchant dans les replis les plus intimes de son âme des fautes qu'elle n'a point commises, et aussi troublée de son innocence que d'autres de leurs fautes, car elle se fait de la pureté chrétienne une idée si parfaite qu'une vie sans péché lui paraît une chose impossible; entrez dans la chaumière où elle soulage une infortune, et assure qu'on n'a rien à craindre de l'oppression d'un homme puissant; suivez-la en Palestine, où le malheur l'accable sans la vaincre; pénétrez dans le modeste couvent, fruit de ses épargnes, où elle se confond avec les humbles servantes du Seigneur : vous trouverez la même âme, égale dans sa force, altérée de charité, inaccessible au mal, traversant les fortunes les plus opposées et supérieure à toutes.

Ne croyant pas devoir dédaigner pour elle-même l'auréole exigée par la dignité de la couronne, la reine se résignait à se parer pour les solennités, mais elle foulait aux pieds dans son cœur ces oripeaux. Toute chargée d'or et de pierreries, elle s'humiliait intérieurement, et se disait que sous tout cela elle n'était que poussière et cendre. Accablée du poids importun de cette pompe extérieure, elle méditait sur la brièveté de notre vie éphémère, et se rappelait les paroles de Job : « *L'homme, né d'une femme faible, vit peu; sa vie est pleine de misères. Cette fleur, à peine sortie de terre, y rentre; son état ne dure point, c'est une ombre qui fuit.* » Elle répétait avec l'Apôtre : « *Qu'est-ce que notre vie? un souffle agité par les vents et bientôt dissipé.* » Heureux celui qui craint toujours, a dit l'Écriture; aussi ne péchait-elle point, craignant sans cesse le jour où nous serons tous jugés par Celui qui sonde les reins et les cœurs. A ses yeux, il n'y avait pas d'offense légère envers Dieu; elles lui paraissaient toutes graves et condamnables. Jamais on ne la compta parmi ces chrétiens tièdes, également prompts à pécher et à s'absoudre, dont la subtilité considère comme vénielles toutes les fautes qu'ils commettent, et qui croient la divine miséricorde toujours prête à descendre sur eux.

Elle avait coutume de dire que, si son sort ne l'eût attachée au meilleur des hommes et au plus saint des rois, elle aurait pris pour époux Jésus-Christ, à l'exemple des pieuses recluses qu'elle visitait souvent, car, tout en portant le manteau royal,

elle enviait l'état d'une âme qui, dans la solitude, contemple ce mélange d'innocence, d'enchantement et de grandeur éternelle qu'offre le christianisme. Mais se trouvant condamnée au trône, elle aurait voulu au moins en prendre pour elle seule tous les orages. La prière qui a pour objet d'appeler sur sa tête les coups destinés à un époux chéri, n'est-elle pas une des formes les plus touchantes du dévouement? L'idolâtrie n'a pas connu cette abnégation.

MESSIEURS,

L'histoire de Marguerite de Provence est indissolublement liée à celle de la première croisade accomplie par saint Louis. Rappelons donc cette héroïque aventure, au risque d'y trouver un sujet de tristesse. Le génie français a montré, dans les entreprises malheureuses, une telle dignité d'attitude qu'il a trouvé, au sein même de ses revers, autant de gloire que dans ses succès.

Le pieux monarque, dans une maladie qui faillit l'enlever à l'amour de son peuple, fit, en 1244, le vœu d'aller remercier Dieu en combattant les infidèles, et en priant, à Jérusalem, sur le tombeau du Sauveur des hommes. Il venait de prononcer ce vœu solennel, lorsque le pape Innocent IV, à la suite d'une lutte malheureuse contre Frédéric II, vint chercher un refuge à Lyon, où il convoqua le treizième concile œcuménique, auquel assistèrent cent quarante évêques appelés des points les plus éloignés de la chrétienté. Dans cette réunion, le saint-

père, après avoir lancé les foudres pontificales contre l'empereur qui l'avait chassé d'Italie, émut profondément tous ceux qui l'entouraient, en leur racontant le massacre des chrétiens par les Karismiens dans la plaine de Gaza. La plupart de ceux qui avaient survécu à ce désastre étaient dans les fers. Le croissant souillait de nouveau le Golgotha, où Jésus fut crucifié. La plus grande partie de la Palestine était retombée au pouvoir de l'islam.

Le 11 juin 1248, le roi, portant la croix rouge sur sa cotte d'armes aux fleurs de lis d'or, se rendit en grande pompe à l'abbaye de Saint-Denis, où il reçut, des mains du légat, le bourdon et la panetière, et leva l'Oriflamme, revenue déjà deux fois de la Palestine, où Louis le Jeune et Philippe-Auguste l'avaient successivement portée. Le lendemain, il quitta Paris avec ses frères et ses principaux seigneurs [1], laissant bien tristes derrière lui ceux qui ne pouvaient le suivre, et surtout Blanche de Castille, agitée par des pressentiments qui ne trompent pas les mères. Lorsqu'il vint s'embarquer à Aigues-Mortes, la reine Marguerite l'accompagna, sans craindre les longues fatigues d'une traversée périlleuse, et un séjour de plusieurs années au milieu de la guerre, sous un ciel dévorant.

Même aujourd'hui, où les voies de communication sont si rapides et si sûres, on vante le courage d'un Européen qui se rend à Jérusalem. On peut

1. Parmi eux se trouvait le sire de Joinville, qui a tracé, pour la postérité, l'histoire des hauts faits, des malheurs et de la gloire chrétienne de son maître.

facilement se faire une idée de ce qu'était ce voyage à l'époque dont nous parlons, où le voyageur affrontait tous les dangers qu'accumulaient devant lui, l'imperfection des vaisseaux, les écueils d'une mer inexplorée, l'ignorance où l'on était encore de la boussole, de longues marches à travers des plaines brûlantes, des ennemis féroces, des amis perfides, et un climat meurtrier. Tel fut le voyage que la reine entreprit sans hésiter; mais elle avait la ferveur de sainte Paule et de sainte Eustochie sa fille, lorsque ces deux patriciennes, du sang des Scipions, renoncèrent aux délices de Rome pour aller vivre, prier et mourir près de la Crèche où naquit Jésus.

Le 21 septembre, la flotte prit terre à Limisso, port de l'île de Chypre, où elle reçut un accueil vraiment royal de la part de Henri de Lusignan, «*prince résolu dans les conseils, infatigable dans l'exécution de ses entreprises, hardi dans les combats, zélé pour la religion*[1]. » Les deux monarques contractèrent, dès lors, une amitié qui devait, dans la prochaine campagne, leur inspirer les mêmes exploits, et les réunir dans un malheur commun. Mais ils ne craignaient rien du sort. Les préparatifs de l'expédition forcèrent d'hiverner dans ces contrées. A la grande douleur du saint roi, la vertu des croisés succomba, dit-on, sous l'action accablante d'une atmosphère où se mêlaient au soleil de la Syrie les brises parfumées de l'Asie-Mineure, non loin des lieux où florissaient jadis Amathonte, Paphos et Idalie, consacrées

1. Loredano.

au culte de la volupté. Le vendredi avant la Pentecôte, les flottes combinées des deux rois quittèrent l'île et cinglèrent vers l'Égypte.

Une tempête ayant d'abord dispersé les vaisseaux, la traversée fut plus longue qu'on ne s'y attendait. Dans la nuit du jeudi au vendredi, après le premier dimanche de la Trinité, les pilotes signalèrent Damiette. On jeta l'ancre. Le reste de la nuit se passa dans une attente fiévreuse. Les premières lueurs du jour éclairèrent une scène splendide. « *Le jeudi après Penthecouste*, » dit le sire de Joinville dans son naïf langage, « *arriva le Roy devant Dumiete, et* « *trouvames là tout le pooir du soudanc sur la rive* « *de la mer, moult beles gent à regarder; car le sou-* « *danc porte les arme d'or, là où le soleil férait, qui* « *fesait les armes resplendir. La noise que ils me-* « *noient de leurs nacaires et de leurs cors Sarrazinoiz* « *estoit espouvantable à écouter*[1]. »

Le roi s'agenouilla sur le pont de son vaisseau. Le front découvert, les yeux levés au ciel et les mains jointes, avec une voix dont la brise de mer porta sur tous les autres navires les accents sonores, il rendit grâces à Dieu de l'avoir mis en présence des ennemis de la Foi. Que tous les princes que leur grandeur attache au rivage se souviennent de son

1. Le jeudi après la Pentecôte, le roi arriva devant Damiette, et nous trouvâmes là toute l'armée du soudan sur le rivage de la mer : c'étaient moult belles gens à regarder, car le soudan portait des armes d'or, sur lesquelles le soleil frappait, et qu'il faisait resplendir. Le bruit que les Sarrasins faisaient avec leurs nacaires (tymbales) et leurs cors était épouvantable à entendre.

allocution à quelques seigneurs qui lui recommandaient la prudence. « Suivez mon exemple, laissez-« moi braver les périls ; et, dans la chaleur des com-« bats, gardez-vous de croire que le salut de l'Église « et de l'État réside en ma personne. Vous êtes vous-« mêmes l'État et l'Église, et vous ne devez voir en « moi qu'un homme ordinaire, qu'un homme dont « la vie peut se dissiper comme l'ombre quand il « plaira au Dieu pour qui nous combattons[1]. » La reine, qui ne l'avait pas encore quitté, passa, seulement alors, sur un autre vaisseau avec la duchesse d'Anjou, mais sans s'éloigner, afin de prendre, tout en priant et sous l'œil même de son époux, sa part du péril.

Marguerite vit Louis s'élancer tout armé dans la mer, en faisant entendre le cri national de Montjoie-Saint-Denis ! aborder les musulmans, et férir le premier coup d'épée. Joinville, Beaudouin de Reims et le comte de Joppé se pressent sur les pas du monarque. En peu d'heures, on est maître de la plage et des deux rives du Nil. Les Sarrasins ont disparu, laissant bon nombre des leurs morts ou prisonniers. Alors, par un mouvement spontané, les croisés fléchissent le genou. Le roi jette son épée, prend une croix des mains du légat, et entonne le *Te Deum !* Avec quelle sonorité sublime et magnifique retentissent les accents de l'hymne ambrosienne, répétés par toute une armée victorieuse, sur le lieu même du combat, lorsqu'on aperçoit encore, dans le loin-

1. MICHAUD.

tain, des cavaliers qui fuient; avec le sol jonché de cadavres, des captifs désarmés, les chevaux qui hennissent, les étendards conquis flottant dans les airs, l'azur de la mer avec son immensité, l'horizon empourpré des feux du soleil couchant, les souvenirs des vieux guerriers qui se rappellent leurs batailles, les jeunes gens qui saluent dans un premier succès un gage certain de leurs triomphes futurs, les femmes dont le sein palpite, le mirage de l'espérance qui évoque les maisons blanches de Jérusalem, les eaux torrentueuses du Cédron, et les hauteurs d'Emmaüs; le ciel qui s'entr'ouvre pour laisser descendre la bénédiction divine, et la patrie à mille lieues! — Voilà le *Te Deum* vivant, auprès duquel est bien terne celui de la froide solennité commémorative d'un événement, même avec le luxe féerique d'une grande capitale, et les accords de Haydn ou de Hændel!

La nuit venue, pendant qu'un sommeil réparateur apportait aux uns des hallucinations belliqueuses, aux autres des images de la patrie absente, un seul homme, dans le camp des vainqueurs, veilla : le roi. Cette belle journée pouvait être suivie d'un triste lendemain; car Fakreddin était dans Damiette avec une armée considérable, et la tribu des Benou-Kenaneh presque tout entière. Il était probable que les Égyptiens, revenus de leur panique, sortiraient pour offrir le combat en plaine, et feraient ensuite, derrière leurs murailles, une de ces résistances désespérées dans lesquelles les musulmans sont si redoutables. Louis, après avoir consacré plusieurs heures

à ces réflexions, sortit de sa tente pour essayer de donner un autre cours aux pensées qui l'oppressaient; il aperçut alors des colonnes de fumée déroulant leurs spirales au-dessus de la ville, et remplaçant par des ténèbres plus épaisses celles que le jour naissant dissipait.

Aussitôt les croisés, éveillés par la trompette, sont debout. Ils s'avancent en ordre de bataille. O surprise! Ils trouvent les portes ouvertes, la ville en feu, ravagée. Ceux qui devaient la défendre, frappés de vertige, ont fui. En marchant dans le sang des chrétiens égorgés, on en délivre d'autres gémissant dans les fers depuis plusieurs années, par une violation flagrante des traités. Les Français prennent possession de Damiette, sans obstacle. Les cantiques de Sion retentissent dans les mosquées converties en églises; transformation qui devait, hélas! bientôt disparaître, comme ces rêves bienfaisants qui s'évanouissent aux premières lueurs de l'aurore.

De prompts revers suivirent cette conquête facile. Mais aurions-nous à célébrer l'épouse de saint Louis, si sa vie n'eût été qu'une longue suite de jours fortunés? Le divorce de la vertu et du bonheur n'est-il pas une des lois fatales qui régissent l'espèce humaine? Le succès a trop souvent sollicité les plumes adulatrices. Soyons les courtisans du malheur. Il faut avoir remué les misères des hommes et sondé toutes les plaies des âmes, comme le font les penseurs, pour apprécier la joie dont on est inondé, quand on voit des cœurs généreux traverser ce

monde sans souillure, et s'envoler vers le ciel avec la robe blanche qu'ils en ont apportée.

L'armée, par l'ordre du roi, ne resta pas dans la ville conquise, et campa sous la tente dans le Delta et sur les deux rives du Nil. Alors commença une guerre qui dura pendant quatre mois, sans repos ni merci, sous un soleil dont les rayons tuent les Européens, avec des attaques de nuit après celles du jour, et des maladies bien plus affreuses encore que la guerre même. Nous les avons vus en Algérie ces fils des vieux Numides, si redoutés des Romains au temps de Jugurtha et de Masinissa. Ils sont guidés, depuis Mahomet, par des chefs qui leur soufflent un fanatisme sauvage et la haine de la croix. Rapides comme la foudre dans l'attaque ou dans la fuite, détestant les chrétiens comme des animaux immondes; infatigables, sans pitié dans le succès, insaisissables après une défaite, ils sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps des croisades, ce qu'ils furent quand ils partirent de Carthage pour venir camper sous les murs de Rome.

Un besant d'or était le prix de chaque tête de chrétien apportée au Caire dans la tente du sultan.

L'armée, forte de soixante mille hommes, remonta le Nil, avec un nombre considérable de bateaux portant des vivres et des engins pour faire le siége du Caire, dont la possession devait, suivant le comte d'Artois, assurer la conquête de toute l'Egypte. La terreur qui précédait les croisés, leur confiance, et la mort du sultan Negmeddin, paraissaient des gages certains de victoire. Le 7 décembre, on campa

près de Pharescour, à cinq ou six lieues de Damiette; ensuite à Savensah, le 19, près du canal d'Aschmoun. Arrivés là, les soldats de Louis IX virent, dans la plaine qui longe l'autre rive du canal, les tentes déployées des musulmans, et un peu plus loin la ville de Mansourah.

Nous ne retracerons point les terribles péripéties du drame de la Massoure, par lequel commença cette campagne, dont chaque jour fut marqué par des combats sanglants.

La reine, depuis le départ de l'expédition, était restée à Damiette, où elle apprit successivement la pointe téméraire du comte d'Artois, après le passage de l'Aschmoun, et son trépas glorieux dans Mansourah, où tombèrent en grand nombre autour de lui les Hospitaliers, les Templiers et les Anglais; la marche du roi, qui malheureusement n'arriva que pour venger son frère; les exploits des ducs de Bretagne, de Bourgogne et d'Anjou, que suivirent au plus fort de la mêlée Guy de Malvoisin, Imbert de Beaujeu, les comtes de Poitiers et de Salisbury, Raoul de Coucy, le prieur de Rosnay, Erard de Severey, Gaucher de Châtillon, Guy du Châtel, Philippe de Montfort, dont les noms figurent au premier rang dans ce long martyrologe qui forme les annales militaires de la France, et vingt mille autres dont la gloire, bien qu'anonyme, ne périra pas, car c'est leur sang qui coule dans nos veines.

II

Des gens qui se piquent d'habileté dans les sciences humaines ont reproché à saint Louis, tout en louant sa bravoure, son ignorance dans l'art de la guerre. Ah ! nous admirons, en vérité, le triste courage de ces détracteurs, et nous ne les suivrons pas sur ce terrain.

Les musulmans, après la captivité du roi, dirigèrent tous leurs efforts contre Damiette, dernier asile de la croix sur cette terre d'amertume. Une nuit, dans une petite maison qui n'avait d'autre décoration que la majesté du malheur, Marguerite veillait, entendant les cris des Sarrasins qui attaquaient la ville. La crainte de tomber entre les mains des infidèles, et les douleurs d'une maternité prochaine, lui infligeaient une double torture. Autour d'elle étaient plusieurs femmes de haute naissance, dont les vêtements noirs attestaient la mort récente d'un époux, d'un frère, ou d'un fils. Elle les pria de se retirer, voulant rester seule, pendant quelques instants, avec un chevalier octogénaire, son écuyer. Prenant alors la main de ce débris glorieux d'un autre âge, elle lui dit :

— Me reconnaissez-vous toujours pour votre reine ?

— Dieu m'est témoin, répondit le vieillard ému, que vous êtes doublement reine aujourd'hui à mes

yeux; car votre front porte la couronne du malheur, avec celle que vous avez reçue à Reims, des mains du roi mon seigneur.

— Vous jurez donc de m'accorder toute grâce que je pourrai vous demander, et d'exécuter tout ordre que je vous donnerai.

— Je le jure.

— Eh bien! pensez-vous qu'une reine de France puisse tomber vivante entre les mains des Sarrasins ?

— Non.

— Que ferez-vous donc si la ville est prise?

Le chevalier, pénétré d'admiration, resta muet; mais il était facile de lire dans ses yeux la réponse déjà préparée dans son cœur.

— Voici donc la grâce que vous demande votre reine, et l'ordre qu'elle vous donne. Avant que les mécréants ne portent la main sur moi, vous me couperez la tête.

— J'y pensais, répondit le vieux preux.

Trois jours après, elle mit au monde un fils qu'elle nomma Tristan, à cause de ces douloureuses circonstances. La terre d'Afrique fut le berceau et la tombe de ce prince infortuné.

Marguerite ayant pu, par bonheur, quitter Damiette avant l'assaut qui l'emporta, se rendit, accompagnée du sire de Joinville, au port de Tyr où le roi la rejoignit, après qu'il eut recouvré la liberté. Elle avait avec elle deux petits enfants. Quel spectacle que ce roi et cette reine de France errant sur cette terre désolée, n'ayant plus pour sceptre que

leur bâton de pèlerin, privés de leurs plus fidèles serviteurs, saintement insensibles à leurs propres misères, et donnant toutes leurs larmes aux malheurs des autres!

En 1254, Louis IX apprit, à Ptolémaïs, la mort de la reine Blanche. Malgré bien des nouvelles affligeantes reçues de France, et les supplications réitérées d'une tendre mère, il avait toujours voulu, jusque-là, rester au milieu de ses compagnons d'armes, car c'était pour lui un devoir d'honneur de partager leur sort, et de les soutenir par son exemple, par ses conseils et par ses bienfaits. Mais maintenant d'autres devoirs non moins impérieux commandaient son retour, car son éloignement soulevait la turbulence des grands vassaux de la couronne. Ces graves considérations furent débattues et mûries dans de longs entretiens avec les principaux chefs de la croisade, en présence de la reine, que le roi ne manquait jamais de consulter, car en toutes circonstances elle subordonnait ses affections au bien public et à l'intérêt de l'État. Leçon donnée de haut à toutes les épouses et à toutes les mères, parmi lesquelles il s'en trouve trop souvent qui se laissent énerver par les suggestions d'une tendresse pusillanime.

Le 25 avril, une flotte emporta, pour les ramener en France, le couple auguste, et trois petits anges tombés du ciel au foyer royal pendant la guerre. Une foule immense les accompagna jusqu'au port, mêlant les larmes aux acclamations, heureuse et désolée de contempler encore les traits de ses bienfaiteurs, et ne quitta le rivage qu'après avoir vu

disparaître à l'horizon les dernières voiles, et la poupe du dernier vaisseau. Ceux qui purent se vanter d'avoir baisé la main du roi ou touché la robe de la reine, revinrent persuadés que le bonheur serait désormais leur partage sur la terre.

Pendant la traversée, une tempête dispersa la flotte, et menaça de l'engloutir. Ce fut pour les passagers une occasion, presque désirée, de déployer leur courage sous une nouvelle forme. A cette époque de foi fervente, nul ne douta de l'intervention divine dans cet événement; car la reine ayant promis à saint Nicolas de Lorraine un navire d'argent, les vents déchaînés se calmèrent aussitôt; les nuages dissipés firent place à l'arc aux mille couleurs que forme, dans un ciel rasséréné, la réflexion des rayons solaires, et une immense lame d'azur émaillée de franges d'argent s'étendit sur les flots apaisés. Le sire de Joinville, dès qu'il fut débarqué, se rendit en pèlerinage à l'église consacrée à saint Nicolas, et déposa sur l'autel l'offrande promise.

***

Pendant les années qui suivirent, jusqu'à la dernière croisade, Marguerite dédaigna les délices de la royauté, pour n'en prendre que les devoirs. Ce n'est pas d'elle qu'il faut s'occuper, si on cherche une souveraine aimant le luxe et la magnificence, se plaisant à briller dans les fêtes, s'enivrant au bruit des acclamations populaires, à la mélodie décevante des hom-

mages des courtisans. De semblables passe-temps, de pareils plaisirs sont indignes de celle qui a pris si souvent pour objet de ses méditations les paroles de l'Ecclésiaste sur la vanité. Cette forme si séduisante du péché ne la tenta jamais.

Aucune mère ne montra plus de sollicitude et de tendresse. Nulle autre ne passa tant de nuits près du berceau de ses enfants; et elle en eut onze, qu'elle nourrit tous de son lait. Quel enseignement pour les femmes dont la faiblesse s'effraye des soins à donner à un seul enfant, et qui le confient à des mains mercenaires, comme si leur sein, tari par le travail même qui l'a fécondé, se refusait aux saints devoirs de la maternité! Si la tendresse maternelle est admirable dans les conditions privées, n'est-elle pas plus digne encore d'admiration, lorsque ses épreuves sont si multipliées, et qu'elle s'épanouit dans les actes d'une souveraine, incessamment sollicitée par les joies du monde, sans succomber.

C'était un de ses secrets de savoir inspirer des sentiments où le respect et l'affection avaient une part égale, et se tempéraient sans s'affaiblir. Aussi n'osa-t-on jamais en sa présence rien faire ni rien dire de mal. Toute révolte intérieure de l'esprit et des sens ayant été comprimée en elle par la force de sa volonté, la sagesse, la modération et la prudence furent le prix de cette victoire. Elle ne connut ni les excès de la gaieté, ni ceux de la colère, comme Jésus, son modèle. Les seuls emportements qu'elle ne put dompter eurent pour objet, quelquefois les péchés des autres, toujours les siens propres, suivant

la parole du Psalmiste : « Irritez-vous contre vos péchés. »

On ne saurait trop redire qu'il n'est pas un bienfait de saint Louis auquel la généreuse Marguerite ne se soit associée, ce qui atteste de sa part une élévation d'esprit égale à la bonté de son cœur. Aussi ne pourrait-on, sans injustice, concentrer sur le roi seul les éloges que méritent les plus sages de ses actes, tels que : la constitution du Parlement en cour de justice, la défense des combats judiciaires, la quarantayne le roi ; les *Cas royaux*, et les ordonnances formant ce recueil célèbre qu'on nomme *Établissements de saint Louis*, la Pragmatique Sanction, de laquelle sont sorties les libertés de l'Église Gallicane.

Lorsque Louis, croyant obéir à la voix du ciel, voulut, en 1256, abdiquer la couronne et prendre l'habit de Saint-Dominique, une seule voix eut assez de puissance pour le détourner de ce triste dessein, celle de Marguerite, qui conserva ainsi à nos pères, pour quinze ans encore, le meilleur des rois.

Le couple auguste, pour se reposer de ses travaux, ne cherchait d'autre délassement que les joies intimes, auxquelles se mêlaient, non sans un certain charme, les souvenirs des mauvais jours passés en Palestine. Heureux ceux qui peuvent boire à ce calice sans avoir la gorge brûlée par quelques gouttes corrosives,

Qui font monter au front de subites rougeurs.

Il y a du charme dans le souvenir paisible de la

douleur passée : « *Habet enim præteriti doloris secura recordatio delectationem*[1]. »

III

Lorsqu'on apprit en France la chute de l'empire latin de Constantinople, la conquête de la Palestine par Bibars Ier, sultan d'Égypte, et le massacre de 100,000 chrétiens à Antioche, Louis IX convoqua le grand parlement du royaume à Paris, y fit son entrée en portant à la main la Couronne d'épines, déclara solennellement son intention de prendre la croix, et engagea tous ceux qui l'écoutaient à l'imiter.

Par une radieuse matinée du mois de mars 1266, les cloches sonnent à toute volée, pour appeler les fidèles sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, où nous n'entrons pas aujourd'hui sans ressentir une sorte de frémissement divin, et où nous foulons la trace de tant de générations disparues. On va célébrer le saint sacrifice, afin d'obtenir la bénédiction de Dieu sur la croisade. Un homme vêtu avec la simplicité des dernières classes du peuple s'achemine, nu-tête et pieds nus, avec la panetière et le bourdon, vers la basilique. (Une femme le suit, avec un petit enfant qu'elle est souvent obligée de porter dans ses bras, car il est déjà fatigué d'une course trop longue pour ses pieds délicats.) Est-ce donc un coupable qui

1. Cicéron, *Lettre à Luccéius*.

expie de grandes iniquités? La foule se range avec respect sur le passage de cet humble pénitent..... et salue le roi, la reine et un Fils de France!

Louis, à l'issue de l'office divin, se dirigea vers Vincennes, où il avait un jugement à prononcer, sous les chênes qui sont restés un objet de vénération pour le monde entier. Il rentra ensuite dans le donjon, où la reine l'attendait. Alors eut lieu une des scènes les plus émouvantes dont la mémoire des hommes ait gardé le souvenir. La croix rouge parait l'épaule du roi, ainsi que celles de ses trois fils, dont un surtout, Tristan de Nevers, attirait les regards par sa martiale et mélancolique figure, qui portait le signe de sa destinée : son nom le vouait au malheur ; il devait mourir sur cette terre d'Afrique où il reçut le jour. En présence d'une foule attendrie, composée des princes du Sang, des grands officiers de la couronne, et des principaux seigneurs, Louis IX, avec ce langage d'une simplicité sublime, dont aucun prince n'a possédé comme lui le secret, exposa de nouveau les motifs qui le déterminaient à retourner en Palestine ; donna des conseils à ceux qui restaient, leur recommanda l'amour de Dieu, le dévouement à la France, l'union ; leur confia la reine et son plus jeune fils, et termina par ces paroles adressées à Philippe, son fils aîné : « J'ai voulu vous dire ces choses, afin qu'après ma mort, et lorsque vous serez monté sur le trône, vous n'épargniez rien pour le Christ, et pour la défense de son Église. Fasse le ciel que jamais, ni votre épouse, ni vos enfants, ni intérêts d'aucune sorte ne vous arrêtent

dans la voie du salut ! J'ai voulu vous dire ces choses, et j'espère que vous les suivrez si les circonstances le demandent. »

La reine, abîmée dans sa douleur, et bouleversée par les plus tristes pressentiments, pleurait, tenant contre son sein le plus jeune de ses fils, qui portait alternativement les yeux sur sa mère, dont les larmes l'inondaient, sur son père, et sur ses frères. Cette physionomie enfantine, avec une intelligence et une sensibilité supérieure à son âge, exprimait à la fois, sa sympathie pour l'affliction maternelle, sa vénération pour son père, et le regret de ne pouvoir, comme ses frères, endosser une armure. — Dans ce cœur généreux, caché sous une enveloppe si tendre, l'envie devenait une noble passion.

Le héros, pour la dernière fois, embrassa son fils, serra contre son cœur la compagne de sa vie, la contempla quelques instants, pendant qu'elle s'agenouillait avec son enfant devant un crucifix, et s'éloigna pour toujours.

Marguerite, en sortant de l'extase où son oraison l'avait plongée, ne vit plus autour d'elle que ses femmes en pleurs, et son jeune fils, avec ses grands yeux bleus où se reflétait l'âme maternelle. Elle se précipita vers une fenêtre, d'où elle aperçut, déjà bien loin sur la route, un nuage de poussière, au milieu duquel brillait le fer des lances. — Saint Louis chevauchait vers la terre d'Afrique, où l'attendait la couronne du martyre.

En apprenant la catastrophe de Tunis, la France entière prit le deuil. Marguerite voulut rester dans la

tour de Vincennes, où s'étaient faits les adieux que nous avons racontés. Ingénieuse à s'abuser devant une certitude malheureusement trop évidente, elle se berçait encore de cette illusion que la fatale nouvelle finirait par être démentie. Mais un jour, pendant que son plus jeune fils soulageait son chagrin par ses caresses, une de ses femmes fit irruption dans sa chambre, en s'écriant, avec un accent qui lui déchira l'âme : Le roi ! — Ces mots à peine prononcés, Philippe le Hardi parut.

Après une longue étreinte muette, la reine dit avec effroi : Sire..... Deux grosses larmes tombèrent des yeux de Philippe. Pour comprendre l'affliction de ce prince, rappelons-nous qu'il avait vu expirer entre ses bras, son père, Isabelle d'Aragon sa femme, Tristan de Nevers son frère, dont les restes mortels avaient été rapportés en France sur le même vaisseau que le nouveau roi. Marguerite donna, la première, l'exemple du courage, en disant :

— Vous êtes donc roi de France, mon fils !

— Oui, fit le prince, d'une voix aussi faible que le dernier soupir d'un mourant.

— Où est mort votre père ?

— A Tunis.

— Quel jour ?

— Le jeudi 25 août, à trois heures du soir.

— Ce fut à cette heure que Jésus expira sur la croix. Oh ! dites-moi tout..... j'ai du courage, vous voyez..... Pourquoi Dieu ne lui a-t-il pas accordé quelques heures de plus, afin qu'il mourût le même jour que le Sauveur des hommes?

— Dieu ne voulut pas, sans doute, que la même journée devînt ainsi doublement funeste.

— Je le répète, je suis forte..... je veux connaître tous les détails..... j'ai du courage.

Quel courage, Dieu puissant ! La fièvre la brûlait, ses yeux atones creusaient leur orbite, des rides sillonnaient son front, une pâleur livide plombait ses joues terreuses et amaigries, ses dents claquaient : il n'était pas une fibre de son corps qui ne tressaillît sous un spasme nerveux. — Elle baisa au front son petit enfant qu'elle fit emporter, et attendit le lugubre récit dont elle voulait savourer l'amertume, pour mourir, toute vivante, de la même mort qu'un époux chéri ; aspirant à cette crucifixion, montant d'elle-même au calvaire.

Philippe, navré, se trouvait dans l'alternative qui ne se vit jamais, de désobéir à une mère qu'il adorait, ou d'assister une seconde fois à l'agonie paternelle. Dans une prière mentale, il offrit à Dieu son supplice, et commença enfin le récit de cette mort dont les historiens du temps ont conservé religieusement les détails, qu'une imagination humaine n'aurait pu inventer, tant leur sublimité simple est au-dessus de la faiblesse du commun des mortels.

Offrant sa poitrine à la souffrance, comme les premiers confesseurs, la veuve de saint Louis ne voulut détourner aucun trait. Sous l'impression d'un récit que sa sincérité seule rendait pathétique, elle vit les soldats, à la première nouvelle de la maladie, accourir autour de la tente royale, pendant que l'âme de la victime grandissait encore, s'il est possi-

ble, sous le coup mortel. Elle écouta les exhortations adressées à sa fille, la reine de Navarre; les ordres prévoyants donnés, avec le sang-froid le plus complet dans le sein de la mort, pour combattre à la fois, et les hordes musulmanes, et une épidémie dont l'atteinte faisait tomber les corps les plus robustes en lambeaux putrides. Elle entendit ces conseils, qui devraient être gravés en lettres d'or pour l'instruction de tous les rois, donnés à l'héritier du trône, et dont ceux que nous allons citer feront voir l'humanité touchante et l'immortelle sagesse : « Mon cher fils, sois charitable et miséricordieux pour tous ceux qui souffrent. — Quand tu seras roi, montre-toi juste en toutes choses, et que rien ne puisse jamais t'écarter du sentier de la vérité et de la droiture. — Si la veuve et l'orphelin luttent devant toi avec l'homme puissant, déclare-toi pour le faible contre le fort, jusqu'à ce que la vérité te soit connue. — Dans les affaires où tu seras toi-même intéressé, soutiens d'abord la cause d'autrui; car si tu n'agissais de la sorte, tes conseillers hésiteraient à parler contre toi, ce que tu ne dois pas vouloir. — Donne volontiers le pouvoir à des gens qui en savent bien user, et punis ceux qui en abusent; car, si tu dois haïr le mal dans autrui, à plus forte raison dans ceux qui tiennent de toi leur autorité. — Plus tes sujets seront heureux, plus tu seras grand; plus ton gouvernement sera irréprochable, plus tes ennemis craindront de l'attaquer[1]. »

1. Michaud, *Histoire des Croisades*, III, 283. L'historien, en rapportant les Instructions de saint Louis à son fils, a cru devoir

Après ce discours qui épuisa le reste de ses forces, le roi, dit Philippe, sentit que son âme allait se dégager des liens qui l'attachaient à la terre. Il ordonna qu'on le revêtît d'un cilice, et se fit étendre sur une couche de cendres; se tut, joignit les mains et ferma les yeux, dans l'attitude d'une statue couchée sur un tombeau..... Était-ce le sommeil, ou la mort? nous n'en savions rien. Cet état dura près d'une heure. A la suite de cette léthargie, ses yeux se rouvrirent; mais sans qu'il fît aucun mouvement. Il regarda le ciel, et nous entendîmes ces mots sortir de ses lèvres décolorées : « Seigneur, j'entrerai dans « votre maison, et je vous adorerai dans votre ta« bernacle. » Après, il ne dit plus rien..... il était dans le ciel!

La veuve auguste ne pleura pas; car, dans le paroxysme de la douleur, les larmes parfois restent dans la poitrine. La mère et le fils prièrent longtemps ensemble.

Quand on eut célébré les funérailles du roi-martyr dans l'église de Notre-Dame de Paris, où se pres-

faire disparaître les traces du vieux langage, afin de rendre la lecture plus facile à ceux qui ne sont pas familiarisés avec les auteurs du XIIIe siècle; mais il a reproduit, parmi les pièces justificatives jointes à son ouvrage, le texte complet et authentique de ces Instructions, tel qu'il fut transcrit, par ordre de Philippe le Hardi, sur un registre de la chambre des comptes. — Du reste, s'il y a quelques variantes dans la version donnée en latin par Geoffroi de Beaulieu, et dans Joinville, elles sont sans importance et laissent dans toute leur splendeur les principes de morale, de justice et d'humanité qui étaient l'essence même de l'âme de saint Louis. — On trouve, dans l'histoire, tant de choses qui serrent le cœur, qu'on cherche à se consoler, par la contemplation de la vertu, du spectacle des passions et de l'injustice des hommes.

saient toutes les classes du peuple, la veuve de saint Louis alla s'enfermer dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire, fondé par elle au faubourg Saint-Marcel. Cette oasis de la charité lui réservait les ravissements que Dieu accorde, dès ce monde, à ceux qui doivent un jour entrer dans sa gloire.

Elle mourut en 1295, pendant que Philippe le Bel, son petit-fils, préparait le procès des Templiers, parmi lesquels on voyait encore plusieurs de ceux qui avaient combattu auprès du comte d'Artois, à la Massoure. Contrairement à ce qui arrive d'habitude, une pâleur livide n'envahit pas son visage après que la vie l'eut abandonné; il conserva longtemps les couleurs et l'incarnat qui sont l'apanage des vivants, comme si elle était plongée dans un sommeil momentané, et non dans le repos de ceux qui ne se réveilleront plus. On mit avec elle dans la tombe le plus rare assemblage qui fut jamais de toutes les vertus.

LE SANG DE CHARLES-QUINT

MESSIEURS,

Charles-Quint rêva l'empire du monde et l'abaissement de la France. Examinons comment ce rêve fut réalisé par lui-même et par les princes de son sang.

Charles-Quint, lorsqu'il abdiqua, était dans la cinquante-sixième année de son âge et la quarantième de son règne. Afin d'étonner une dernière fois le monde, il choisit pour son abdication la salle des États du palais de Bruxelles, y réunit, le 25 octobre 1555, les reines ses sœurs, les personnages les plus marquants de ses royaumes, un nombre considérable de ses sujets de tous rangs appelés des confins de ses possessions où le soleil ne se couchait pas, les uns vieux, avec la gravité des souvenirs, les autres tout jeunes, afin que les détails de cette journée fussent transmis par le récit le plus lointain à leurs enfants. C'est au sein de cette imposante assemblée, profondément émue, que l'empereur voulut déposer le

pouvoir souverain, à la place même où il l'avait reçu quarante ans auparavant.

Grâce à M. Mignet, nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir sur les contes puérils dont Charles-Quint a été l'objet.

L'empereur n'abdiqua pas brusquement, dans un de ces accès de dégoût et d'humeur qui visitent les toits les plus élevés comme les plus humbles. De longues réflexions précédèrent cet acte grave, auquel il fut conduit d'une manière progressive par l'affaiblissement de ses forces, car l'âge rendait plus rapprochées les attaques d'épilepsie, de goutte, d'asthme et d'un flux de sang qu'il éprouva dès sa jeunesse, au dire de son historien Sepulveda; par sa piété dont la ferveur ne cessa de s'accroître depuis la perte de l'impératrice Isabelle, enlevée toute jeune à sa tendresse; par son impuissance à porter tant de couronnes qui écrasaient sa tête blanche et son corps courbé; par la voix de Dieu qui l'appelait dans la solitude, afin de s'y recueillir et de mettre un intervalle entre la vie et la tombe; par la droiture de son esprit qui le pénétrait de ces raisons; enfin par cette aspiration à descendre qu'éprouvent les hommes parvenus au faîte des grandeurs, et qui prit Sylla, Dioclétien, Maximien, Christine de Suède et Philippe V.



L'Estrémadure touche au Portugal. C'est un pays d'un aspect inculte et sauvage, mais salubre et gran-

diose. Le Guadiana, le Zuja, l'Albuera, le Giguela, l'Herjas, le Tage, la Xerte, y serpentent en ruisseaux, se répandent en nappes, se grossissent en torrents, disparaissent dans des gouffres, ressortent en jets bouillonnants qui retombent en gerbes avec les étincelles que l'heure de midi jette à travers les cataractes. Sur certains points, l'aridité crevasse le sol et le tamise en poussière africaine; sur d'autres, un feuillage tropical resplendit en émeraudes. Des vallées abruptes creusent leurs surprises au pied des dentelures de Gata, des contreforts mamelonnés de la sierra Morena, et des pics de Gredos qui surplombent.

Dans un des sites les plus pittoresques de cette contrée se trouvait un couvent de frères hiéronymites, aimés et protégés par Jeanne d'Aragon, et depuis par son fils. L'empereur se fit bâtir près de là, sur un plan étudié à loisir par deux architectes habiles, Gaspar de Vega et Alonso de Covarrubias, une habitation qui dominait la Vera de Palencia, assez spacieuse pour une domesticité princière, entourée de jardins pleins de fleurs et rafraîchis par des eaux vives; la meubla d'une façon luxueuse, y envoya une profusion d'objets précieux, tableaux du Titien, ouvrages d'art, horloges de Juanello, cartes, instruments de mathématiques, livres sortis des presses de Magdebourg, d'Amsterdam et de Venise, tapisseries de Flandre, de Turquie et d'Alcaraz, vaisselle d'or et d'argent, vases et aiguières de toute forme pour sa table et les soins délicats de sa personne, bijoux, bagues et talismans garnis de pier-

reries pour conjurer ses infirmités ; y appela de toute l'Espagne les moines qui chantaient le mieux, avec Juan de Villa-Mayor, excellent maître de chapelle, pour les diriger : quand tout cela fut prêt, il vint s'installer avec les vêtements qu'il portait aux jours d'apparat, le missel qui coûta dix ans de travail et que l'on admire encore aujourd'hui à Vienne, la Toison-d'Or, et les *Commentaires de César*.

Tel fut le lieu où il voulut rentrer en possession de son grand cœur et de son grand esprit, après avoir été toute sa vie hors de lui-même. Aimant par nature et par habitude les pompes religieuses, il put s'abandonner à l'extase que donnent aux catholiques fervents l'autel, le tabernacle, la cire allumée, la croix sur la chasuble, le rochet qui traîne sur le parvis, la myrrhe dans l'encensoir, les chœurs qui vont au ciel, et la chaire sacrée qui en descend.

Il y partagea son temps entre la prière, sans s'astreindre aux règles des moines, le soin de sa santé, les souvenirs, un examen de ses propres actes, aussi éclairé que le permettait l'exubérance de piété, d'orgueil et de foi au pouvoir absolu ; les dépêches reçues et celles qu'il expédiait au roi des Romains, au roi d'Espagne, à la gouvernante des Pays-Bas ; la dictée de ses Mémoires, où il retraça ses guerres et ses entreprises ; les ordres pour compléter ses renonciations, les promenades dans des vergers pleins d'arbres aux fruits vermeils, et à travers les bois de châtaigniers, d'oliviers et de cèdres ; les causeries avec un petit nombre de seigneurs qui courtisaient sa familiarité ; les méditations inspirées par la splen-

deur triste d'un coucher de soleil à l'horizon lointain, au-dessus des plaines de Tâlavera et d'Avanuelo, ou dans les monts bleus de Guadalupe; les entretiens avec quelques moines qui lui plaisaient par la variété de leurs connaissances, ou par leur candeur; donnant enfin le superflu de ses journées à l'inspection de travaux mécaniques auxquels il ne dédaignait pas de mettre la main, et, il faut bien le dire pour être vrai, à des repas où la tempérance était absente, péché mignon de toute sa vie.

Son projet de retraite, conçu dès 1535, au sein de sa force et de sa toute-puissance, ne cessa d'être suivi, médité, mûri, et il fallut des raisons impérieuses pour le river au trône jusqu'en 1555. On forcerait à peine la vérité en disant qu'il lui fut presque aussi difficile de déposer toutes ses couronnes que de les placer sur sa tête; image d'un père prévoyant, qui ne livre les différentes parties de son patrimoine qu'en assurant leur avenir. Rien ne prouve mieux son immuable persistance, que l'énoncé de ce fait qu'il mit plus de deux ans à consommer ses renonciations, commencées en 1554 par le don de Naples et de Milan à son fils, continuées en 1555 par l'Espagne, achevées seulement en 1557 par l'empire. L'Infant et le roi des Romains ne cessèrent d'insister pour qu'il changeât d'avis, et ne se départirent jamais du respect qui lui était dû. Tant qu'il vécut, Philippe ne cessa de solliciter ses conseils, on peut dire ses ordres. Tout ce qui a été dit de l'ingratitude filiale est à reléguer au rang des fables, comme la soumission du père aux règles

monacales, les jeûnes, les macérations, le cilice, les coups de discipline, le lit de cendres, les journées employées à des travaux presque serviles, les prières à genoux sur le marbre, l'assistance à ses propres funérailles, la claustration dans son cercueil, sa propre voix mêlée à celles des moines chantant l'office des trépassés, ses terreurs, sa fièvre, son délire et sa mort, à la suite de cette comédie lugubre.

Charles-Quint restera entouré d'une prestigieuse auréole par l'immensité de ses possessions, de ses entreprises et de ses desseins, sa lutte heureuse avec François Ier, sa hauteur avec le pape, son adresse opiniâtre contre la Réforme, son infatigable activité, son labeur incessant, ses plans stratégiques, son génie doué de toutes les aptitudes pour subjuguer les hommes; mais s'il sut forcer l'admiration, il ne se concilia jamais l'amour. Ses sujets espagnols lui reprochèrent sa naissance en Flandre, son sang germanique, sa prédilection pour le français qu'il parla jusqu'à l'âge de vingt ans, sa lenteur à se rendre parmi eux et à étudier leur langue harmonieuse. Il ne vit dans la Péninsule qu'un instrument, un levier, un ressort de la grande machine que faisaient jouer ses mains puissantes. — Il ignora que cette terre ne demandait qu'à être remuée pour produire abondamment les fruits, les moissons et les métaux qu'elle recouvre, que des routes et des canaux lui donneraient la vie et l'opulence. Il n'y versa, pour la féconder, aucune parcelle des richesses du nouveau-monde, qui ne lui servirent qu'à vaincre d'autres pays ou à les acheter. Il prit à tâche d'empêcher,

de retarder et d'annuler les réunions des Cortès; d'amoindrir les fueros des provinces, les juntes locales, les franchises des communes, les priviléges des villes, les libertés individuelles; d'étendre sur la Catalogne, l'Aragon, l'Andalousie, les Castilles, l'Estrémadure, Léon, la Galice, les Asturies et la Navarre, sur toutes les têtes comme sur tout le territoire, de Bilbao à Gibraltar, et d'Alicante à la Corogne, le niveau d'une soumission aveugle et d'une absorbante fiscalité.

S'il récompensa magnifiquement quelques-uns de ses serviteurs, il fut ingrat envers ceux auxquels il devait le plus. Cortez, pour arriver jusqu'à lui, après avoir détrôné Montézuma, fut obligé de faire une trouée dans l'épais cortége formé par la féodalité allemande et la grandesse, se posa fièrement et lui dit : « Cet homme que repoussent vos gardes, et que vous ne connaissez pas, est celui qui vous a donné plus d'Etats que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

Quel était le bilan général de Charles-Quint en 1555? — L'Espagne appauvrie et dépeuplée, les Pays-Bas révoltés, un grand nombre de villes impériales ayant secoué le joug et gagnées à Luther, les autres frémissantes; l'Italie menacée par le duc de Guise, l'Afrique par les Turcs; la haine de Henri II, du pape Paul IV, de la plupart des princes italiens et de l'Angleterre : comme compensation, il est vrai, le Mexique et le Pérou permettant de rapprocher par un ciment d'or les parties qui se disjoignaient de cette Babel aux proportions jusqu'alors

inconnues; mais la dureté des conquérants envoyant au nouveau-monde, en échange de ses trésors, les ferments de révolte qui devaient un jour l'exciter à se séparer violemment d'une mère-patrie avare, fanatique et sans pitié.

Les courses continuelles de l'empereur et roi attestent qu'il s'efforçait d'acquérir l'ubiquité, pour multiplier sa présence au milieu de populations si distantes les unes des autres, et plus séparées encore par la dissemblance de leurs mœurs que par l'éloignement. Il allait tour à tour habiter chacun de ses Etats, comme pour s'y faire naturaliser, parlant toutes les langues en les estropiant; en somme, réduit le plus souvent à jargonner le français-brabançon de Bruxelles, imperfection qui, du reste, lui servit plus d'une fois à envelopper sa pensée des nuages nécessaires à sa politique.



Tel fut l'héritage que recueillit Philippe II.

Le nouveau possesseur de l'Espagne et des Indes fut acclamé avec enthousiasme par son royaume, qui espéra trouver en lui un maître plus paternel que le fils de Jeanne la Folle. Les hommes, passionnés pour l'inconnu qu'ils embellissent de leurs espérances, saluent toujours ainsi l'aurore d'un règne.

Nous peindrons Philippe II par quelques traits saillants.

On s'accorde à dire que, lors de son union avec

Marie de Portugal, sa première femme, il était lié par un mariage secret à doña Isabella Osorio. Plus tard, on lui reprocha la mort de son fils don Carlos, l'empoisonnement d'Isabelle de France, la séduction d'une jeune fille qu'il rendit mère et fit épouser de force au prince d'Ascoli; ses amours avec la femme de son favori Ruy Gomez, son acharnement envers Antonio Perez, dont il avait armé la main contre Escovedo. Dans les harems qu'ombrageaient les bois du Prado et d'Aranjuez, il s'abandonnait à des voluptés africaines, mêlant ainsi dans sa vie les jouissances ardentes, les anxiétés pour le salut de son âme, et les remords presque aussitôt apaisés par un confesseur indulgent. Il ne se montra, ni à Mülhberg, à côté du duc d'Albe, ni à Saint-Quentin, avec Philibert de Savoie, ni à Gravelines auprès du comte d'Egmont, ni à Lépante à côté de don Juan d'Autriche et d'Alexandre Farnèse, ni sur l'*armada*. Si aux taches de sa vie privée, à sa bravoure douteuse, on joint les iniquités publiques : la conspiration tramée en 1564 contre le Béarn, pour enlever Jeanne de Navarre, la faire condamner par les inquisiteurs, et lui voler son royaume; sa politique tortueuse, sa duplicité, son absence de scrupules, les impôts excessifs qui ruinèrent ses sujets des deux mondes, et ses édits sanguinaires; les lettres de noblesse accordées à Balthazar Gérard, l'assassin du stathouder de Hollande, l'institution dans les Flandres du *Conseil des troubles*, le supplice des comtes d'Egmont et de Horn, et enfin les persécutions que tout le monde connaît, la postérité doit ajouter foi

au foudroyant manifeste du prince d'Orange, et aux *Relaciones* d'Antonio Perez.

Philippe II mourut en 1598, après avoir essayé de réaliser la monarchie universelle rêvée par son père; mais avec la prétention de diriger l'Europe de son cabinet, il se noya dans les profondeurs de sa politique. Ayant dans l'imagination les plans d'un empire qui étonnerait le monde par son immensité, il ne fonda que l'Escurial, cette sombre demeure qui a l'air d'une prison. L'héritage du grand Charles s'amoindrit entre ses mains. Il ne mit à profit ni le génie de ses capitaines, ni le courage de ses soldats, ni les exactions de ses proconsuls. Il ne tira parti ni de la victoire de Lépante contre les Turcs, ni de celle de Saint-Quentin gagnée sur les Français. Les cruautés du duc d'Albe lui aliénèrent si bien les Pays-Bas, qu'il ne put se les rattacher, même en leur envoyant la conciliation avec Requesens, l'habileté guerrière avec don Juan d'Autriche, et ensuite avec le duc Alexandre de Parme. Il épuisa ses possessions par des impôts excessifs; décima ses sujets par des campagnes lointaines, meurtrières et mal conduites, par le bannissement des Juifs et des Mores, et par l'Inquisition. L'Océan engloutit, avec l'Armada, une bonne partie de ses trésors. Ses dettes s'élevèrent à soixante millions de ducats. Il anéantit presque entièrement le commerce maritime et la puissance coloniale de la péninsule ibérique. Son union avec les Guise et la Ligue fut si mal combinée, qu'il n'empêcha pas Henri IV, son ennemi personnel, de régner. Après avoir détruit en

Aragon le dernier rempart des libertés nationales, il eut un mouvement d'orgueil insensé; mais le jour même où il crut tout tenir dans sa main, commença la désagrégation du colosse. Les Anglais lui prirent Cadix, et y brûlèrent ses vaisseaux. Pour pacifier le royaume de Grenade, il en fit un désert. Maître de Tunis, il ne put y rester. Les onze millions de piastres envoyés chaque année des colonies étaient encaissés dans le tonneau des Danaïdes.

Les Provinces-Unies secouèrent son joug. Sous lui commença la décadence du Portugal. La difficulté de régir ses possessions lointaines augmentait par la distance, comme la lourdeur d'un poids au bout d'un levier trop long. La politique générale, le maintien dans le devoir de tant de sujets récalcitrants, la direction de tant d'agents infidèles ou médiocres, prenaient tous ses soins; il n'en restait rien pour le bonheur des peuples. Le prestige incertain d'une vaine gloire couvait le marasme. L'Espagne épuisée, haletante, sur laquelle il pesa quarante ans, le détesta. Ce fantôme glaçait tout ce qu'il touchait.

Son corps tomba par lambeaux, laissant jusqu'au bout son esprit lucide. Dans la dernière année de sa vie, la science humaine, en enrayant le mal, se fit complice de la mort qui voulut, pour une expiation manifeste, venir à pas lents, sûrs, hideux et visibles. — Il mourut comme Hérode et Sylla.

Avant d'expirer, il pressentit, à la vue de son médiocre successeur, la ruine de sa maison, et versa sur elle des larmes tristement prophétiques.

*
* *

Philippe III, âgé de vingt ans à peine, sans vertus comme sans vices, abandonna le sceptre au duc de Lerma, dont le premier soin fut de distribuer à ses parents, et à ses créatures, les charges lucratives et les dignités les plus importantes du royaume : à son oncle, Bernard de Sandoval, l'archevêché de Tolède et le titre de grand-inquisiteur; à son frère la vice-royauté de Valence, à son beau-frère celle de Naples; à l'un de ses gendres la présidence du conseil des Indes, à l'autre le commandement des galères d'Espagne. Borja, un autre oncle, reçut la présidence du conseil de Portugal. Miranda, un cousin, devint chef du conseil de Castille, pendant que d'autres parents accaparaient la vice-royauté du Portugal, et la junte d'État. — Voilà, n'est-ce pas, Messieurs, l'Espagne en bonnes mains.

Le duc de Lerma prit à tâche de suivre les déplorables errements du dernier règne, avec l'exagération et la maladresse habituelles aux imitateurs. Si l'on joint à cette inhabileté l'épuisement du trésor (car la dette ne s'élevait pas à moins de cent quarante millions de ducats), on ne s'étonnera pas des effets désastreux produits par le renouvellement de fautes qui avaient déjà coûté si cher.

Voici d'abord une autre *armada* se dirigeant vers les côtes d'Angleterre, et qu'attend le sort de la première, comme si les éléments eux-mêmes voulaient

s'associer, par une imitation dérisoire, à l'échec de cette seconde aventure.

Pour faire quelque chose qui ressemblât à la victoire de Philippe II sur l'Aragon, le duc de Lerma, don Francisco Gomez de Sandoval y Roxas, marquis de Denia (ce n'étaient pas les noms qui lui manquaient), entreprit de détruire les libertés de la Biscaye, dont les provinces conservaient encore leurs fueros. Le candide despote ne s'imagina-t-il pas qu'il pouvait, d'un trait de plume, mettre à néant ces franchises séculaires? On aime toujours à relire la fière réponse des Basques à des menaces qui les émurent à peine :

« Ayant appris qu'en récompense des nombreux et loyaux services que cette seigneurie a rendus à la couronne, Votre Majesté veut empiéter sur nos droits, en ordonnant que nous acquittions certains impôts auxquels les Castillans sont soumis, nous avons convoqué une assemblée à Garnica, et nous avons résolu, conformément à nos fueros accordés par les rois vos prédécesseurs, et que l'on veut révoquer aujourd'hui avec tant de rigueur, de nous adresser humblement à vous, et de vous supplier d'annuler l'ordre qui nous concerne. Ce que nous demandons est juste; et si l'on ne fait droit à notre prière, nous prendrons les armes pour défendre notre bien-aimée patrie; dussions-nous voir brûler nos maisons et nos campagnes, mourir nos femmes et nos enfants; dussions-nous chercher ensuite un autre seigneur pour nous protéger et nous défendre. »

Le ministre arrogant, effrayé de cette attitude, n'osa pas faire exécuter l'édit royal; la Biscaye garda ses fueros, et ne consentit à s'astreindre, pendant de longues années encore, qu'à des dons volontaires. La cour n'en continua pas moins ses prodigalités.

L'argent manquait; il en aurait fallu pourtant pour soutenir la guerre dans les Flandres..... qui, du reste, étaient bien loin : ne pourrait-on point s'en passer? Afin d'économiser les frais d'une campagne, on entra en pourparlers avec Barneweldt, et Philippe III s'empressa de signer le traité qui consacra le principe de l'indépendance des Pays-Bas, premier démembrement, suivi par tant d'autres, de la monarchie espagnole.

Il se rencontra, sans nul doute, quelque commis subalterne un peu raisonnable qui conseilla de supprimer, ou au moins de diminuer les pensions par lesquelles on croyait s'assurer à Rome, à Gênes et à Venise les services des cardinaux influents et des principaux seigneurs : mais des voix plus autorisées prouvèrent que la grandeur castillane perdrait de son prestige en Italie, si on retranchait un réal aux libéralités héréditaires que recevaient les princes Orsini, le duc d'Urbino, les Cesarini, les Gaëtani, et une foule d'autres dont le dévouement aux subsides espagnols ne s'était jamais démenti.

Au milieu de ces extravagances, le duc de Lerma, bien que marié, ambitionnait la pourpre romaine; et n'ayant jamais manié une épée, il rêvait de conquérir Venise. La duchesse sa femme voulut bien mourir pour lui permettre de demander la barrette, que

le pape Paul V s'empressa de lui envoyer. Quant à Venise, comme les vaisseaux manquaient après la destruction de l'armada, le marquis de Bedmar y pourvut par une conjuration célèbre dont l'avortement fit précipiter au fond des lagunes cinq cents malheureux que l'ambassadeur espagnol avait engagés dans cette ténébreuse entreprise. Nous voulons croire que cet abominable complot ne fut pas le seul titre de Bedmar à l'obtention du chapeau de cardinal, mais nous en avons cherché d'autres sans les trouver.

*
* *

Après s'être laissé imposer par Barneweldt la convention qui rendit les Pays-Bas à leur indépendance, on s'occupa de chasser les Mores. Des prêtres fanatiques, pour préluder à cette mesure, répandirent dans le peuple des récits de faits étranges, surnaturels, effrayants, destinés à troubler les esprits, à enflammer les imaginations par des prodiges alarmants. A Daroca, disait-on, le son des trompettes et des tambours avait tout à coup retenti dans les airs pendant une procession des moines. Les églises de Valence avaient été enveloppées de nuages blancs parsemés de taches de sang. Des larmes avaient été vues dans les yeux d'une image de la Vierge.

Don Juan de Ribera, archevêque de Valence, dans un mémoire adressé à Philippe III, rappela que le peuple d'Israël reçut de Dieu la recommandation de rejeter de son sein les infidèles qui souillaient de

leur présence la Terre promise. « Une sévère obéissance à ce précepte fut particulièrement recommandée aux rois et aux chefs de ce peuple; le premier roi, que Dieu lui-même avait nommé pour le gouverner, encourut la colère céleste, et fut privé de son royaume pour avoir désobéi à ce précepte. Or, les pernicieuses conséquences qui résultent de la permission accordée aux Mores de demeurer en Castille et en Aragon, sont les mêmes que celles qui résultèrent pour les enfants d'Israël de leurs relations avec les païens; car, en Espagne, les fidèles courent un égal danger d'être corrompus par le funeste exemple des pratiques mahométanes. L'extermination des infidèles est donc pour le roi catholique un devoir sacré, comme la destruction des infidèles en fut un pour les rois et les chefs du peuple juif. »

Ces avertissements du ciel ne souffrant pas de réplique, un édit du mois de septembre 1609 ordonna l'expulsion immédiate des fils des Mores qui, pour rester en Espagne après les décrets de Philippe II, et leur défaite en 1570 dans les Alpuxarras, observaient cependant les pratiques extérieures du christianisme: et ils étaient nombreux, 120,000 dans le seul royaume de Valence! Sous prétexte que la loi de Mahomet vivait encore dans leur cœur, et qu'ils appelaient les Berbères d'Afrique à envahir de nouveau l'Espagne, ils n'eurent qu'un délai de trois jours pour partir. Ceux qui s'obstinèrent à rester sur le sol de leur patrie d'adoption y furent traqués comme des loups, pendant que le mariage du roi avec Marguerite d'Autriche mettait la cour en liesse.

Les Mores consternés essayèrent envain de fléchir Philippe III par les supplications, par l'offre de dons volontaires immenses. Le terrible édit fut impitoyablement exécuté. Les infortunés, dépouillés de leurs richesses, prirent le chemin de l'exil, et se dirigèrent presque tous vers l'Afrique; mais la plupart d'entre eux, livrés à la férocité de matelots cupides, périrent pendant la traversée. D'autres injures et des spoliations nouvelles les attendaient au terme de leur voyage, de la part de leurs coreligionnaires qui ne virent en eux que des renégats. Watson, dans son *Histoire de Philippe III*, affirme que les six mille bannis qui s'embarquèrent à Conastal pour Alger périrent tous, avant d'y parvenir, excepté un seul nommé Pedralvi.

L'Europe entière, en apprenant ces actes de cruauté, frissonna d'horreur. « Ce fut, dit le cardinal de Richelieu, peu accessible aux attendrissements, ce fut le plus hardi et le plus barbare conseil dont l'histoire de tous les siècles précédents fasse mention. » — L'Espagne en fut bientôt punie.

De 1479 à 1609, trois millions de Juifs ou de Mores furent chassés de la Péninsule. Les Juifs emportèrent avec eux le commerce et l'industrie; les Mores, la culture des sciences, les ferments de la vieille civilisation orientale, l'élégance poétique des Abencérages, l'art de tapisser de dentelles de marbre des palais comme celui de l'Alhambra, et de donner à la terre, par l'abondance des blés, sa plus riche parure. — Si l'on observe que la colonisation de l'Amérique, les bûchers des inquisiteurs et la guerre firent

un nombre au moins égal de victimes, on ne s'étonnera pas de voir la population bientôt réduite à six millions d'habitants.

Philippe III mourut victime du cérémonial bizarre de l'Escurial. Comme il assistait, par une journée pluvieuse et froide, à une séance du conseil des dépêches, le sang lui porta violemment à la tête par la réverbération d'un immense brasero allumé au milieu de la salle pour en adoucir la température glaciale.

Le monarque, cloué sur son siége par la majesté royale, ne bougea pas; aucun des assistants n'osait se permettre de faire enlever le brasero, cet office étant particulièrement dans la charge du duc d'Uzéda, sommelier du corps, alors absent. Un débat burlesque s'engagea entre le duc d'Albe et le marquis de Pobar, qui depuis le raconta au maréchal de Bassompierre. « — Allez donc, en toute hâte, prévevenir le duc d'Uzéda. — Je l'ai vainement cherché dans tout le palais ; impossible de le trouver. — Le danger étant imminent, pourquoi donc, marquis, ne prendriez-vous pas sur vous de faire enlever ce foyer incandescent, d'ouvrir une fenêtre, ou de prier Sa Majesté catholique de se déplacer? — Duc, vous pourriez le faire aussi bien que moi. — Aucune de ces fonctions n'est dans ma charge. — Ni dans la mienne non plus. — Un malheur, sans doute, est inévitable. — Je le déplore, mais que faire? »

Pendant ce débat ridicule, le visage du roi s'empourprait de plus en plus, la congestion gagnait le cerveau, le feu desséchait les membres envahis par la

paralysie, si bien qu'avant qu'on eût pu trouver le duc d'Uzéda, sommelier du corps, Philippe III fut complétement grillé.

Le duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, berça un instant les Espagnols de quelques illusions, et les leurra de l'espoir d'une régénération de leur patrie; mais le vent souffla sur ces belles promesses, et les emporta comme les vapeurs fuligineuses d'un feu de paille. Olivarès trouva, dans le cardinal de Richelieu, un rude joûteur qui l'abattit à ses pieds.

Pour la politique et l'administration, ou plutôt la désorganisation intérieure, Philippe IV ne fit que se traîner dans l'ornière creusée par son prédécesseur. Au dehors, ses armées furent battues par la France à Rocroy, à Lens, aux Dunes; par la Hollande, dans le Brabant, la Flandre, le Limbourg et dans l'Inde portugaise; par l'Angleterre, à Dunkerque et à la Jamaïque. Le drapeau des rois catholiques, humilié sur tous ces théâtres de guerre, disparut pour toujours de l'Artois, du Hainaut et du Roussillon. Mentionnons les révoltes de Flandre, du Portugal, de Naples, de la Catalogne, suivies de nouvelles pertes territoriales en Europe, pendant que les plus riches possessions du nouveau-monde échappaient au descendant dégénéré de Charles-Quint. On trouve dans toutes les histoires l'énumération des désastres de ce règne lamentable.

L'Espagne perdit :

En Afrique, la forteresse de Tanger qui commandait le détroit de Gibraltar; les îles Açores, considé-

rées comme le grenier de la Péninsule; Madère, Saint-Jacques et les autres îles du Cap-Vert (pendant que les Hollandais, devenus maîtres de la Guinée, du royaume de Congo et d'Angola, retenaient les esclaves nécessaires à l'exploitation des mines du Mexique et du Pérou); au delà du cap de Bonne-Espérance, les colonies de Mozambique et de Sofala, où l'on recueillait la poudre d'or, l'ambre et l'ivoire; plus au nord, les forts de Zanguebar et de Monbaze, qui devinrent, entre les mains des Portugais, les entrepôts du commerce avec l'Ethiopie;

En Asie, la ville de Mascate où se faisait le principal trafic avec la Perse; dans les Indes, Diu et Goa, passées aux Portugais avec leurs mines de diamants, les côtes de Ceylan avec leurs perles, et les îles Maldives;

En Amérique, le Brésil devenu portugais, depuis la rivière des Amazones jusqu'à la Plata.

De tout cela, Philippe IV ne s'inquiétait guère, pourvu qu'il pût faire ses dévotions, chasser, et tutoyer les descendants du Cid. On n'entend jamais rappeler sans sourire la façon dont s'y prit le duc d'Olivarès pour lui apprendre la révolution de Portugal, déjà connue, depuis un mois, de toute l'Europe. — « Sire, dit le ministre en abordant son souverain, Votre Majesté vient de gagner un grand duché et plusieurs belles terres. — Comment cela? fit le prince étonné. — La tête a tourné au duc de Bragance, qui s'est laissé follement proclamer roi : voilà toutes ses terres confisquées de droit. — Duc, il faut y mettre ordre, répondit Philippe IV majes-

tueusement. Continuez de veiller à l'intégrité de nos Etats. »

Olivarès, espèce de capitan vantard et superbe, croyant enchaîner la fortune avec des mots, imagina de décerner à son maître (croyant ainsi se le donner à lui-même) le nom de Grand : mais la grandeur de Philippe IV, comme on l'a dit plaisamment, était celle d'un fossé qui s'agrandit à mesure qu'on lui enlève des terres.

*
* *

Nous devons, Messieurs, nous arrêter plus longuement au règne de Charles II, qui légua le trône à un prince français.

Charles II, à quatre ans, fut roi. Une année plus tard, il avait encore besoin du sein de sa nourrice, et ne marchait pas. Lorsqu'il donna sa première audience aux ambassadeurs (28 octobre 1665), il ne put se tenir debout qu'en s'appuyant sur les genoux de la señora Miguel de Texada, menine, qui le soutenait par les cordons de sa robe. Peu de jours après, l'archevêque d'Embrun écrivait au cabinet de Versailles : « Les médecins jugent mal de sa longue vie; et il semble qu'on prend ici ce fondement pour règle de toutes les délibérations. » — Son corps chétif était encore trop lourd pour ses jambes courtes, molles et grêles. C'était une poupée de cire. On disait déjà qu'il était plein de scrofules, ce qui se vérifia plus tard. Son ignorance était telle

qu'on ne l'eût aucunement surpris en lui disant qu'Aristote avait découvert l'Amérique, ou que les Anglais étaient mahométans. Dans son impuissance physique et morale, on ne parvenait à l'émouvoir, à le distraire, qu'en lui offrant le spectacle d'un cheval éventré par un taureau, ou d'un juif se tordant au milieu des flammes d'un auto-da-fé. Sa femme... lui faisait peur. Plus d'une fois, on le vit s'éloigner comme un fou de cette créature charmante, et s'enfermer pour se donner la discipline, ou errer seul, durant des heures entières, dans le désert aride qui entoure l'Escurial.

La régente, Marie-Anne d'Autriche, mère du roi, chercha un Mazarin dans son confesseur, le père Nithard, amené par elle des bords du Danube. Ce jésuite, pour dissimuler son origine tudesque, fit à l'Espagne l'honneur de changer son nom en celui de Nidhardo, et accepta la charge de grand inquisiteur, en attendant le chapeau de cardinal; mais ce ne fut pas un nouveau Ximénès. Sous ce jésuite allemand, on vit l'armée réduite à 20,000 soldats sans discipline, mal équipés et à peine vêtus, bien différents de l'ancien fantassin castillan dont la bravoure était proverbiale, et qui savait attendre patiemment, à défaut de solde, le pillage de quelque bonne ville d'Allemagne, de Flandre ou d'Italie; la marine (où étaient les cent vaisseaux de Lépante, et les cent cinquante de l'Armada?), anéantie à ce point qu'il fallut louer des navires aux Gênois pour les transports entre la métropole et le nouveau monde; la chute des manufactures de Séville et de

Ségovie; les champs dévastés par les troupeaux errants, ou laissés en friche par des paysans drapés dans leurs guenilles, qui joignaient à l'indolence du fellah d'Egypte la fierté de l'hidalgo; l'extension des biens de main-morte et des majorats de la noblesse. Les traitants, à qui on affermait les seigneuries, les évêchés et les perceptions du fisc, absorbaient soixante-dix-sept millions sur les quatre-vingt-cinq envoyés par an d'Amérique, de sorte que l'Espagne ne vivait que d'impôts vexatoires, ou d'emprunts ruineux.

Comment n'y avait-il plus aucun écrivain, aucun penseur dans la patrie de Cervantes, de Lope de Vega et de Calderon? — L'oblitération des intelligences fut l'œuvre des inquisiteurs, dont les anathèmes frappèrent les esprits les plus élevés, tels que Ferdinand de Talavera, Jean d'Avila, Louis de la Cadena, Barthélemy de Las Casas, Pierre de Lerma et sainte Thérèse elle-même. Louis Ponce de Léon expia, par un séjour de cinq ans dans les cachots de Valladolid, le crime d'avoir communiqué à un ami indiscret sa traduction en vers espagnols du Cantique de Salomon. Alors achevèrent de périr toutes les sciences cultivées autrefois si brillamment par les Arabes. Sous la pression énervante du saint-office, la chaire même devint muette, et pendant que la France voyait naître Bossuet, Fléchier, Massillon, Bourdaloue, l'Espagne atrophiée ne produisait que les Sanchez, les Escobar, les Molina, et ses casuistes de Salamanque dont la célébrité n'est pas enviable.

La décadence de la peinture suivit celle des lettres. En 1670, un peu avant la mort de Murillo, quelques artistes, voulant essayer de faire revivre les traditions de Velasquez et de Zurbaran, fondèrent, dans ce but, une académie où ils promirent de donner des leçons gratuites; mais ils ne trouvèrent pas d'élèves. Les ateliers de peinture furent fermés comme les théâtres, les bibliothèques et les imprimeries.

Quant à l'histoire, elle ne pouvait être écrite que d'une façon servile sous des princes qui voulaient régner en despotes. Il n'est donc pas étonnant que les successeurs de Philippe II aient proscrit les livres qui peignaient les mœurs des nations, et même les anciens auteurs qui nous ont transmis les annales des peuples libres de la Grèce et de l'Italie. Des tyrans ombrageux craignaient avec raison de voir les Espagnols se soulever pour reconquérir leur indépendance, si on évoquait à leurs yeux les institutions d'Athènes et de Rome; de même que les victimes du saint-office auraient pu se révolter, en apprenant que plusieurs États prospéraient déjà sous l'égide bienfaisante de la tolérance religieuse.

Point d'armée ni d'argent pour la payer; une justice vénale, et la police endormie. Les colonies livrées aux exactions des vice-rois; dans la métropole, huit ou dix sénats décorés de dénominations fastueuses, conseils de Castille, d'Aragon, d'Italie, de Flandre, des Indes, des ordres, des finances, de la guerre, mais n'étant en réalité que des mandataires indolents de la volonté royale, oublieuse elle-

même de ses premiers devoirs : oligarchie vaniteuse, inerte ou avide. Un palais silencieux, esclave de l'étiquette, et cependant rempli d'intrigues, autour d'un monarque servi à genoux et volé par son entourage. Trop de richesse et d'influence chez des prélats aveuglément soumis au pape. Au-dessous de tout cela, des milliers de moines remuants, livrés aux inimitiés des ordres rivaux ou aux dissensions intestines de leurs propres couvents ; et enfin un peuple nécessairement misérable, mais conservant encore le souvenir des grands jours de son histoire.

On peut, en visitant le musée de Madrid, suivre la dégénérescence simultanée de la nation espagnole et de ses maîtres, tracée par le pinceau du Titien, de Velasquez et de Carreño. Entre ces cinq rois, la ressemblance de famille est frappante. Ce sont les mêmes traits, rehaussés dans le chef de la dynastie par l'expression du génie, commençant à s'effacer dans Philippe II, s'amollissant dans Philippe III, blêmissant dans Philippe IV, enfin rétrécis et comme hébétés dans la physionomie blafarde et cadavérique de Charles II[1].

1. Une page des Mémoires du marquis de Louville va compléter ce triste tableau : « De l'aveu de tout le monde, il ne se passait aucune fête de taureau, il ne se donnait aucune comédie qu'on ne mît l'épée à la main. L'autorité royale, quoique reconnue sacrée, était souvent outragée, faute de moyens de se faire craindre, les églises et les maisons des grands servant d'asiles pour tous les crimes. Soixante mille hommes vivaient à Madrid du métier de coupe-jarrets, offrant leurs services à tous ceux qui les payaient. Charles II, s'il sortait par hasard pour se promener, était insulté par les lavandières du Mançanarez et les petits enfants qui couraient après lui en l'appelant *mariccon*, sans qu'il y eût aucun garde au-



Pendant que l'Espagne agonisait, la France sa rivale se fortifiait sous une succession ininterrompue de ministres éminents et de capitaines énergiques, se retrempait dans les luttes de la guerre et de l'esprit; fondait l'unité de son territoire, de sa langue et de ses institutions; enfantait une foule d'hommes de génie qui en faisaient le centre des arts, des sciences et des lettres; construisait des vaisseaux et des manufactures, bordait ses frontières de forteresses, creusait des canaux et des ports. La France développait son esprit de sociabilité, avait une cour dont on n'a jamais égalé la politesse et l'élégance, devenait, sous un roi qui a donné son nom à l'un des quatre grands siècles de l'humanité, le foyer des idées, le cœur de l'Europe, et le flambeau du monde.

D'un côté des Pyrénées, l'impuissance; de l'autre, la virilité.



C'est aujourd'hui une mode, introduite par M. Michelet, que j'entends quelquefois (non sans sourire) appeler notre historien national, de dénigrer Louis XIV. Voltaire et M. Mignet, que la passion n'a pas égarés, s'inclinent devant sa grandeur. On pensera comme

tour de son carrosse pour punir ces infamies. Le peu de soldats qui n'avaient pas déserté comme leurs camarades, étaient en haillons, sans solde et sans pain. »

eux, si l'on parcourt les volumineux documents publiés en 1835, tout en reconnaissant les fautes commises. Un des mérites du roi fut de savoir distinguer les hommes capables de le bien servir, et nul ne le fut plus que M. de Lionne pour la politique extérieure.

Lionne s'était formé en réglant, de concert avec Mazarin, tous les détails des traités de Munster et des Pyrénées. Son esprit fin, vif, perçant, fécond et pratique embrassait toute l'Europe. Travailleur infatigable, il écrivait *de sa main* toutes les dépêches. Choisy et Saint-Simon le désignent comme le plus grand ministre du règne. Louis XIV, par l'éloge qu'il en fait dans ses Mémoires, apprend aux diplomates qu'ils doivent, pour arriver à la hauteur de leur mandat, connaître les cours, parler et écrire facilement plusieurs langues, et à la culture des belles-lettres joindre le bon sens, l'aisance des formes, une perspicacité que rien ne trompe, l'adresse qui tourne les obstacles, et la fermeté qui les surmonte.

Il s'agissait d'obtenir :

De l'Espagne, la mise à néant des renonciations, et la reconnaissance des droits de la reine de France, Marie-Thérèse d'Autriche;

De l'empereur Léopold, un partage éventuel de la monarchie espagnole [1]; et pour cela :

1. Un premier traité de partage fut effectivement signé par ce prince, à Vienne, le 19 janvier 1668, et par le roi, à Saint-Germain, le 2 février suivant. Voir le texte au tome II des Négociations, p. 141. Il est resté enfoui dans les archives jusqu'à nos jours.

L'inaction de l'Angleterre et de la Suède; une attaque du Portugal contre l'Espagne, pendant que Louis prendrait la Flandre; une ligue entre le duc de Neubourg, l'évêque de Munster, les électeurs de Brandebourg, de Cologne et de Mayence pour barrer aux armées impériales la route des Pays-Bas; l'inertie de la diète de Ratisbonne et de la Hollande; ce dernier point, le plus épineux peut-être de tous, en raison du dangereux voisinage qui en résulterait pour les Hollandais. — Tel fut le travail de Lionne.

Nous sommes entré dans les détails qui précèdent pour faire apprécier la marche magistrale imprimée, dès le début, aux négociations qu'il faut lire dans le recueil de M. Mignet. Les successeurs de Lionne (que la France perdit en 1671) n'eurent pas, comme lui, une connaissance approfondie des hommes et des matières d'État, son instinct sûr, sa fécondité d'expédients et sa force; mais ils suivirent, avec plus ou moins de bonheur, ses errements; et c'est toujours à ses travaux qu'on doit se reporter pour avoir la clef de tout.

A Lionne succéda Louvois, habile aussi, mais violent. On a reproché à Louis, comme plus tard à Napoléon, un amour déréglé de la gloire; mais l'un et l'autre ne purent se soustraire à l'entraînement des circonstances : si le génie gardait toujours une juste mesure, ce serait un don surhumain. La guerre de la Dévolution amena celle de Hollande, et par suite une rupture avec l'Allemagne. On s'indigna en voyant exercer contre les Hollandais, au mépris de l'humanité autant que de la politique, des rigueurs

que la sagesse de Lionne eût sans doute empêchées, œuvre de Louvois qui, pour se rendre nécessaire, voulait une guerre sans fin, juste ou non. La révolution d'Angleterre fut une conséquence des sévices contre la Hollande; car, en forçant le prince d'Orange à défendre l'indépendance hollandaise en 1672, on donna l'essor à ses vues ambitieuses et à ses grandes qualités, de sorte qu'il devint le champion du protestantisme, qu'il fit asseoir avec lui sur le trône enlevé à son beau-père. L'ouverture de la succession palatine apporta de nouvelles complications, qui se liaient à celles déjà existantes.

Si la puissance de Louis XIV s'accroît, les haines en même temps s'amoncellent contre lui; des ennemis lui surgissent de toutes parts, et lui opposent, après leurs efforts isolés, des coalitions partielles, et enfin une coalition générale. En 1668, l'invasion des Pays-Bas produit la *Triple alliance* entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède; ensuite vient la grande alliance de 1673 entre l'empereur, l'électeur de Brandebourg, la plupart des Etats germaniques et l'Espagne; en 1686, la ligue d'Augsbourg; enfin, en 1689, la *Grande ligue*, dans laquelle se coalisent l'empire, l'empereur, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, la Savoie et la Suède. Cette grande ligue amène une lutte de huit ans, et dure jusqu'au traité de Ryswick. N'êtes-vous pas frappés en observant la chaîne qui soude l'un à l'autre tous ces événements? N'y voyez-vous pas les phases successives, inévitables de la question espagnole, sans cesse grandissante, et plus grosse chaque jour de périls

pour les uns, d'espérances pour d'autres, d'anxiétés pour tous?

*
* *

L'état de Charles II, à partir de 1697, présenta tous les signes précurseurs d'une fin prochaine. L'avorton qui, à cinq ans, avait encore besoin d'une femme pour lui donner son lait, et diriger sa marche chancelante, ne devint jamais homme, ainsi que le prouve la stérilité de ses deux mariages. Sa vie, qui dura quarante-deux ans, ne fut qu'une longue enfance maladive. Chose singulière, il reçut le baptême et fut enseveli le jour des morts. Il était né si peu viable que Louis XIV et l'empereur Léopold se partageaient déjà son héritage en 1668. Il végéta cependant jusqu'en 1700, et se maria même pour donner le change sur sa faiblesse; mais après la paix de Ryswick, on vit qu'il était temps de lui préparer sa dernière demeure dans les caveaux de l'Escurial.

Un second traité de partage (appelé ordinairement le premier) de la monarchie espagnole fut proposé en 1698 par Guillaume III, et signé le 11 octobre à La Haye, par les plénipotentiaires anglais, hollandais et français. — On ignorait que Charles, dès 1696, avait fait un testament en faveur du prince électoral de Bavière, âgé de quatre ans, qui du reste mourut bientôt, fort à propos pour tout le monde. La cour de Vienne n'adhéra pas à ce second traité, dont l'Espagne fut très-blessée. Alors un troisième

traité de partage (ordinairement appelé le second) fut conclu à Londres (25 mars 1700) par Louis, Guillaume et le grand-pensionnaire Heinsius. L'empereur n'y entra pas, attendu que, d'après l'article secret du 12 mai 1689, et surtout par les espérances que lui laissaient les souvenirs de 1668, il voulait avoir toute l'Espagne. Aucun de ces deux pactes n'ayant abouti, nous ne donnerons pas le détail des parts assignées aux copartageants ; il suffit de les mentionner pour suivre le fil des affaires.

Le roi d'Espagne, ayant appris par l'empereur ce partage de ses dépouilles, lui vivant, fut fort ému : sous l'influence de cette irritation, il voulut, tout de suite, prendre pour héritier le fils aîné de l'empereur Léopold, son neveu par sa femme ; mais ses vues s'arrêtèrent sur le cadet, c'est-à-dire sur l'archiduc Charles, dans la crainte que l'Europe entière ne s'armât contre celui qui posséderait à la fois l'Espagne, les Indes et l'empire.

Le parti germanique n'était pas en faveur à Madrid, bien qu'il y fût soutenu par la reine Marie-Anne de Bavière Neubourg, princesse bavaroise, belle-sœur de Léopold, aussi passionnément attachée au sang d'Autriche que la reine-mère autrichienne l'avait été au sang de Bavière. Des caprices de femmes imprimaient leurs fluctuations au sort de tant de millions d'hommes. La reine Marie de Neubourg est celle que Victor Hugo a mise en scène dans son drame de *Ruy-Blas*, sans que rien justifie cette burlesque fiction. L'animosité publique poursuivait, après la reine, la comtesse de Perlipz,

sa créature, à qui on reprochait sa naissance étrangère et sa cupidité. On ne détestait pas moins la turbulence souterraine de plusieurs jésuites venus autrefois avec la reine-mère et le P. Nithard. Les malédictions enfin s'attachaient aux soldats allemands, dont le plus odieux était le prince de Darmstadt, qui pesait de tout son poids, et de celui de ses lansquenets, sur la capitale et ses environs. La haine déborda quand on sut que l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), pour qui penchait le roi, ne ménageait pas les Espagnols dans ses discours, que l'évêque de Lérida, ambassadeur à Vienne, transmettait à Madrid en les envenimant. Ce diplomate n'était guère conciliant, si on le juge par ce passage d'une de ses dépêches : « Les ministres de Léopold ont l'esprit fait comme les cornes des chèvres de mon pays, petit, dur et tortu. » On rappela ce personnage, qui revint avec ses rancunes, etcontribua encore à aigrir ses compatriotes contre les Allemands de Madrid.

Charles II, circonvenu par sa femme qui empêchait la voix publique d'arriver jusqu'à lui, fit un testament par lequel il donnait à l'archiduc Charles tous ses États des deux mondes. Cet acte, qui paraissait devoir tout finir, ne fut qu'un brandon de discorde. Par suite d'un concours de circonstances extraordinaires, les choses prirent une tournure qui trompa toutes les prévisions. Nous allons voir comment le fils de Léopold, malgré l'acte qui lui donnait tout, n'eut rien ; et Louis XIV, qui ne prétendait qu'à une part médiocre, eut, sans rien faire, tout.

Le marquis d'Harcourt (depuis duc et maréchal) représentait alors la France à Madrid. A son arrivée, il rencontra si peu de sympathie qu'on lui fit attendre une audience royale pendant trois mois; mais c'était un homme adroit, spirituel, réservé, conciliant et magnifique. Sans murmurer contre les dégoûts qu'on ne lui épargnait pas, en attendant la permission de présenter au roi catholique ses lettres de créance, il se fit aimer des Madrilènes, pendant que la morgue germanique achevait de soulever la susceptibilité castillane. Il ne prévit pas lui-même les grands résultats que préparaient l'honnêteté de l'esprit et son dédain des roueries tortueuses de la diplomatie : lorsque, après le testament en faveur de l'archiduc, on le rappela, il ne fut remplacé, tout espoir paraissant perdu, que par un officier d'infanterie nommmé Blécourt, appelé à ce poste par occasion, et qui s'occupa uniquement de l'expédition des affaires courantes.

Voilà donc l'ambassadeur français éloigné, le triomphe du fils de Léopold assuré par un testament, et le parti germanique en possession de Madrid comme d'une ville conquise. « Le roi moribond, dit Voltaire, menacé tour à tour par ceux qui prétendaient à sa succession, voyant que le jour de sa mort serait celui de la guerre, que ses États allaient être déchirés, tendait à sa fin au milieu des inquiétudes. »

Après avoir entendu répéter maintes fois que le dernier testament de Charles II fut l'ouvrage de la France, examinons ce qu'il y a de vrai dans cette

assertion. La succession d'Espagne fut le pivot des principaux événements du règne de Louis XIV. Depuis de longues années, cette riche proie était convoitée; mais en somme, le dernier testament fut une œuvre espagnole.

***

Ce fut le duc de Villafranca, chef de la maison de Tolède, respecté, vénéré, très-populaire dans la péninsule, qui fit donner l'Espagne à la France.

Pour empêcher le démembrement de la monarchie et conjurer les malheurs qui en seraient la suite, ce seigneur, très-attaché à son pays, ne vit d'autre moyen que de faire tomber la succession entière au deuxième petit-fils de la reine de France, sœur aînée de Charles II, c'est-à-dire au duc d'Anjou. Il fit d'abord la confidence de son projet, *comme en tâtonnant*, dit Saint-Simon, au duc de Médina Sidonia, majordome-mayor, bien qu'il ne fût pas du conseil d'État, mais son ami, très-influent, et le gagna. La même communication ayant été faite avec succès au marquis de Villena, chevalier de la Toison d'Or, ancien vice-roi de Naples, au comte de Villagarcias, et à San-Estevan, la meilleure tête du Conseil, on se mit à l'œuvre.

Le patriotisme fut pour beaucoup dans la détermination des hommes d'État que nous venons de nommer. Ils apprécièrent l'avantage de s'unir à la France touchant à l'Espagne par mer et par terre, toute prête ainsi à l'attaquer ou à la défendre. Voi-

sine des Pays-Bas sur qui elle pouvait agir de la même manière, la France était en mesure de soutenir facilement le Milanais, Naples et la Sicile; tandis que l'empereur, beaucoup plus éloigné, affaibli par ses guerres contre les Turcs, ébranlé par Louis XIV, tenu en échec par la Hongrie, ne pouvait être pour l'Espagne qu'un allié ou un ennemi impuissant. La faction autrichienne s'était d'ailleurs fait détester à Madrid, où les façons avenantes du marquis d'Harcourt firent croire que tous les Français ressemblaient à cet ambassadeur séduisant.

Les vues personnelles des amis du duc de Villafranca jouèrent aussi un grand rôle; car l'Autriche, qui avec le concours de l'Europe pendant huit ans n'avait pas pu entamer la France, ne serait pas assez forte pour maintenir l'archiduc sur un trône disputé, attaqué de toutes parts : un démembrement de la monarchie espagnole était donc inévitable, et la grandesse, en prenant sa part de l'humiliation nationale sous un prince autrichien réduit à la possession de quelques provinces, se verrait privée des magnifiques vice-royautés, et des grandes charges dans les nombreux conseils d'Italie, de Flandre et des Indes, qui seules soutenaient sa splendeur. Au contraire, un monarque maître de tous les États actuels pourrait continuer à répandre abondamment autour de lui les mêmes grâces, et à subvenir aux dépenses d'une cour fastueuse.

Voilà donc ces cinq hommes, tous très-influents, bien d'accord, mais craignant, s'ils entraient immédiatement en action, de se briser contre Porto-Car-

rero, qui par sa charge tenait le Conseil dont il était président, et, par sa dignité de cardinal, la conscience du souverain. Villafranca, son ami, le sonda, et n'eut pas de peine à le convaincre, car ce prélat, pendant son séjour à Rome, avait été mis de longue date dans les intérêts de Louis XIV par la princesse des Ursins, qui l'avait enlacé par les liens du cœur pour lui imposer ensuite ceux de sa politique. C'est ainsi que procédait Anne de la Trémoïlle, veuve du prince de Chalais, mariée en secondes noces à un prince de la grande maison des Ursins. Tout cela se tramait à l'insu de la France, de l'Espagne, et du comte d'Harrac, ambassadeur impérial soutenu par la reine, à la tête d'une faction nombreuse, et persuadé que rien ne pouvait échapper à sa perspicacité. Les conjurés étaient la plupart fort autrichiens, mais voulaient avant tout maintenir à la fois l'intégrité de la monarchie et celle de leurs fortunes particulières; ils crurent atteindre plus sûrement ce double but par la France que par l'Autriche. Le cardinal se chargea de persuader le Conseil et le roi.

Le duc d'Anjou ne devant jamais régner en France, le Conseil admit sans peine la caducité des renonciations faites à l'époque du mariage de la reine Marie-Thérèse. Convaincre le roi était plus difficile. Il fallait d'abord obtenir de lui l'annulation du testament fait pour l'archiduc, et ensuite l'amener à en signer un autre en faveur de la France.

On commença par battre en brèche l'influence de la reine, en la forçant d'exiler sa Perlipz, et de renvoyer le prince de Darmstadt avec son régiment. En-

suite, le cardinal donna au roi un confesseur de sa main. Pressé de toutes parts, jusqu'au tribunal de la pénitence, n'ayant plus auprès de lui aucun Autrichien, le roi fut jeté dans une perplexité cruelle, car il fallait qu'il immolât ou sa patrie ou sa famille. Tiraillé en tous sens par les supplications et les menaces qui le harcelaient, rongé de soucis, grelottant de fièvre, dévoré par ses scrofules, martyrisé par tous les maux de l'âme et du corps, affaissé sous le poids de la responsabilité qui pesait sur lui, c'est avec terreur qu'il voyait approcher le jour où il rendrait compte à Dieu de sa résolution. Effrayé du jugement de la postérité, qui, peut-être, insulterait sa tombe et maudirait sa mémoire, il imagina de consulter ses ancêtres, et se fit porter dans le pourrissoir, *el podridero*, de l'Escurial. — On se rappelle que Jeanne la Folle passa les trois dernières années de sa vie auprès des restes inanimés de son époux; elle transmit à toute sa postérité ce désir de sonder les mystères de la tombe. Le malheureux Charles, ayant déjà lui-même la lividité d'un cadavre, ouvrit les sépulcres de Charles-Quint, de Philippe II, de son père et de sa première femme, Louise de France, dont on l'accusait d'avoir souffert l'empoisonnement par Olympe Mancini, mère du prince Eugène, calomnie infâme, qui cependant trouva créance à cette époque dans certains esprits. Il disputa aux vers les débris de ces ossements et les baisa; mais il ne rapporta de cet horrible pèlerinage que de plus poignantes incertitudes, et des miasmes putrides dont l'infection hâta sa mort.

Alors il envoya Froilan, son confesseur, à Rome pour demander au pape un conseil. Innocent XII, le vieux Pignatelli, pensant que l'affaiblissement de la maison d'Autriche serait favorable à l'Italie, répondit « que les lois d'Espagne et le bien de la chrétienté exigeaient que la couronne passât à la maison de France ». — Sous l'impression de cette réponse, Ubilla, secrétaire du conseil d'Etat, sans perdre une minute, acheva la rédaction dès longtemps préparée d'un testament en faveur du duc d'Anjou, et le porta, séance tenante, avec celui fait pour l'archiduc, chez le roi où le confesseur l'attendait.

Le comte de Benavente, sommelier du corps, avait donné l'ordre d'éloigner tout le monde, même la reine qui, sous divers prétextes, fut tenue à l'écart pendant plusieurs jours. Dans une pièce contiguë à l'appartement du roi, Porto-Carrero, Villafranca, Villagarcias, Villena et San-Estevan, invisibles et présents, restèrent aux aguets pour tout entendre, veillant à ce que personne n'approchât.

Le dénoûment se passa dans la chambre royale entre trois personnes seulement d'abord, le roi, Ubilla et le confesseur, et un quatrième acteur qui ne parut qu'à la fin. Froilan relut à haute voix la réponse du pape, appuya sur le passage favorable à la France, et ne manqua pas de répéter, en les amplifiant, les paternelles et consolantes paroles dont le successeur de saint Pierre l'avait chargé pour son maître. Il termina en disant, avec componction, qu'il n'osait pas se permettre, lui pauvre moine, de s'occuper des affaires d'Etat; mais il manquerait à sa

mission sacerdotale s'il ne déclarait pas que Sa Majesté catholique, pour assurer son salut éternel, ne pouvait mieux faire que de suivre les conseils du souverain pontife.

Ubilla parla ensuite, développa la même thèse, effleurant à peine le côté politique, jugeant avec son tact ordinaire qu'au point où en étaient les choses, les griefs contre l'Autriche et l'éloge de la France ne devaient être rappelés qu'avec une extrême modération, laissant entendre que c'étaient là des points acquis et hors de conteste. Il toucha quelques mots d'une disette de grains dont souffrait la ville de Madrid, et que l'on attribuait aux bandes du prince de Darmstadt; cela toucha beaucoup le roi, dont le cœur était bon.

En ce moment, Porto-Carrero, sur un signe convenu qu'il attendait, entra; et voyant l'attitude hésitante du moribond, lui mit dans la main une plume et présenta le testament français. Froilan, obéissant à un ordre que lui envoya un éclair sorti des yeux du cardinal, s'approcha du brasero qui s'éteignait dans un coin de la chambre, et en raviva la flamme avec le testament autrichien.

Le dernier rejeton de Charles-Quint, ayant désigné son successeur, n'avait plus qu'à mourir, ce qu'il fit peu de jours après.

*
* *

Ce fameux testament, Messieurs, signé le 2 octobre 1700, cinq mois et demi après le troisième

traité de partage, appelait au trône d'Espagne le duc d'Anjou.

Le petit-fils de Louis XIV et son compétiteur, l'archiduc Charles, appartenaient tous deux à la descendance directe de Philippe IV, l'un par la fille aînée, l'autre par la fille cadette de ce prince. Les concurrents appuyaient leurs prétentions de raisons spécieuses qui embarrassaient fort les casuistes de la politique et de la diplomatie.

En principe, disaient les partisans du premier, la branche aînée prime la cadette. Quant aux renonciations que Philippe III et Philippe IV ont exigées de leurs filles aînées (sans les imposer aux cadettes, on ne sait trop pourquoi), elles sont nulles, d'abord parce que la dot promise n'a pas été payée, ensuite parce qu'aucun pacte privé ne peut invalider les lois fondamentales d'un Etat. Enfin, l'acte fait librement par Charles II, dans le plein exercice de sa souveraineté, domine tout et constitue un droit irréfragable.

Le droit est pour nous, répliquaient les défenseurs de l'archiduc, car aucune renonciation n'a été faite de notre côté. De plus, nous trouvons étrange, qu'après avoir invoqué le droit privé lors de la guerre de la dévolution, vous le preniez tout à coup en mépris quand nous voulons vous l'appliquer à notre tour, en nous appuyant sur des engagements formels pris par des infantes, votre mère et votre épouse. Vous n'avez donc réellement souci d'aucun droit, et l'intérêt personnel dicte seul vos paroles et vos actes. Quant au testament que vous faites sonner si haut,

c'est un acte de captation. Nous invoquons, nous, non pas un testament arraché à un moribond sur son lit de douleur, dans un moment où il ne voyait plus les affaires humaines qu'à travers la nuit du tombeau, mais le sang d'Autriche qui coule pur dans nos veines sans y avoir été vicié, comme dans la postérité de Louis XIV, par l'infusion des haines de la maison de Bourbon.

Dans ce conflit passionné, ceux-là seuls avaient raison qui ne s'y mêlaient pas, et demandaient une réunion des cortès. Mais à beaucoup de gens, et des plus haut placés, ce remède paraissait pire que le mal quel qu'il fût; car les représentants de la nation ne pouvaient se réunir sans soulever une certaine effervescence populaire, et remueraient bien des questions que l'on désirait voir rester assoupies.

Il faut lire l'acceptation du testament dans Voltaire, Saint-Simon, Mignet et Michelet. Chacun de ces récits porte l'empreinte de la manière et du style de son auteur. — Voltaire, suivant son habitude, se borne à quelques phrases courtes, mais qui sont, comme toujours, des éclairs de pensée, de philosophie et de raison. Saint-Simon entre dans de longs détails, et mêle au grand événement des anecdotes curieuses, avec des portraits inimitables. Mignet a l'ampleur grave et la clarté dont il ne s'écarte jamais. Dans Michelet abondent les paradoxes, et les saillies étincellent. Il est peu vraisemblable, lui dirons-nous en passant, que le propos d'une petite folle (la duchesse de Bourgogne) ait eu l'influence qu'il lui prête sur l'esprit des courtisans et sur la détermina-

tion du roi. — Tous les quatre sont d'accord sur le fond des choses.

On avait déjà d'assez belles espérances d'après un rapport secret envoyé de Rome par le cardinal de Janson, qui connaissait la mission de Froilan auprès du pape Innocent XII. Le 9 novembre 1700, dans la matinée, le roi présidait, à Fontainebleau, le conseil des finances, lorsque Barbésieux entra et lui remit une dépêche qui contenait le testament.

Louis, sans que son visage trahît aucune émotion, annonça la mort du roi d'Espagne, prévint qu'il *draperait*, contremanda la chasse, et dîna au petit couvert. Rentré dans son cabinet, il envoya l'ordre à monseigneur (le grand dauphin) et aux ministres secrétaires d'État de se trouver à trois heures, pour une séance du conseil, chez madame de Maintenon. Une réunion semblable se tint le lendemain. Voici ce qui se passa dans ces deux journées.

Le conseil se trouva ainsi composé sous la présidence du roi : le grand dauphin, le marquis de Torcy, le duc de Beauvilliers, le chancelier de Pontchartrain, madame de Maintenon. La question posée fut celle de savoir si l'on s'en tiendrait au troisième traité de partage, ou si l'on accepterait le testament.

Le marquis de Torcy parla le premier, et opina très-fermement pour l'acceptation. Son discours roula sur cette pensée, que la guerre étant de toute façon inévitable, on n'avait qu'à s'occuper de la faire dans les meilleures conditions possibles.

Le duc de Beauvilliers fut d'avis de s'en tenir au traité de partage, et de ne point attaquer.

Pontchartrain désirait surtout plaire. Dans un discours prolixe et incolore, il rappela les arguments émis à l'appui des deux opinions, s'attachant à tenir une balance égale entre elles, jusqu'à ce qu'il eût deviné la pensée du maître, afin d'y conformer la sienne. Un léger geste d'impatience ayant échappé au roi malgré son désir de rester spectateur impassible du débat, l'honnête chancelier crut y voir une marque du déplaisir causé par sa dialectique ambiguë, et il ne se prononça qu'alors pour l'acceptation.

Le grand dauphin[1] trouva dans l'amour paternel une inspiration qui le rendit presque éloquent, ce qui surprit tout le monde. Avec une énergie poussée jusqu'à la véhémence, il réclama l'Espagne comme son bien, puisque c'était l'héritage de sa mère, joignit aux raisons du marquis de Torcy celles que lui suggérait la passion du sang, et termina en disant qu'il consentait à transmettre ses droits à son fils, mais à son fils seul; car tout autre arrangement serait une spoliation à laquelle rien ne pourrait le

1. Monseigneur, dit le grand dauphin (dont la mort a fourni à Saint-Simon le sujet d'une de ses pages les plus piquantes), eut trois fils : le duc de Bourgogne, père de Louis XV; le duc d'Anjou, roi d'Espagne ; le duc de Berry, qui traîna une vie obscure, mourut à vingt-huit ans (1714), et n'est connu que pour avoir épousé Louise d'Orléans (fille du Régent), célèbre par son goût pour le plaisir, ses faiblesses, et les calomnies qui l'ont déchirée. — Le titre de duc de Berry a été funeste à la plupart de ceux qui l'ont reçu, tels que le fils du roi Jean, fait prisonnier par les Anglais avec son père à la bataille de Poitiers; Henri III, poignardé par Jacques Clément; le petit-fils de Louis XIV, déshonoré par sa femme; Louis XVI, le roi martyr; et enfin le deuxième fils de Charles X, assassiné par Louvel en 1820.

contraindre. — Ce fut le seul acte de vigueur et d'intelligence de toute sa vie.

Madame de Maintenon, pressée de dire son sentiment, le fit avec mesure, suivant la méthode adoptée dès lors, et dont elle ne s'écarta jamais. Connaissant l'idée du roi, elle conclut à l'acceptation.

Louis se retira sans dire le parti auquel il s'arrêtait. Le 14 novembre, après le lever, cérémonie quotidienne où l'on observait toujours la solennité ponctuelle qui accompagnait, à Versailles, toutes les actions royales même les plus simples, Louis XIV, en présence de l'ambassadeur espagnol, fit connaître sa détermination en ces termes : « Messieurs, voici le roi d'Espagne. La naissance l'appelait à cette couronne, le feu roi aussi par son testament; toute la nation l'a souhaité, et me l'a demandé avec instance : c'était l'ordre du Ciel, je l'ai accordé avec plaisir. » — Il dit ensuite au nouveau monarque : « Soyez bon Espagnol, c'est maintenant votre premier devoir, mais souvenez-vous que vous êtes né Français, pour entretenir l'union des deux nations; c'est le moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe. »

Un siècle plus tard, en juin 1808, Napoléon annonça, par des paroles presque semblables, à son frère Joseph qu'il l'envoyait régner au delà des Pyrénées. L'esprit est frappé de l'analogie entre ces deux scènes théâtrales, suivies l'une et l'autre d'une longue guerre.

Le nouveau souverain, après avoir reçu les honneurs royaux de toute la cour, et notamment de son

père, qui répétait à chaque instant « *le roi mon fils* », et l'appelait « *Votre Majesté* », quitta, le 4 décembre, Versailles et son aïeul qu'il ne devait plus revoir; il entra le 21 avril 1701 à Madrid. L'Espagne se sentit revivre en voyant la jeunesse et la force sur le trône occupé naguère par le rachitique Charles II.

Ce qu'a fait de l'Espagne un cadet de la maison de France, demandez-le à la dévotion étroite de Philippe V, et aux menées de la princesse des Ursins; aux folles entreprises et à la grandeur impuissante d'Albéroni; à l'hypocondrie de Ferdinand VI, aux efforts généreux mais inutiles de Charles III, à la faiblesse de Charles IV, à la domination fantasque et inepte d'Emmanuel Godoy, si fatale à l'honneur de son roi; au despotisme rétrograde et inintelligent de Ferdinand VII; à l'abdication forcée de la reine Christine. — Est-il réservé à la reine Isabelle de régénérer, et de mener à la conquête de l'avenir ce pays si riche par sa position géographique, ses défenses naturelles, les productions de son sol, les métaux précieux de ses mines, les mers qui baignent ses côtes, les montagnes qui le protégent, ses belliqueux enfants, et le soleil qui le dore?

LOUIS XIV

JACQUES II — GUILLAUME III

MESSIEURS,

Je me propose d'examiner, avec vous, si la guerre pour la succession d'Espagne fut un caprice de prince épris d'une glorieuse chimère, ou l'effet d'une résolution sage poursuivant un grand but national.

Je rappellerai ensuite ce que fut le roi d'Angleterre Guillaume III, ce redoutable adversaire que Louis XIV trouva devant lui, pendant trente ans, sur tous les champs de bataille et à la tête de toutes les coalitions.

Dans la route que nous allons parcourir, nous rencontrerons Jacques II, et je serai naturellement amené à rechercher les causes de sa chute.

I

La conduite de Louis XIV à l'égard de l'Espagne fut-elle loyale? Fut-elle conforme aux intérêts de la France?

Quant à la première de ces questions, nous dirons que le mot *loyauté* ne doit être prononcé qu'avec une extrême réserve en politique, où il n'a pas un sens aussi absolu que dans les rapports de la vie privée. Philippe II fut-il loyal lorsqu'il occupa Rouen, Paris, et plusieurs de nos grandes villes? lorsqu'il força les états de 1593 à délibérer sur l'abolition de la loi Salique, et sur l'établissement d'une dynastie nouvelle? Ne justifia-t-il pas ainsi d'avance tout roi français qui serait un jour assez fort pour imposer à l'Espagne la loi du talion?

Pour résoudre la seconde question, en jetant les yeux sur une carte, on voit l'Europe divisée par la nature en deux parties bien distinctes, — l'une très-vaste, massive et compacte; l'autre beaucoup plus petite, mais ayant un climat doux et des eaux abondantes pour la fertiliser, des ports nombreux et d'un accès facile; — divisée, disons-nous, par une ligne qui, de la mer du Nord, remonte le cours du Rhin, passe sur la crête des Alpes, touche l'Adriatique, et se prolonge, par la chaîne des Balkans, jusqu'à la mer Noire.

D'un côté, au sud-ouest, sont la France, l'Italie,

la Grèce, la péninsule ibérique et l'Angleterre, régions favorisées auxquelles une position unique dans le monde a été assurée par un climat salubre et les rayons du soleil ; par l'esprit délié de leurs habitants que l'influence grecque, la civilisation romaine, et les sciences apportées de l'Orient par les Arabes, ont formés, dans la suite des siècles, pour être les apôtres du progrès, des idées généreuses et de la liberté. Ces belles contrées, avec leurs immenses côtes festonnées par une foule de baies, de golfes et de caps, leurs mers parsemées d'îles, et l'admirable bassin de la Méditerranée, sont essentiellement maritimes et commerçantes; elles ne peuvent déserter leurs intérêts communs sans commettre un suicide. Toute guerre entre elles est une guerre civile.

De l'autre côté, au nord-est de l'Europe, s'étend un pays entièrement continental, qui ne touche aux grandes mers que par la Baltique et le Pont-Euxin. Sur ces froides et brumeuses terres septentrionales, vivent des peuples barbares qui grelottent dans leurs glaces, et sur lesquels le soleil du Midi exerce une attraction irrésistible : nous devons les refouler sans cesse au-delà des barrières élevées par la nature pour nous garantir de leurs incursions, sous peine d'être dévorés par eux. Leurs ancêtres ont envahi et saccagé l'empire des Césars. — Toutes les races latines, pour opposer aux coalitions du Nord un faisceau vainqueur, doivent oublier leurs anciennes discordes ; sinon, elles sont condamnées à périr.

*
* *

Dès le XVIe siècle, la France et l'Espagne, dans l'intervalle de leurs luttes, comprirent qu'il serait de leur intérêt de se rapprocher, et elles essayèrent de cimenter leur alliance par des mariages; François I[er], par son union avec Éléonore, reine-douairière de Portugal, devint le beau-frère de Charles-Quint. On vit ensuite Philippe II épouser Élisabeth de France; Philippe IV, une fille de Henri IV; Louis XIII, Anne d'Autriche; Louis XIV, Marie-Thérèse; Charles II (après la paix de Nimègue), Marie-Louise d'Orléans : cette princesse était une femme gracieuse, d'un esprit vif, bien faite, très-capable de donner des héritiers à son mari; mais pour corriger les imperfections physiques du dernier rejeton de Charles-Quint, il aurait fallu un miracle, qu'on sollicita en vain par des prières publiques et un auto-da-fé : le ciel ne se laissa pas fléchir. — Les liens de parenté entre les souverains ne désarmèrent pas leurs sujets.

Un examen attentif fait nettement ressortir cette situation. L'Espagne et la France, auxquelles la fortune donna tour à tour la prépondérance, invoquèrent successivement le droit du sang pour s'imposer au pays qu'elles voulaient conquérir. Philippe II, profitant des troubles de la Ligue, tenta le premier l'entreprise, au moment où disparut la branche de Valois, et l'on sait comment le patriotisme de nos

pères déjoua ses desseins. — Louis XIV, plus heureux et surtout plus habile, accomplit le projet pour le compte de la France, après la mort du dernier rejeton de Charles-Quint. — Si Philippe II méconnut la loi fondamentale de la monarchie française qui excluait du trône les femmes, on peut, d'un autre côté, reprocher à Louis XIV d'avoir mis à néant les renonciations que son père et lui avaient faites au bénéfice de la loi espagnole. En somme, c'était une entreprise où l'ambition serait légitimée par le succès.

Louis XIV, suivant la politique séculaire de ses prédécesseurs et les inspirations de Mazarin, forma, dès le début de son règne, le projet de ravir à la maison d'Autriche la couronne d'Espagne. Le nœud des principaux événements à partir de 1559, est dans cette affaire. L'union avec Marie-Thérèse fut le premier pas dans cette voie. Le cardinal avait travaillé pendant quinze ans à ce mariage. On promit à l'infante une dot de 500,000 écus d'or, et on exigea d'elle, en échange de cette *promesse*, une renonciation à tous ses droits futurs sur les États de son père. La dot ne fut jamais payée. Le roi de France, assure-t-on aussi, se serait arrangé de manière à ne pas recevoir les 500,000 écus, afin de n'accepter aucune entrave. Beaucoup d'historiens ont perdu leur temps à disserter sur ce sujet, digne tout au plus des commentaires de madame de Motteville et du caquetage des petits appartements. La vérité c'est que, des deux côtés des Pyrénées, les renonciations ne furent prises au sérieux par personne, en Espa-

gne moins qu'ailleurs, comme le prouve cette anecdote. — Au mois d'octobre 1728, le bruit courut que Louis XV, atteint de la petite vérole, était à l'agonie. La nouvelle parvint à Madrid. Philippe V, qui s'ennuyait fort à l'Escurial, convoqua aussitôt la Junte, et annonça son départ pour Paris avec le second de ses fils, laissant l'Espagne à l'aîné, qui, sans désemparer, fit dans la chapelle de Buen-Retiro sa renonciation à la couronne de France. Les chevaux étaient commandés pour se mettre en route le lendemain. Le contre-ordre ne fut donné qu'après l'arrivée d'un courrier qui apporta la nouvelle de la convalescence de Louis XV. L'historiographe Duclos, qui mentionne ce fait, le tenait de la duchesse de Saint-Pierre, dame du palais de la reine d'Espagne, et du maréchal de Brancas, l'ambassadeur français, témoin de la renonciation du prince des Asturies.

La pacification générale de l'Europe ayant été assurée, au centre par le traité de Westphalie, au sud par celui des Pyrénées, au nord par ceux de Copenhague et d'Oliva, Mazarin mourut, laissant l'influence française prépondérante, et l'Espagne ouverte aux agressions du roi de France, jeune, absolu, secondé par les circonstances, enrichi par des ministres prévoyants, servi par les premiers capitaines du monde, et impatient de prendre rang dans l'histoire. La succession d'Espagne occupa la vie entière de Louis XIV; elle fit la gloire de sa jeunesse, et attrista sa fin.

Dès 1661, Louis engage une lutte qui dure cinquante-quatre ans, pendant lesquels on voit agir,

pour aider ses desseins ou pour les traverser, les hommes d'État habiles et les guerriers illustres, Lionne et Jean de Witt, Torcy et Heinsius, Turenne et Montécuculli, Condé et Mercy, Luxembourg et le prince d'Orange, Berwick et Stahremberg, Vendôme et Eugène, Villars et Marlborough.

Le ministre Lionne, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire dans la précédente conférence, entra le premier dans la lice, et fit connaître aux diverses cours les idées du roi. Les négociations qu'il dirigea, de 1661 à 1668, furent conduites avec une habileté qui a fait de son ministère la plus belle époque de la diplomatie française.

Voici quelles étaient les prétentions qui devaient, suivant les éventualités, se restreindre ou s'étendre :

1° Dans le cas où le frêle héritier présomptif de Philippe IV (depuis Charles II) survivrait à son père, la renonciation de l'infante étant annulée par suite du non-payement de la dot promise, le roi, à la mort de Philippe IV, revendiquerait, du chef de sa femme, les Pays-Bas en vertu du *droit de Dévolution*, coutume du Brabant qui assurait aux enfants du premier lit, à l'exclusion de ceux du second, les biens de leurs parents. C'était une coutume privée qu'on élevait, pour les besoins de la cause, à la hauteur du droit politique, et l'application était par conséquent fort discutable. Philippe IV épousa d'abord Elisabeth, fille de Henri IV et sœur de Louis XIII ; il en eut deux filles, dont l'aînée fut mariée à Louis XIV, son cousin germain, et la cadette

à l'empereur Léopold. Charles II était fils d'une princesse autrichienne, et d'un second lit.

2° Si le fils de Philippe IV ne vivait pas, le roi de France prétendait, comme époux de Marie-Thérèse, à la monarchie espagnole tout entière.

La diplomatie ayant été impuissante à faire admettre complétement ces prétentions qui menaçaient l'équilibre continental, la question (la première hypothèse s'étant présentée) fut tranchée par le canon, et donna lieu à la guerre *pour le droit de Dévolution*, que termina en 1668 le traité d'Aix-la-Chapelle. La France garda toutes les villes conquises sur la Lys, l'Escaut et la Sambre; et la Franche-Comté ne fut rendue à ses anciens maîtres qu'avec des places démantelées.

La Franche-Comté, Valenciennes, Condé, Bouchain, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omer, Ypres, Poperingue, Bailleul et Cassel furent le prix de la guerre de 1673 (Paix de Nimègue, 5 février 1679).

En 1683, l'Espagne se vit enlever ses dernières forteresses dans les Pays-Bas.

Le but de la guerre pour le droit de dévolution ayant été atteint, les hostilités cessèrent contre les possessions espagnoles, mais furent dirigées contre tous les alliés de l'Espagne, afin de les affaiblir, pour ne pas les rencontrer plus tard dans la grande lutte dont le moment approchait. Après le traité de Ryswick, on entrevit une crise imminente.

Les documents authentiques abondent sur la fin du XVIIe siècle et les quinze premières années du

XVIIIe. Ils permettent de suivre, à la fois, les travaux secrets dans toutes les chancelleries, et la marche des armées sur tous les théâtres où la guerre fut successivement portée, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Espagne, en Alsace, en Flandre, et presque aux portes de Paris; de voir jouer à Saint-Germain et ensuite à Versailles, à Madrid, à Londres, à Vienne et à La Haye, tous les ressorts de la grande politique, souvent entravés par des influences d'antichambre, de confessionnal, ou d'alcôve. La sincérité historique, il faut le reconnaître, était alors une vertu moins rare qu'aujourd'hui, de sorte que la concordance des documents met à nu les vastes desseins et les intrigues mesquines, les héros et les comparses, les géants et les pygmées, Nestor et Cassandre, Ajax et Thersite (car Dieu, pour nous instruire, sème les contrastes à travers les hommes et les choses). La grandeur démesurée de la France soulève, en 1701, des haines semblables à celles qui se produiront cent ans plus tard. Un vieux roi expie cruellement son orgueil, son ambition et ses longs succès. La France et son souverain sont près de succomber sous les coups dont les accablent la guerre et tous les fléaux de la nature, quand enfin, après tant d'épreuves, un sourire de la fortune tempère ses rigueurs, tire de l'abîme les trônes des deux fils de saint Louis et les raffermit. N'y a-t-il pas là un tableau plein d'intérêt pour notre patriotisme?

*
* *

Louis XIV, lorsqu'il eut accepté le testament par lequel Charles II léguait au duc d'Anjou les États espagnols de l'ancien et du nouveau monde, éprouva, pendant deux mois, une satisfaction et un orgueil immenses. Il crut sa suprématie assise pour toujours sur le continent, de la mer du Nord à l'Adriatique, de Gibraltar à Otrante, et de la Corogne aux Bouches de l'Escaut. Mais de sourdes rumeurs, parties de Vienne, de Londres et de La Haye, ne tardèrent pas à troubler sa présomptueuse sécurité; au commencement de l'année 1701, des bruits de guerre se répandirent partout.

Si les coalisés éprouvèrent quelque hésitation, ce que je ne crois pas, il ne leur fut plus permis d'en garder aucune, après que le parlement de Paris eut enregistré les lettres patentes qui conservaient au roi d'Espagne, Philippe V, son rang français entre le duc de Bourgogne et le duc de Berry, et lui rendit ainsi la possibilité de régner un jour sur la France. C'était violer la clause fondamentale du testament de Charles II, et rendre une collision inévitable. Cet acte provocateur était du reste inutile. Les gouvernements, comme les particuliers, gâtent souvent les meilleures causes par des fautes de détail qui semblent inexplicables. Toutes nos œuvres portent l'attache de l'imperfection humaine.

Le premier adversaire que Louis vit se dresser devant lui fut son vieil ennemi Guillaume d'Orange.

Lord Macaulay a fait de ce prince un portrait qui restera comme un bas-relief sculpté dans le marbre : « La place que Guillaume-Henri, prince d'Orange-Nassau, occupe dans l'histoire de l'Angleterre, et dans celle du genre humain, est si grande, qu'il est convenable de dessiner avec quelques détails les traits vigoureux de son caractère. Il était à trente-sept ans plus vieux de corps et d'esprit que ne le sont d'ordinaire les hommes de son âge. Sa personne extérieure est presque aussi bien connue de nous qu'elle pouvait l'être de ses capitaines et de ses ministres. Peintres, sculpteurs, médaillistes, ont employé toute leur habileté à transmettre ses traits à la postérité, et ses traits étaient de ceux qu'aucun artiste ne peut manquer de saisir, et qu'on n'oublie pas dès qu'on les a vus une fois. Son nom, dès qu'il est prononcé, évoque à nos yeux une charpente faible et mince, un front large et élevé, un nez recourbé comme celui de l'aigle, un œil rivalisant avec celui de l'aigle par l'éclat et la vivacité pénétrante, un sourcil pensif et quelque peu sombre, une bouche ferme et morose, des joues pâles, maigres, et profondément labourées par les maladies et l'inquiétude. Cette physionomie pensive, sévère et solennelle, n'est pas celle d'un homme heureux et d'humeur joyeuse ; mais elle indique, à ne pas s'y méprendre, une capacité à la hauteur des entreprises les plus difficiles, et une force d'âme contre laquelle ne peuvent rien les dangers ni les revers. »

Aux traits généraux de cette grande figure, ajoutons quelques détails. Il ne sera pas sans intérêt de

voir comment un rejeton des Nassau monta sur le trône de la Grande-Bretagne, car son entreprise fut une des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention.

Ce prince, né à La Haye en 1658, était fils de Guillaume II de Nassau. Son aïeul le Taciturne, fondateur de l'indépendance batave, fit trembler Philippe II, qui n'osa jamais affronter sa lance et le livra au stylet de Balthasar Gérard. On parlait peu dans cette famille, faite pour l'action. L'homme qui devint plus tard Guillaume III avait donné, dès la première jeunesse, l'exemple d'une sagesse précoce; à vrai dire, il n'eut pas d'enfance. Pour la foi religieuse, le dogme de la prédestination était la base de sa croyance. A dix-huit ans, il siégeait parmi les magistrats hollandais avec la gravité impénétrable d'un sénateur vénitien. Peu après, il gouverna son pays. Sa vie était austère. Marié de bonne heure, à la fille aînée du duc d'York, on ne lui connut qu'une seule faiblesse, dont il se dégagea vite, pour redevenir un mari fidèle. Pas de jeu. Peu de vin à une table frugale. L'assistance régulière aux offices sans mélodie du culte réformé, dans des temples n'ayant d'autre ornement que la piété rude des disciples de Calvin. Comme distraction et délassement unique, la chasse dans les forêts de Gueldres, des taillis hérissés d'épines à percer, des obstacles incroyables à franchir, au risque de rouler avec son cheval dans des fondrières dont les chiens seuls remontaient les pentes abruptes, la poursuite du daim sur la neige pendant que les piqueurs haletants le perdaient de

vue, la lutte corps à corps avec les loups, les sangliers, et les grands cerfs fauves à seize andouillers : la guerre toujours, contre les hommes, la nature, ou les hôtes sauvages des bois, et les émotions du danger, la volupté du combat provoqué, de la mort bravée. Dédain complet pour la poésie, les lettres et les sciences spéculatives, toutes les forces de son âme, toutes les facultés de son esprit s'étant concentrées sur les méditations, les exercices et les études qui font les politiques et les guerriers. Avec cela, un corps si débile que la vie paraissait à chaque instant prête à s'en échapper, si sa flamme intérieure ne l'eût retenue. Depuis l'adolescence jusqu'à l'exhalation de son dernier souffle, il ne dévia pas de son but : relever l'Europe humiliée par Louis XIV, assurer la prédominance de la Réforme; et pour cela, réunir dans une confédération la maison d'Autriche, les Provinces bataves, la Suède et l'électorat de Brandebourg, avec l'Angleterre pour tête. La haine de la France le fit vivre cinquante ans.

Élu stathouder de Hollande en 1672, sous le nom de prince d'Orange, il reçut à l'âge de vingt-deux ans le commandement des troupes que la république opposait à Louis XIV. Dans cette situation terrible, il déploya un courage à toute épreuve et une inébranlable opiniâtreté. En voyant les Français à trois lieues d'Amsterdam, lui seul ne désespéra pas. Un envoyé de Charles II essaya de le corrompre, en lui offrant, au nom des deux rois, la souveraineté de la Hollande pour prix de sa soumission; vous connaissez sa réponse : « J'ai un moyen sûr de ne pas

voir la ruine de ma patrie; je me ferai tuer sur son dernier retranchement. »

A Senef, la victoire resta indécise entre lui et Condé. Battu par Luxembourg à Fleurus, à Steinkerke et à Nerweinde, il fit replier à sa voix son corps de bataille, sans se laisser entamer. De nombreuses blessures attestaient sa témérité..... Même dans cette enceinte pacifique, Messieurs, on peut célébrer le courage, car notre vie à tous est un combat. Mais le courage militaire n'est pas plus admirable à mes yeux que celui du confesseur de la foi; celui de la vertu cachée qui attend de Dieu seul sa récompense, ou celui du magistrat sur sa chaise curule, ayant pour arme la main de justice, et portant à son bras le bouclier de la société, la loi. — Si j'exalte Villars et le prince d'Orange restant au feu avec la cuirasse teinte de sang et un membre fracassé, je n'admire pas moins Mathieu Molé bravant les Frondeurs, le pasteur de Marseille au milieu des pestiférés, Boissy d'Anglas impassible sur son siége en présence des assassins qui profèrent contre lui des menaces de mort, et saluant avec respect la tête sanglante de Féraud; j'admire l'archevêque de Paris tombant sur une barricade dans nos dernières discordes civiles. J'admire enfin le courage des femmes, dont toute la vie, pour la plupart, est une immolation continuelle, volontaire et obscure, aux vertus de la famille, et qui ne se plaignent pas de leur faiblesse, sachant bien que dans cette faiblesse même est l'attrait qui nous séduit, la grâce qui nous charme, et la force qui nous subjugue.



On cite, Messieurs, comme les deux principaux faits d'armes de Guillaume, la victoire de la Boyne, où le vieux comte de Schomberg fut tué à ses côtés, et la prise de Namur, à la vue de cent mille hommes commandés par Villeroi. Le massacre de Jean et de Corneille de Witt a laissé sur sa mémoire une tache de sang. Trahi souvent par la fortune, il n'en fut pas moins à craindre, et aucun homme n'a fait plus de mal à la France. Nous avons assez de gloire pour juger nos ennemis avec l'impartialité d'un peuple qui connaît et sent sa force. — Le prince d'Orange, en 1678, protesta énergiquement contre la signature du traité de Nimègue par les États-généraux. Après la révocation de l'édit de Nantes, il accueillit tous les Français expatriés, et donna des armes à ceux qui en voulurent. Ne pouvant communiquer à son beau-père Jacques II sa haine contre la France, il le détrôna.

Quelques mots sur les Stuarts.

Il y a des noms, des races que la fatalité poursuit. — En France, Henri Ier eut à subir les outrages, non-seulement de ses grands vassaux, mais encore de ses propres fils; trois rois de ce nom, après un règne agité, ont péri de mort violente; le cinquième, inondé du sang de son père avant que de naître, a vu insulter sa mère, et vit, depuis quarante ans, dans l'exil. Les malheurs des Stuarts dépassent ceux de toute autre dynastie.

Les Stuarts tiraient leur origine de Banqũo, thane de Lochaber, tué en 1053 par ordre de Macbeth. Jacques Ier subit en Angleterre une captivité de dix-huit ans; revenu en Écosse, il irrita la noblesse par ses innovations et ses rigueurs; un complot le précipita du trône, et il fut mis à mort, dans l'abbaye des Chartreux de Perth, par ordre du comte d'Athol son oncle, le 14 janvier 1437. — Un éclat de canon tua Jacques II au siége de Roxburg. Une main inconnue acheva Jacques III dans sa fuite, après qu'il eut été vaincu à Sanchie. Jacques IV resta, percé de plusieurs flèches, sur le champ de bataille de Flowdden, avec dix mille des siens, dont deux évêques, douze comtes, treize lords, et la fleur de sa noblesse. Jacques V, roi à deux ans, mourut fou. Les fautes de Marie Stuart, malgré l'expiation de Fotheringay, n'ont pas trouvé grâce devant la postérité. Jacques VI (premier du nom en Angleterre) vécut dans des transes mortelles, entre la hache d'Élisabeth Tudor qui frappa sa mère, et celle qui décapita son fils sur le billot de White-Hall. Mieux eût valu, pour l'honneur de Charles II, une balle reçue dans un combat que sa vie molle. Nous verrons plus loin les faiblesses, les erreurs, les crimes, il faut bien le dire, et la triste fin de Jacques II d'Angleterre. Les derniers Stuarts s'éteignirent obscurément dans l'exil et dans la misère. Quelle famille de simples particuliers voudrait d'un trône à ce prix?

II

MESSIEURS,

Les trois faits les plus considérables des temps modernes sont : la réforme de Luther, la révolution de 1688, et la Révolution française.

Nous nous trouvons en présence du second de ces faits dans l'ordre des temps, la révolution de 1688. — Cette dépossession d'un père par son gendre et sa fille, d'un souverain catholique par un prince protestant, fut-elle un crime, ou un acte louable? — Ni l'un ni l'autre. — Réponse qui au premier abord paraît étrange, juste pourtant. Il n'y a ici que la chute d'un fruit qui tomba tout seul par maturité, j'allais dire par décomposition intérieure. Le stathouder avait, sans contredit, admirablement combiné son entreprise; mais en somme, tous les obstacles qu'il avait prévus, et dont son génie aurait certainement triomphé par adresse ou par force, s'aplanirent comme d'eux-mêmes à son approche : appelé par l'immense majorité du peuple anglais, il n'eut qu'à se présenter pour s'asseoir, sans coup férir, sur un trône vacant.

L'homme qui fit la conquête de l'Angleterre en 1688 s'appelait Guillaume, comme le duc de Normandie vainqueur à Hastings en 1066; mais quelle différence dans leurs desseins! Ce qu'avait fait le premier conquérant, le second le défit.

En 1066, une ambassade normande, envoyée à Rome, obtint sans peine, du pape Alexandre II, une bulle qui permettait au duc Guillaume d'entrer en Angleterre à main armée pour établir son droit comme légataire du royaume, en vertu du testament du roi Édouard le Confesseur, dont les héritiers naturels réclamaient la succession, suivant le droit du sang. Une bulle d'excommunication, lancée contre Harold et ses adhérents, fut remise à l'ambassadeur normand; le Vicaire de Jésus-Christ joignit à cet envoi une bannière bénie, et un anneau contenant un cheveu de saint Pierre enchâssé sous un diamant de prix : double symbole d'investiture militaire et ecclésiastique. L'étendard pontifical était en tout semblable à celui que, trois ans auparavant, le même pape Alexandre II avait envoyé à Roger, comte de Sicile, pour qu'il le déployât contre les musulmans dominateurs du pays.

Le 27 septembre 1066, Guillaume le Bâtard, avant de prendre la mer avec ses soixante mille hommes, arbora l'étendard envoyé par le pape, et une croix au lieu de pavillon. — Le 19 octobre 1688, lorsque Guillaume d'Orange leva l'ancre qui retenait, dans la baie de Helvoetsluys, la frégate *le Brill* portant les armes de Nassau écartelées de celles d'Angleterre, le hardi stathouder fit flotter au sommet de ses mâts sa nouvelle devise : « Je maintiendrai les libertés de l'Angleterre et la religion protestante. » — Faut-il, à la vue de ces pavillons, classer le premier conquérant parmi les missionnaires de la foi, l'autre parmi les aventuriers? Le premier

fut-il un apôtre, et le second un brigand? — Laissons au duc de Normandie le nom de conquérant qu'il a gagné sans doute, ayant saisi une proie que les descendants de ses soldats détiennent encore. Il sut accomplir une périlleuse aventure, mais dont le souvenir ne peut être évoqué sans rappeler la spoliation des vaincus, et toutes les brutalités de la victoire. — Le but que se proposa Guillaume de Nassau, sa devise le dit; et sa conduite fut conforme à sa devise.

Dans la chaire littéraire que j'ai pour un moment usurpée, je n'éprouve pas l'audacieuse tentation de m'aventurer hors de mon sujet : sans quitter le placide terrain de l'histoire, il faut pourtant jeter un regard sur l'horizon qui s'offre à nos yeux sans que nous puissions les en détourner; et puisque nous avons été conduits, par cette étude, à parler de l'entreprise, révolutionnaire ou libératrice, de Guillaume d'Orange, l'obligation de la juger nous est imposée.

Quel respect Jacques II méritait-il comme roi catholique, et comme père? Était-il, à ces divers titres, placé dans une sphère où dût le protéger le triple prestige d'une inviolabilité sainte, et ne pouvait-il être attaqué sans sacrilége ?

Le souverain qui occupait en 1688 le trône d'Angleterre, frère cadet de Charles II, était comme lui fils de Charles Ier qui, étant bon, sage, et plein d'amour pour ses peuples, expia les fautes passées et futures de sa race. Les desseins impénétrables de Dieu veulent quelquefois, Messieurs, qu'il en soit

ainsi; nous l'avons vu dans notre propre histoire.

Jacques II, en 1688, avait cinquante-trois ans. Prisonnier de Fairfax en 1646, après la capitulation d'Oxford, il parvint à s'échapper sous des habits de femme, qu'il aurait dû conserver pour les revêtir une seconde fois quarante ans après, quand il s'enfuit de Londres avec la rapidité d'une biche. Nous avons peine à croire que cette timidité sur terre ait pu s'allier avec un courage maritime. Tout est possible. Sa mauvaise nature ne s'étant pas encore développée, il sut se contraindre pendant la première moitié de sa vie. Comme son père et son frère, il s'astreignait aux pratiques extérieures du culte anglican; mais dans son gouvernement d'Irlande il jeta le masque, et ne recula devant aucune rigueur pour faire triompher la réaction catholique.

La malheureuse Irlande, en sortant de ses mains perfides et cruelles, saigna longtemps.

Le premier personnage que Jacques II tira de l'obscurité fut George Jeffreys. Voici quelques lignes du portrait de ce personnage tracé par lord Macaulay. Nous les donnerons textuellement pour qu'on ne nous accuse pas de forcer les couleurs: « La dépravation de cet homme est passée en proverbe. Les deux grands partis anglais ont à la fois attaqué sa mémoire avec une émulation de violence; car les Wihgs le considéraient comme leur plus barbâre ennemi, et les Tories trouvaient bon de rejeter sur son compte tous les crimes qui avaient souillé leur triomphe..... Ses disputes quotidiennes avec les femmes perdues et les voleurs avaient

donné à ses facultés une telle tournure, qu'il devint le matamore le plus achevé qu'on ait jamais connu dans sa profession. Toute idée d'honnêteté, de vertu et de pudeur, tout respect de lui-même, tous sentiments de bienséance furent oblitérés chez lui..... Ni dans le marché au poisson, ni dans le jardin aux ours, personne n'aurait pu égaler la profusion de malédictions et d'épithètes injurieuses qui composaient son vocabulaire..... L'impudence et la férocité étaient imprimées sur son front..... Il aimait à voir le spectacle de la douleur..... Les pleurs et les supplications des condamnés semblaient le chatouiller voluptueusement, et il aimait à les épouvanter en leur faisant une description minutieuse et détaillée de ce qu'ils auraient à souffrir..... Sa violence était déjà suffisamment effrayante lorsqu'il était à jeun ; mais en général, sa raison était encore obscurcie, et ses mauvaises passions surexcitées par les fumées de l'ivresse. Ses soirées étaient ordinairement consacrées à l'orgie..... Jeffreys rendit au gouvernement les services qu'on attendait de lui, non-seulement sans répugnance, mais avec ardeur et avec orgueil. Son premier exploit fut le meurtre judiciaire d'Algeron Sidney. La suite fut en harmonie avec ce début. » Jeffreys présida comme grand juge aux innombrables exécutions ordonnées par les Assises sanglantes après le complot de Monmouth. Ces supplices, Jacques les approuva, les excita ; il en vit plusieurs, aurait voulu les voir tous, et il faisait un accueil gracieux aux témoins qui venaient les lui raconter.

Quels sont les autres hommes à qui Jacques accorde sa confiance? — C'est Tyrconnel, escroc, spadassin, et pis encore, cherchant à rétablir, par toutes les voies possibles, *per fas et nefas*, son patrimoine dissipé; c'est Sunderland, le plus roué des histrions politiques; c'est Jermyn, le coureur de ruelles, aidant à la conduite des affaires d'Etat par la révélation des secrets dérobés dans les alcôves, et récompensé de ses turpitudes par une pairie héréditaire; c'est Castelmaine, étalant avec impudence la fortune venue de sa femme l'ancienne favorite de Charles II, et envoyé comme ambassadeur auprès du saint-père. Les noms de ces sycophantes indiquent assez le genre de services que chacun d'eux rendit à son maître. Jacques, comme son frère, sollicita et reçut, avec la plus humble gratitude, les subsides honteux de Louis XIV.

D'après les théoriciens de l'absolutisme, un roi ne peut vouloir que la grandeur et la prospérité de son État, par la raison que c'est la sienne propre, parce qu'un père de famille veut toujours le bien de sa maison. L'erreur sur l'emploi des moyens ne peut devenir criminelle, et les supplications déposées au pied du trône sont la seule voie légitime de redressement. Je ne me permettrai pas, Messieurs, de blâmer ceux d'entre vous qui acceptent cette glorification du *bon plaisir;* mais elle n'était pas admise alors par l'immense majorité d'un peuple fier, ni par l'homme appelé comme libérateur. — Voilà le roi et les principes que Guillaume d'Orange détrôna.

Jacques était-il plus respectable comme catholique? Le christianisme, n'est-ce pas, prescrit la bonté, la charité, l'indulgence, l'amour du prochain, sous toutes ses formes les plus délicates et les plus touchantes. En se plaçant à ce point de vue, on se demande à quelle religion appartenait ce tyran aux mœurs basses, qui bouffonnait à table avec ses parasites en apprenant les massacres juridiques exécutés par son ordre, et qui laissa les dames de sa cour s'enrichir par le *commerce des pardons*. « Aucun souverain anglais, dit Macaulay, n'a donné plus de preuves d'une nature cruelle que Jacques II. Sa cruauté, cependant, n'était pas plus odieuse que sa clémence, et peut-être serait-il plus exact de dire que sa clémence et sa cruauté furent également infâmes, en se prêtant mutuellement l'infamie qui leur était propre à chacune. » — Voyez la duchesse de W...... arrivant en grand fracas à une fête de la cour, avec une toilette luxueuse envoyée de Paris, et un collier de diamants acheté mille guinées à un joaillier de Fleet-Street. La belle patricienne a payé ces brillants oripeaux avec la rançon des jeunes filles de Tauton condamnées à la déportation pour avoir offert à Monmouth un étendard brodé de leurs mains. Jacques Stuart, deuxième du nom, dans ses moments de bonne humeur, disait à une dame : « Milady, je vous donne vingt déportés. » Telles étaient ses largesses, obtenues souvent par l'entremise de la reine qui en prit sa part. — Une jeune fille d'un grand nom, Lucy Hewling, venue à Londres pour tenter de sauver son frère, confiait ses

douleurs à Churchill (depuis duc de Marlborough); celui-ci, dans l'antichambre où elle attendait l'audience royale, lui dit : « Ne vous bercez pas de trop grandes espérances. Ce marbre — et il posa la main sur le chambranle de la cheminée — n'est pas plus dur que le roi. » Benjamin Hewling fut pendu. — Voilà le catholique sincère et pénétré des préceptes de l'Evangile, que détrôna un prince protestant. — Le souverain pontife, Innocent XI, qu'on n'accusa jamais de pactiser avec l'hérésie, lui avait conseillé les ménagements, la modération, et blâma les moyens dont il redoutait les résultats qui ne se firent pas attendre, appréhension commune à tous les catholiques sages et à la plupart des tories.

L'oppresseur avait donc été renié par l'Église romaine, dont la prudence est connue.

Jacques II, enfin, fut-il un père dont sa fille et son gendre méconnurent la tendresse? Le duc de Monmouth, après l'avortement de son entreprise, se jeta aux genoux de son oncle, et avec des larmes implora sa clémence. Le frère de Charles II répondit ironiquement aux supplications du vaincu, et ne lui laissa que le choix d'un confesseur. — La princesse Marie n'obtint jamais de son père la moindre marque d'affection. Pendant que sa sœur cadette recevait une pension annuelle de quarante mille livres sterling, son père l'envoyait, elle, en Hollande, sans dot : elle lui écrivit une fois pour demander la grâce de Compton, son ancien précepteur, et Compton resta en prison. Marie, un peu plus âgée que sa sœur, avait vu trôner insolemment à Greenwich les

favorites de son père, entre autres Arabella Churchill et Catherine Sedley; en 1686, les frères Hyde, ses deux oncles, furent dépouillés de leurs emplois, et exilés : toutes les affections de Marie s'étaient donc concentrées sur son époux, dont elle partageait la foi religieuse, et qui, dans son cœur froissé, dans son âme désenchantée, remplaçait sa patrie absente, les enfants refusés à ses vœux, et enfin un père immoral et dur. — Voilà le père dans lequel sa fille et son gendre ne virent que l'oppresseur de son pays.

Quel drame que cette histoire d'Angleterre! Et dire qu'on se creuse la tête, qu'on met son imagination à la torture pour écrire des romans!



L'Angleterre râlait sous le pied sanglant du despote.

Après la disgrâce, la dépossession et l'exil des deux frères Hyde, on s'attendit généralement à voir redoubler les rigueurs. Les Hyde, amis d'enfance du roi, avaient partagé son exil; ils devinrent ses beaux-frères; leur dévouement n'avait pas cessé d'être complet, absolu, obséquieux : mais ils étaient protestants. La ruine planait maintenant sur tous ceux qui oseraient lever une tête indocile, ou même affecter la moindre velléité d'indépendance.

Le joug était devenu intolérable. Comment s'y soustraire? Voilà ce que se demandaient avec inquiétude la grande majorité du clergé après le

procès des évêques, la noblesse presque tout entière menacée d'avilissement, la bourgeoisie atteinte dans ses convictions religieuses, les soldats à qui répugnait le rôle de familiers du saint-office, tous ceux enfin dans le cœur desquels se conservaient encore quelques vestiges de la foi de leur pères et du vieil orgueil saxon. La fin de cette tyrannie, voilà ce que demandaient à Dieu, dans leurs prières, les ministres anglicans agenouillés au pied des autels, le noble sous le donjon féodal, le soldat au milieu de ses exercices militaires, le commerçant de la Cité assis à son comptoir, le fermier en labourant son champ, l'ouvrier en gagnant à la sueur de son front son modique salaire, le père préoccupé de l'avenir de ses enfants, la mère penchée sur le berceau de sa fille.

Dans cette anxiété universelle, tous les yeux se tournèrent vers la Hollande, où les douleurs d'un peuple opprimé trouvaient un écho dans l'âme d'un prince prédestiné au rôle de libérateur par un concours inouï de circonstances fortuites, et surtout par ses qualités.

L'initiative du mouvement anglais partit des hautes régions de l'aristocratie.

Le 30 juin 1688, pendant que les habitants de Londres célébraient l'acquittement des évêques dont la couronne avait voulu exiger une soumission qu'elle n'obtint pas, lord Édouard Russell s'embarqua pour La Haye, afin d'éclairer le prince d'Orange sur l'état des esprits, et lui dire qu'il n'avait qu'à paraître en Angleterre pour renverser Jacques. — Voyez dans

Macaulay, Messieurs, le tableau saisissant de cette situation : le trouble général, les pensées qui agitèrent Guillaume à ces importantes nouvelles, les difficultés de toute nature qu'il eut à vaincre, les fautes multipliées de Jacques, de Louis XIV, et du pape lui-même, enfin l'appareillage de l'escadre hollandaise, qui prit la mer le 1er novembre et entra deux jours après dans la Manche, aux acclamations d'une foule immense couronnant les falaises du comté de Kent. Le samedi 3, la flotte libératrice était à la hauteur de Beachy-Head; le lendemain soir, elle jeta l'ancre, sans obstacle, dans la rade ouverte de Torbay. Le 6, l'armée put commencer sa marche dans l'intérieur, le stathouder en tête, ayant à ses côtés le vieux comte de Schomberg, l'émule de Turenne et de Condé, le sauveur de la monarchie portugaise à Montes-Claros, le calviniste qui avait renvoyé à Louis XIV son bâton de maréchal de France pour ne pas renier sa foi. Le dimanche 11 novembre, l'office divin fut célébré, avec une grande pompe, en présence du libérateur, à Exeter, où accoururent bientôt les notabilités les plus influentes des trois royaumes.

Pendant que ces faits se passent dans le Devonshire, Jacques ne songe guère à combattre, lui qui commande la plus nombreuse armée qu'aucun souverain anglais ait jamais eue : et si la chance des batailles doit être tentée, elle ne le sera pas avec les forces nationales, dont la cour se méfie, mais avec des mercenaires irlandais qui arrivent de leur triste pays, en soulevant sur leur passage la haine et le mépris

séculaires des Anglais. Les menaces, non suivies d'effets, de Louis XIV, et les foudres usées du Vatican, ajoutaient encore à l'impopularité du pauvre roi qui, troublé, éperdu, voyant tout crouler autour de lui, faisait un vain appel à des fidélités déjà disparues, multipliait les ordres incohérents, inexécutables, absurdes, menaçait, priait, en somme se cramponnait au vide, pendant que Guillaume, dès le 23, entrait triomphalement à Axminster. Jacques, alors, exécute sa grande résolution..... il se sauve. En passant à Milbank, il jeta le grand sceau de l'Etat dans la Tamise, et monta dans une mauvaise voiture qui le conduisit à Sheerness, où une barque des douanes, préparée depuis plusieurs jours par son ordre, le conduisit à bord d'un vaisseau qui le transporta en France, à toutes voiles.

Guillaume fut proclamé roi d'Angleterre sans avoir eu de bataille à livrer, n'ayant perdu qu'un officier et quelques soldats tués dans une escarmouche occasionnée elle-même par un malentendu. Ainsi fut accomplie cette révolution pacifique. La liberté anglaise était fondée.

III

Observons, Messieurs, l'attitude prise par les souverains, et en particulier par l'empereur, en apprenant l'élévation du petit-fils de Louis XIV au trône d'Espagne.

Le prince qui régnait à Vienne, Léopold Ier,

empereur depuis 1659, achevait alors sa longue carrière. Doux et honnête, porté par instinct et par éducation vers les arts et les lettres, la nature l'avait créé pour faire paisiblement le bonheur de ses sujets, comme presque tous les membres de cette famille dont on loue les vertus domestiques; la Providence en décida autrement. Son long règne devait être une suite de luttes qui ne furent pas sans gloire, les unes dont la France ressentit le contre-coup plus ou moins lointain, les autres provoquées par la France elle-même. Les Turcs, attirés par son intervention en Transylvanie, avaient, en 1662, envahi la Hongrie, pris Groswsardein, pillé Neuhæusel, étendu leurs ravages jusque dans la Silésie, et n'avaient été arrêtés qu'en 1664 par Montecuculli à Saint-Gothard. La pacification momentanée de la Hongrie ne fut obtenue que par des supplices : on peut se figurer ce qu'était alors ce pays qui frémit encore. Bientôt après, deux cent mille Osmanlis, conduits par le grand-visir Kara-Mustapha, tinrent Vienne assiégée pendant deux mois. La monarchie autrichienne, sauvée alors par Jean Sobieski, n'a-t-elle pas commis plus tard, en devenant complice du meurtre de la Pologne, et en prenant sa part des dépouilles de cette noble nation, un acte révoltant d'ingratitude? Il fallut les victoires de Kalemberg, de Zenta, de Neuhæusel, la reprise d'Ofen et de Mohacz pour refouler définitivement les Turcs, amener la paix de Carlowitz, et assurer à l'Autriche la possession héréditaire, qui devait être orageuse, de la couronne de Hongrie, jusqu'alors élective.

Léopold avait eu moins de bonheur contre Louis XIV, car le traité de Nimègue lui enleva Fribourg et la Lorraine. Les chambres de Réunion prononcèrent en outre l'annexion à la France d'un grand nombre de villes et même de principautés allemandes. Après la dévastation et les incendies du Palatinat, on ne dut pas s'étonner de voir Léopold à la tête de la Ligue d'Augsbourg, et ensuite de la Grande Ligue. Le rôle qu'il devait jouer dans la crise prochaine était prévu. Sa mansuétude personnelle était difficile à émouvoir; mais les ressentiments de la noblesse allemande et de tous ses sujets, dont il subissait l'impulsion, étaient très-vifs.

Léopold, le 18 novembre 1700, apprit, par un courrier du comte de Sinzendorff, la mort du roi Charles. Il s'enferma aussitôt dans son cabinet et ne vit personne pendant vingt-quatre heures. Le 19, il réunit en conseil le président de guerre et les feld-maréchaux présents à Vienne, le comte Caprara, et les princes Eugène de Savoie et de Commercy. On manda le prince de Lichtenstein, ce qui fit supposer qu'il s'agissait de quelque affaire concernant l'archiduc Charles, dont il était gouverneur. Le lendemain, on alloua des sommes considérables pour le recrutement et les remontes des troupes. Ce jour-là, l'empereur s'exprima devant le Conseil avec une décision et une énergie qui ne lui étaient pas habituelles; de sorte que l'on crut à son ferme dessein d'agir. Ces deux journées furent employées en conférences qui se prolongèrent fort avant dans la nuit. Le 20, arriva la nouvelle que le feu roi avait légué tous ses États

au duc d'Anjou. Le même courrier apporta au marquis de Villars, ambassadeur de France, l'ordre de déclarer à la cour de Vienne l'acceptation du testament, l'avis qui en avait été donné à Londres et à La Haye, les honneurs rendus au duc d'Anjou comme roi d'Espagne, et le départ de ce prince pour Madrid fixé au 1er décembre suivant. Léopold ne répondit pas à cette communication officielle, mais décida l'envoi immédiat en Italie de 30,000 hommes choisis parmi ses meilleures troupes, et de 20,000 sur le Rhin. Les régiments d'infanterie désignés pour marcher furent complétés à seize compagnies de 150 hommes, avec des grenadiers, de manière à avoir un effectif de 2,540 soldats au drapeau. Des mesures analogues furent prises pour la cavalerie. Les corps qui n'étaient pas mobilisés fournirent les ressources nécessaires à ces formations. Tout cela fut facile, car l'armée, tenue en haleine par ses longues campagnes contre les Turcs et les Hongrois, était aguerrie. Le prince Eugène reçut le commandement d'Italie, ayant sous ses ordres les princes de Commercy et de Vaudemont, et le comte Guido Stahremberg. — Dans le même moment, un autre prince de Vaudemont, gouverneur du Milanais, reconnaissait Philippe V. — Quand on apprit que les vice-rois de Naples, de Sicile et de Sardaigne, ainsi que l'électeur de Bavière [1], gouverneur de Belgique, et son frère l'électeur de

1. Père de l'enfant désigné par le premier testament. — Son adhésion et celle de l'électeur de Cologne, si elles étaient sincères, pouvaient ouvrir aux Français la route de Vienne. On verra plus tard l'irrésolution déplorable du Bavarois.

Cologne, embrassaient la même cause, Léopold vit bien qu'une guerre sérieuse éclaterait, et il ne s'en effraya pas.

Le duc de Hanovre, acquis par le don d'un bonnet d'électeur, promit 6,000 hommes. Le duc de Brandebourg s'engageait à en fournir 10,000, et reçut en échange la couronne de Prusse (16 novembre 1700)[1]. D'autres grâces attendaient l'électeur palatin, et les chefs des cercles de Souabe et de Franconie, s'ils voulaient aussi amener des contingents. On ne pensait pas que le prince Louis de Bade résistât à la séduction d'un commandement. Tout fut mis en œuvre pour gagner le duc de Savoie, qui pouvait barrer le chemin de l'Italie; mais ce prince, beau-père du duc de Bourgogne, allait le devenir du roi d'Espagne. Il ne devait servir que plus tard, et par la faute de la France, la cause impériale. Quant à l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, frère de la dauphine, on se consola de sa défection qu'exigeaient pour le moment ses liens de famille, par cette maxime attribuée au grand Gustave, « qu'il est bon d'avoir quelqu'un à piller. » Il fallait des auxiliaires puissants, et l'on députa vers Guil-

1. Les maîtres de l'ancien domaine des chevaliers teutoniques rivalisèrent bientôt avec les Habsbourg. Le pape Clément XI (Albani), élu cette même année 1700, pour remplacer Innocent XII, trouva mauvais qu'on se permît de créer un royaume sans son assentiment; mais la foudre pontificale n'était plus dans la main de Grégoire VII. — Le prince Eugène de Savoie avait bien deviné que, tôt ou tard, la Prusse prendrait, à l'égard de l'Autriche, l'attitude menaçante que nous lui voyons aujourd'hui. Aussi désapprouva-t-il hautement la transformation de cet État en royaume. La France n'avait encore aucune crainte de ce côté.

laume III, *roi des Hollandais et stathouder des Anglais*, le comte de Vratisau, regardé comme le plus habile des diplomates autrichiens [1]. L'accord fut bientôt fait, car Guillaume III, au moment où il reçut l'ambassadeur autrichien, méditait une démarche semblable auprès de l'empereur. — Il est bon de se rappeler que nos ennemis n'ont jamais entamé une campagne contre la France sans avoir préalablement conclu de fortes alliances. Suivons toujours cet exemple, que nous avons souvent donné, car la guerre n'est pas un jeu de hasard.



Dans le moment même où, de toutes parts, on se préparait à la guerre pour la succession d'Espagne, Guillaume venait d'être averti par Fagon qu'il n'avait pas un an à vivre. Consumé par une phthisie pulmonaire arrivée au dernier degré, les jambes ouvertes par des plaies inguérissables, il ne se faisait aucune illusion sur son état; mais galvanisé par sa haine, aussi vivace dans son cœur que lorsqu'il faisait rompre, trente ans auparavant, les digues hollandaises pour noyer sa patrie avec les envahisseurs, il renouvela, devant le comte de Vratisau, l'exécrable serment de consacrer son dernier souffle de vie à

1. Léopold avait quatre filles. Philippe V, pour se conformer au désir de Charles II, offrait d'en épouser une. L'empereur refusa, comprenant que la guerre était inévitable, et ne voulant pas se placer dans cette alternative de déserter les intérêts de sa maison ou de combattre son gendre.

combattre Louis XIV, qui, nous devons le dire, semblait avoir pris à tâche de surexciter les ressentiments des Anglais, en soutenant de son appui et de ses subsides la tyrannie des deux derniers Stuarts.

Guillaume, trouvant des résistances dans son parlement, agité par mille cabales, et où l'or de Versailles, comme sous Charles II et Jacques II, continuait d'exercer son action corruptrice, le cassa (29 décembre 1700), en n'y mettant guère plus de cérémonie que Cromwell à l'égard du *parlement-croupion*. — On est étonné, en lisant l'histoire, de la facilité avec laquelle les parlements bourgeois se laissent mettre à la porte. — Les comtés lui ayant envoyé, le 6 février 1701, des législateurs dociles, il les fit entrer d'autant plus facilement dans ses vues que Louis XIV acheva de se démasquer par l'enregistrement des lettres patentes qui conservaient au nouveau roi d'Espagne ses droits à la couronne de France (décembre 1700), et par l'occupation armée des places de la *Barrière hollandaise* (février 1701). Il n'en fallait pas tant pour enflammer le patriotisme anglais, et une députation des Communes présenta au roi, le 24 juin 1701, une adresse contre le pouvoir exorbitant de la maison de Bourbon. Guillaume répondit que la guerre seule donnerait le moyen de limiter ce pouvoir, et il insista si énergiquement sur cette nécessité, que les deux chambres, sans prendre encore une décision définitive, l'autorisèrent à continuer les mesures déjà commencées. Dix mille hommes étaient réunis à Spithead, prêts à s'embarquer au premier ordre sur une flotte embossée dans

la baie; on les maintint à ce poste. Le Danemark promit 10,000 fantassins et 2,000 matelots. Avec les contingents allemands, la coalition eut bientôt 120,000 hommes à mettre en ligne. Ces mesures prises, Guillaume, maîtrisant ses douleurs physiques, adoucies du reste par la satisfaction qu'il éprouvait, se rendit à La Haye, pour entraîner les États-Généraux, voir quelles étaient leurs forces, et reconnaître la frontière des Pays-Bas, théâtre présumé des premières opérations.

Il ne fallait qu'une étincelle pour mettre la Hollande en feu. La France y était maudite par les vieillards, témoins et victimes des désastres de 1672; par les hommes dans l'âge de l'action, à qui leurs pères communiquaient leurs ressentiments; par la tendresse alarmée des mères et des sœurs; par les enfants mêmes, à qui on apprenait à lire dans des livres où l'on racontait l'invasion de leur pays.

Toutes les têtes fermentaient. On voyait déjà une armée de 150,000 hommes envoyée de nouveau contre la République; la Meuse et le Rhin franchis; les Français occupant Maëstrich, Wesel, Burich, Rheinberg, Rees et Emmerick, forçant le passage du Lech, campant dans l'île de Betaw, ensuite à Huessen, à Arnheim, à Utrecht, dans toute la Gueldre, à Naërden, Woërden, Oudwater et Yselstein, mettant la main sur les écluses de Muyden, en plein Zuyderzée, à trois lieues d'Amsterdam. Le conquérant de 1672, on se le rappelait, avait voulu le Brabant, la Flandre, Nimègue, Grave et le comté de Meurs, le Betaw gueldrois et l'île de Bommel avec toutes les forte-

resses qui en dépendent, c'est-à-dire le cœur même de la Batavie; son avidité croissant avec ses succès, il avait exigé la révocation, *sans réciprocité*, des droits établis par les Etats sur les marchandises françaises depuis 1662, la ruine des compagnies hollandaises du Nouveau Monde, la restitution à l'Ordre de Malte des anciennes commanderies. Il avait fallu encore subir un impôt de guerre de vingt millions, et consentir à l'envoi, renouvelé chaque année, d'une ambassade extraordinaire qui présenterait à l'insolent vainqueur une médaille d'or avec une inscription, cruellement dérisoire, rappelant que la République devait à Sa Majesté très-chrétienne *la conservation de la même liberté que les rois ses prédécesseurs ont aidé à lui conquérir*. — Il faudrait encore percer les digues, et répandre les flots de la mer sur le sol de la patrie !

Cette irritation était fomentée par les réfugiés français.

Antérieurement à la Révocation, un grand nombre de protestants, en butte à des mesures vexatoires, avaient déjà quitté la France, pour aller s'établir à l'étranger parmi les adeptes des doctrines nouvelles. Lorsque l'ordonnance de 1685 (contresignée par le chancelier Le Tellier et par Colbert!) eut révoqué l'édit de Nantes, et enlevé les garanties accordées par Henri IV en 1598, les proscrits s'éloignèrent en foule, emportant leurs richesses, leur intelligence et leurs ressentiments.

Rappelons, en quelques mots rapides, combien coûta cher à la France la grande faute de 1685.

Le Brandebourg, dont les princes étaient calvinistes depuis 1614, s'empressa de recevoir les bannis. Le duc Frédéric-Guillaume leur offrit, par l'édit de Postdam (29 octobre 1685), *une retraite sûre et libre dans toutes les provinces de sa domination*, en leur facilitant les moyens de se rendre dans les villes qu'ils voudraient habiter. Ils ne furent pas moins bien accueillis par l'Angleterre, devenue, depuis la révolution de 1688, la tête du parti protestant. Au XVIIe siècle, les réfugiés français et wallons apportèrent, par leur industrieuse activité, un nouvel élément de richesse à la Grande-Bretagne, comme l'avaient fait, deux cents ans auparavant, les manufacturiers flamands forcés de fuir les sévices de leurs comtes.

Les exilés payèrent largement à l'Amérique, par leur travail, la dette de l'hospitalité. Leurs sueurs fertilisèrent les rives arides du fleuve Saint-James, couvrirent de fermes plantureuses les plaines de la Virginie, défrichèrent les forêts du Massachusetts, fondèrent New-La-Rochelle. La Caroline du Sud fut enrichie par eux de la vigne, de l'olivier et du mûrier, venus des côtes de la Provence. Sur une foule d'autres points, ces rudes travailleurs sortirent victorieux d'une lutte contre un sol ingrat. Des priviléges nombreux furent le prix de leur courage.

La Suisse, patrie de toutes les libertés, ne fut ni moins généreuse, ni moins largement indemnisée de sa protection.

Les disciples de Luther et de Calvin portèrent usqu'aux confins glacés de l'Europe, en Danemark,

en Suède et en Russie, leur mauvaise fortune, et les qualités qui les distinguaient; mais leur émigration la plus considérable se dirigea vers la Hollande, où ils prirent une part très-importante aux événements de cette époque.

La Hollande tint à honneur, dès le moyen âge, de donner un asile aux victimes des troubles de l'Europe. Ce fut surtout au XVIe et au XVIIe siècle qu'elle offrit l'hospitalité dans son sein aux proscrits de l'intolérance. Trente mille Anglais, sous le règne de Marie Tudor, et ensuite un nombre au moins égal d'Allemands vaincus par Waldstein et Tilly trouvèrent sur les bords de l'Amstel, de l'Yssel et du Rhin la liberté de conscience que leur refusait leur patrie. Après eux vinrent, plus nombreux encore, les Wallons, les Brabançons et les Flamands qui fuyaient les bourreaux du duc d'Albe, la conciliation équivoque de Requesens, la perfidie de don Juan d'Autriche, ou les drapeaux victorieux du duc Alexandre de Parme. Ainsi se formèrent et s'accrurent les colonies wallonnes d'Amsterdam, de Harlem, de Leyde, de Delft, de Mildebourg, d'Utrecht et de Dordrecht. Le protestantisme, déraciné dans les provinces méridionales soumises à l'Espagne, et transplanté dans le nord, à Rotterdam, à Nimègue, à Tholen, et dans toutes les contrées environnantes, fit la force et la richesse de la Hollande.

Voilà pourquoi les protestants de France trouvèrent les bras des Hollandais ouverts pour les recevoir. A partir du moment où Louis XIV commença les rigueurs religieuses, les réfugiés, nobles, minis-

tres, marchands, savants, affluèrent sur le territoire des Provinces-Unies. « Des milliers de fugitifs, dit M. Weiss, se dirigèrent vers cette terre sacrée de la liberté protestante qui, depuis un siècle, avait reçu tant de persécutés. »

La République, voyant en eux, non-seulement des frères, mais un élément fécond de prospérité nationale, leur accorda le droit de bourgeoisie, la maîtrise-franche, une exemption d'impôts pour trois ans, des subsides pour acheter des outils et des métiers, et leur fit des commandes qui assuraient l'écoulement des produits de leurs manufactures. Toutes les chaires furent ouvertes aux pasteurs. Les savants en obtinrent dans les universités. Enfin, on donna des armes à ceux qui voulurent servir dans la marine ou dans l'armée de terre. On se garda bien d'oublier les femmes, que le respect universel entoura dans les établissements que la princesse d'Orange fit préparer pour elles à Harlem, à Delft, à La Haye, à Hardenwick, à Rotterdam. Les nouveaux venus se mirent aussitôt à l'œuvre avec ardeur. En peu de temps s'étaient établis, entre eux et leurs bienfaiteurs, les liens solides que forment des dons offerts cordialement et acceptés avec gratitude. Si on joint à ces causes la communauté de foi, l'excitation mutuelle produite par la confidence journalière de griefs outrageants, on n'aura pas de peine à comprendre l'effervescence qui se produisit alors en Hollande [1].

1. En 1709, il fut établi, par des comptes certains, qu'il était déjà rentré en France près de deux millions de florins provenant des

*
* *

Le roi d'Angleterre arriva, le 17 juillet 1701, à La Haye. Dès le lendemain, il fit signer aux Etats-généraux un projet de ligue offensive et défensive entre l'empereur, l'Angleterre, la Hollande, l'électeur palatin, ceux de Brandebourg et de Hanovre, et le duc de Zell. Les contractants s'engageaient :

1° A reprendre les Pays-Bas espagnols, et à y rétablir la *barrière;*

2° A reconquérir le Milanais, fief de l'empire, les royaumes de Naples et de Sicile, avec les îles de la Méditerranée qui en dépendent, et les ports de Toscane; tous ces territoires étant indispensables pour assurer la sûreté des provinces héréditaires de Sa Majesté impériale, et utiles pour la navigation et le commerce des sujets anglais et hollandais;

3° A s'emparer de toutes les possessions espagnoles dans les Indes, et à les partager;

4° A continuer la guerre jusqu'à ce que satisfaction juste et raisonnable fût donnée à l'empereur, au roi d'Angleterre et aux Etats-généraux sur tous leurs griefs;

5° A assurer, par tous les moyens, la séparation des deux couronnes de France et d'Espagne, la sûreté de tous les royaumes et pays appartenant aux

successions ouvertes par la mort des sujets de Louis XIV accueillis par les Provinces-Unies après la Révocation. Ainsi, quelle immense quantité de numéraire cet acte d'intolérance fit sortir du royaume !

signataires du présent acte, et l'exclusion du commerce français des Indes espagnoles;

6° Tous les princes et Etats de l'Europe seraient invités à accéder à la présente convention;

7° Enfin, les hostilités une fois commencées, aucun des contractants ne pourrait se retirer sans se mettre en guerre avec les autres.

Les ratifications définitives de cette ligue eurent lieu à Loo le 7 septembre suivant. L'Angleterre et la Hollande, n'ayant pas encore complété leurs armements, reconnurent Philippe V comme puissance de fait, pour sauvegarder les intérêts de leur commerce, mais résolurent de pousser leurs préparatifs avec la plus grande vigueur, jusqu'au jour où elles seraient en mesure d'agir à ciel ouvert. Guillaume fut désigné d'une voix unanime pour diriger la coalition; il y consuma ses dernières forces. Une flotte anglo-batave fit voile immédiatement vers les Indes occidentales. Quarante-huit nouveaux navires de guerre, de soixante canons au moins, furent armés dans les ports de la République.

Les plans de campagne sur terre et sur mer furent aussitôt établis pour l'année suivante.

Les chambres anglaises, une fois entrées dans les vues de leur roi, y restèrent, après sa mort, jusqu'à la fin de 1711. Les Anglais finirent par porter le plus grand fardeau de cette alliance. Dès la deuxième année, ils donnèrent cinquante mille hommes au lieu de quarante mille; et il y eut même un moment où ils soudoyèrent, tant de leurs troupes que de celles de leurs alliés, jusqu'à deux cent mille soldats et

matelots combattants. Les Hollandais, au contraire, n'ont pas pu continuer toujours les mêmes efforts. La plupart des Etats secondaires, par des raisons semblables à celles énoncées plus haut, reconnurent provisoirement Philippe V, mais du bout des lèvres. L'empereur seul ne le reconnut pas. Du reste, toutes ces reconnaissances ne signifiaient rien, car chacun entra en campagne dès qu'il fut prêt. Guillaume devait, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées.

Jacques II mourut le 10 septembre 1701, à Saint-Germain, au milieu des splendeurs d'une hospitalité royale, conservant, jusqu'au dernier jour de sa vie, son esprit étroit, son aveuglement sur ses fautes, sa dévotion, sa colère contre des sujets rebelles, et l'espoir de reconquérir, par la valeur des autres, son trône perdu. — On assure qu'avant d'expirer, il remercia Dieu de l'avoir délivré du fardeau des biens terrestres, si son salut éternel était à ce prix; résignation tardive et peu méritoire; ses anciens sujets l'avaient devancé depuis bien des années, à cet égard, dans leurs sentiments de gratitude adressés pour le même bienfait à la Providence.

Dans un conseil extraordinaire tenu à cette occasion, le marquis de Torcy, rappelant la reconnaissance de Guillaume III par le traité de Ryswick, demanda qu'on restât fidèle à cet engagement; le duc de Beauvilliers, envisageant la question sous un point de vue plus élevé, représenta les désastres qu'entraînerait une magnanimité dangereuse, et s'apitoya sur les souffrances des peuples avec la cha-

leur qu'il apportait toujours à la défense de cette noble cause. Dans un mémoire rédigé avec la plus clairvoyante sincérité (conservé aux archives diplomatiques), le marquis de Torcy prouva, par des arguments péremptoires, que la reconnaissance des droits du prince de Galles était contraire à la foi des traités, à l'intérêt même de la maison de Bourbon, et envenimerait une situation déjà très-tendue. Louis, cédant à l'avis unanime de ses conseillers, décida qu'il ne reconnaîtrait pas le prince de Galles comme roi d'Angleterre. Mais quelques heures après, la veuve de Jacques vint se jeter à ses pieds, et il changea sa première décision. Jacques III, dès ce jour, reçut les honneurs royaux dont jouissait son père.

Ayant, ici même, Messieurs, protesté contre les attaques des détracteurs systématiques de Louis XIV, nous avons le droit de dire notre pensée sur tous ses actes. Quelque respect que nous inspire le droit héréditaire des rois, nous n'hésitons pas à blâmer cette ingérence dans les affaires d'une nation qui avait eu, nous avons pu le voir, mille raisons pour une de reprendre et d'affirmer sa liberté. Pour les courtisans de Saint-Germain, la reconnaissance de Jacques III fut un acte de magnanimité chevaleresque; mais les politiques s'émurent de cette imprudence. Quant au peuple anglais, il ne voulait à aucun prix redevenir la propriété inaliénable d'un maître despotique; et un maître choisi par le roi de France froissait, plus que tout autre, son légitime orgueil.

Guillaume, à cette nouvelle, renvoya brutalement le chargé d'affaires de France et rappela de Paris

son ambassadeur. L'Angleterre, remuée par ce patriotisme ombrageux dont elle subit l'excitation constante, ne fut plus dès lors que l'instrument docile de Guillaume qui, la tenant par sa fibre la plus sensible, profita de l'égarement où la passion jetait les deux chambres, et leur fit adopter d'enthousiasme toutes les mesures nécessaires pour commencer bientôt une lutte à outrance. Les Communes n'envoyèrent pas un héraut à leur ennemi pour lui déclarer la guerre, comme au moyen âge; mais, par le bill *d'attainder* porté contre Jacques III, Louis XIV reçut, comme gant de défi, la tête d'un Stuart.

Pendant que les troupes étaient encore dans leurs quartiers d'hiver, Guillaume, au moment où il allait étreindre son ennemi, mourut (4 mars 1702), léguant son âme à John Churchill, comte de Marlborough, et à Heinsius, nommé par son influence grand pensionnaire de Hollande. Ces deux hommes, en se réunissant au prince Eugène de Savoie, formèrent le redoutable triumvirat que nous verrons à l'œuvre dans notre prochaine conférence.

VILLARS ET MARLBOROUGH

MESSIEURS,

Les hommes dont je vais vous parler ont rempli de leur nom les quinze premières années du XVIIIe siècle. Ne vous effrayez point. Je ne vais pas vous faire un cours d'art militaire. J'élargirai la scène. Sans rien enlever à ces individualités illustres, je ne vous les montrerai pas uniquement sur les champs de bataille. Je donnerai pour cadre à leur image les événements dont ils sont, pour la postérité, la personnification vivante. Cette méthode, du reste, est rationnelle; car, pour enlever aux faits leur aridité, et les graver dans la mémoire, il faut les personnifier dans les noms des grands hommes, et s'initier par la pensée aux actes, aux vertus, aux triomphes et aux disgrâces des principaux acteurs de la tragédie humaine. — Enfin, je crayonnerai quelques silhouettes au-dessous de ces deux grandes figures.

I

Nous avons vu, dans la conférence précédente, les illusions de Louis XIV, à Saint-Germain, après le testament de Charles II. Philippe V, il est vrai, avait été immédiatement accepté par son nouveau royaume; et les adhésions de ses États d'outre-mer ne furent retardées que par l'éloignement de la métropole : mais on dut bientôt se préparer à la guerre.

L'année 1701 venait de s'ouvrir. Condé, Turenne, Luxembourg, Lionne, Colbert, Louvois étaient morts; Fénelon exilé dans son archevêché de Cambrai. Vauban ne devait plus paraître qu'une seule fois à la guerre, pour prendre Brissac, avant la disgrâce de ses dernières années. L'homme que ses contemporains ont nommé le Grand roi, et envers lequel nous sommes peut-être aujourd'hui trop sévères, avait alors soixante-deux ans. La marquise de Maintenon, que les mauvaises langues appelaient *madame de Maintenant*, était son conseil, et Chamillard son ministre. Un sentiment de lassitude pénétrait dans toute la nation, et disait, d'une façon claire aux politiques, confusément aux moins habiles, qu'après tant de succès il fallait s'arrêter sous peine d'éloigner la fortune, cette divinité capricieuse qui n'aime guère que la jeunesse. Le Trésor était obéré; on ne parvenait à le remplir que par des expédients déloyaux et vexatoires, ou par la création de charges ridicules, que les bourgeois achetaient pour anoblir

leur roture, après s'être enrichis dans des spéculations véreuses. Les bras manquaient à l'agriculture, de sorte qu'il y avait, tous les cinq ou six ans, une disette de grains, et quelquefois une famine. Louvois avait emporté dans la tombe le secret de sa puissante organisation militaire, et la sévérité de discipline qui fait vaincre. Les régiments étaient commandés, pour la plupart, par des jeunes gens sans expérience, ou par des officiers ayant acheté leurs grades, car la vénalité des charges n'a disparu de l'armée, comme de toutes les autres parties de notre organisation sociale, qu'en 1789; le trafic des grades entretenait l'industrie coupable des passe-volants. Les magasins étaient vides, faute d'argent, ou par suite de concussions.

Les plans de campagne s'élaboraient dans le salon de la favorite, cette femme énigmatique sur laquelle le jugement de la postérité est encore indécis. Un général, avant de livrer bataille, était obligé d'envoyer un courrier à Versailles, et au retour de ce courrier, il fallait souvent en expédier un autre pour annoncer qu'il était trop tard, ou qu'on avait été surpris. Le souvenir de Mme de Maintenon fait naître dans l'esprit une réflexion qui s'applique à tous les temps; c'est que c'est pour un pays un grand malheur de voir son roi subir l'influence d'une femme ambitieuse, vindicative et intolérante. Voilà quelle était la situation en 1702, lorsque commença cette guerre de la succession d'Espagne qui, pendant douze ans, ensanglanta nos frontières de Dunkerque à l'embouchure du Var, et même ébranla le trône.

Chamillard, conseiller au parlement, produit à la cour pour faire la partie du roi au billard, a laissé une réputation de suffisance et d'incapacité devenue proverbiale.

Trois hommes soulevèrent alors l'Europe contre nous, et formèrent le *Triumvirat de la coalition* : le prince Eugène de Savoie, le duc de Marlborough, et Heinsius, grand pensionnaire de Hollande.



Vers 1683, un jeune abbé se fit présenter à Louis XIV et lui demanda.... un régiment! C'était un petit-neveu du cardinal Mazarin, un fils du comte de Soissons, de la maison de Savoie-Carignan. Il portait alors, avec le petit collet, le nom d'abbé de Savoie. On rit beaucoup, et ce fut, pendant plusieurs jours, le thème des plaisanteries au petit lever et à l'Œil-de-bœuf. N'était-ce pas chose plaisante qu'un abbé qui demande un régiment? et un abbé bossu, car, avouons-le, il était un peu bossu. Ne fit-on pas bien de rire, et le grand roi n'eut-il pas raison? — Eh bien, on fit mal de rire, et le grand roi eu tort.

L'abbé de Savoie, tout meurtri des sarcasmes de Versailles, alla offrir ses services à l'Empereur. Il s'illustra bientôt à la tête des armées impériales, contre les Turcs d'abord, et ensuite contre la France qui l'avait repoussé. Louis XIV lui offrit, en 1695, le bâton de maréchal, une pension de 200,000 livres, et le gouvernement de Champagne; mais les tenta-

tives de séduction glissaient sur le cœur ulcéré de son ennemi comme la pluie sur une lame de verre. — C'est du prince Eugène de Savoie que je viens de parler. Quand, dans le langage historique, on dit simplement Eugène, c'est lui qu'on nomme. Né à Paris, le 18 octobre 1663, il mourut à Vienne le 20 avril 1736, emportant dans la tombe la fortune de l'Autriche. Le spirituel prince de Ligne a écrit sa vie.

John Churchill, comte, depuis duc de Marlborough, né le 24 juin 1650, à Ash, dans le comté de Devon, sortait d'une famille où la beauté, ainsi que les principes d'une morale facile, semblaient héréditaires. Sa sœur Arabella, ayant attiré les regards du duc d'York, ne fut pas cruelle, et avoua un enfant qui fut plus tard le maréchal de Berwick. La faveur de la sœur rejaillit sur le frère, que le duc d'York nomma, dès l'âge de seize ans, enseigne dans les gardes. Il fit ses premières campagnes sous Turenne, comme volontaire. C'était alors l'usage, en Angleterre, en Allemagne et en France, qui la première en donna l'exemple, que les jeunes gentilshommes allassent faire leur apprentissage des armes chez une nation étrangère, lorsqu'ils ne pouvaient pas s'y instruire dans leur patrie. Le vulgaire ne vit dans le jeune officier qu'un subalterne brillant, ainsi que l'atteste le nom de *bel Anglais* qu'on lui donna : mais le vicomte de Turenne, observateur attentif et plus compétent, jugea que le bel Anglais serait un jour illustre. — Lorsque César, adolescent et à peine décoré du laticlave, se montrait en public avec une parure efféminée, une ceinture flottante, des che-

veux artistement arrangés, et qu'il se grattait la tête du bout du doigt suivant la mode grecque, Sylla sut le deviner et dit : « Qu'il voyait dans cet enfant plusieurs Marius. »

Churchill resta jusqu'en 1677 sous les drapeaux français, où il mérita plus d'une fois les éloges de Turenne. Il fit, en épousant Sarah Jennings, favorite de la princesse Anne Stuart, un mariage d'amour et d'ambition à la fois, car Sarah était d'une beauté remarquable, et Anne devait régner un jour. Cette famille sans scrupules allait ainsi à la fortune par toutes les voies. Quant à ses liaisons politiques, John Churchill n'avait d'autre règle que l'intérêt, trempant dans toutes les intrigues, briguant les faveurs de tous les partis, les servant et les délaissant suivant leurs chances de triomphe ou de ruine; flatteur de Guillaume III, après avoir été un des premiers transfuges qui abandonnèrent Jacques II. Le nouveau roi, appréciant sa vraie valeur sous ces faiblesses, voulut se l'attacher à tout prix, le créa comte, et lui donna un commandement considérable en Irlande. Envoyé plus tard dans les Pays-Bas, il y fit pressentir, par sa victoire de Walcour, qu'il devait égaler les plus grands hommes de guerre de son temps et en éclipser plusieurs. La prison l'attendait à son retour pour quelques intrigues jacobites; mais cette privation momentanée de sa liberté lui valut une sortie triomphale de la Tour, avec le poste envié de gouverneur du duc de Glocester. A la fin de 1702, il fut envoyé dans les Pays-Bas, où les généraux français apprirent bientôt à le redouter.

Au dire de ses compatriotes eux-mêmes, l'intégrité administrative ne fut pas au nombre de ses vertus; mais le gouvernement anglais, en raison de ses victoires, ferma les yeux, pendant toute la durée de la guerre, sur ses profits illicites : indulgence qui pourrait étonner, si on ne se rappelait pas que les chambres anglaises de cette époque trouvaient le moyen d'allier le patriotisme à la corruption parlementaire.

Il nous reste à faire connaître le troisième membre du *Triumvirat*.

En 1679, un homme, portant le costume sévère des magistrats hollandais, fut introduit, après une longue attente, dans le cabinet du marquis de Louvois. L'audience dura quelques minutes à peine. L'homme au manteau noir sortit avec le visage bouleversé, jurant à la France une haine mortelle; il venait d'être menacé de la Bastille. Ce personnage partit aussitôt pour aller raconter au stathouder, qui l'avait envoyé, l'injure faite à son double caractère d'étranger et d'ambassadeur. On le nommait Heinsius. Guillaume III, espérant revivre en lui, le fit nommer grand pensionnaire. Réélu cinq fois, il conserva ses fonctions pendant trente ans. On lui donna aussi les sceaux pour compléter son pouvoir. Son but unique et constant fut de venger les Hollandais de l'invasion française. Barneweldt et Jean de Witt n'avaient été que les magistrats d'un peuple libre. Heinsius, tout en conservant les dehors de l'égalité républicaine et la simplicité apparente nécessaire pour voiler ses desseins personnels aux yeux d'un peuple de citoyens, fut réellement le

maître absolu et obéi de la Hollande, dont il épuisa le sang et les trésors, pour rendre à Louis XIV, avec usure, les humiliations de 1672. Eugène et Marlborough allaient souvent à La Haye pour conférer avec leur collègue du triumvirat. Ces trois hommes se réjouissaient ensemble de la campagne qui venait de finir, et combinaient le plan d'une autre avec leurs ressources immenses, l'approbation assurée de leurs souverains et le génie de la haine. Ils maintinrent ainsi, pendant dix ans, la Grande alliance, tandis que Louis XIV, madame de Maintenon et Chamillard succombaient sous le poids du double héritage de Colbert et de Louvois. — Le magistrat républicain, plus d'une fois, fit attendre Eugène et Marlborough pendant deux heures avant de leur donner audience : et ces hommes impétueux attendaient patiemment, se prêtant au secret dessein du grand pensionnaire, qui assurait ainsi le prestige de la puissance hollandaise pour lui maintenir la direction au moins apparente de la coalition, à laquelle ce maître impérieux prodigua l'or et le sang de ses concitoyens, j'allais dire de ses sujets. L'Anglais et l'Autrichien arrivaient radieux, après Blenheim, après Ramillies, après Oudenarde, et là, évoquant avec leur implacable allié l'ombre de Guillaume d'Orange, remuaient l'Europe pour abaisser Louis XIV, et refouler la France dans les limites qui entravaient son essor cent ans auparavant, après la paix de Vervins.

II

Le premier coup de fusil fut tiré par les impériaux, dans la nuit du 8 au 9 juillet 1701, à Carpi sur la Secchia. L'empereur, aussitôt après l'acceptation du testament de Charles II, avait envoyé sur les confins de l'État de Venise, entre Trente et Rovérédo, 19,000 fantassins et 10,000 cavaliers sous les ordres du prince Eugène de Savoie, à qui on opposa 35,000 hommes et Catinat.

Eugène, depuis sa glorieuse désobéissance de Zenta, où il engagea la bataille et vainquit, malgré le conseil aulique, avait été autorisé à suivre ses inspirations. Catinat, au contraire, bridé par les ordres de Versailles, atteint par la vieillesse et abattu par une douleur de famille (la mort d'un frère), était devenu timide. Les résultats de ces deux situations ne se firent pas attendre.

Pendant que le vieux maréchal tâtonne, expédie et attend des courriers, ose à peine se mouvoir dans ses lisières, pâlit sur ses cartes et fait des réflexions philosophiques, son adversaire, dans l'ardeur de l'âge, libre de toute tutelle, et sûr du secret de ses plans qu'il n'est obligé de divulguer à personne, passe sur les terres de Venise, se souciant peu de violer la neutralité de cette république, et descend l'Adige. Dérobant sa marche à Catinat qui, de Rivoli,

braque son télescope dans toutes les directions, il menace à la fois tout le fleuve, de Rovérédo à la mer, et passe l'Adige à Castelbaldo, le 15 juin; surprend à Carpi 6,000 hommes qu'il culbute dans le Canal-Blanc, passe le canal, remonte l'Adige et franchit le Mincio, le 28 juillet, au-dessous de Peschiera, sous les yeux des Français; se dirige sur Desenzano et Lonato, occupe Brescia et insulte le Milanais. Catinat laissa l'ennemi faire soixante lieues sans l'inquiéter. Malgré tout ce qu'ont pu imaginer ses amis pour sa défense, il est certain qu'il montra, comme dit le baron de Carelscroon, *une vigilance trop petite et une circonspection trop grande*. Le roi lui écrivit une lettre très-dure, lui ôta son commandement, et le remplaça par le maréchal de Villeroi, qui, à peine arrivé, se fit battre à Chiari et prendre dans Crémone (2 février 1702). — Les impériaux, malheureusement, devaient nous le rendre.

Les aventures galantes, les victoires de carrousel, valurent au duc de Villeroi le bâton de maréchal, en 1694. Il commença par assister, inactif avec 100,000 hommes, à la prise de Namur sur Boufflers, par Guillaume. Battu à Chiari, pris à Crémone dans son lit, battu encore à Ramillies, il fut justement criblé d'épigrammes et berné par les chansonniers. On trouve dans toutes les biographies un mot de lui, que je n'ose reproduire à cause de sa crudité, sur la manière de se comporter avec les ministres. Il poussa jusqu'aux limites extrêmes la forfanterie du matamore et la servilité du courtisan. On a fait sur lui mille couplets satiriques. A ceux qui suivirent la

prise de Namur, on mit ce refrain, cité par La Harpe comme un modèle du genre :

Villeroi, Villeroi,
A fort bien servi le Roi.....
Guillaume.

Jugez si on dut l'épargner après sa mésaventure de Crémone :

. . . .
Villeroi, grand général,
Grand général en peinture,
Iroit au feu comme au bal,
S'il ne craignoit la brûlure.

. . . .
Si jadis pour sauver la France des Anglois
Il lui fallut une pucelle,
On doit tout attendre de celle
Qu'à ses côtés a Villeroi.

Villeroi, grand prince Eugène,
Vous fait lever le matin;
Pâris fit moins de chemin
Pour prendre la belle Hélène.
On vous l'auroit envoyé,
Sans vous donner tant de peine,
On vous l'auroit envoyé,
Si vous l'aviez demandé.

*
* *

Enfin, la fortune de la France suscita Villars.

Louis-Hector, duc de Villars, pair de France et maréchal-général, prince de Martigues, marquis de la Nocle, commandeur des Ordres du roi, grand d'Espagne de première classe, chevalier de la Toison d'or, membre de l'Académie française, etc., naquit à Moulins en Bourbonnais en 1653, non d'une famille obscure comme l'ont dit ses envieux, mais d'une maison noble dès le xve siècle. L'énumération de ses principaux titres n'ajoute rien à sa gloire; mais j'ai cru devoir les rappeler à cause de l'éclat qu'il a fait rejaillir sur eux en les portant.

Il entra dans le monde sous les auspices de son père, lieutenant-général, homme d'un esprit distingué, que ses campagnes et ses nombreuses missions diplomatiques n'empêchèrent pas de devenir le héros d'une foule d'aventures auxquelles il dut le surnom d'Orondate, emprunté à un des romans de chevalerie dont raffolaient alors la cour et la ville. Ce Villars-Orondate, prié par le duc de Nemours de lui servir de second dans son duel avec M. de Beaufort, ayant mis l'épée à la main pour passer le temps, croisa le fer avec le comte d'Héricourt, aimable gentilhomme contre lequel il n'avait aucun motif d'inimitié, et le tua raide. Pour les *raffinés* de cette époque, se battre afin d'obtenir réparation d'une injure, était chose si simple, si terre-à-terre, qu'on n'en parlait pas; mais aller sur le terrain *pour rien, pour le plaisir,* c'était la poésie de l'épée. Un jeune gentilhomme, que Victor Hugo a mis en scène dans son beau drame de *Marion*

Delorme, nous donne une idée de ce qu'était alors la fureur des duels, et des causes futiles qui ensanglantaient le *Pré aux Clercs* :

. . . .
Gorde avec Margaillan pour l'heure qu'il était;
D'Humière avec Gondi pour le pas à l'église;
Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise,
A propos du pari d'un cheval contre un chien.
Enfin Caussade avec Latournelle..... pour rien,
Pour le plaisir, Caussade a tué Latournelle.

*
* *

La marquise mère du maréchal, fille du maréchal de Bellefonds, pendant que son mari était ambassadeur à Madrid, écrivit à madame de Sévigné un grand nombre de lettres dont plusieurs existent encore, et qui portent l'empréinte d'un esprit original et cultivé. Une de ses sœurs, en religion Agnès de Jésus-Maria, supérieure du couvent des Carmélites de Paris, mérita d'être louée par Bossuet. La maison de Villars a donné cinq archevêques au siége de Vienne. Il est rare, a dit un observateur du cœur humain, que le génie soit isolé dans une famille; il montre presque toujours des germes, avant d'y faire éclore un fruit consommé.

Le jeune Hector, on le voit, était de bonne race. On le trouve, pendant soixante ans, partout où l'on tire un coup de fusil, fantassin ou cavalier, général ou soldat, le premier toujours. Élève de Condé, de

Luxembourg et de Vauban, il transmit à ses successeurs des leçons qui malheureusement ne furent pas suivies. Stratégiste comme Turenne, il fut maître dans l'art de la diplomatie. De 1700 à 1734, sa voix a l'autorité du siècle qui vient de finir, et dont les hautes traditions ne vivent plus qu'en lui seul. Plein de lui-même, il ne connaît pas la modestie, et on lui reproche une ostentation un peu théâtrale; mais il tient toujours au-delà de ce qu'il a promis. Peut-être ne vit-il pas d'un œil assez indifférent les parts de prise que lui assignaient les lois de la guerre; mais sa lettre à l'électeur de Bavière, après l'occupation d'Inspruck, n'est qu'une spirituelle boutade, et non un indice de cupidité[1].

Le simple récit de sa vie est une épopée. On eût dit de lui, plus justement encore que du prince de Condé : « Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires. Leurs seules actions les peuvent louer : toute autre louange languit auprès des grands noms. »



Je me trouve en ce moment, Messieurs, aux prises avec des difficultés de plus d'un genre; d'abord,

1. « Il me semble qu'il y a un trésor à Inspruck; que V. A. Électorale m'en donne quelque chose, mais de bon. Je ne veux pas de curiosités, comme quelques peaux de bêtes extraordinaires, de ces épées qui ont coupé cinq cents têtes : je voudrais quelques beaux rubis des anciens ducs d'Autriche; on dit qu'ils en étaient curieux. Par exemple, le chevalier de Tressemanes m'apprend qu'il y a je ne

parce que le sujet que j'ai choisi est bien vaste pour la brièveté de cette séance, *fugit hora brevis!* et ensuite parce que des récits de batailles ne seraient pas ici à leur place. Je vais tâcher de concilier ces exigences diverses, en me bornant aux faits saillants, et aux appréciations d'ensemble nécessaires pour compléter l'idée que nous avons à nous faire de nos deux héros.

Le 14 août 1702, sur le champ de bataille de Friedlingen, Villars fut proclamé maréchal de France par ses soldats, lettre de change sublime tirée sur Louis XIV, qui s'empressa d'y faire honneur. — Le nouveau maréchal, après avoir chassé l'ennemi de l'Alsace et de tous les postes qu'il occupait sur la Sarre, fit prendre Nancy par le comte de Tallard. Ayant ensuite assuré les quartiers d'hiver de son armée, il partit pour Versailles où l'attendait une ovation, et où il embrassa un fils que Dieu venait de lui donner, afin de compléter son bonheur par les joies du foyer domestique.

La campagne de 1703 fait encore aujourd'hui l'admiration des hommes de guerre. Villars, dès le 13 janvier, quitta Paris, avec l'intention bien arrêtée d'aller dicter la paix à Vienne : car, dans sa pensée, son quartier-général du Rhin n'était que la première étape de la route qui devait le conduire au cœur de

sais combien de belles statues d'argent des empereurs; je supplie très-humblement Votre Altesse que, dans la part qu'elle voudra bien me faire, il y ait plutôt de ces statues que quelques gros lézards ou crocodiles..... J'espère que le général Wolfrendorf ne refusera pas une rasade à la santé de Votre Altesse. »

l'Allemagne, en profitant de la lutte qui allait embraser l'Europe centrale depuis les Alpes jusqu'à la Theiss et aux Karpathes. Le général et les soldats de Friedlingen étaient impatients de se revoir, et le jour de leur réunion fut une fête pour tous. Le maréchal, avec cette haute familiarité dont le duc de Vendôme et lui possédaient seuls le secret, dissipa la tristesse qu'imprimaient aux quartiers d'hiver la rigueur de la saison, la pénurie des magasins, le délabrement des habits et l'insuffisance des armes. Au bout de peu de jours, les soldats ne s'abordèrent plus qu'en s'adressant cette question : Eh bien! quand partons-nous? — Bientôt, ce bruit se répandit dans tous les cantonnements : On part demain! — Quelques esprits timides firent observer que l'arsenal de Strasbourg n'avait pas envoyé les fusils qu'on attendait, et que les canons manquaient; le maréchal répondit : *J'en prendrai.*

Le 12 février, à la pointe du jour, l'armée s'ébranla sur deux colonnes, au cri de Vive le roi! et passa le Rhin sur les ponts d'Huningue et de Neubourg. On ne savait où on allait, mais la confiance était dans tous les cœurs et sur tous les visages, car on suivait l'heureux capitaine qui fut, avant Masséna, *l'Enfant chéri de la victoire*. Les têtes de colonnes se dirigèrent d'abord vers les gorges des montagnes Noires, où les soldats brûlaient de s'engager pour y trouver les glorieuses péripéties dont l'espoir échauffait leur imagination, d'après les récits de quelques-uns de leurs camarades pendant les veillées du bivouac. Mais tout à coup le maréchal se rabat sur la

Kintzig et sur le Rhin, prend à l'ennemi les fusils et les canons qui lui manquent, et, suppléant par l'audace aux ingénieurs qu'on ne lui a pas donnés, emporte Kehl le 10 mars. Pendant le siége de cette place, une des plus fortes de l'Europe à cette époque, il ne quitta presque pas la tranchée. — Il n'est pas nécessaire, lui disaient les ingénieurs, qu'un maréchal de France s'expose ainsi. — « *Non, leur répondait-il, mais avouez que cela ne fait pas mal.* » — Aussitôt après la prise de Kehl, il laisse Tallard sur le Rhin avec les forces nécessaires pour contenir le prince de Bade, va droit aux montagnes Noires, disperse tout ce qui tente de l'arrêter, et, du haut des crêtes du bassin du Rhin, tombe comme une avalanche avec cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons dans la vallée du Danube, à Ehingen, où ses soldats fraternisent avec les Bavarois. Quelques jours après, il gagnait la bataille d'Hochstædt, et la route de Vienne était ouverte ! Si l'étendard de saint Louis n'alla pas, un siècle d'avance, reconnaître, au cœur de l'Allemagne, la place où devaient planer plus tard les aigles françaises, il ne faut pas en accuser Villars, mais l'électeur de Bavière, notre mobile allié, dont les irrésolutions et la légèreté firent échouer un plan admirable. Aucune campagne de Turenne, le grand stratégiste, ne fut mieux préparée. Condé ne montra jamais une rapidité plus foudroyante. Voilà le héros qui gagna dix batailles, prit cinquante villes, pacifia les Cévennes, représenta pendant plusieurs années la France à Vienne avec une habileté loyale qui devrait être toujours

la règle de la diplomatie, donna plus d'une fois à Louis XIV des conseils pleins de sagesse, et, à l'âge de quatre-vingts ans, conquit le Milanais.

Son esprit était brillant, mais souvent d'une tournure bizarre. Le vainqueur de Friedlingen, on est tenté de le croire, dédaignait la plume, et écrivait avec la pointe de son épée. Voici une de ses lettres à l'électeur de Bavière. « Monseigneur, vous venez de prendre Neubourg. Deux mille hommes tués ou prisonniers! Je reconnais le vainqueur de Belgrade, celui qui a passé la Sarre devant des armées formidables. Vous en passerez bien d'autres, et de cette affaire-ci, Monseigneur, il faut que vous partagiez l'empire, et que je sois connétable..... Bonnes batailles, beaux opéras, bien se battre, bien se réjouir..... Voici une lettre bien extraordinaire; mais j'avoue que je suis transporté du succès de Neubourg..... »

Pour admirer, sous un autre point de vue, l'esprit de ce personnage si grand et si singulier, ouvrez ses Mémoires; vous y trouverez, avec des maximes de guerre très-sages, les vues les plus hautes sur les événements et les hommes; et tout cela est écrit dans un style qui sent la poudre. — Cette odeur de poudre n'effaroucha pas l'Académie française, qui tint à honneur d'appeler dans son sein un guerrier qui ne suivit pas toujours les traditions cicéroniennes. — Respectons les choix de l'Académie, en nous rappelant que, de nos jours, un de ses élus a pu lui dire : « Messieurs, ma reconnaissance est extrême, car vos suffrages se sont égarés sur un homme qui ne sait

ni lire ni écrire. » — Ce récipiendaire modeste se nommait Berryer.

Pendant que Villars, en 1704, apaisait l'agitation des Cévennes, avec une habileté conciliante que nous devons admirer autant que son génie militaire, le duc de Marlborough exécutait, de la Meuse au Danube, une des plus belles marches stratégiques connues, et faisait subir à nos malheureux soldats le désastre de Blenheim, qui fut pour Louis XIV l'expiation de ses longues prospérités. A Vienne, à Londres et à La Haye, la joie alla jusqu'au délire. Marlborough fut acclamé, sur les bords de la Tamise, avec l'enthousiasme qui accueillit plus tard Nelson et Wellington : il reçut des dons immenses, entre autres le château de Blenheim, habité aujourd'hui par ses descendants. L'empereur le fit prince de Mindelheim. Addison et Congrève lui dédièrent des odes pindariques. Le duc actuel figure parmi les pairs d'Angleterre sous les noms de George Spencer Churchill, duc de Marlborough, marquis de Blandford, comte de Sunderland, baron de Wormleighton, etc. Ses armes portent cette devise : *Fidèle, mais malheureux*. Le château de Blenheim est à vingt lieues de Londres. On trouve le texte complet de la chanson populaire, avec une curieuse notice, dans le recueil de Dumersan et de Noël Ségur : *Mort et convoi de l'invincible Malbrouck !* Il eût été mieux de ne pas faire une chanson, et de prendre à Blenheim un ordre plus habile, indiqué du reste par la configuration naturelle du champ de bataille.

III

Reportons-nous à l'année 1709. Puisque j'ai évoqué devant vous, Messieurs, Villars, Marlborough et Eugène, il faut pourtant vous les faire voir au feu. Quand j'ai dit, en commençant, que je ne parlerais pas de batailles, c'était un piége..... Je vous ai trompés, car je vous ai insensiblement amenés à Malplaquet. En guerre! Le canon retentit. Ce nom de Malplaquet ne rappelle qu'un désastre à ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement notre histoire; mais ce fut une des plus glorieuses journées de nos annales. Si je ne parviens pas à vous intéresser, ce ne sera point la faute du sujet, mais la mienne.

Jamais on ne commença une campagne dans des circonstances plus défavorables. Villars, en arrivant, ne trouva que 60,000 hommes, presque tous de nouvelle levée, à peine armés et équipés, vêtus de guenilles, et à qui même le pain du jour manquait souvent. Il écrivait au ministre : « Imaginez-vous « l'horreur de voir une armée sans pain! Il n'a été « délivré aujourd'hui que le soir, et encore fort tard. « Hier, pour donner du pain aux brigades que je « faisais marcher, j'ai fait jeûner celles qui res« taient. » — Les soldats, maigres à faire peur, montraient une résignation admirable, et disaient : « Monsieur le maréchal a raison, il faut souffrir quelquefois. » — La plupart des officiers subalternes

n'étaient guère plus heureux. On a retenu cette supplique touchante : *Nous vous demandons du pain parce qu'il en faut pour vivre; du reste, nous nous passerons d'habits et de chemises.*

Les ennemis, au contraire, avaient 130,000 hommes avec leurs subsistances assurées pour longtemps. Aussi espéraient-ils écraser la petite armée française, brûler Aire et Saint-Venant, marcher de là sur Boulogne, ravager la Picardie et insulter Paris. Quelques officiers généraux osèrent proposer de se retirer derrière la Scarpe! Mais le maréchal fit si bonne contenance qu'il força les coalisés à s'arrêter, pour le moment, au siége de Tournay, qui, par la faiblesse de son gouverneur, capitula le 3 septembre. Il s'agit alors d'empêcher l'investissement de Mons. Villars, dans ce but, se porta entre la Scarpe et l'Escaut, pour couvrir Douai, Valenciennes et Condé. Ensuite, ne pouvant arriver à temps sur les bords de la Trouille, qui défendait Mons du côté du sud, et n'étant pas assez fort pour risquer une bataille sur un point si avancé, il se replia le 6 sur Quiévrain. Le 7, les alliés franchirent la Trouille, et prirent position entre Mons et les Français. Villars, a-t-on dit, aurait pu s'opposer au passage de la Haisne et de la Trouille, et ne pas reculer jusqu'à Quiévrain; mais l'infériorité numérique, et la crainte de manquer à chaque instant de subsistances, exigeaient de lui une circonspection extrême. On a parlé de dissentiments entre Villars et Boufflers, il n'y en eut point. Dans notre pays, où les susceptibilités individuelles ont produit souvent, avouons-le, de si

fâcheuses conséquences, on ne peut trop rappeler que Boufflers, beaucoup plus ancien d'âge et de grade, avait demandé à servir sous son illustre collègue, et qu'il le fit avec une abnégation romaine. Une fois seulement, on alla prendre l'ordre chez lui pour lui rendre hommage; Villars ensuite, tout en entourant de respectueux égards celui qui l'avait précédé dans la carrière des honneurs, exerça sans conteste le commandement.

Les Français, dans la nuit du 8 au 9 septembre 1709, gagnèrent Malplaquet, situé au fond d'une trouée qui débouche dans la plaine de Mons, entre les bois de la Lainière et de Jansart au sud, et les bois de Sars au nord [1]. Le 9, à dix heures du matin, l'armée commença son déploiement, et occupa les têtes des bois situés entre la chaussée de Bavay et Trieux. Les ennemis s'approchèrent à la portée du fusil; de part et d'autre, on se saisit des postes les plus convenables. A onze heures, on engagea une canonnade qui dura jusqu'à la nuit, mais sans en venir aux mains autrement que dans des escarmouches, où déjà on perdit du monde.

La journée du 10 fut employée à se canonner encore, et à terminer les dispositions de combat. Les ennemis attendant de Tournay trente-cinq bataillons, Villars compléta ses moyens de défense, et, en faisant travailler même la cavalerie, couvrit tout son front d'abattis et de retranchements, avec des canons dans les embrasures. Le 11 au matin, on se

1. Voir la carte du général Pelet.

trouva prêt des deux côtés; un épais brouillard empêcha d'engager l'action.

La droite (Boufflers) touchait au bois de la Lainière. La gauche (Villars), couverte par la forêt de Sars, occupait les hameaux de la Folie et de la Chaussée. Le quartier général à Malplaquet, avec quelques bataillons et de l'artillerie. Quant à la grande trouée, c'était tout ensemble, dit Carelscroon, « une espèce de gueule infernale, un gouffre de « feu, de soufre et de salpêtre, d'où il ne semblait « pas qu'on pût approcher sans périr. » Les Français, ainsi postés, attendirent. Ce fut un grand acte d'habileté de se faire attaquer dans une position pareille.

Les ennemis étaient entre Sars et le bois de la Lainière. La droite (Eugène) s'étendait de Sars à Blaregnies, où le prince avait son quartier général. Leur centre (Marlborough) tenait l'espace compris entre Blaregnies et Aulnoit. Le comte de Tilly, avec ses Hollandais, formait la gauche, vers le bois de la Lainière.

Nous avions 90,000 hommes et 80 canons; en face de nous, 120,000 soldats aguerris et 120 pièces. Jamais on n'avait vu se heurter dans un si étroit espace des masses si considérables, animées d'une pareille ardeur, et avec des moyens de destruction si formidables. A huit heures, le soleil dissipa les vapeurs brumeuses de l'atmosphère, et l'on put, d'un coup d'œil, embrasser les deux armées sortant des nuages, comme si une baguette magique eût tout à coup déchiré le rideau qui les séparait. Il y eut un

moment de silence solennel, puis l'on entendit bientôt une vive fusillade vers la gauche. Le prince Eugène de Savoie, avec sa témérité froide et clairvoyante, commençait l'attaque, soupçonnant avec raison un point vulnérable de ce côté.

Nos soldats, qui venaient de recevoir le pain dont ils manquaient depuis la veille, en jetèrent une partie pour courir à leurs rangs. Quarante pièces de canon, dirigées contre notre centre, secondaient le prince par une pluie de mitraille. Les nôtres répondirent avec une grande énergie, et eurent longtemps l'avantage. Les ennemis, néanmoins, au bout de deux heures, parvinrent à forcer le bois. Eugène, atteint d'une balle à la tête, poussa son cheval encore plus près du feu, et répondit à ceux qui l'engageaient à se faire panser : « *Cela se fera bien ce soir*. »

L'attaque contre notre droite, commencée vers neuf heures, fut plus longue et plus sanglante encore, notre position étant très-forte, et les Hollandais n'ayant pas reçu vingt bataillons qu'ils attendaient de Tournay. Le prince frison de Nassau vint se briser contre un triple étage de canons, et y fit écharper la fleur de l'infanterie des États. Mais cet avantage ne nous servit de rien ; car Eugène, pendant que nous nous applaudissions de ce succès inutile, forçait le bois du Temple, s'assurait que les taillis de Sars étaient praticables à l'infanterie (nous avions négligé ce point), tombait hardiment sur les hameaux de la Folie et de la Chaussée, presque sans défense. Villars y accourt, avec une partie

de ses troupes du centre, qu'il dégarnit dans ce but, et anime ses soldats de la voix et du geste, sous un feu destructeur. Il était là, portant sur sa belle figure les qualités de son âme guerrière, souriant aux sons de *la musique de Charles XII*[1], lorsque, les alliés commençant à plier, on le voit chanceler sur son cheval et tomber. Il avait le genou fracassé par une balle. Il veut rester, mais ses forces trahissent son courage. Il s'évanouit à plusieurs reprises, et on est obligé de l'emporter sur un brancard. Tout ce qu'il peut faire avant qu'on l'enlève, est de donner aux carabiniers l'ordre de charger. Ces cavaliers d'élite vengent bravement leur général, dont la mâle physionomie exprime moins la douleur de sa blessure que celle d'être emporté dans un moment pareil; mais ils ne peuvent arrêter les flots d'hommes qui s'accumulent devant eux, ni empêcher la conquête du bois de Sars.

Marlborough, la tête froide (cool head) comme toujours, sachant notre centre dégarni, porte sur ce point tout ce qui obéit à sa voix, jusqu'à son dernier homme. La maison du roi fait là des prodiges, et donne l'exemple à nos miliciens qui, la plupart, n'ont fait leur noviciat de la guerre que dans les deux journées précédentes. Boufflers lui-même conduit plusieurs charges, en se servant de son épée comme un simple mousquetaire. Une horrible mêlée s'engage. Il s'établit, suivant des chances longtemps

1. On sait que Charles XII, lorsqu'il entendit pour la première fois siffler des balles, dit aux officiers qui l'entouraient : « Je ne veux pas à l'avenir d'autre musique. »



incertaines, un flux et un reflux d'hommes serrés les uns contre les autres qui se prennent corps à corps, et de chevaux qui, en hennissant, partagent l'ivresse du combat. Le succès reste aux masses profondes que nous avons criblées de boulets et de balles, et la cavalerie alliée débouche enfin dans la plaine en arrière de Malplaquet, suivie par les Ecossais dont la course agile lutte de vitesse avec les chevaux. Le prince héréditaire de Hesse, avec trente escadrons, se jette sur sa gauche, prend à revers l'infanterie de notre droite, et la refoule en désordre dans les inextricables broussailles de la Lainière. Le prince de Nassau plante enfin de sa main le drapeau hollandais sur le troisième retranchement, objet de sa longue et tenace convoitise, qui n'est plus qu'un monceau de ruines fumantes : avantage chèrement acheté, car le terrain, qui fut le prix d'une lutte de six heures, était jonché de onze mille des siens, parmi lesquels cinq lieutenants-généraux. Le sort de la journée fut décidé par une batterie que les alliés établirent en dehors de la forêt de Sars, vers le bois du Griffon, et qui nous prit en flanc.

La plupart de nos postes fortifiés étant perdus, il ne restait plus aucun espoir de rétablir l'égalité du combat, et le maréchal de Boufflers ordonna la retraite. L'armée française alors se retira, mais avec la contenance fière du lion blessé, en faisant de fréquents retours offensifs ; abandonnant, il est vrai, le champ de bataille, et hors d'état de secourir Mons, mais ayant rétabli l'honneur de nos armes, s'étant battue avec une vaillance rare, ayant fait éprouver

à l'ennemi des pertes presque doubles des siennes. Le lendemain, ces longues lignes de retranchements, encombrées par des milliers de cadavres et de blessés dans le râle de l'agonie, présentaient un spectacle d'une splendide horreur.

En balançant les chiffres des diverses relations, les Français perdirent 12,000 tués ou blessés ; nos adversaires au moins 20,000. Les coalisés, ne l'oublions pas, avaient 30,000 hommes et 40 canons de plus que nous ; et Villars était blessé dès le début. Le héros du jour fut Eugène, qui devina le côté faible de notre position, et s'y porta résolûment. La bataille de Malplaquet, qui dura trois jours, valut mieux qu'une victoire de terrain ; ce fut une victoire morale. Le nom français reprit son éclat. Villars, du lit de douleur où il gisait, voulait qu'on recommençât le lendemain. Les troupes, pleines d'ardeur, ne demandaient pas mieux. Une prudence peut-être exagérée retint Boufflers. Le glorieux blessé aurait pu seul reprendre l'offensive.

L'infanterie se retira sur Heugnies et la Longueville, protégée par la cavalerie qui la couvrit en se déployant entre Bavay et Tesnière, et en occupant les ponts de l'Honneau. Le maréchal continua ensuite son mouvement de retraite, et rassembla tous les corps sur la Bonnelle, entre Le Quesnoy et Valenciennes, où on campa le soir même. — Notre centre ayant été percé, les deux moitiés de l'armée durent se retirer, pendant plusieurs heures, chacune de son côté, avant de pouvoir se rejoindre. Les ennemis, croyant à peine eux-mêmes à leur succès,

n'osèrent pas mettre le pied sur ces redoutables tronçons.

L'infanterie des Etats trouva là son tombeau. On aurait pu dire aux alliés : *Encore une victoire comme celle-là, et vous êtes perdus.* — Malplaquet restera, comme Waterloo, un de nos titres de gloire, car il est certain que, sans la blessure de Villars, la victoire nous serait revenue.

L'armée hollandaise comptait dans ses rangs trois régiments de réfugiés français, contre lesquels nous nous étions déjà heurtés en Piémont, lorsque Catinat y commandait, et ensuite à Oudenarde. La France expia cruellement, de toutes façons, la révocation de l'édit de Nantes [1].

IV

On fait, en étudiant la disgrâce du duc de Marlborough, une curieuse étude des fluctuations de l'opinion publique et des mœurs parlementaires de la Grande-Bretagne. Vous avez lu dans toutes les histoires comment, le parti de la paix ayant fini par prévaloir après la dissolution du parlement whig (Marlborough était soutenu par les whigs), les nouveaux ministres, pris parmi les tories, firent, à la fin

1. Voir, à la fin du volume, un résumé succinct de quelques autres faits militaires importants : Hochstædt (Blenheim), Ramillies, Turin, Oudenarde et Denain. Ces quelques pages ne seront pas sans intérêt pour ceux qui voudront prendre une vue générale de cette longue guerre.

de 1711, les premières ouvertures pacifiques, par l'entremise d'un abbé Gauthier qui habitait Londres depuis longues années, cumulant avec les fonctions du sacerdoce celles, un peu équivoques, de correspondant secret de Versailles. Le marquis de Torcy, dans ses mémoires, exprime en termes très-accentués la satisfaction produite par l'arrivée de l'abbé Gauthier; mais l'émotion du judicieox ministre lui fit vraiment trop oublier que nos ennemis n'étaient pas moins fatigués que nous d'une lutte si longue. Cette paix, les ministres tories la voulaient pour deux causes : d'abord, afin d'alléger leur pays des lourdes charges de la guerre, car les Anglais, en dix ans, avaient grevé leur dette publique de 60 millions de livres sterling; ensuite, pour suivre une marche autre que celle de leurs prédécesseurs, effet ordinaire de toutes les révolutions ministérielles.

Congrève, Addison, Prior, Parnell, Steele, Swift et Pope donnaient alors à la littérature anglaise un éclat que depuis elle n'a pas égalé. Ces esprits éminents prenaient tous une part plus ou moins active à la lutte politique. Congrève et Addison retrouvèrent, pour célébrer le vainqueur de Blenheim, la lyre de Pindare. Swift, le créateur de la presse périodique en Angleterre, se rangea dans le camp opposé, et fonda en 1710 *l'Examinateur*, qui fit à l'avide et ambitieux Marlborough une guerre de plume incessante et acerbe. Paul-Louis Courier ne désavouerait pas le pamphlet dans lequel le doyen de Saint-Patrick, avec son inimitable *humour*, oppose à la

cupidité du général anglais le désintéressement des triomphateurs romains. Un prêtre anglican, Schawerel, vint en aide aux pamphlétaires, en rappelant, dans des prédications véhémentes et fanatiques à Saint-Paul, les prérogatives de la couronne. Les tories, d'un autre côté, réveillaient parmi leurs concitoyens la jalousie contre l'armée, excitation toujours facile à soulever contre des troupes mercenaires. — En France, on n'aura jamais à déplorer une pareille rivalité. Estimons-nous heureux de vivre dans un pays où tout citoyen, au bruit du canon, devient soldat; et où le soldat se glorifie d'honorer les vertus civiques.

Aux raisons d'État se joignit, de la part de la reine Anne, l'impatience longtemps comprimée de secouer le joug de la duchesse de Marlborough, qui se perdit par ses impérieux caprices.

Pendant que des notes étaient échangées, des deux côtés du détroit, entre les cabinets de Versailles et de Saint-James, l'empereur Joseph Ier mourut, laissant l'Autriche, le sceptre impérial et ses prétentions sur l'Espagne à son frère l'archiduc Charles. La Grande alliance s'était formée afin d'empêcher les Bourbons de posséder à la fois la France, la péninsule ibérique, les Indes occidentales, la Lombardie, le Milanais, Naples et la Sicile. Or, l'équilibre continental se trouvait compromis d'une façon tout aussi grave si on laissait le sang d'Autriche acquérir la prépondérance refusée à la maison de de Bourbon. Les Anglais n'avaient donc plus aucun intérêt à continuer la guerre. La disgrâce des whigs

et de Marlborough était la conséquence inévitable de tout ce que nous venons de dire; le fameux verre d'eau répandu, *exprès ou non*, par Sarah Jennings sur la robe de lady Masham, n'y fut pour rien. Derrière les petites causes auxquelles on attribue, par amour de la singularité, les événements sérieux, il y en a toujours de grandes. Défiez-vous des gens qui ne voient partout que des jeux du sort.

***

La liaison de la reine Anne et de Sarah Jennings (duchesse de Marlborough) fut si exceptionnelle, qu'on nous pardonnera d'en parler encore. Elles furent élevées ensemble, et une étroite amitié les unit dès l'enfance, malgré des instincts, des goûts et des caractères très-différents. La froideur apparente de la princesse et sa taciturnité recélaient, sous leur enveloppe épaisse et molle, une âme sensible, ayant à la fois la faiblesse facile à subjuguer et l'entêtement qui persiste dans son choix, avec une foi aveugle aux dogmes et aux pratiques du culte anglican; tandis que Sarah, pleine de vivacité, presque rebelle à toute foi religieuse, toujours prête à céder aux élans de la tendresse ou de la haine, impressionnable et mobile à l'excès, subissant tour à tour les fluctuations morales les plus opposées, joignait à ce pêle-mêle de qualités et de défauts une ambition dévorante, une cupidité insatiable et un esprit dominateur: ses affections se manifestaient par des élans pas-

sionnés, et sa colère par des cris et des larmes. L'union intime de ces deux femmes, destinées par la nature à une antipathie réciproque, fut un caprice de deux cœurs rapprochés par accident, enchaînés par l'habitude, et où chacune apporta, dans le commerce de l'amitié, précisément ce qui manquait à l'autre.

Anne, ayant épousé un homme de goûts grossiers, et livré à l'intempérance, reporta vers son amie les sentiments refoulés par les déceptions conjugales. En outre, suivant quelques historiens, elle serait tombée parfois dans les excès qui avilirent son mari; et les égarements passagers de sa raison auraient fourni à l'ambitieuse Jennings les moyens de la dominer, ainsi que le prince George, comparable, sous certains rapports, à Claude ou à Vitellius. Enfin, toutes les barrières de la naissance et du rang n'existant plus entre la souveraine et la favorite, excepté dans les réunions publiques où l'étiquette les imposait, la princesse fit disparaître de leurs rapports le titre de *Royale Altesse*, plus tard celui de *Majesté*; voulant, comme signe d'égalité absolue entre deux sœurs, ne plus s'appeler elle-même que mistress Morley, et donnant à lady Churchill le nom de mistress Freeman. Hors des fêtes officielles de la cour, elles ne s'appelaient mutuellement que de ces noms enfantins, et n'en prirent jamais d'autre dans une correspondance qui, après avoir duré pendant vingt ans sur des sujets futiles, devint un jour si grave que sa cessation hâta la chute d'un ministère, et qu'il y a lieu de la noter comme un événement politique. Gardons-nous bien

d'exagérer, comme on l'a fait, la valeur de ces petits détails; mais on ne doit pas non plus les dédaigner, car ils eurent leur portée, médiocre sans doute, réelle pourtant dans une certaine mesure : les sources de la vérité sont multiples et cachées.

Les négociations ne firent pas rentrer les épées dans leurs fourreaux; mais la paix était dans l'air qu'on respirait, même sur le théâtre des combats. L'Angleterre ne parla plus de l'exil de Philippe V. Vendôme avait négocié pour ce prince à Villa-Viciosa, où le roi d'Espagne coucha, le soir, sur un lit ayant pour matelas et pour tentures les drapeaux enlevés pendant la journée aux Impériaux.

En 1711, à l'ouverture de la campagne, Eugène et Marlborough, avec un redoublement d'énergie inspiré par la crainte d'être bientôt séparés, voulaient, par un coup d'éclat, ramener la Grande-Bretagne dans la voie qu'elle désertait. Villars les battit partout. Marlborough, à son retour à Londres, à la fin de 1711, fut privé de tous ses emplois, et accusé de péculat. Un seul article de ces accusations, dit le marquis de Torcy dans ses mémoires, s'élevait à 420 mille livres sterling. Sa conscience troublée ne lui inspira pas, pour se défendre, un mot semblable à celui de Scipion. Il mit alors dans ses armes la devise que nous avons fait connaître plus haut. Après la paix d'Utrecht, il alla faire parade en Hollande, en Allemagne et dans sa principauté de Mindelheim, de sa gloire avilie. Une attaque d'apoplexie lui ôta l'intelligence le 8 juin 1716, et la vie le 17 juin 1722. Sa veuve dit un jour à Voltaire, qu'après avoir doté

ses quatre enfants, il lui restait, sans aucune grâce de la cour, 1,550 mille livres de rente. Il avait, cela est certain, détourné des sommes énormes, en retenant aux auxiliaires allemands une partie de leur solde, et en imposant aux fournisseurs de son armée des *dons volontaires*.

Ses partisans, pour l'absoudre, prétendent que sa longue illustration rachète la faute de ses dernières années, et lui appliquent ce vieil adage : ***Quos vult perdere Jupiter dementat***, Jupiter ôte la raison à ceux qu'il veut perdre. — Il n'est pas indigne de l'histoire de raconter qu'il aima passionnément, jusqu'à la fin de sa vie, cette belle Sarah qu'il avait certainement épousée par amour plus que par intérêt. Rappelons ce fait à l'honneur du plus ambitieux des hommes. Sarah, seule au monde, fut aimée par ce cœur insensible, et sut quelquefois s'en faire craindre.



Reportons maintenant nos regards vers l'Espagne, que l'archiduc Charles quitta, le 27 septembre 1711, sur un vaisseau anglais, pour se rendre à Vienne, disant aux Catalans qu'il reviendrait bientôt, et laissant sa femme dans Barcelone comme un otage de son prochain retour; mais il ne revint pas. La nouvelle impératrice ne tarda pas elle-même à partir pour le rejoindre. Charles d'Autriche, accueilli, à son débarquement près de Gênes, par des cris de vive Philippe V, n'en fut pas moins proclamé empe-

reur d'Allemagne à Francfort, le 12 octobre. Comme il n'y avait pas de roi des Romains, rien n'empêchait les électeurs de faire un autre choix; mais aucun prince, excepté lui, n'était alors assez puissant pour prétendre à la succession impériale. L'électeur de Saxe aurait eu peut-être cette prétention dans un autre temps; mais il était alors uniquement occupé à se raffermir sur le trône de Pologne, où la victoire des Russes à Pultawa venait de le replacer.

L'électeur de Mayence, archichancelier de l'empire, fit exclure de la diète les ducs de Bavière et de Cologne, en raison de leur défection à la cause germanique. Mais le collége imposa au nouveau souverain une *capitulation perpétuelle*, dont résultait le blâme implicite de la mesure prise, après la seconde bataille d'Hochstædt, par un simple décret impérial contre les deux princes. Il fut déclaré que la diète générale seule avait le droit de déposer les électeurs ou autres membres de l'empire. Cette *capitulation perpétuelle* contribua puissamment à la paix.

Eugène, revenu sur le Rhin pour peser sur les travaux de la diète, n'entreprit rien contre le maréchal d'Harcourt, qui était prêt à le bien recevoir.

Berwick, dans le sud-est, déploya l'habileté que nous lui connaissons. Il s'établit près de Barraux, entre l'Isère et les montagnes. Le duc de Savoie n'eut pas plus de bonheur que le comte de Thaun deux ans auparavant, et reprit, démoralisé par son insuccès, le chemin du mont Cenis, qui l'avait vu partir plein de confiance.

L'Espagne s'endormit sur les lauriers de Villa-

Viciosa, pendant que Vendôme allait chercher, dans un village de la Catalogne, les loisirs d'Anet qui ont obscurci sa gloire.

La France, qui croyait ne plus avoir de marine, éprouva un sentiment de surprise mêlé d'admiration, lorsqu'elle apprit, à la fin de 1711, la conquête de Rio-Janeiro par Duguay-Trouin. qui n'eut pas assez de vaisseaux pour rapporter le butin recueilli par ses matelots. Nos marins auraient pu faire de grandes choses pendant la guerre de la Succession, et lui donner une issue plus prompte et plus heureuse, si l'envieux et inhabile Pontchartrain n'eût pris à tâche d'anéantir l'œuvre de Colbert et de Louvois. Où étaient, en 1711, les cent quatre-vingt-seize navires de guerre qui, quarante ans auparavant, sortirent de Toulon, de Rochefort, de Brest, du Havre et de Dunkerque pour faire flotter sur toutes les mers du globe les drapeaux fleurdelisés portant cette devise : *Florebo quocumque ferar !* Les fastes de l'histoire conserveront le souvenir de Jean Bart et de Duguay-Trouin, ces rois de la mer, qui ont aspiré, comme Christophe Colomb, à compléter le globe. Les noms de ces hommes resteront comme les types de cette force d'âme qui n'a pour champ de bataille qu'un espace étroit, avec une gloire le plus souvent obscure et sans témoins, et un linceul dérobé aux pleurs de ceux qu'on aime, dans les abîmes sans fond de l'Océan.

*
* *

La reine Anne, lorsqu'elle ouvrit, le 18 décembre 1711, la session du parlement, manifesta son désir très-arrêté de terminer la guerre dans un bref délai. Cette déclaration souleva une tempête. Les whigs, dans la chambre haute, protestèrent d'avance, avec une animation inouïe, contre tout traité qui ne donnerait pas à la maison d'Autriche les territoires espagnols des deux mondes. La reine triompha de cette résistance en créant douze pairs. Dans les Communes, où la pensée du pays avait pénétré par des élections récentes, une majorité de cent vingt-six voix se prononça pour la paix. Eugène, Marlborough et le parti whig à l'agonie entreprirent en vain de provoquer à Londres une manifestation capable d'intimider leurs adversaires. La ville d'Utrecht fut désignée comme lieu de rendez-vous des plénipotentiaires chargés de pacifier l'Europe. Le roi choisit, pour le représenter, le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, déjà initiés à cette grande affaire, et qu'il voulut dédommager de leur mission ingrate à Gertruydenberg. On leur adjoignit Ménager, qui avait habilement négocié les préliminaires de Londres. L'Angleterre envoya l'évêque de Bristol et le comte de Strafford. L'empereur, tout en protestant, finit par désigner aussi des délégués, qui arrivèrent le 9 février. Les autres étaient réunis depuis vingt jours. Buys, le fougueux pensionnaire d'Amsterdam, dépositaire des pensées d'Heinsius, porta la parole pour la Hollande, et traversa la négociation par ses sophismes. Il se fit précéder par le bruit que les États armaient une flotte destinée à porter le duc de Ha-

novre sur les rives de la Grande-Bretagne, avec un nombreux corps de débarquement qui accomplirait une révolution semblable à celle de 1688, et moins pacifique. Mais tout cela s'en alla en fumée, comme les projets d'émeute du prince de Savoie et du parti whig.

Nous n'avons pas encore parlé des sacrifices faits par l'empereur depuis le commencement des hostilités. Léopold, Joseph Ier et Charles VI, appelés successivement à recueillir presque seuls tous les avantages de la guerre, en laissèrent peser tout le poids sur leurs alliés. Lord Saint-John le dit nettement en face au prince Eugène, à Londres, en 1712, et lui prouva que S. M. Impériale n'avait réellement augmenté ses troupes, depuis 1702, que d'un seul régiment de cavalerie. Du reste, ce n'était pas pour assurer la grandeur personnelle d'un prince autrichien que tant d'États avaient combattu, mais pour le maintien de l'équilibre européen, ainsi que la remarque en a été particulièrement faite à l'occasion de la mort de Joseph Ier. Charles VI n'était donc tenu à aucune gratitude, et les alliés ne pouvaient lui en demander, puisque leur intérêt seul les avait armés.

Les prétentions chimériques et les fureurs des Hollandais n'effrayaient plus, et l'on comptait que la Grande-Alliance serait bientôt forcée de suivre la voie tracée par l'Angleterre; mais le cours des conférences fut suspendu par les malheurs privés de la famille royale. — Le grand dauphin meurt; le duc et la duchesse de Bourgogne meurent; le duc de

Bretagne et le duc de Berry meurent! — Des bruits sinistres circulent, et l'on accuse le duc d'Orléans de faire servir à son ambition le poison des Borgia[1].

Lorsqu'on eut conduit à l'ossuaire de Saint-Denis toutes ces dépouilles royales, les travaux d'Utrecht furent repris. Le 3 avril, au milieu d'une conférence où l'on paraissait sur le point de s'entendre, les Anglais, après s'être parlé mutuellement à l'oreille, déclarèrent que Harley, arrivé de Londres la veille,

1. Presque tout ce qui restait du grand règne disparut vers cette époque. — Bossuet était mort en 1704; Vauban, disgracié, mourut en 1707; madame de Montespan, la même année, sans avoir pu adoucir le ressentiment de son mari; le maréchal de Noailles en 1708; le Père de La Chaise en 1709, après avoir passé trente-deux ans à absoudre, chaque matin, le roi de ses péchés de la veille (le Père Le Tellier, choisi aussi dans l'ordre des Jésuites, lui succéda); la duchesse de La Vallière, le maréchal de Joyeuse et Fléchier en 1710; le maréchal de Boufflers et le marquis de Feuquières en 1711; le maréchal de Catinat et le duc de Vendôme en 1712.

Le roi ne fut marié qu'une fois. La reine Marie-Thérèse lui donna six enfants, dont cinq moururent jeunes. Un seul vécut, Monseigneur, dit le grand dauphin, né le 1er novembre 1661, mort le 14 avril 1711; marié le 8 mars 1680 à Marie-Anne, sœur de l'électeur de Bavière, morte le 20 avril 1690. Après les morts de 1712, il ne resta de la descendance directe du roi que le duc d'Anjou (Louis XV), né le 15 février 1710, dont la vie donna de graves inquiétudes, de sorte que la couronne fut sur le point de passer à la branche d'Orléans.

Louis XIV eut de ses favorites huit enfants légitimés. Une des filles de la duchesse de La Vallière épousa le prince de Conti. Une fille de madame de Montespan fut mariée au duc d'Orléans (Régent), et eut à subir mille mortifications de la princesse palatine sa belle-mère, toute cuirassée d'orgueil germanique, et qui avait la parole rogue. Le duc du Maine et le comte de Toulouse, fruits d'une double faute (Montespan), prirent rang (dès 1694) après les princes du sang. La faiblesse paternelle les combla d'honneurs et les en accabla. Des édits de 1714 et de 1715 les firent princes du sang, et aptes à succéder au trône. Le délire du despotisme n'a pas été poussé plus loin.

avait apporté une proposition dont le refus causerait une rupture. La reine faisait savoir qu'elle ne signerait aucun traité avant que Philippe V n'eût renoncé à ses prétentions au trône de France, dont venaient de le rapprocher les morts récentes. Louis, pour vider cet incident, écrivit à son petit-fils, en insistant pour obtenir cette renonciation, qui coûtait tant à son orgueil; mais, ainsi qu'il le dit lui-même, *il avait oublié sa gloire*. Les lettres-patentes de 1700 furent révoquées. Les correspondances échangées à ce sujet entre Versailles et Madrid firent perdre deux mois. L'obstacle fut aplani dans les premiers jours de juin, par une réponse favorable venue de l'Escurial. Anne, dès qu'elle en eut connaissance, la communiqua aux deux chambres (17 juin), rappela les prérogatives royales relatives au droit de déclarer la guerre et de conclure la paix, fit connaître le point où en étaient les négociations, et loua le zèle des ministres tories. Son message, explicite, sincère et longuement motivé, résumait les principes qui réglaient sa conduite : « L'intérêt de ses royaumes, toujours présent à son esprit, était son but unique. La succession dans la ligne protestante de la maison de Hanovre était assurée. Le prétendant catholique ne la troublerait pas, et sortirait de France. Une renonciation de Louis XIV et de Philippe V empêchait à tout jamais la réunion des deux couronnes sur la même tête. La France faisait à l'Angleterre des cessions territoriales très-avantageuses en Amérique. Les remparts de Dunkerque vont être démolis et son port comblé. On garderait Gibraltar, l'île de Minorque

et Port-Mahon. L'Angleterre jouirait pendant trente ans de l'*assiento*, c'est-à-dire du droit de fournir des nègres aux Indes espagnoles. On serait bientôt soulagé du poids d'une guerre devenue sans objet[1]. On débattrait à Utrecht les questions de détail et les demandes faites par les alliés. »

Des adresses approbatives, malgré les protestations obstinées des whigs, répondirent à ce message. Le duc d'Ormond reçut aussitôt l'ordre de conserver sous son commandement unique et spécial tous les sujets anglais, et de ne faire aucune entreprise de guerre, à moins de nécessité absolue et d'avantage certain. On s'en rapportait à l'habileté de ce général, pour se tirer de la position délicate dans laquelle cet ordre (qu'il ne dut pas divulguer) pouvait le placer à l'égard d'Eugène, si ce prince le mettait en demeure de concourir à une bataille ou au siége du Quesnoy. Saint-John obtint le titre de vicomte de Bolingbrocke et la pairie, double récompense qui fut à la fois un témoignage de son mérite et la consécration de la nouvelle politique. La Grande-Bretagne avait tiré de la guerre tout ce qu'elle voulait. Les récriminations de ses alliés la touchaient peu, car elle n'était nullement disposée, selon ses traditions séculaires, au sentimentalisme guerrier ou politique. Elle n'hésita donc plus à signer une suspension d'armes, mais qui dut rester secrète pendant quelque temps, ménagement puéril que rien ne motivait. — La guerre entre la France et l'Angleterre, à partir

1. Les Anglais, en dix ans, avaient grevé leur dette publique de 60 millions de livres sterling.



de ce jour, fut terminée. Le duc d'Ormond se trouva dans une situation très-fausse, à l'égard du prince Eugène d'abord, et de Villars ensuite; mais tout s'expliqua bientôt. — Les whigs, les Hollandais et Eugène crièrent à la trahison !



Le maréchal de Villars, vous le savez, Messieurs, mit le comble à sa gloire par sa victoire de Denain, qui, en 1712, termina la longue et sanglante guerre de la succession d'Espagne, affermit définitivement Philippe V, et fit rentrer dans le néant les espérances de la coalition. L'empereur et l'empire n'ayant pas adhéré à la paix d'Utrecht, signée au mois d'avril 1713, leur résistance fut vaincue dans une campagne qui suffirait pour immortaliser un autre capitaine. Ce ne fut qu'un jeu pour Villars, le preneur de villes, qui mérita bien mieux que les deux Démétrius les noms de Poliorcète et de Nicator, le seul homme de guerre qui partage avec Napoléon la gloire d'avoir été vainqueur dans toutes ses batailles excepté une seule,..... mais quelle bataille, Malplaquet ! — Un monument doit être élevé à Villars, dans Paris qu'il a sauvé.

Villars, comme Alexandre, a encadré sa vie dans deux mots héroïques. — Avant d'entrer aux pages, n'ayant pas seize ans, il dit un jour à son père : « Pour moi, je suis sûr, si je vis, de faire une « grande fortune. Je chercherai tellement l'occasion

« de me distinguer, qu'il faudra bien qu'on fasse « attention à moi. » — Soixante-cinq ans après, en 1734, à la suite de la conquête du Milanais, lorsqu'il fut arrêté à Turin par la maladie à laquelle il allait succomber, on lui apprit la mort du maréchal de Berwick, emporté devant Philipsbourg par un boulet de canon : « *Cet homme-là, dit-il, a toujours « été heureux !* » Après ces paroles, le sauveur de la France, âgé de quatre-vingt-un ans, expira. Il avait reçu le baptême du feu soixante-deux ans auparavant, au passage du Rhin, sous les yeux du grand Condé.

***

On donne généralement le nom de *paix d'Utrecht* aux actes diplomatiques par lesquels la guerre de la Succession fut terminée, parce que le plus important, celui qui les domine et les contient tous, fut fait à Utrecht. Mais il y eut trois traités distincts :

1° Celui d'Utrecht (11 avril 1713), entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie et le Portugal ; 2° celui de Rastadt (6 mars 1714), entre la France et l'empereur ; 3° celui de Bade (7 juin 1714), entre la France et l'empire. Les seuls négociateurs dont la postérité gardera le souvenir sont le maréchal de Villars et le prince Eugène de Savoie, qui, après avoir encore combattu l'un contre l'autre en 1713, signèrent à Rastadt, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce récit, la consécration définitive de la paix d'Utrecht. Les deux plénipo-

tentiaires, se rappelant leurs anciens rapports à Vienne, s'abordèrent avec une estime réciproque, en hommes de cœur qui ont fait leur devoir.

Une médaille fut frappée à Nuremberg, pour perpétuer le souvenir de cet heureux événement. Sur une des faces, on voit la tête du maréchal et celle du prince Eugène, avec cette légende : *Olim duo fulmina belli.* Sur le revers se trouvent deux épées entourées de branches d'olivier, un casque renversé qui sert d'encrier, et un petit amour qui écrit ces mots : *Nunc instrumenta quietis.*

Philippe V fut reconnu roi d'Espagne et des Indes, mais renonça de nouveau, pour lui et sa postérité, au trône de France. Il céda aux Anglais Gibraltar et Minorque; au duc de Savoie la Sicile; à l'empereur les Pays-Bas, le Milanais, Naples et la Sardaigne.

Louis XIV garda l'Alsace, l'Artois, le Roussillon, la Flandre avec Lille qu'on lui rendit, la Franche-Comté, Strasbourg, Sarrelouis, Landau; dans l'Océan Indien, Bourbon ; en Amérique, les Antilles et Cayenne; en Afrique, le Sénégal. La vallée de Barcelonnette compensa médiocrement la perte d'Exilles et de Fénestrelle, qui restèrent au duc de Savoie.

L'Angleterre obtint Terre-Neuve, avec sa grande pêche ; la baie d'Hudson qui nous bloquait au Canada, et dont les beaux ports sont si favorables au commerce; la destruction des remparts et du môle de Dunkerque ; la reconnaissance de la reine Anne, et de l'hérédité dans la maison de Hanovre; l'expulsion du Prétendant; la mise en liberté des sujets

anglais emprisonnés pour cause de religion; des avantages énormes pour son commerce, tels que l'*assiento* pendant trente ans..... l'empire des mers !

Les électeurs de Bavière et de Cologne furent rétablis dans leurs Etats.

Les ducs de Brandebourg et de Savoie prirent le titre de roi.

Les Hollandais eurent leur fameuse Barrière, avec un subside annuel de 1,250,000 florins, que les Flamands leurs payèrent pour subir leur orgueilleuse domination.

Il était douloureux pour la France de voir tous ses ennemis s'agrandir, mais enfin les Pyrénées étaient aplanies.

***

On ne prévoyait pas alors que la France et l'Espagne seraient bientôt armées l'une contre l'autre. Cette leçon était réservée à ceux qui voient, dans les liens de parenté qui unissent les princes, un gage certain de la bonne intelligence entre les peuples. Albéroni et Dubois, deux hommes qui n'ont pas honoré la pourpre romaine, furent les instigateurs de cette lutte fratricide. Albéroni, venu de Parme avec Elisabeth Farnèse, gouverna le royaume comme premier ministre, depuis le mariage de cette princesse. Les plus vastes projets germaient dans la tête de cet homme d'État, qui voulait : 1° faire rentrer l'Espagne dans toutes les possessions qu'elle avait cédées par le traité d'Utrecht; 2° enlever la ré-

gence au duc d'Orléans, et revendiquer ensuite la couronne de France; 3° révolutionner l'Angleterre, et y proclamer Jacques III. Il y avait dans ces projets de la grandeur; mais ils violaient les engagements solennels pris par Philippe V.

Dubois, vendu au cabinet de Londres, qui lui payait largement ses services, persuada au Régent de s'appuyer sur l'Angleterre pour conjurer le péril. Ce n'est pas ce système qu'on lui a reproché, car l'expérience a prouvé les avantages de l'entente cordiale entre les deux pays, mais les concessions honteuses qu'il fit pour le réaliser. — Démolition, sous la surveillance insultante de commissaires anglais, des ouvrages de Mardick, destiné à remplacer Dunkerque; anéantissement du commerce français dans la mer du Sud; reconnaissance de la suprématie anglaise dans les affaires de l'Europe, et sur toutes les mers : telles furent les clauses principales (nous omettons une foule de complaisances, les unes humiliantes, comme les basses flatteries adressées à George Ier, qui affecta de prendre dans le traité le titre de roi de France, tandis que Louis XV n'y fut désigné que sous celui de roi Très-Chrétien; les autres coûteuses, comme les deux millions donnés à M. Pitt, en échange du diamant connu aujourd'hui sous le nom de Régent); telles furent les clauses principales de la *Triple alliance* conclue, le 4 janvier 1717, entre la France, l'Angleterre et la Hollande, auxquelles l'Autriche se joignit en 1718.

Le ministre de Philippe V, dont la main vigoureuse, on doit le reconnaître, releva pour un instant

les finances, l'agriculture et le prestige militaire de l'Espagne, fut sur le point de mettre l'Europe en feu pour exécuter ses plans gigantesques. Il voulait susciter contre l'Autriche une nouvelle invasion des Turcs; lancer le roi de Suède Charles XII contre l'Angleterre, où il ramènerait le Prétendant; en France, renverser le Régent.

L'Espagne se mit donc en guerre, et s'empara de la Sardaigne (août 1717). Mais là se bornèrent ses conquêtes. Sa flotte presque tout entière fut anéantie en 1718 par l'amiral Byng, dans les eaux de Syracuse, à la suite d'une tentative infructueuse sur Palerme. Le 30 novembre 1718, Charles XII fut tué devant Frédérickshall. L'empereur fit sa paix avec le Turc. Quant à la conspiration de Cellamare, tramée dans le boudoir de la duchesse du Maine, ce ne fut qu'une ridicule équipée, mais qui cependant rendit inévitable une lutte entre deux armées portant l'une et l'autre des fleurs de lis sur leurs drapeaux. Berwick, désigné pour combattre le roi qu'il avait ramené à Madrid après Almanza, conquit rapidement Fontarabie, Saint-Sébastien, et le port du Passage, où un commissaire anglais fit impitoyablement brûler six magnifiques vaisseaux prêts à sortir des chantiers pour prendre la mer (juin 1719). La ruine de la marine espagnole fut consommée en présence des Français! — Albéroni succomba sous le poids des inimitiés soulevées contre lui, pour avoir voulu restaurer la grandeur de l'Espagne; tandis que Dubois, qui avait vendu la France à l'Angleterre, profanait le siége épiscopal de Cam-

brai, illustré naguère par le génie et la sainteté de Fénelon.

L'esprit est confondu quand on voit l'inertie de Philippe V. Ce prince a été sévèrement jugé. Il ne se trouva ni à la bataille d'Almanza, ni à celle de Saragosse, et il pouvait y être. Ce n'est pas ainsi que son aïeul Henri IV conquit son royaume. Livré d'abord à la princesse des Ursins, ensuite à Albéroni qu'il prit dans la poussière, éleva au pinacle, et brisa comme un enfant casse un jouet; plus tard au Hollandais Riperda, son premier ministre, qu'il éloigna comme beaucoup d'autres qui furent tour à tour l'objet de sa prédilection capricieuse; ballotté par des alternatives de hauteur et de révolte envers le pape; aimant la France et ne lui témoignant que de l'ingratitude; abdiquant et remontant sur le trône, pour y subir jusqu'à sa mort toutes sortes d'influences; tombant enfin dans un marasme complet de corps et d'esprit, qui fit de lui une espèce de fantôme semblable à Charles II : tel fut le chef de la dynastie des Bourbons d'Espagne. — Un seul prince de sa race, Charles III, a compris le rôle glorieux auquel l'alliance française appelait la Péninsule. On peut voir, dans l'histoire de M. Thiers, ce qu'était, au commencement de ce siècle, le roi Charles IV, *l'ami* d'Emmanuel Godoy. L'Espagne, dans son propre intérêt, aussi bien que dans celui de l'équilibre européen, ne doit pas chercher à relever les Pyrénées. Toutes les races latines, nous le répétons encore, car cette grande idée a été la pierre angulaire de nos longs travaux sur la question espagnole, tou-

tes les races latines, pour opposer aux coalitions du Nord un faisceau vainqueur, doivent oublier leurs anciennes discordes, et se prêter mutuellement l'appui d'une union fraternelle.

V

Malgré l'honneur, vivement senti, de porter l'épée, il faut savoir parler de la guerre autrement qu'en soldat. Après avoir retracé les phases principales d'une des plus longues et des plus sanglantes agitations guerrières qui aient remué l'Europe, l'esprit est assailli par une foule de considérations graves.

Les hommes, nous le craignons, ne seront jamais assez sages pour vider, par des voies pacifiques, les différends qui surgissent entre les nations. Mais la guerre, si contraire qu'elle soit aux règles de la raison, a souvent servi, on doit le reconnaître, à répandre des doctrines généreuses, à propager les idées civilisatrices. L'histoire nous fournit aussi ce double enseignement, que la virilité de l'âme périt chez les peuples qui renoncent à retremper parfois leur vigueur dans l'exercice des armes; et qu'une nation qui a su, par son courage, garantir son indépendance contre les ennemis du dehors, trouve dans ce même courage un bouclier contre les entreprises qui pourraient à l'intérieur menacer sa liberté.

Acceptons donc la guerre et ses inévitables conséquences comme un mal nécessaire, mais qui ne laisse pas aussi de produire quelque bien. Le moyen le plus sûr de diminuer le mal et d'accroître le bien, est de faire en sorte d'accorder, quand il faut recourir à cette action suprême, la nécessité avec la justice. En nous plaçant à ce point de vue, nous appelons, de nos vœux les plus sincères, le moment où un code international, accepté par le monde entier, formulera d'une manière précise les lois de la guerre. Ce serait le meilleur moyen d'atténuer les désastres qu'entraînent les luttes armées, puisqu'il faut renoncer à la généreuse illusion de voir l'agriculture, l'industrie et les arts employer pour eux seuls le fer, le bronze et le salpêtre.

Nous sommes loin du temps où Hobbes écrivait : « La violence et le dol sont, dans la guerre, des « vertus cardinales [1]. » Par contre, Grotius a dit : « Que « les lois se taisent, s'il le faut, au bruit des armes, « mais seulement les lois civiles et judiciaires pro- « pres à la paix, en laissant debout les lois éternelles « de l'humanité [2]. »

La tolérance religieuse internationale est sortie du Congrès de Munster ; celui d'Utrecht a tempéré les rigueurs de l'ancien droit maritime ; celui de Vienne nous a légué l'abolition de la traite, et le

1. « Vis et dolus in bello virtutes cardinales sunt. » LEVIATHAN, cap. XXIII.

2. « Sileant ergo leges inter arma, sed civiles illæ et judiciariæ, non aliæ perpetuæ, et omnibus temporibus accomodatæ. » PROLEGOM, § 26.

libre parcours des fleuves et des rivières; le dernier Congrès de Paris a proclamé le droit des neutres et flétri les corsaires. Le Congrès qui suivra la guerre de 1866 élargira, nous n'en doutons pas, les conquêtes de la civilisation et de la liberté.

Abordons un autre ordre d'idées.

Pour jouir pleinement de la grandeur prospère du temps où nous vivons, et pour envisager l'avenir avec confiance, il est bon de se rappeler parfois au milieu de quels orages s'est formée la nationalité française. Nous en citerons quelques phases.

A quelle époque l'esprit national commença-t-il à se développer en France? — Au treizième siècle, lorsque Jean Sans-Terre, l'empereur d'Allemagne, Othon IV, les comtes de Flandre et de Boulogne, entraînant tous les princes des Pays-Bas, formèrent contre Philippe-Auguste une coalition animée déjà des haines subversives que montrèrent plus tard toutes les autres. A l'approche de l'ennemi commun, la *Quarantayne le roi* n'a plus besoin d'intervenir pour que la noblesse oublie ses querelles. L'Angleterre et l'Allemagne réunies croyaient accabler facilement un prince entouré de vassaux indociles, une noblesse divisée par des luttes privées, et un peuple que son dur servage rendait indifférent au salut de la patrie; mais la nation se leva comme un seul homme pour refouler les barbares du Nord, dont la plaine de Bouvines vit la ruine complète [1]. Philippe-

1. « La bataille de Bouvines, dit Chateaubriand, est la première où l'on reconnaisse un esprit de nationalité; la transformation est accomplie : les Franks sont devenus Français. »



Auguste apprécia, par cette épreuve, les ressources guerrières dont il disposait; joignit bientôt au royaume qu'il avait reçu de son père le Vermandois, le pays d'Amiens, l'Artois, la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, une partie de l'Auvergne; et commença l'œuvre que Louis XIV devait achever, c'est-à-dire la substitution d'un pouvoir royal, unique et fort, aux tyrannies locales. On put augurer dès lors que la France grandirait toujours sous les coups de ses ennemis.

Les croisades ont hâté l'éclosion de la vitalité sociale qui, depuis le milieu du XIe siècle, fermentait dans les esprits. A la suite des grandes migrations européennes de la fin du moyen âge, l'Occident trouva une source opulente d'industries inconnues et de jouissances nouvelles, dans une foule de produits de la nature et des arts, dont l'Orient s'était réservé jusqu'alors la possession exclusive. On vit se produire et s'étendre les affranchissements, les droits des communes et la mobilisation de la propriété; toutes causes qui ont contribué d'une manière énergique à la puissance du Tiers-Etat, qui jouit aujourd'hui des droits qu'il a conquis par un travail persévérant, et par l'intelligence complète des aspirations modernes. Enfin, et c'est là le plus grand résultat, les rapports qui s'établirent entre l'Europe et l'Asie ont produit la diffusion des lumières. Les croisades ont fait entrer les peuples dans la voie qui doit les conduire à une estime réciproque, et à l'alliance universelle qui sera, certainement, le dernier mot de l'humanité.

Pendant tout le moyen âge, le royaume fut le théâtre des luttes féodales. Sous Charles VII, les Anglais occupèrent les deux tiers de notre territoire et tous nos ports de l'ouest. Les villes se rendaient sans coup férir; les principaux seigneurs désertaient la cause royale, passaient au service de l'étranger, ou se battaient entre eux. Il ne restait plus autour de Charles qu'un petit nombre de chevaliers fidèles, et on l'appelait, par dérision, le *roi de Bourges*. Tout à coup, des révélations mystérieuses arment le bras de la Pucelle, et le royaume, qui paraissait perdu pour la race de saint Louis, lui est rendu. Une jeune fille paraît, qui avait à la fois la naïveté de la paysanne, la faiblesse de la femme, le caractère angélique de la sainte, le courage de l'héroïne. Elle dit simplement : « *Je dois sauver la France.* » Nos soldats reprennent courage en voyant marcher à leur tête, sur son coursier noir, la vierge vêtue de blanc. On n'entend plus que ce cri : *Mort à l'Anglais!* — Le roi, sacré à Reims, rentre à Paris, reprend la Normandie, la Guyenne, Bordeaux, toutes nos places et provinces situées sur les côtes de l'Océan. Il ne reste plus à l'Angleterre que Calais. — Vingt années de malheurs, loin d'épuiser la séve gauloise, eurent au contraire pour effet de mûrir les esprits. Les lois, l'administration, l'art militaire, les sciences, les lettres s'éclairèrent des besoins d'une société réduite à employer toutes ses ressources. De nouvelles idées élargirent le cercle de l'esprit humain. La ruine d'un grand nombre d'existences aristocratiques allégea les masses de leur joug. La con-

quête étrangère ayant exigé des efforts communs, on continua d'obéir au chef militaire autour duquel on s'était rassemblé. Quant à l'impôt qu'il avait fallu, pendant la guerre, lever sans consulter la nation pour entretenir les premiers corps réguliers, il fut toujours, depuis lors, perçu de la même manière. Les troubles de l'État donnèrent donc à la couronne une armée permanente et un impôt perçu sans recourir aux états-généraux ou aux communes. Avec cette arme à deux tranchants, Louis XI faucha la grande vassalité.

Des guerres de religion est sorti l'esprit d'examen qui a illustré le XVIe siècle, engendré la philosophie du XVIIIe, et produit, pour dernier de ses bienfaits, la liberté, rendue plus chère par les sacrifices dont elle est le prix.

Nous avons dit les douleurs de la France pendant la guerre de la succession d'Espagne, et le fruit qu'elle en a recueilli.

Les phases les plus sombres de notre histoire n'ont été qu'une initiation nécessaire à une grandeur dont la marche ascensionnelle, depuis le XIIIe siècle, ne s'est pas arrêtée. « Quand l'histoire, a dit notre grand orateur sacré, serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes. » Mais la méditation des choses du passé n'est pas moins profitable aux humbles penseurs qu'à ceux qui naissent dans la pourpre. Apprenons les grandes choses que nos pères ont faites; il en résultera pour nous, non point une admiration stérile, mais un ardent désir de les imiter ; nous parviendrons ainsi à suivre leurs

traces et nous transmettrons ce noble héritage à nos enfants, qui diront :

Que l'on parle de nous ainsi que de nos pères.

La France a mis en pratique cette parole de l'Ecriture : «*La vie de l'homme sur la terre est un combat.*»

En terminant cette étude, je veux me recueillir pour examiner encore une fois cette question : La postérité doit-elle blâmer Louis XIV d'avoir accepté le testament de Charles II ? — Pour moi, je n'hésite pas à louer le grand roi d'avoir, comme on disait alors, *suivi sa gloire.* Des avantages incalculables devaient résulter pour les deux peuples de la réunion de leurs destinées. L'Espagne ne peut s'en prendre qu'à elle-même si elle ne les a pas encore recueillis. C'est un bien dont elle entrera pleinement en possession dès que ceux qui la gouvernent auront acquis l'intelligence complète de ses intérêts.

Si j'entends soutenir encore que *l'acceptation* fut une folie, je répondrai : Les folies héroïques entrent, pour la plus noble part, dans le patrimoine des nations.

La gloire de Carthage, de la Suède, du Portugal et de la France ne serait-elle pas amoindrie si on leur ôtait Annibal, Charles XII, don Sébastien et François Ier ? Un de mes vœux les plus chers est de faire un pèlerinage, non pas à Bouvines, à Denain ou à Austerlitz, mais à Tunis, où saint Louis est mort; à Poitiers, où Jean et son fils virent se prosterner à leurs pieds les Anglais qui les emmenaient prison-

niers ; à Salzbach, où Turenne mourut comme il désirait mourir, emporté par un boulet de canon; à Malplaquet, où une balle ennemie frappa le grand Villars; à Novi, ou Joubert couronna une existence pure par des paroles que la postérité retiendra, linceul glorieux de sa mémoire ; à Leipsick, où la Grande-Armée soutint le choc du continent européen tout entier, arraché de ses fondements pour tomber sur elle ; à Waterloo, où la valeur succomba sous le nombre. Dans ces plaines que nos ancêtres ont arrosées de leur sang, je m'agenouillerai, et j'entendrai sortir de terre des voix qui me diront : Soldat, nous sommes morts pour la Patrie. Que nos fils nous imitent. La gloire est à ce prix ; et l'amour de la gloire force la fortune. La France verra peut-être encore l'Europe entière conjurée contre elle ; mais elle sortira triomphante des jours d'épreuve que le destin lui réserve, car elle réglera toujours la marche du monde.



Messieurs, bien qu'il n'y ait pas ici de clepsydre apparente, je crois la durée de cette réunion arrivée à son terme. Veuillez, cependant, m'accorder un instant encore. — J'ai eu l'honneur de parler plusieurs fois devant vous, et j'ose affirmer, dussiez-vous m'accuser d'outrecuidance, que ces réunions n'ont pas été sans résultat, que quelqu'un même en a largement profité..... je vais compléter ma pensée. Il arrive d'habitude que ceux qui montent dans une

chaire ont la prétention d'enseigner, et c'est leur droit lorsque l'exercice de leur profession les y a préparés, et a rendu leur ambition légitime; mais, dans les conférences que je vous ai faites, c'est le professeur qui est venu pour apprendre. La leçon, ici, c'est vous qui l'avez donnée — c'est moi qui l'ai reçue. Oui, Messieurs, et je m'exprime sans fausse modestie, c'est moi qui suis venu ici pour apprendre de vous comment il faut parler à l'élite d'une ville dans laquelle les exercices de l'esprit sont en honneur, et vous me l'avez appris. Je vous ai, autant qu'il m'a été possible, observés pendant que je parlais; j'ai recueilli et noté les conseils que m'a transmis votre attitude. Je vous ai vus attentifs lorsque je le méritais, distraits dans mes moments de langueur, bienveillants toujours; et j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour profiter des avertissements que vous m'avez ainsi donnés. — J'avais donc raison de dire tout à l'heure que quelqu'un avait largement profité de ces réunions. — Il ne me reste plus qu'à vous exprimer le regret de me séparer de vous, et à vous remercier de votre indulgence, des enseignements que j'ai recueillis sous vos yeux, et enfin de n'avoir pas, pendant que je parlais, succombé au sommeil, comme Vespasien au théâtre de Rome, ce que vous auriez pu faire sans courir le même danger.

FIN DES CONFÉRENCES

APPENDICE

APPENDICE

APERÇU DE QUELQUES FAITS MILITAIRES ET POLITIQUES IMPORTANTS DE LA GUERRE POUR LA SUCCESSION D'ESPAGNE

Ayant souvent entendu citer cette guerre comme une phase désastreuse de notre histoire, nous avons voulu l'étudier. En offrant ici quelques fragments de ce travail, nous n'hésitons pas à dire que les appréciations généralement acceptées manquent de justesse. Des fautes ont été commises, nous ne le nierons point. Des intrigues de cour ont fait donner le commandement à quelques généraux présomptueux et insuffisants, il faut l'avouer. Mais alors aussi on a vu se produire Vendôme, Berwick, Boufflers et

Villars. Dans nos armées, le courage et le dévouement sont restés inébranlables sous les trahisons de la fortune. Nos revers mêmes n'ont pas été sans gloire.

Louis XIV a mérité, sous certains rapports, un jugement rigoureux. On ne blâmera jamais en termes trop énergiques son orgueil excessif, ses profusions sans mesure, le scandale de ses mœurs, les exactions commises en son nom, et ce monstrueux édit de l'impôt du dixième promulgué, d'ailleurs, sur l'avis unanime des docteurs de Sorbonne et de son confesseur : mais il a pris les armes pour une cause juste, en obéissant à une pensée nationale et, on peut le dire, européenne, car l'équilibre continental ne peut être maintenu que par l'union des races latines. En somme, le but a été atteint.

PREMIER TRAITÉ
DE PARTAGE DE LA SUCCESSION ESPAGNOLE

Ce premier traité fut signé par l'empereur, à Vienne, le 19 janvier 1668, et par Louis XIV, à Saint-Germain, le 2 février suivant. — Voir le texte au tome II des *Négociations*, p. 441.

Aucun historien n'en a fait mention, pas même Voltaire, attendu qu'il est resté secret jusqu'à nos jours. Telles étaient les prévisions que l'on formait dès cette époque. Six personnages seulement en eurent connaissance : d'un côté, Louis XIV, le ministre Lionne et le chevalier de Grémonville ; de l'autre, l'empereur, le prince d'Aversperg et le comte de Lobkowitz. L'ignorance où l'on a été de ce document, pendant cent soixante ans, est cause que l'on a coutume d'appeler 1er et 2e traités de partage ceux qui ont été conclus entre la paix de Ryswick et la mort de Charles II. Ce premier traité, de 1668, donnait à l'empereur les Indes occidentales, Milan, les ports situés sur la mer de Toscane (jusqu'aux frontières de Naples), l'île de Sardaigne, les Canaries, les Baléares.

Louis XIV recevait la Bourgogne, la Franche-Comté, les îles Philippines orientales, la Navarre, Roses, quelques points de la côte d'Afrique, le royaume de Naples et la Sicile.

On ne sait réellement laquelle de ces parts était la

plus belle; car si celle du roi était moindre, elle comprenait les territoires plus rapprochés, et qui devaient s'identifier plus facilement à la France; tandis que l'empereur, s'il recouvrait les États de Philippe II, allait se retrouver en présence des difficultés bien connues qui, une fois déjà, en avaient amené la division. Bien que ce traité n'ait pas abouti, lisez-le; vous y trouverez l'explication de faits importants qui se sont produits plus tard.

Le roi fut transporté de joie, et il prescrivit lui-même, en entrant dans les moindres détails, les précautions à prendre pour faire venir de Vienne le précieux parchemin (Lettre du 21 mars 1668). Un officier de ses gardes, M. de La Grange, partit avec six mousquetaires dévoués et intrépides. Ces sept hommes, dès leur départ, se divisèrent en deux bandes, l'une de quatre, l'autre de trois, munis de passe-ports civils, et sans aucun insigne attirant sur eux l'attention. Ils durent abdiquer momentanément leur tournure martiale, parler peu, sans observer toutefois un mutisme absolu, qui est toujours suspect; ne pas paraître liés par les rapports d'une ancienne intimité; affecter les allures de voyageurs uniquement préoccupés des intérêts les plus vulgaires de l'existence : mais tenir sans cesse l'œil ouvert, l'oreille au guet, le gousset garni de pièces d'or, et de bonnes armes à la portée de leurs mains sous les amples vêtements dont la rigueur de la saison et les précautions pour une longue route autorisent l'usage. — Le roi traça lui-même leur itinéraire.

La Grange, laissant ses camarades à quelque distance de Vienne, y entra seul, et reçut, des mains du chevalier de Grémonville, une boîte de fer-blanc hermétiquement fermée, scellée aux armes de France. On lui dit que cette boîte contenait des papiers d'État dérobés aux archives royales, et il eut l'ordre de veiller sur elle comme sur le roi lui-même, s'il avait l'honneur de l'escorter.

Le chef de l'expédition repartit aussitôt, fut rejoint aux portes de la ville par ses camarades et prit avec eux le chemin le plus direct pour rentrer en France. Arrivé sans encombre à Saint-Germain, il eut l'honneur d'une audience secrète du roi, qui s'empara vivement de la boîte, s'assura que le cachet était intact, et remercia son fidèle serviteur en lui adressant, avec une satisfaction marquée, quelques-unes de ces paroles qui étaient autrefois la plus appréciée des récompenses pour un gentilhomme. — Combien de braves gens se sont fait tuer pour un mot ou pour un sourire d'un roi ou d'une femme! Risible faiblesse, me direz-vous, mais qui a enfanté souvent l'héroïsme.

Louis XIV s'enferma seul avec Lionne pour lire le miraculeux traité, qui lui fit rêver, pendant la nuit suivante, que la couronne de Charlemagne descendait du ciel sur son front.

ACCEPTATION DU TESTAMENT DE CHARLES II

Ainsi que nous l'avons dit à la quatrième conférence, le conseil, sous la présidence du roi, se trouva ainsi composé : le marquis de Torcy, le duc de Beauvilliers, le chancelier de Pontchartrain, madame de Maintenon. — Le grand dauphin à la droite du roi.

La question posée fut celle de savoir si l'on s'en tiendrait au troisième traité de partage, ou si on accepterait le testament.

Le marquis de Torcy parla le premier, et exposa, dans un discours étudié, les raisons qui devaient déterminer le roi à accepter. Son argumentation roula sur cette pensée, que la guerre étant de toute façon inévitable, le plus sage était de se préparer à la faire au plus tôt, et dans les meilleures conditions.

« Le dernier traité de partage, signé à Londres le 25 mars 1700, entre Louis, Guillaume et le grand pensionnaire Heinsius, était sans doute avantageux, puisqu'il donnait au dauphin les royaumes de Naples et de Sicile, les ports espagnols sur la côte de Toscane, le marquisat de Final, le Guipuzcoa, le duché de Bar, et la Lorraine qui fermerait un point de la frontière de l'est jusqu'alors ouvert. Le roi, peut-être, serait accusé de violer sa foi, en n'observant pas ce traité ; mais ce reproche ne saurait l'atteindre, puisqu'une situation nouvelle était faite par le testa-

ment, qui subsistait seul sur les ruines de tout ce qui avait été précédemment édifié. Une guerre était inévitable, car l'Europe ne souffrirait pas que le roi dictât, par son petit-fils, des lois aux deux mondes ; et cette guerre serait rude, car la paix de Ryswick n'avait pas plus de trois ans d'existence, et l'on se ressentait encore des sacrifices imposés par les dernières campagnes : mais il fallait s'y résoudre, sous peine de voir restaurer la puissance de Philippe II.

« Quelle serait la splendeur de la France, lorsque les deux marines se réuniraient pour le commerce des Indes, sillonneraient en tous sens l'Océan, et feraient flotter les pavillons des deux couronnes sur toutes les mers! La France, avec l'union durable de l'Espagne, dominerait l'Europe; et Louis, en accomplissant cette œuvre, serait sûr de faire confirmer par la postérité le nom de Grand que ses peuples lui ont décerné. Si on refusait, c'était un prince autrichien que le testament substituait au duc d'Anjou. On ne pourrait réclamer une partie après avoir refusé la totalité.

« Les Espagnols, blessés de notre refus, se joindront aux Autrichiens pour défendre l'intégrité de leur monarchie. Est-on bien sûr des Anglais et des Hollandais, et ne doit-on pas tout craindre de leurs hésitations, qui ne peuvent recéler que des arrière-pensées hostiles? La conséquence inévitable du refus serait la guerre d'abord, et ensuite tout le domaine espagnol jeté de nouveau dans les serres de l'aigle autrichienne. La guerre étant certaine, ne valait-il

pas mieux en courir les hasards pour le prix le plus considérable?

« A l'égard des royaumes de Naples et de Sicile, il suffisait de lire l'histoire pour voir combien de fois nos rois en avaient été maîtres, et avec quelle désastreuse facilité ils les ont toujours perdus. Les places de la côte de Toscane seraient constamment exposées aux attaques du duc de Milan, qui, après avoir fait ses préparatifs à loisir et en secret, marcherait sur elles de plain-pied, et les prendrait avant l'arrivée d'un secours par mer, qui ne pourrait venir que des ports de Provence. La tentation serait trop forte pour ce duc, notre ennemi naturel, et il ne résisterait pas à la convoitise inspirée par la facilité d'une pareille conquête, dans laquelle il s'installerait à son aise avant que des ordres de Versailles aient eu le temps de réunir des troupes et des vaisseaux à Marseille, à Toulon ou à Port-Vendres. L'Italie n'a jamais porté bonheur aux armes françaises, et l'héroïque Charles VIII a perdu Naples plus vite qu'il ne l'a conquis.

« Le Guipuzcoa n'est pas une clef de l'Espagne. Nous avons toujours pris, quand nous l'avons voulu, les places et les ports de cette province, plus aisément que les villes de la Flandre, et nous avons été heureux de les rendre à la première paix, car ce n'est qu'un stérile désert.

« Il avait bien fallu se contenter autrefois du traité de partage, faute de mieux; mais c'est l'œuvre d'une main insidieuse, qui nous a donné des choses impossibles à conserver en raison de leur éloigne-

ment, et ouvertes à toutes les attaques; véritables pommes de discorde, qui ne seront que des causes de dissémination de nos forces, d'embarras, de soucis et d'épuisement; un don grec.

« Une faveur inespérée du ciel met dans la main du roi les deux plus belles monarchies du monde. Louis n'a qu'un mot à dire pour être plus puissant que Charlemagne et Charles-Quint, puisque leurs États disséminés ne formaient qu'un assemblage incohérent et fragile, tandis que la France et l'Espagne sont destinées par leur situation, ainsi que par la communauté de foi religieuse et d'intérêts, à une alliance solide. C'est la plus grande fortune qu'un mortel ait jamais pu rêver, et ce rêve est une réalité.

« L'acceptation entraînera une guerre sans doute, mais dans les conditions les plus favorables, puisque le peuple espagnol, ayant ratifié avec enthousiasme la volonté de son dernier roi, sera pour nous une pépinière de soldats excellents, qui combattront avec les nôtres pour la même cause. Louis n'a qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions. Le roi ne s'est pas accoutumé à compter ses ennemis, et il ne commencera pas à faiblir lorsque Dieu lui envoie une grandeur que jamais aucun mortel n'a eue avant lui. C'est le cas ou jamais de suivre sa devise : *Nec pluribus impar*. »

Le duc de Beauvilliers parla ensuite. Ami de Fénelon et du duc de Chevreuse, ancien gouverneur du duc de Bourgogne, du duc d'Anjou, et des autres Fils de France, il était en renom de vertu et de sagesse. Le roi, un jour, avait dit de lui publique-

ment : « C'est un des plus sages hommes de ma cour et de mon royaume. » Sa parole avait donc un grand poids.

« La fidélité aux engagements dominait tout, suivant lui, et dictait le parti à prendre[1]. Si la bonne foi, a dit le roi Jean, était bannie de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des rois. Mais, en admettant qu'on puisse rompre une étreinte aussi rigide que celle de l'honneur, beaucoup d'autres raisons motivent un refus. La France a ses limites naturelles que Dieu a marquées par le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'Océan Atlantique, la Manche et la mer Germanique. Les

1. Saint-Simon dit que Torcy parla contre l'acceptation, et Beauvilliers pour. — Nous adoptons la version de M. Mignet, qui cite des autorités, notamment les Mémoires de Lamberty (La Haye, 1731), le journal de Dangeau, et surtout les manuscrits conservés aux archives des affaires étrangères. Voltaire, omettant l'avis de Torcy, dit bien que le duc de Beauvilliers proposa de s'en tenir au traité. M. Michelet l'affirme aussi. Suivant lui, le roi aurait d'abord refusé, d'après le conseil de madame de Maintenon, prête à donner un autre avis; mais la petite duchesse de Bourgogne qui, tout écervelée qu'elle parût être, entrevoyait déjà, pour sa sœur, un mariage avec le roi d'Espagne, rompit la glace en donnant, à l'exemple des fous de cour, un conseil au bruit des grelots : « Le roi serait bien sot s'il refusait l'Espagne pour son petit-fils. » Louis XIV n'obéit plus alors qu'à son instinct de *bestialité paternelle*, *et toute la cour alla dans ce sens*. — Il paraît aussi que *tout* dépendit d'une autre influence qui s'exerça, en tête-à-tête, dans l'appartement secret de madame de Maintenon (*le* 11 *novembre* 1700, *entre dix et onze heures du soir*). De M. Mignet, ou de M. Michelet, lequel est l'historien sérieux ?

S'il est contraire à la vérité historique de chercher à ennoblir toutes les actions des personnages célèbres, il n'est pas moins blâmable de les amoindrir et d'ériger le dénigrement en système. Ne vaut-il pas mieux multiplier les draperies sur les infirmités humaines que de les dénuder ?

idées d'agrandissement doivent se régler sur ces paroles de Strabon : « Il semble qu'une divinité tutélaire éleva ces chaînes de montagnes, rapprocha ces mers, traça et dirigea le cours de tant de fleuves pour faire un jour de la Gaule le lieu le plus florissant de la terre. » Au delà de ces limites, il n'y a que des conquêtes éphémères. Et s'il me paraît bon de posséder les ports de Toscane et les royaumes de Naples et de Sicile, c'est parce que j'y vois un moyen d'obtenir plus tard, par des échanges, les parties qui nous manquent en deçà des frontières de la Gaule. Contentons-nous, pour le moment, d'assimiler à nos lois et à nos mœurs la Lorraine et le duché de Bar, dont les habitants sont français de cœur, et qui s'offriraient spontanément à nous, quand même le traité de partage ne nous les donnerait pas. Acceptons avec le Guipuzcoa les clefs de l'Espagne.

« La gloire des conquérants me transporte d'admiration, mais me remplit d'effroi. — Alexandre trouva dans Babylone, non pas l'empire d'Orient, mais un tombeau; Attila ne pénétra jusqu'à Châlons que pour voir son armée détruite, et fuir. Les conquêtes de Gengis-Khan furent partagées entre ses quatre fils; Annibal, après avoir campé en vue du Capitole, fut forcé de repasser la mer pour défendre sa patrie dans la plaine de Zama, où l'attendaient la défaite, l'exil et le poison; saint Louis, pour la plus sainte des causes, puisqu'il voulait conquérir le tombeau du Christ, a rendu son âme à Dieu sur la côte d'Afrique; le règne de Charles d'Anjou à Naples fut une suite de malheurs. Demandez à Louis le

Débonnaire et à ses enfants ce qu'ils firent de l'empire de Charlemagne qui eut pour bornes, à l'ouest l'Océan Atlantique, au sud l'Ebre et le Vulturne, à l'est la Saxe, la Theiss, les monts Krapacks et l'Oder, au nord la Baltique, l'Eyder, la mer du Nord et la Manche. Charles VIII n'aurait pas repassé les Alpes sans les prodiges de Fornoue. François I[er] a été prisonnier à Madrid. Charles-Quint possédait des États si nombreux et si étendus que le soleil ne s'y couchait pas ; mais quarante ans de négociations et de guerres, l'or de l'Amérique et son génie furent impuissants pour introduire l'unité dans cette masse confuse. La plupart des conquérants sont, comme Macchabée, ensevelis dans leur triomphe.

« On nous donne l'Espagne, direz-vous, et nous n'aurons pas à la conquérir. Ne le croyez point; soyez certains au contraire qu'il se formera contre vous une coalition dans laquelle entreront : d'abord l'empereur, qui ne veut ni ne peut vous céder un pays que sa maison possède depuis des siècles ; l'Angleterre et la Hollande, excitées par d'anciens griefs, et qui ne croiront jamais que le testament n'a pas été imposé à Charles II. On verra dans l'acceptation une menace pour l'équilibre européen, et on supposera des projets plus vastes encore, tels que la réunion du Portugal à l'Espagne, le rétablissement des Stuarts, la revendication des Provinces-Unies des Pays-Bas, tout au moins l'ouverture de l'Escaut (fermé par les traités actuels) pour transporter à Anvers le commerce d'Amsterdam, et enfin les deux couronnes sur la même tête.

« Nous aurons avec nous le roi de Portugal, le duc de Savoie, les électeurs de Bavière et de Cologne, l'évêque de Munster, le duc de Mantoue et le roi de Pologne, électeur de Saxe. Mais est-ce là des alliances sérieuses et bien utiles? Quant à l'Espagne, le nouveau roi y sera soutenu par la noblesse et une grande partie de la population, mais non par toute; il y aura un parti qui tiendra pour l'archiduc et qu'il faudra combattre. Dans ce pays si favorable à la guerre d'escarmouche et de chicane, en raison des mille contreforts de ses montagnes qui dessinent les bassins encaissés et sinueux de l'Ebre, du Douro, du Tage, de la Guadiana, du Guadalquivir, il faudra poursuivre, sous un climat meurtrier, des bandes belliqueuses, animées d'un patriotisme farouche, et qui savent au besoin, par l'agilité de leur course et la connaissance du pays, lasser leurs adversaires et se rendre insaisissables.

« Voilà quels seront nos ennemis; et tout en ayant foi dans le génie de nos généraux, la valeur de nos soldats et la fortune de la France, comme je prévois une lutte longue et acharnée, je redoute, j'ose l'avouer, l'épuisement qui subsiste encore depuis la paix de Ryswick. Sommes-nous en mesure de résister à l'Europe entière? et de soutenir, non une seule campagne, mais dix peut-être, car une affaire aussi formidable ne comporte pas de transaction, et il faudra que la France en sorte victorieuse ou périsse.

« Que de vies humaines sacrifiées! que de millions jetés dans un abîme, quand on pourrait les

employer à tant de choses utiles, et soulager tant de misères ! Notre responsabilité est énorme en ce moment devant l'histoire et devant Dieu. Recueillons-nous avant de nous lancer dans une entreprise où le succès même serait si périlleux. Implorons les lumières de la Providence, afin de donner à nôtre souverain un avis conforme à ses véritables intérêts et au bien de l'État. N'est-ce pas le moment d'ajouter que Louis le Grand n'a plus qu'une seule gloire à ambitionner, celle d'être par sa sagesse l'exemple des souverains qu'il a vaincus?

« Sire, vous dirai-je, si Votre Majesté daigne me permettre de m'adresser directement à elle, vous la tenez cette gloire si pure; vous en jouirez en vous montrant esclave de la parole donnée lors de la conclusion du dernier traité de partage. Pensez aux souffrances que vous épargnerez à vos peuples. Après avoir été si longtemps la terreur de l'Europe, contentez-vous d'en être le modérateur et l'arbitre, car c'est le rôle qui vous est réservé. Faites cela, Sire, et vous direz plus justement qu'Auguste :

« Je suis maître de moi comme de l'univers. »

« Quant à moi, après avoir rempli la tâche ingrate de modérer l'ardeur qui est l'essence même de la grande âme de Votre Majesté, une fois votre détermination prise, je ne me souviendrai plus de l'avis que j'ai osé donner ; et si le canon gronde, je me rappellerai que j'ai eu l'honneur, dans ma jeunesse, de combattre sous vos yeux. Le dernier de mes

vœux sera pour votre gloire, soit que vous vouliez en jouir dans une paix prospère, soit qu'il faille porter l'étendard de saint Louis à Vienne, qui se rappelle que les Français ont campé sur le sol de l'empire, ou à La Haye, dont vos armées connaissent le chemin. »

Le chancelier Pontchartrain désirait plaire. Reprenant tour à tour les arguments du marquis de Torcy et du duc de Beauvilliers, il en fit un examen prolixe, en homme qui, par politique, ou par défiance de ses forces, n'ose pas émettre une opinion personnelle. Ce secrétaire d'État tenait surtout à garder sa place. Le roi connaissait, mieux que personne, la médiocrité du chancelier; mais il n'avait pas oublié les services de son aïeul, et il aimait les avis complaisants.

Nous avons dit aussi plus haut (voir la quatrième conférence) quels furent le langage et l'attitude du grand dauphin [1]. Ce prince, avec une énergie véhémente et passionnée, réclama l'Espagne comme son bien puisque c'était l'héritage de sa mère, et rappela

1. « *Fils de roi, père de roi, jamais roi.* » Ce dicton populaire, dû à quelque *voyant* obscur, courait la France bien longtemps avant d'être justifié par l'événement.

Monseigneur, bien que sa jeunesse eût été confiée aux soins de Bossuet, du duc de Montausier et de Fléchier, ne reçut d'eux ni le génie, ni la vertu, ni l'art de bien dire. Ses maîtres se consumèrent en vains efforts. Sa seule lecture, il l'avouait lui-même avec une candide franchise, était la *Gazette de France*. Tenu en lisières jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1711, à plus de cinquante ans, il passa toute sa vie confiné dans sa terre de Meudon, livré à la chasse, au jeu, à la bonne chère, et à son goût pour une ancienne fille d'honneur de la princesse de Conti (mademoiselle Choin), créature peu séduisante dont il fit sa Maintenon.

toutes les raisons émises par le marquis de Torcy, en ajoutant qu'il consentait à transmettre ses droits à son fils. Pour terminer, il déclara, en termes très-vifs, que tout autre arrangement serait regardé par lui comme une spoliation contre laquelle on ne l'empêcherait jamais de protester. — Tout ce qu'il avait de vigueur et d'intelligence fut dépensé ce jour-là.

Madame de Maintenon, pressée de dire son sentiment, le fit avec mesure, suivant la méthode qu'elle adopta dès lors, pour l'observer constamment. Elle conclut à l'acceptation.

MADAME DE MAINTENON

Toutes les fois qu'on se reporte à cette époque, il est impossible de ne pas parler de cette femme, dont on a dit autant de mal que de bien et qui demeure, pour la postérité une figure énigmatique, entre la souveraine et l'aventurière.

Elle naquit le 27 novembre 1635 dans la prison de la conciergerie de Niort, où sa mère partageait la captivité de son mari, fils d'Agrippa d'Aubigné, que Henri IV honora de son amitié. Elle passa ensuite en Amérique où son père, devenu libre, alla chercher un refuge contre les persécutions que lui attirait son attachement à la Réforme, et où il dissipa les restes de sa fortune. Revenue en France

au bout de quelques années, elle se trouva un beau jour sur le pavé de Paris, orpheline, sans ressources, mais belle, savante, pleine d'esprit, de vertu et d'ambition! Réduite à accepter pour vivre, chez madame de Neuillant, sa parente, une position voisine de la domesticité, elle eut à subir les dégoûts et les humiliations dont l'abreuvait une protectrice avare et capricieuse. Le souvenir de cette misère lui inspira plus tard l'idée de fonder près de Versailles, et de faire doter par la munificence royale, la maison de Saint-Cyr, où les jeunes filles nobles sans fortune trouvèrent l'appui et les secours qui avaient manqué à sa jeunesse.

Elle allait prendre le voile pour échapper à ce triste servage, lorsque Scarron, le romancier des scènes bouffonnes et le poëte aux rimes scabreuses, lui proposa de l'adopter. Cette offre ayant été accueillie, sinon avec gratitude, au moins avec un cœur résigné, l'adoption fut décorée du nom de mariage, pour ne pas donner prise à la malignité, car enfin le cul-de-jatte était encore un homme. Chez l'auteur du *Roman comique* et de l'*Enéide travestie*, madame Scarron trouva tous les *beaux-esprits*, comme on disait alors, et les gens de cour qui recherchaient les délassements peu sévères. A cette époque, elle connut Ninon de l'Enclos, la célèbre courtisane, et leur intimité devint étroite, sans que cette liaison compromettante ait altéré son renom de vertu. Dans ce demi-monde, elle ne se laissa pas effleurer par les hommages licencieux, et sa conduite resta irréprochable.

La mort de son mari la rendit à la liberté, mais aussi à la misère. Quelques anciens amis, frappés de son indigence noblement soufferte, de ses connaissances, de la sûreté de son commerce et de sa piété, la présentèrent à madame de Montespan, pour élever le duc du Maine. La fière Athénaïs de Mortemart tomba sous le charme de la gouvernante de son enfant, et la présenta au roi, dont elle ne tarda pas à s'attirer l'estime, dans les rapports journaliers qui s'établirent à l'occasion du jeune duc. — Quelles étaient l'étendue et l'atticisme de son esprit, la variété de ses études, la force de sa raison et la flexibilité de sa plume, on le voit en lisant ses lettres et ses instructions pour Saint-Cyr. Sa place est marquée parmi les écrivains éminents du grand siècle. Les qualités de son style se retrouvaient dans sa parole, avec une diction qui enchantait.

Peu d'années après, madame de Montespan partit pour un exil dont elle ne revint pas, et madame Scarron régna, sous le nom de marquise de Maintenon.

Madame de Montespan, dans l'exil où elle s'imposait les plus dures macérations de la pénitence pour expier le scandale de sa vie, apprit un jour le mariage de sa rivale.

Ce mariage eut lieu pendant l'hiver qui suivit la mort de la reine Marie-Thérèse, en 1684. Louvois essaya en vain de s'y opposer. L'archevêque de Paris, de Harlay, n'y consentit que sur la promesse qu'il resterait secret. Il n'y eut d'autre cérémonie qu'une messe dite en pleine nuit par le père de la Chaise,

confesseur du roi, dans un des cabinets de Versailles. Bontemps, gouverneur du château, premier valet de chambre en quartier, et le plus en faveur des quatre, servit cette messe en présence de Harlay, comme diocésain; du ministre Louvois; de Montchevreuil, parent de Villarceaux (le seul qui peut-être ait su émouvoir le cœur de madame Scarron); et enfin, il faut bien le dire, de Bossuet, dont la grande voix avait prononcé l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, reine de France, le 1er septembre précédent (1683), à Saint-Denis, en présence de monseigneur le grand dauphin et de toute la cour!

Voici comment le duc de Saint-Simon, dans son style heurté, mais incisif et pittoresque, juge cette toute-puissance féminine, dont l'histoire n'offre pas un second exemple, et qui suscite encore des jugements passionnés.

« Les suites, les succès, l'entière confiance, la rare dépendance, la toute-puissance, l'adoration publique, universelle; les ministres, les généraux d'armée, la famille royale la plus proche, tout en un mot à ses pieds; tout bon et tout bien par elle, tout réprouvé sans elle; les hommes, les affaires, les choses, les choix, les justices, les grâces, la religion, tout sans exception en sa main, et le roi et l'Etat ses victimes; quelle fut cette fée incroyable, et comment elle gouverna sans lacune, sans obstacle, sans nuage le plus léger, plus de trente ans entiers, et même trente-deux, c'est l'incomparable spectacle qu'il s'agit de se retracer, et qui a été celui de toute l'Europe. »

Qu'on juge cé qu'il lui fallut d'art, de souplesse, de manége, pour maintenir, pendant cette longue période, son pouvoir sur un homme aussi impérieux, aussi jaloux de son autorité que l'était Louis XIV, moins âgé qu'elle de quatre ans !

Le travail avec les ministres avait toujours lieu chez elle, dans sa chambre. Cette pièce, de plain-pied avec l'appartement du roi, n'avait qu'un petit nombre de meubles d'un goût sévère, que leur forme et leur place destinaient à deux personnes d'un rang égal. — Deux fauteuils seulement, dont l'un à chaque coin de la cheminée ; deux petites tables et deux tabourets pareils. Le ministre s'asseyait sur l'un des tabourets et déposait sur l'autre le sac contenant ses papiers, ce que l'on appelait, par une abréviation convenue, *le sac*. Une des tables servait à la maîtresse du logis pour y placer l'ouvrage de broderie ou de tapisserie dont elle s'occupait toujours comme si son affaire principale était cette fleur brodée ou ce canevas. Les deux travailleurs parlaient toujours très-haut, de sorte qu'elle entendait tout. Attentive et silencieuse, absorbée en apparence par un écheveau de soie ou de laine, elle ne prenait la parole que lorsqu'on l'interrogeait ; répondait alors en peu de mots, les yeux baissés et avec réserve. Mais le ministre, avant la séance, avait pris secrètement ses ordres, de sorte qu'ils étaient d'accord sans que le roi, si ombrageux, s'en doutât. S'il s'agissait de quelque mesure administrative, financière ou politique, on se gardait bien de l'aborder de front. On parlait d'abord d'autres affaires déjà en train, ou de quel-

que détail indifférent et secondaire qui devait, par une voie détournée, mener les esprits à la chose sérieuse. Si l'on rencontrait une résistance imprévue, on battait prudemment en retraite, et l'on attendait une prochaine séance pour une nouvelle tentative.

Fallait-il nommer un général d'armée, un intendant de province, ou désigner un ecclésiastique au choix du souverain pontife, le secrétaire d'Etat présentait une liste, sans mettre en tête celui qu'il voulait faire nommer; si le roi désignait quelqu'un, le ministre se gardait bien de le contredire, mais proposait cependant de voir ceux qui avaient aussi des titres, et balançait les services de chacun, pour produire une incertitude qui provoquait l'intervention de la marquise. Celle-ci, avec l'air du plus complet détachement, sans quitter son aiguille ou son canevas, parlait quelquefois d'un autre, puis finissait par revenir à celui que le ministre avait désigné. Le roi, presque toujours, était pris dans ce filet.

Tout en rendant justice aux éminentes qualités privées de madame de Maintenon, on ne cessera de lui reprocher la révocation de l'Edit de Nantes, les persécutions contre les réformés, qu'elle aurait dû protéger puisque ses ancêtres l'étaient; la protection accordée à une foule de médiocrités; la disgrâce de Vauban, de Fénelon et du grand Arnauld. Son nom restera lié à de misérables disputes théologiques, à la ruine des finances, à la destruction de Port-Royal, aux désastres de la guerre de la Succession et à la légitimation des bâtards. Il y eut en elle une femme admirable, et une reine funeste.

Après la mort du roi, survenue le 1er septembre 1715, elle ne quitta plus Saint-Cyr, et mourut pieusement le 15 avril 1719, au milieu de ses filles adoptives. — De ses parents, le plus connu est son frère, le comte d'Aubigné, qui la désola par ses incartades, et dont les intempérances de langage rappelaient à tout venant les aventures du temps de Scarron. La fille de ce frère, très-bien élevée par sa tante, épousa le comte d'Ayen, depuis duc de Noailles : le roi la dota richement. M. Théophile Lavallée a rendu aux lettres un service signalé en recueillant tous les manuscrits de madame de Maintenon. La postérité a confirmé (en l'appliquant à la femme, mais non à la reine) le jugement porté par Fénelon : « C'est le langage de la sagesse qui parle par la bouche des Grâces. »

ÉTAT MILITAIRE DE LA FRANCE

Nous avons tous été bercés avec les récits légendaires des actions mémorables de Louis XIV et de ses malheurs ; mais les institutions militaires de la France à la fin du XVIIe siècle, et au commencement du XVIIIe, n'étaient pas bien connues. M. Camille Rousset a fouillé, pendant plusieurs années, les riches archives du Dépôt de la guerre, et a dissipé les nuages qui voilaient cette partie si intéressante de nos annales. L'*Histoire de Louvois* a ouvert à son auteur les portes de l'Académie française.

A cette époque de confusion et de barbarie qu'on nomme le Moyen âge, la France, malgré l'esprit batailleur de ses habitants qui avaient toujours à la main l'épée ou la dague, ne possédait aucune organisation militaire. Les grands vassaux répondaient à l'appel du souverain, ou lui résistaient, suivant leur fidélité, leur faiblesse ou leur force : ils entraînaient à leur suite la petite noblesse, et des bandes plus ou moins nombreuses, levées de gré ou de force parmi leurs serfs, qu'ils armaient tant bien que mal, leur donnant pour solde le pillage. Ces réunions tumultueuses jetaient la terreur parmi les populations paisibles et duraient peu. La même irrégularité présidait à leur rassemblement sous la bannière seigneuriale, chaque fois qu'une occasion de guerre ou de trouble se présentait.

On doit à Charles VII le premier essai d'organisation militaire[1]. Ce prince commença par la cavalerie, et forma quinze *compagnies d'ordonnance*, comprenant chacune : un capitaine, un lieutenant, un guidon, un enseigne et cent lances. Le gentilhomme, pour être reçu dans la compagnie, devait arriver armé de toutes pièces, et amener avec lui trois archers, un coutillier, et un page ou varlet. Ce petit groupe composait la *lance fournie*. Chaque compagnie avait ainsi 600 combattants, et le corps entier 9,000; mais il était réellement beaucoup plus considérable, en raison du grand nombre de surnumé-

1. L'ordre que nous allons suivre n'est pas arbitraire, il a été commandé par celui de la formation des différentes armes.

raires qui s'offraient pour y faire le service, en attendant leur inscription. Par suite de cet usage, il y eut quelquefois dans une seule compagnie, dit le général de La Roche-Aymon, jusqu'à 1,200 chevaux. — Les gentilshommes qui n'entraient pas dans les *ordonnances* formaient l'arrière-ban, qui subsista jusque sous Louis XIV, mais auquel on eut rarement recours.

Les compagnies d'ordonnance furent disséminées, par fractions de vingt à trente gendarmes, dans certaines villes où elles étaient surveillées et inspectées par des officiers du roi. Les provinces contribuaient, par la *taille des gendarmes*, à l'entretien de ces troupes, d'après des *montres* ou revues soigneusement établies. Cette création, ayant donné de bons résultats, fut imitée par plusieurs princes, notamment par les ducs de Bretagne et de Bourgogne : les gendarmes de ce dernier acquirent très-vite un renom de discipline et de bravoure. Le nombre des compagnies fut augmenté plus tard, afin que le roi pût multiplier ses faveurs; et l'on en vit qui n'avaient plus que cinquante lances ou même vingt-cinq, mais alors on porta la lance fournie à sept ou huit combattants. Les jeunes gentilshommes y faisaient l'apprentissage de la guerre comme pages et comme archers. Les gendarmes se formaient et combattaient sur un rang. Ils entamaient la bataille, et envoyaient leurs archers avec des *crennequiniers* sur les gendarmes ennemis, dès que la ligne de ces derniers était rompue.

On faisait peu de cas alors de la cavalerie légère,

et on ignorait le parti qu'on en pouvait tirer. Les premiers cavaliers légers que l'on vit former un corps en France furent les *stradiots*, que Louis XII fit venir de Grèce. On leur donna successivement les noms de salades, de chevau-légers et de cuirasses, ce qui étonnerait si on ne savait que ces prétendus cavaliers légers, couverts d'armes défensives assez lourdes, n'étaient ainsi nommés que par opposition à la gendarmerie toute bardée de fer : ils ne chargeaient qu'au trot.

Au commencement du règne de François I[er], l'ordre de bataille était encore *en haie*, sur un seul rang. Chaque gendarme ne cherchait qu'à engager un duel. Charles-Quint fut le premier qui massa la cavalerie; il forma ses gendarmes sur huit ou dix rangs de profondeur. Les Espagnols durent à cette innovation les victoires de Pavie et de Saint-Quentin. L'exemple fut suivi par la France et par toute l'Europe. Cet ordre compacte prouve que l'artillerie était encore dans l'enfance.

Sous Henri II, commence la réunion des cavaliers en groupes plus ou moins nombreux, appelés *host*. Il n'y a rien qui puisse nous intéresser aujourd'hui dans les ordonnances royales promulguées à cette époque au sujet des hommes d'armes, gendarmes, argoulets, albanais, estradiots, carabins, etc. Les armes à feu, qui finiront par faire abandonner les armures défensives, produisirent d'abord l'effet contraire, et l'on vit sous Henri II les gendarmes porter de véritables enclumes. On y renonça ensuite progressivement. Charles IX allégea beaucoup le lourd appareil des

hommes de guerre, et Louis XIII le fit abandonner presque entièrement. Après la mort de Henri II, tué par Montgommery d'un coup de lance, les gentilshommes ne voulurent plus de cette arme. Au temps de Henri IV, tous les cavaliers de l'Europe ont une prédilection marquée pour le pistolet. Maurice de Nassau lui-même donna dans cette inconcevable erreur. Dans toutes les guerres de Louis XIV, la cavalerie en allant à l'ennemi ne mettait l'épée à la main qu'après avoir exécuté plusieurs feux. Les charges étaient généralement lentes et lourdes. Il en fut ainsi jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, sauf de rares exceptions, telles que la charge à l'arme blanche, *sans feux*, du marquis de Magnac à Friedlingen. Charles XII, le premier, comprenant le vrai rôle de la cavalerie dans les armées modernes, rendit son choc irrésistible en la lançant en avant, sans feux, avec la rapidité de la foudre. Mais la routine prévalut parmi nous jusqu'au temps de Frédéric.

Sous Louis XIII, dit le général Bardin, on voit un *caporal* commander une *escadre* de cavalerie. L'escadron, pris comme unité de force, va naître. En 1635, on organise en régiments les débris des *cataphractes* et toutes les compagnies de cavalerie légère. En 1659, après la paix des Pyrénées, cette transformation s'achève. La cavalerie a un colonel-général. Le régiment, commandé par un mestre-de-camp, se compose de deux à quatre escadrons, ayant chacun quatre compagnies de 25 à 50 *maîtres*. On nomme un lieutenant-colonel et un major. Du temps de Turenne, le régiment variait de six à douze compagnies, ayant

chacune un capitaine, un lieutenant, un cornette, un sous-lieutenant, un maréchal-des-logis, un brigadier et un trompette. Il en était ainsi dans presque toute l'Europe.

Nos cavaliers, comme ceux de Gustave-Adolphe, se formaient sur trois rangs. Pendant la guerre, il n'y en eut souvent que deux à cause de la faiblesse des effectifs; mais l'ordre sur deux rangs ne fut adopté en France qu'en 1766, après la Prusse. — Armement uniforme, c'est-à-dire le pistolet, le mousqueton et l'épée, plus tard le sabre. Un seul corps conserva la cuirasse, et prit le nom de cuirassiers du roi. Chaque régiment eut une compagnie de mousquetaires ou de carabiniers. La première organisation fut si défectueuse que Louvois, pour reconstituer l'édifice par la base, licencia tous les régiments en 1668, les remit en compagnies franches, et chargea le chevalier de Fourilles d'une réorganisation qui, une fois achevée, subsista cent ans. La cavalerie, pendant tout le règne, entra toujours au moins pour un tiers dans la composition des armées.

Le maréchal de Brissac, dans sa campagne de Piémont en 1554, monta une compagnie de fantassins sur des petits chevaux de médiocre valeur, afin de les transporter rapidement sur des points éloignés. Telle fut l'origine des dragons, d'abord arquebusiers à cheval. Cet essai ayant réussi, on forma plusieurs compagnies. Le dragon reçut une instruction conforme à son double rôle. En 1668, lorsque le duc de Lauzun fut nommé colonel-général, il n'existait que deux régiments; en 1690, il y en eut quarante-trois.

On a exalté ou critiqué outre mesure l'arme des dragons. Une chose certaine, c'est que leur création est due à une idée ingénieuse.

Les premiers hussards étaient des déserteurs hongrois. Le maréchal de Luxembourg, les ayant mis à l'épreuve, obtint la levée d'un régiment en Alsace. Ce corps fut dissous à la paix de Ryswick. Ainsi, en 1700, il n'y avait pas de hussards, c'est-à-dire pas de cavalerie légère proprement dite, bien que toute la cavalerie portât ce nom, qui du reste était juste par rapport à l'ancienne gendarmerie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Pendant la guerre de la Succession, on forma deux régiments de hussards, l'un français, l'autre bavarois.

En 1679, le sabre remplaça définitivement l'épée. 1680, création du régiment de carabiniers, qu'on arma de carabines rayées. N'oublions pas que Louis XIV entretint toujours un certain nombre de régiments étrangers, qui se recrutaient parmi les aventuriers et les déserteurs de toutes les nations. Il y en eut jusqu'à huit.

Les corps de la maison du roi, créés presque tous par Louis XIV, étaient nombreux et superbement équipés. La vénalité des grades en était bannie, exception unique. On y remarquait : quatre compagnies de gardes du corps, de 100 à 300 gentilshommes, tous catholiques ; 200 gendarmes et 200 chevau-légers ; deux compagnies de mousquetaires, servant à pied et à cheval, et ayant à la fois le drapeau et l'étendard, insignes de leur double service. La maison du roi, les compagnies de gendarmerie

et celles de chevau-légers présentaient, réunies en 1673, un effectif de 3,420 gentilshommes ou maîtres. A la même époque, il y avait dans le reste de la cavalerie 47,000 chevaux.

On comptait en 1698, outre la maison du roi, 117 régiments [1], dont 1 de carabiniers, 1 de cuirassiers, 72 *dits de cavalerie*, 43 de dragons, et plusieurs corps étrangers. — Une ordonnance du 5 mars 1675 prescrivit la cuirasse à tous les officiers; on l'éluda presque toujours, sous divers prétextes, Quant aux manœuvres, il n'y avait rien, en 1701, qui ressemblât à nos trois écoles. On mettait une grande importance à bien défiler.



Par un reste de préjugés qui dataient de la chevalerie, le gentilhomme méprisait la *pédaille*, et ne voulait combattre qu'à cheval. Voilà pourquoi nos rois s'ocupèrent d'abord presque uniquement de la cavalerie.

Charles VII créa les francs-archers, qui doivent la première partie de leur nom à l'exemption de la *taille*. Chaque paroisse dut en fournir un, l'équiper et l'entretenir. On les réunissait souvent pour les exercer. La compagnie était de 500 hommes; il y en avait huit dans une bande. Le corps entier comprenait quatre bandes, 16,000 hommes. Louis XI licencia

1. A deux, trois ou quatre compagnies (de 30 à 50 chevaux chacune) par escadron; le nombre de ces derniers variait de deux à trois par régiment. Tout cela était l'instabilité même.

cette milice, et la remplaça par 10,000 Français, 6,000 Suisses, et un certain nombre de lansquenets, après la journée de Morat où les Suisses employèrent, avec un succès inconnu jusqu'alors, les armes à feu portatives (1476), et firent repentir le duc Charles de Bourgogne de la témérité dont il se glorifiait. Du reste, cet appel des Suisses et des Allemands en France eut le résultat très-fâcheux de retarder la formation d'une infanterie nationale. Bayard et plusieurs autres chevaliers, sur les instances de Louis XII, servirent dans l'infanterie ; mais cette arme ne prit réellement quelque importance que sous François Ier, qui répandit l'usage des arquebuses, créa les légions, et mit ainsi sur la voie de la formation régimentaire. Nous étions en retard sur la Flandre, l'Espagne et l'Italie qui avaient déjà d'excellents fantassins. La légion fut de 6,000 hommes, piquiers, hallebardiers et arquebusiers, en nombre à peu près égal. Il y avait dans chaque légion six bandes, et dans chacune de ces dernières mille hommes. On revint bientôt aux anciennes compagnies séparées de deux ou trois cents hommes, mais cette division amena des désordres. Henri II, d'après l'avis de Brissac, de Coligny et de Montluc, prenant ce qu'il y avait de bon dans le système légionnaire, forma des corps que Charles IX, après avoir hésité entre plusieurs titres, appela régiments. Ces corps furent d'abord très-irréguliers et temporaires ; on les licenciait quand on n'en avait plus besoin ; mais enfin le principe régimentaire était trouvé. On vit quelquefois des régiments réduits aux seules compagnies-colo-

nelles. L'usage des armes à feu, en se propageant, fit abandonner peu à peu les armures défensives; toutefois, les piquiers et les arquebusiers conservèrent le corselet, le hallecret et la salade pendant plusieurs années du règne. Louvois institua la tenue des registres-matricules. Le colonel Rocquancourt, le général Ambert et M. Camille Roußset donnent l'historique de l'infanterie et des autres armes. Nous nous bornerons à quelques indications sommaires qu'il est indispensable de se rappeler. — Peu d'innovations au commencement du règne. Le nombre des mousquetaires est double de celui des piquiers. Formation habituelle sur huit rangs; Turenne la réduisit à six. — Personnel d'une compagnie : capitaine 1; leutenant 1; sous-lieutenant 1; sergents 2; caporaux 3; anspessades ou sous-caporaux 3; 41 soldats et 1 tambour. État-major : colonel, major, et un aide-major par bataillon. Les emplois de lieutenant-colonel et de major, en dehors de la hiérarchie, ne se vendent pas; de capitaine on devient colonel. Les officiers sont armés d'une pique de dix pieds, les soldats en ont une de quatorze; les sous-officiers ont une hallebarde un peu moins longue. Création des grenadiers en 1672. En 1703 on abandonna la pique, et toute l'armée reçut des fusils avec des baïonnettes à douille, inventées par Vauban. L'ordonnance fut réduite à quatre rangs. On laissa aux sergents la hallebarde, et aux officiers la demi-pique de sept à huit pieds ou esponton.

Il y avait, dans la maison du roi, un régiment de gardes françaises et un régiment suisse, toujours au

complet. L'organisateur de l'infanterie fut Martinet. En 1678, il y avait 120,000 hommes sur le pied de guerre, et dans les garnisons 100,000. Il y eut toujours, comme dans la cavalerie, plusieurs régiments étrangers. Louvois était parvenu à en former six : un espagnol, deux irlandais, un écossais, un anglais et un allemand, dont les officiers et les soldats, par une exception à noter dans ce temps d'intolérance, pratiquaient librement leur culte national.

D'après le maréchal de Puységur, il n'y avait aucune uniformité dans l'arrangement des troupes. Chaque chef disposait ses soldats suivant son intelligence de la guerre et du terrain. C'était la seule règle qui présidât à l'entrelacement des piquiers et des mousquetaires. En général, on s'alignait à droite, et l'on conservait entre les bataillons 30, 50 ou 60 pas. Les trois écoles, ainsi que pour la cavalerie, étaient encore dans les limbes de l'avenir; on avait seulement appris, au camp de Compiègne, à défiler avec une certaine perfection. Vers la fin du règne, il y eut un nombre prodigieux de régiments; aussi furent-ils très-faibles, quelquefois d'un seul bataillon de quatre ou cinq cents combattants. Il y avait des compagnies de quarante hommes. En 1710, les bataillons de l'armée de Flandre se trouvèrent réduits à 350 et même à 300 soldats (lettre de Villars au ministre de Voisin, 24 mars 1710). Quant aux désordres qui furent cause en grande partie de nos revers, nous citerons Feuquières, pour éviter qu'on nous accuse d'exagération; les capitaines, qui étaient, comme on sait, propriétaires des compagnies, s'ab-

sentaient sans y être autorisés, et allaient dissiper à Paris l'argent destiné à l'entretien de leurs soldats [1]. Feuquières, a-t-on dit, esprit chagrin et morose, trouvait tout mal : mais sur ce point les témoignages concordent, il n'a dit que la vérité. Il n'a dépassé les limites du vrai, encore n'est-ce pas bien sûr, que lorsqu'il a critiqué les plans de bataille et la conduite des généraux.

L'engagement étant en principe volontaire [2], et

1. « Les abus ont été multipliés à un tel excès que les corps de troupes ne sont presque plus que des noms sur un ordre de bataille sans consistance, lorsqu'il faut que l'armée combatte. Les jeunes gens sans expérience, à qui l'on a donné des régiments, ont dégoûté les vieux officiers qui étaient à la tête des vieux corps, parce qu'ils se sont trouvés dans la nécessité d'obéir à des enfants. Ces mêmes enfants ont proposé au ministre des sujets incapables, qui tous ont été agréés.

« L'avidité et la facilité de s'entendre avec les commissaires des guerres ont fait que les revues ont été peu exactes, de sorte que le roi se trouve continuellement volé, et sur le nombre des officiers qui n'est pas complet dans les régiments, et sur le nombre des soldats qui manquent dans les compagnies, quoique payés par l'état de la revue.

« Aussi trouve-t-on un bataillon excellent lorsqu'il entre en campagne à 500 hommes, au lieu que, sous les ministres précédents, on eût cassé un capitaine, ou au moins lui aurait-on retenu une somme, si sa compagnie se fût présentée incomplète en entrant en campagne. . . . . . Il faut se redresser sur tout, sans quoi le dépérissement deviendra sans remède. » — On pourrait multiplier facilement les citations.

2. Depuis le 28 octobre 1666, on ne put s'engager pour moins de quatre ans. Parfois, un capitaine peu scrupuleux retenait des soldats après l'expiration de leur engagement; le ministre, si une plainte pour ce motif lui parvenait en temps de guerre, répondait, comme il le fit en 1672, que ce n'était pas le moment d'examiner l'affaire et qu'on s'en occuperait après la campagne. — Colbert, de son côté, retenait des forçats, après leur peine finie, parce que le roi avait besoin de rameurs sur ses galères. La raison d'État couvrait ces abus de pouvoir. La gloire de ce siècle ne fut pas sans tache.

les troupes à l'entreprise, les capitaines s'entendaient avec les recruteurs, ou raccoleurs, pour se procurer des hommes, et avec les fournisseurs pour l'achat de tous les objets d'équipement; les armes seules étaient fournies par le roi, à qui on en remboursait le prix. Nous avons déjà parlé des passevolants. L'uniforme ouvrit une nouvelle source de profits illicites.



Nos anciens rois commandaient eux-mêmes leurs armées. Au début de la troisième race le chef de la milice était le sénéchal, *princeps militiæ*. De Philippe-Auguste à Louis XIII, ce fut le connétable, *comes stabuli*. Cette charge fut supprimée à la mort du duc de Lesdiguières (1627). Philippe-Auguste fit le premier maréchal de France; pendant les croisades, il n'y en eut qu'un; jusqu'à Louis XII, deux; sous François Ier, trois; sous Henri II, quatre; sous Louis XIV, en 1651, seize; en 1703, vingt. La *monnaie de Turenne* n'eut pas cours auprès de Marlborough et du prince Eugène. Le commandement supérieur de l'infanterie appartint longtemps au grand-maître des arbalétriers. — Voir dans Brantôme la biographie des colonels-généraux de l'infanterie. Le duc d'Epernon fut le dernier (1661). Il y eut un grand-maître de l'artillerie jusqu'en 1755. François Ier fit les premiers colonels. Le lieutenant-général et le sous-lieutenant sont un peu antérieurs à Louis XIV, sous le règne duquel les officiers de

tous grades pullulèrent, excepté les chefs de bataillon (dont l'origine est moderne), ce qui donnait une très-grande importance aux capitaines. Voici ce que dit le maréchal de Puységur : « Dans les grandes armées, il y a souvent deux cents colonels de gendarmerie, cavalerie légère et dragons qui, la plupart, ont ce grade sans régiment. Le même abus est dans l'infanterie. » Le maréchal de Villars s'en plaignit souvent.



A Crécy (1346), les Anglais mirent en batterie et servirent avec de la poudre les six premiers canons qui parurent à la guerre. On employa d'abord des boulets de pierre, de grès ou de marbre. Les projectiles en fer ne furent connus qu'au XV[e] siècle, ainsi que les premières armes à feu portatives. Charles VIII, grâce aux soins de Louis XI son père, emmena en Italie une artillerie nombreuse, et assez mobile pour suivre les mouvements de son armée. François I[er] qui, trop confiant dans sa vaillance de preux, pensa perdre la bataille de Marignan pour n'avoir pas su employer son artillerie, comprit ensuite l'importance de la poudre, et créa le premier grand-maître. Henri IV, à Ivry, n'avait que deux ou trois mauvais canons, et ses adversaires pas davantage. Sully s'en souvint, et fit couler de nombreuses pièces de plusieurs calibres. On vit de son temps les grenades et les balles à feu [1].

1. Sully, le premier, prépara les éléments sérieux d'une armée permanente; mais ses idées et ses principes ne furent pas réunis

Louis XIII connut les bombes, dont le tir resta très-imparfait jusqu'en 1663. Louis XIV eut une artillerie très-nombreuse; mais la multiplicité des calibres, l'emploi des mêmes pièces à tous les usages (siéges, guerre de plaine, etc.), la longueur des canons, la lourdeur des affûts et l'imperfection des attelages, tous à la limonière, ne lui permirent pas d'en tirer le parti qu'on pourrait croire. Il eut d'immenses parcs de siége, mais peu d'artillerie de campagne. Gustave-Adolphe inventa des canons en fer légers et très-mobiles, sans que la France l'imitât. Les vrais progrès datent de Valière et surtout de Gribeauval.

Le service de l'artillerie se faisait d'une manière étrange[1]. Le grand-maître, officier de la couronne, indépendant du secrétaire d'État de la guerre, avait une autorité absolue, et disposait de la plupart des charges, qui toutes étaient vénales. Les officiers, en dehors de l'armée par leur service et leurs titres singuliers, mettaient, pour la plupart, leur amour-propre à ne pas être compris dans la hiérarchie militaire. Leurs titres étaient ceux de lieutenants (généraux) ; commissaires provinciaux ordinaires et extraordinaires; officiers pointeurs, maîtres canonniers brevetés, capitaines de charroi, conducteurs, etc. Dans les siéges, le roi passait des marchés avec eux pour la construction et le service des

en corps de doctrine pour guider ses successeurs. A sa mort, on retomba dans les ténèbres.

1. *Histoire de Louvois*, t. I, 234, C. Rousset. *Colonel Rocquancourt*, t. I, 466, général Bardin.

batteries, que les entrepreneurs faisaient exécuter par des soldats qu'on leur prêtait ou par des ouvriers civils, car on n'avait pas de troupes d'artillerie. Les siéges étaient pour le grand-maître une source de redevances énormes et extraordinaires, que Louvois fit cesser. En 1671, fut créée la première compagnie de canonniers; 1672, deux bataillons de fusiliers à treize compagnies; 1676, deux compagnies franches de bombardiers; 1677, quatre nouveaux bataillons de fusiliers. En 1691, il y avait un personnel de 6,500 hommes; 1693, les fusiliers deviennent régiment royal-artillerie, porté à cinq bataillons en 1706. En 1684, dix nouvelles compagnies de bombardiers, et formation du régiment royal des bombardiers; 1706, création d'un nouveau bataillon. Le mestre de camp Dumetz fut pour l'artillerie, sous la direction de Louvois, ce qu'étaient Martinet pour l'infanterie et le chevalier de Fourilles pour la cavalerie. Les mines ressortissaient au service de l'artillerie, dont elles ne furent séparées qu'en 1790. Louis XIV, le premier, eut des mineurs : 1679, première compagnie; 1695, deuxième; 1705, troisième; 1706, quatrième. Le corps de l'artillerie fut doté d'un état-major général et particulier, d'après les règles suivies pour les autres armes.

« Le mot ingénieur, dit Guibert, dérive, non du mot génie, mais du mot engin, parce que les ingénieurs étaient autrefois les constructeurs des machines de guerre. » Les anciens appelaient *Aréotectonique* la science de l'attaque et de la défense des places. Cette branche de l'art militaire fut d'abord

dans les attributions du grand-maître des arbalétriers, et ensuite dans celles du grand-maître de l'artillerie. Henri IV n'avait pas d'ingénieurs. Sully appela des Italiens pour ce service, et il encouragea les officiers d'infanterie à s'y livrer. Louvois et Colbert cessèrent de conférer ces grades à des étrangers. Vauban organisa les ingénieurs, dont les fonctions, dans l'origine, étaient à la fois civiles et militaires; les deux corps ne furent séparés qu'en 1750, après la fondation de l'école de Mézières. Ainsi, sous Louis XIV, il n'y avait pas de corps spécial du génie militaire, ni de régiment de cette arme. La plupart des ingénieurs étaient des officiers d'infanterie et n'avaient sous leurs ordres, pour l'exécution des travaux, que des soldats empruntés à l'infanterie et à la cavalerie, ou des ouvriers civils. Vauban, à quarante et un ans, était encore capitaine dans le régiment de Picardie.



Le marquis de Louvois, deuxième fils du chancelier Le Tellier (dont Bossuet prononça l'oraison funèbre), naquit à Paris, le 18 janvier 1641. Elevé dans la culture des lettres grecques et latines, au collége de Clermont, où ses condisciples eux-mêmes proclamèrent la maturité précoce de son esprit, il reçut dès l'âge de quinze ans le brevet de conseiller d'Etat, et la survivance de la charge de secrétaire d'Etat qu'avait alors son père; ce qui ne l'empêcha pas de soutenir publiquement, deux ans plus tard, ses thèses de philosophie. A dix-neuf ans, il fut

nommé conseiller au parlement de Metz; mais Le Tellier le garda près de lui, pour le former aux fonctions qu'allait bientôt remplir cet adolescent dont on vantait déjà l'application aux affaires et la gravité. En 1662, époque de son mariage avec la riche héritière des Souvré, il reçut l'autorisation de signer comme secrétaire d'Etat, à la place de son père devenu chancelier. A vingt et un ans, il était ministre, et il conserva cette position jusqu'au 16 juillet 1691, jour de sa mort. Son nom rappelle, malheureusement pour sa mémoire, la guerre de Hollande, la dureté déloyale dont Gênes fut victime, la révocation de l'édit de Nantes, les rigueurs contre les calvinistes, et les incendies du Palatinat. Le marquis de Barbesieux, son fils, âgé de vingt-trois ans à peine, lui succéda, comme si le ministère appartenait à cette famille.

Avant le ministère de Louvois, que faisait l'Etat, ou le roi (ces deux mots ayant une signification identique), pour assurer la subsistance des armées en campagne? — Rien. Le soldat, pour vivre, maraudait. De là, les absences illégales, l'indiscipline, les châtiments et la désertion; la mauvaise nourriture engendrait la misère et des maladies dont les ravages étaient d'autant plus grands qu'il n'y avait pas de service médical. Louvois, le grand *vivrier*, établit des magasins pour les hommes et les chevaux. Cet établissement précéda ceux du même genre chez les étrangers, et contribua beaucoup aux succès de Louis XIV. Louvois institua la discipline, refréna l'orgueil et la turbulence que les gentilshommes

portaient dans l'armée, protégea les bons officiers, et sévit contre les mauvais; créa les magasins permanents, les hôpitaux, le Dépôt de la guerre, les camps d'instruction, les régiments de milices [1], l'hôtel des Invalides, l'ordre de Saint-Louis, etc. Il perfectionna l'équipement et l'armement; établit à Douai, Metz et Strasbourg des écoles d'artillerie; comprit la nécessité d'un personnel administratif intègre, et mérita, pour avoir si bien préparé la guerre, d'être placé à côté de ceux qui l'ont faite.

PHILIPPE V

Ce prince, né en 1683, avait un cœur excellent, des intentions droites, de la bravoure, et la beauté d'Augustule; mais cela ne suffisait pas pour accomplir la tâche que sa destinée royale lui imposait. Voici comment se passaient avant lui les séances du conseil de Castille, qui se réunissait le vendredi de chaque semaine pour traiter les questions d'Etat. Le roi entrait couvert, trouvait les conseillers agenouillés, s'asseyait, et disait : *Levez-vous*, et ils se levaient : *Asseyez-vous*, et ils s'asseyaient : *Couvrez-vous*, et ils se couvraient..... et les affaires étaient remises à la séance suivante. Le parti français déclara que les choses ne pouvaient continuer ainsi; il voulait innover et marcher. Philippe V, pour tout concilier, déclara qu'il porterait alternative-

1. 29 novembre 1688. *Histoire de Louvois*, III, 321.

ment la *golille* et le justaucorps de Versailles. Le peuple espagnol continua, comme par le passé, à charmer ses loisirs en jouant de la guitare et du couteau. La princesse des Ursins gouverna l'Etat, tout en vaquant aux soins serviles dont elle entourait les jeunes souverains (voir les Mémoires de Saint-Simon, Berwick et Noailles; nous n'osons pas citer). — L'affaire de la perruque royale fut grave; car elle souleva ces deux importantes questions : 1° Pouvait-on faire venir un coiffeur de Paris sans accroître la jalousie suscitée déjà en Espagne par l'influence française? n'y avait-il pas à craindre, en outre, qu'un artiste parisien ne glissât dans les perruques de Sa Majesté catholique quelque sortilége? 2° Les cheveux destinés à ces couvre-chefs devaient-ils nécessairement avoir été pris sur la tête d'un gentilhomme?

Le comte de Benavente, hidalgo jusqu'à la moelle, prit rudement le parti des perruquiers indigènes et des cheveux d'extraction noble. Le marquis de Louville, français et homme de progrès, ne craignit pas de soutenir que l'important était d'avoir un bon perruquier et de beaux cheveux. Sans l'intervention amiable du patriarche des Indes, un conflit sanglant éclatait peut-être.

Philippe V, le 19 juin 1706, fut forcé de s'enfuir de Madrid, où lord Galloway [1] et le marquis de Las

1. Ce lord Galloway était un Français réfugié, du nom de Ruvigny; Berwick était Anglais. La plupart des princes engagés dans cette lutte étaient unis par des liens de parenté. Voltaire a eu bien raison de dire que ce fut une guerre civile.



Minas entrèrent six jours après. Berwick et Noailles, dans leurs Mémoires, vantent la constance et le courage du petit-fils de Louis XIV; mais la postérité n'a pas sa cour à faire à Versailles. Si la cause des Bourbons finit par triompher, Philippe, en vérité, n'y aida guère. Ses belles lettres à son aïeul ne sont pas de lui.

FRIEDLINGEN

(1702)

A la fin de la journée, le marquis de Magnac exécuta, suivant les principes de Charles XII, une charge à l'arme blanche, *sans feux*, inspiration qui ne fut pas assez remarquée. On ne mit l'épée à la main qu'à cent pas de l'ennemi. Le marquis de Magnac, en donnant cet ordre, eut une idée heureuse dont l'ordonnance de 1829 a fait un principe. Lorsqu'on met le sabre à la main en abordant l'ennemi, *la virginité de la lame*, comme dit le général de Brack, produit sur les cavaliers une sorte d'enivrement solennel qui les rend irrésistibles.

HOCHSTÆDT — BLENHEIM

(1704)

Le sang français a coulé trois fois dans la plaine d'Hochstædt. — 1703. Victoire de Villars sur les impériaux commandés par le comte de Styrum. — 1704. Défaite de Tallard et de Marsin par Marlbo-

rough et Eugène. — 1800. Victoire de Moreau sur les Autrichiens.

Le second de ces faits d'armes mérite une mention spéciale, afin que les fautes commises dans cette triste journée portent leur enseignement.

La France, ayant dans le flanc l'insurrection des Cévennes qui occupa Villars pendant près d'un an, ouvrit la campagne de 1704 en présence du triumvirat dont deux membres, presque aussi puissants dans leur patrie que Heinsius en Hollande, étaient en outre de grands capitaines. Le duc de Savoie nous avait quittés; une partie de l'Espagne se soulevait contre Philippe V, qui allait trouver dans le deuxième fils de l'empereur, proclamé sous le nom de Charles III, un compétiteur sérieux. La flotte anglo-batave, ayant achevé ses armements, se disposait à prendre la mer. — On forma de part et d'autre sept armées.

Tout annonçait de graves événements en Allemagne et en Italie. Si l'on veut des preuves écrites de l'impéritie du duc de Villeroi, on n'a qu'à lire ses dépêches, qu'il remplit de phrases comme celles-ci: « Il n'y a encore rien de certain sur les nouvelles « des ennemis que le camp retranché qu'ils ont « entre Maëstricht et Visé..... Je n'ai nulle certitude « de l'assemblée des Anglais sous Ruremonde, ni « ailleurs, et rien qui confirme le détachement vers « l'Allemagne..... J'aurai l'honneur de répéter à « Votre Majesté qu'il n'y a rien encore qui paraisse « déterminé de la part des ennemis, mais qu'il y a « bien de l'apparence que le camp retranché qu'ils

« font quasi sous Maëstricht, ne tenant point Liége « et Huy par ce retranchement, qu'ils ne songent « qu'à garantir Maëstricht, et demeurer sur la dé- « fensive. D'ailleurs, nul détachement encore pour « l'Allemagne, ni de certitude d'un corps d'armée « sur la Moselle... Comme les ennemis ne paraissent « encore déterminés à rien..., etc. (de Bruxelles, « 1er mai 1704). » — « Je n'ai encore nulle certitude « du parti que les ennemis prendront (4 mai). » — « Il n'est pas à ma connaissance qu'aucune troupe « des ennemis soit en marche de ce côté-là, etc..... « Les choses dans cette situation, on ne saurait se « déterminer à rien (7 mai). »

Marlborough, en présence de cet observateur aveugle, pouvait agir tout à son aise. Aussi rien ne l'empêcha, vers le 15 mai, de passer la Meuse avec 40,000 hommes, dont 10,000 Hollandais sous le général Goor, de remonter le Rhin, et de se diriger vers la Basse-Moselle. Villeroi se contenta d'exécuter une marche parallèle inoffensive.

L'armée du Rhin (Tallard) était disséminée dans la Haute et la Basse-Alsace, les Evêchés et la Franche-Comté (30 bataillons et 35 escadrons). Sur la Moselle et aux environs de Trèves, 14 bataillons et 30 escadrons formaient une réserve destinée au Rhin ou à la Flandre, suivant le besoin.

L'armée d'Allemagne (Marsin) était entre le Lech, l'Iller et le Danube (50 bataillons et 60 escadrons). Quartier-général à Augsbourg. Maximilien était à Munich; ses troupes (35 bataillons et 45 escadrons) occupaient Kufstein (Tyrol), Passau, ainsi que plu-

sieurs points de la Haute-Autriche et du Haut-Palatinat.

Les quartiers du prince de Bade et du prince Eugène furent établis, d'abord dans l'espace compris entre le Haut-Danube, le lac de Constance et les montagnes Noires; ensuite en Souabe, en Franconie, derrière les lignes de Bühl et de Stolhoffen; enfin dans le Palatinat, sur la rive droite du Rhin, sur le Mein et dans la Vétéravie. Ainsi les impériaux, maîtres de Fribourg et des montagnes Noires, interceptaient les communications entre l'Alsace et la Bavière.

Notre armée d'Allemagne n'ayant reçu aucun ravitaillement depuis qu'elle était sur le Danube, il était urgent de lui en faire parvenir. Le roi, dans ce but, ordonna les plus grands efforts à Tallard et à Marsin qui, le 19 mai, firent leur jonction à Villingen. Marsin, reçut 13,000 hommes et des munitions, dont il avait un besoin pressant. Tallard malheureusement, au lieu de rester sur le Danube, repassa aussitôt les montagnes, descendit le Rhin, et crut faire merveille en s'établissant à Burkheim; se figurant qu'il se mettait ainsi en mesure de faciliter les mouvements de l'électeur, soit par l'attaque de Fribourg, soit par la surprise du passage du Rhin, ce qui lui permettrait de prendre l'ennemi à revers dans ses lignes de Bühl. Mais il apprit bientôt que Marlborough remontait le Rhin de Bonn à Coblentz, et opérait divers mouvements qui prouvaient, à n'en pas douter, une entreprise combinée avec le prince de Bade. Il eut la douleur de ne pouvoir, ni arrêter les Anglais,

ni secourir Marsin et l'électeur, forcés de se replier vers Ulm pour ne pas être tournés par Louis de Bade, à qui on laissa le temps d'occuper les deux rives du fleuve. Peu de jours après, Eugène rejoignit Bade à Ehingen. Marsin, Villeroi et Tallard laissèrent opérer tous ces mouvements de concentration sans coup férir. — L'ombre de Louis XIV et celle de madame de Maintenon se dressaient devant nos généraux jusque sur le champ de bataille pour obscurcir leur vue, glacer leur bras et paralyser leur génie, tandis que Marlborough, Eugène et Bade n'avaient qu'à se réunir, comme ils le firent le 16 juin à Rastadt, pour prendre des résolutions qu'ils exécutaient sans retard, certains d'être approuvés à Londres, à Vienne et à La Haye, d'où ils recevaient l'ordre, non de perdre leur temps à griffonner d'interminables dépêches, mais de vaincre.

Marlborough, depuis son passage de la Meuse, avait, par l'incertitude simulée de ses mouvements, jeté un voile si épais sur les yeux de Villeroi et de Tallard qu'il arriva, le 30 mai à Costheim, sur le Mein, le 1er juin à Gross-Gerau, le 3 à Lampertheim, le 4 à Ladenburg sur le Necker, entre Manheim et Heidelberg. Son infanterie, après le passage de la Lahn, devait se réunir à Heilbronn. Les troupes de Hesse, avec leur prince, l'attendaient à Bruchsal. Les 10,000 Hollandais de Schlagenburg étaient entraînés dans la sphère d'action de tous ces corps, qui tout à coup prirent très-ostensiblement la route du Danube afin de se réunir au roi des Romains et au prince de Bade.

Tallard, à ces foudroyantes nouvelles, se hâta d'écrire à Marsin et à Villeroi, promettant au premier de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le secourir, et invitant le second à se rendre sans retard à Landau, afin d'aviser ensemble aux moyens à prendre dans cette grave conjoncture. L'entrevue projetée eut lieu, le 7 juin, à Oberweidenthal, ou le naïf Villeroi parut tout aussi surpris que lorsque son valet de chambre vint lui apprendre dans son lit, à Crémone, la visite indiscrète du prince Eugène. Les deux maréchaux, après une courte conférence, se séparèrent convaincus que leurs savantes manœuvres avaient fait manquer à Marlborough les entreprises qu'il projetait sur la Moselle ou sur Landau. Très-satisfaits d'eux-mêmes, ils écrivirent au roi, chacun de son côté, ne lui soumettant pas moins de quatre projets!... Villars, qui n'avait pas tant d'imagination, n'en aurait proposé qu'un seul. Marlborough, pour rendre les deux maréchaux plus incertains encore, s'il était possible, et attendant d'ailleurs un nouveau corps danois qui remontait le Rhin, apporta une lenteur calculée au passage du Necker, qu'il n'acheva que le 9, et établit tranquillement le gros de ses troupes sur cette rivière, le reste à Wieslach, Bruchsal et Graben, bien sûr de n'être plus inquiété.

***

Après la conférence des deux maréchaux à Oberweindenthal, près de Landau, vingt jours, du 8 au

28 juin, furent perdus à échanger des dépêches avec la cour; vingt jours précieux, car les deux chefs de l'armée du Danube, menacés dans leur camp d'Elchingen, ne cessaient d'envoyer des courriers au roi et à Tallard pour demander des renforts. Pendant qu'un temps si regrettable était dépensé en pure perte, le duc de Marlborough, quittant tout à coup l'établissement qu'il avait paru faire sur le Necker, partit à tire-d'aile, et entra dans les lignes de Bühl (16 juin), où il fit sa jonction avec Eugène et Bade, ayant exécuté, de la Meuse au Danube, une des plus belles marches stratégiques connues.

Le roi, après s'être brûlé la tête à examiner, avec madame de Maintenon et Chamillart, plusieurs projets inexécutables, ordonna de former, avec les deux armées de Tallard et de Villeroi, trois corps dont il fixa la force et l'emploi[1]. Le premier (Tallard) reçut l'ordre de passer les montagnes (40 bataillons et 50 escadrons) pour rejoindre Marsin. Le deuxième (Villeroi) dut marcher sur Offenburg, pour surveiller l'ennemi, l'empêcher de sortir des lignes de Stolhoffen, le suivre en Alsace s'il s'y aventurait, et au besoin rejoindre Tallard (40 bataillons et 60 escadrons). Le troisième (Coigny), n'ayant que dix bataillons et autant d'escadrons, resta sur la Lauter et sur le Rhin, à l'endroit le plus convenable pour couvrir l'Alsace.

1. Il y avait un régiment du nom de La Vallière. La belle et infortunée duchesse de Vaujour achevait alors, aux Carmélites de Chaillot, la pénitence commencée trente ans auparavant, le jour où Bossuet la jeta vivante dans la tombe.

Les ennemis distribuèrent aussi leurs forces en trois armées : première (Bade) sur le Danube, troupes de l'empereur et celles des Cercles; deuxième (Marlborough) en Souabe, Anglais, Hessois, Hollandais, Hanovriens, etc.; troisième (Eugène), troupes palatines, de Brandebourg, cercles du Haut-Rhin et de Westphalie, Hesse-Darmstadt, et douze bataillons à la solde des États-Généraux. — Eugène et Marlborough devaient se réunir contre Maximilien, exerçant alternativement et par jour le commandement (ensemble 110 bataillons et 170 escadrons).

Tallard, Villeroi et Coigny commencèrent leur mouvement le 28 juin et se dirigèrent, le premier vers les montagnes, le deuxième vers Saarburg, le troisième sur Drusenheim. Suivons Tallard, dont la mission était la plus importante. Ce maréchal partit, décidé à ne pas s'arrêter qu'il n'eût gagné les gorges de Waldkirch et du Glotterthal, espérant bien descendre à Villingen au plus tard le 15 juillet, ce qu'il écrivit à Marsin. Des difficultés de tout genre rendirent sa marche très-pénible, mais enfin il fit sa jonction avec l'électeur et Marsin le 4 août, près d'Augsbourg. Il était temps, car Marlborough et Bade, dès le 27 juin, aussitôt après leur réunion sous Ulm, avaient jeté 60,000 hommes sur les 45,000 Franco-Bavarois qui s'étendaient de Dillingen à Launigen, et occupaient le Schellenberg, seule défense de Donawerth, dont la chute ouvrait la Bavière. Le Schellenberg, malgré une défense opiniâtre du comte d'Arco, fut emporté. Maximilien perdit ainsi Donawerth, Neubourg, Ratisbonne, c'est-à-dire toute

la ligne du Danube, sauf Ulm et Ingolstadt; c'est alors qu'il avait été obligé de se retirer sous Augsbourg, où il venait de déclarer qu'il allait faire son accommodement avec l'empereur si Tallard n'arrivait pas. — Voltaire fait remarquer assez plaisamment que Villeroi, chargé d'observer Marlborough, le perdit bientôt de vue, et n'apprit où il était que par la prise de Donawerth. Villeroi, chargé ensuite d'une mission semblable à l'égard d'Eugène, la remplit avec la même inintelligence, et resta comme pétrifié sur la Kintzig, laissant le prince de Savoie arriver à Hochstædt dès le 10 août. Nos soldats marchaient au pas de madame de Maintenon. — Les Anglais, après la prise de Donawerth, envahirent la Bavière, où ils se conduisirent comme des Vandales, et se portèrent, au commencement d'août, sur Hochstædt.

Le 6 août, le duc de Bavière quitta Augsbourg, descendit la rive gauche du Lech, et alla s'établir à Biberbach, sur la Schmutter. Tallard se porta de Dierdorf à Gublingen. Les deux armées se trouvèrent ainsi avoir un établissement distinct, mais en conservant entre elles des communications assurées. Huit bataillons gardèrent le fort et la ville d'Augsbourg. L'ennemi, après sa marche du 4, de Friedberg à Aichach, se dirigea sur Neubourg[1], donnant à penser qu'il voulait franchir le Danube. Le prince Eugène,

1. Il y a deux Neubourg, l'un sur le Rhin, l'autre sur le Danube; de même qu'il existe deux Sarrebourg, l'un en France (Meurthe), l'autre en Prusse, à 18 kil. S. de Trèves. Nous avons toujours, en indiquant la marche des armées, la carte sous les yeux. Voir les cartes du Dépôt de la Guerre et l'atlas de Lavallée.

nous l'avons dit, fut près d'Hochstædt dès le 10, avec 15,000 hommes. L'électeur et les deux maréchaux résolurent de traverser le fleuve à Launigen, afin d'être sur la Wernitz avant les coalisés, et de les couper de Nordlingen, où étaient leurs magasins les plus considérables. Le 11, ils s'établirent entre Launigen et Dillingen, Tallard ayant la droite, et Marsin la gauche. Ils s'amusèrent à l'attaque du château de Dillingen, que l'ennemi ne se donna pas la peine de défendre, et où ils firent une centaine de prisonniers. Eugène, pendant la nuit, se replia de l'autre côté de la Wernitz. Le 12, les Franco-Bavarois, après un séjour de vingt-quatre heures, se remirent en marche, afin d'aller occuper, au-dessous d'Hochstædt, une position qui leur parut avantageuse pour barrer le pays depuis le Danube jusqu'à la montagne où se trouvent les gorges par lesquelles l'ennemi recevait ses approvisionnements de la Franconie, située au nord d'Hochstædt. Si nous avions eu la sagesse d'éviter pendant quelque temps une rencontre, les coalisés eussent été forcés de se disperser, le pays qu'ils occupaient étant complétement mangé. Mais Marsin et Tallard n'osèrent pas résister à l'électeur, qui voulait une bataille immédiate. Les alliés, de leur côté, sentaient la nécessité de vaincre ou de décamper : on ne tarda donc pas à se rencontrer.



La petite ville d'Hochstædt[1] est située sur la rive

1. Voir la carte du général Pelet.

gauche du Danube, à 35 kilom. N.-O. d'Augsbourg, et à une distance à peu près égale de Nordlingen. Blenheim (ou Blindheim) est près du Danube, à quelques kilomètres en aval d'Hochstædt. En 1704, il existait, vis-à-vis de Blenheim (rive gauche), une plaine de douze kilomètres environ dans sa plus grande longueur, mais d'une étendue fort inégale dans les autres sens, bornée au nord par les bois de Schellenberg, au sud par le Danube, coupée par plusieurs ruisseaux qui en rendaient le sol marécageux, et parsemée de villages dont les principaux étaient Gremheim, Ober-Glauheim, Unter-Glauheim, Schwenenbach et Sonderheim. — Ce fut là que se livra la bataille.

En débouchant dans la plaine, le 12 au matin, on aperçut Eugène et Marlborough se dirigeant vers les gorges qui conduisent de Donawerth à Nordlingen. L'électeur eut la simplicité de croire qu'ils se retiraient, et n'avaient d'autre dessein que de couvrir la Franconie; il voulait s'élancer immédiatement sur leur arrière-garde, lorsque tout à coup les deux armées déployèrent leurs tentes à l'entrée des gorges. Les Franco-Bavarois se bornèrent pour cette journée à des reconnaissances et se mirent en bataille perpendiculairement au Danube, la droite (Tallard) à Blenheim, les Bavarois au centre, la gauche (Marsin) vers les montagnes, le quartier général à Lutzingen, en arrière d'un ruisseau marécageux, mais praticable en plusieurs endroits, que les gens du pays appellent Hazelaersbroeck. On se hâta d'occuper le village d'Unter-Glauheim, situé au-delà du ruisseau, et Ober-

Glauheim en arrière de ce même ruisseau (Hazelaersbroeck). Mais le maréchal de Tallard eut la malheureuse idée de placer dans Blenheim, sous les ordres du marquis de Clérembault (fils du maréchal), pour fortifier sa droite, 27 bataillons et 4 régiments de dragons démontés; disposition doublement déplorable : car d'abord cette réserve aurait dû être placée derrière le centre de l'armée ; et ensuite tout mouvement lui était impossible dans ce village, dont les rues étroites et sinueuses faisaient un labyrinthe sans issue. — Il était d'ailleurs parfaitement inutile d'accumuler tant de troupes derrière l'aile droite, adossée au Danube.

L'ennemi appuya sa droite (Eugène) aux montagnes, et sa gauche (Marlborough) à Gremheim, ayant aussi en avant de son front de bandière un ruisseau, mais moins large et moins profond que le nôtre. Les Franco-Bavarois avaient 56,000 combattants; les coalisés n'en comptaient que 52,000, le prince de Bade s'étant séparé de Marlborough le 8, à Aichach, pour aller assiéger Ingolstadt, de sorte qu'il n'assista pas à la bataille, ce dont il ne se consola jamais. Les armées se trouvèrent ainsi à moins de deux lieues l'une de l'autre.

Chacun, lorsque la nuit vint, prit quelques heures de repos. Eugène et Marlborough dormirent du sommeil de Condé avant Rocroy. L'électeur puisa la même sécurité dans sa présomptueuse confiance, qui devait sitôt recevoir un démenti cruel. Tallard et Marsin, poursuivis par de sombres pressentiments, se reprochèrent de ne pas avoir assez insisté pour

qu'on attendît le retour des troupes envoyées en Bavière, et de s'être laissé entraîner à livrer une bataille qu'ils voulaient différer par des raisons puisées dans la plus vulgaire prudence. Leurs paupières n'avaient pu se fermer encore lorsqu'ils entendirent la générale, que l'on battit dès deux heures du matin dans le camp ennemi. Les premiers rayons du soleil tombèrent bientôt sur les deux armées, où quinze mille hommes ne devaient pas voir la fin de cette journée d'août, après avoir salué avec une valeureuse insouciance les feux de l'aurore.



Tallard se trouvait en face de Marlborough, et allait avoir la plus rude tâche; Marsin en face d'Eugène. Les Français, à neuf heures, ouvrirent le feu. Les Anglais étaient encore en pleine formation, de sorte qu'ils souffrirent d'abord beaucoup; ils n'en continuèrent pas moins, avec un impassible sang-froid, l'établissement de cinq ponts sur le ruisseau qui nous couvrait. A une heure, la lutte s'engagea des deux côtés sur toute la ligne. Suivant le marquis de Feuquières, l'électeur, Tallard et Marsin commirent douze fautes capitales. La plus énorme fut l'accumulation dans Blenheim de onze mille hommes de nos meilleures troupes, sous les ordres d'un chef inexpérimenté qui ne devait son grade qu'au nom de son père, et qui, à la vue de l'ennemi, perdit la tête. Tallard en fit une autre non moins lourde, en disposant ses deux lignes de telle sorte qu'elles

étaient séparées par un ruisseau qui rendait la communication entre elles longue et difficile. Par ces deux fautes, on peut juger des autres. Les Franco-Bavarois occupaient quatre villages. L'ennemi, pendant plusieurs heures, dirigea tous ses efforts sur Tallard, qui soutint bravement l'attaque. Marlborough, ayant emporté Unter-Glauheim et Ober-Glauheim, parvint à percer notre centre et à investir Blenheim à cinq heures. Les braves gens qui étaient là ne demandaient qu'à combattre, mais leur général se sauve et va se noyer dans le Danube. — Toutes les relations françaises, notamment celles de Marsin et de Tallard [1], glissent sur ce qui se passa ensuite dans Blenheim, et ne donnent aucune raison pour l'expliquer. Un seul fait est malheureusement trop certain, c'est qu'un général français, du nom de Blansac, signa une capitulation d'après laquelle onze mille hommes se rendirent presque sans combat [2]. Le colonel du régiment de Navarre protesta contre cet inexplicable vertige (je ne dirai pas cette honte,

1. Général Pelet, t. IV, 559.

2. Nos anciennes annales militaires n'offrent que ce seul exemple d'un pareil malheur. Les Anglais en ont subi plusieurs; pour les rendre modestes, nous leur rappellerons : la capitulation d'Almanza (25 avril 1707); celle de Stanhope avec 5,000 hommes à Brihuega, le 9 décembre 1710, la veille de Villa-Viciosa; celle du duc de Cumberland (1757); celle du duc d'Yorck (1799). — Quant aux impériaux, si nous voulions faire des citations, nous n'aurions que l'embarras du choix. Une seule suffira : Ulm, 1805.

Nous avons déjà dit notre pensée sur les événements de 1870-1871. Nous maintenons que Strasbourg, Metz et Paris n'ont pas été défendus. Les Prussiens ne nous ont rien pris; les vertus guerrières leur sont tellement inconnues qu'ils ont ménagé une ovation, en Allemagne, à l'homme qui leur a livré Metz.

comme M. Michelet) en brûlant son drapeau. Tallard, pendant ce temps-là, courait de tous côtés pour donner des ordres, pleurait son armée prisonnière, recevait dans ses bras son fils tué par une balle, et se faisait prendre par un escadron hessois. —Le prince de Hesse fut assez peu généreux pour lui dire : « Monsieur le maréchal, c'est la revanche de Spire. »

La gauche conservait encore l'avantage sur Eugène et soutenait vers Lutzingen un combat acharné. Mais l'électeur et Marsin, lorsqu'ils apprirent la capitulation et la prise de Tallard, se virent menacés d'être accablés et coupés de Dillingen. Ils furent contraints de se retirer, et ils en donnèrent l'ordre. Ce ne fut pas, hélas! une retraite qui eut lieu alors, mais une affreuse déroute. Un grand nombre de nos malheureux soldats trouvèrent la mort dans le Danube. L'armée ne se rallia que sur la rive gauche du Rhin! Landau et Trarbach furent de nouveau perdus; les coalisés campèrent en Alsace. Il était facile, en réunissant les débris de l'armée, de forcer l'ennemi à descendre le Rhin jusqu'à Mayence, d'empêcher le siége de Landau en se plaçant derrière la Kreith, la Lauter et la Sarre, et ainsi de couvrir l'Alsace; mais on ne fit rien de tout cela. Il faut du courage pour s'arrêter à ces douloureux souvenirs, il nous en faudra beaucoup encore pour raconter nos autres malheurs; mais, suivant la belle parole de Bossuet, *faisons cet effort sur notre douleur!* La France est assez riche de gloire pour ne point pâlir au récit de cette journée désastreuse. Acceptons les enseignements qu'elle nous offre.

Consolons-nous en pensant que quelques officiers indignes signèrent seuls la capitulation, pendant que les trois quarts de l'armée se battaient encore avec fureur, et que les vieilles bandes enfermées dans Blenheim frémissaient d'indignation.

Louis XIV, après avoir sévi contre les plus coupables, défendit de prononcer le nom d'Hochstædt, et continua les fêtes que l'on donnait à l'occasion de la naissance du duc de Bretagne. Mais il commençait l'expiation de ses longues prospérités.

Une attaque de la flotte alliée sur Barcelone échoua; mais les Anglais, par une surprise hardie, s'emparèrent pour leur propre compte de Gibraltar. Le comte de Toulouse figura honorablement dans la lutte maritime (Velez-Malaga, 24 août); mais la clef de la Méditerranée resta entre les mains de nos ennemis. Dieu sait quand on pourra la leur arracher [1].

1. Nous avons tous entendu dire souvent que certaines places, telles que Gibraltar et Malte, par exemple, étaient imprenables. Cependant on les a prises, et leur possession n'a pas coûté à l'Angleterre de grands sacrifices, tandis qu'il a fallu, parfois, verser des flots de sang pour occuper les ruines d'une misérable bicoque. Le bonheur, l'audace et l'imprévu ont, de tout temps, joué un grand rôle à la guerre. N'a-t-on pas vu, en 1795, la cavalerie de Pichegru s'élancer au galop sur des vaisseaux de guerre hollandais, et s'en emparer? En 1806, les hussards de Lasalle prirent Stettin, que défendaient six mille hommes et cent soixante pièces de canon! Ne dites donc jamais qu'une place est imprenable. — Après la prise de Stettin, Napoléon écrivit à Murat : « Puisque vos hussards prennent « des places fortes, je n'ai plus qu'à licencier mon corps du génie « et à faire fondre ma grosse artillerie. »

RAMILLIES — TURIN — STOLHOFFEN — ALMANZA

(1706-1707)

Louis XIV, en donnant ses instructions au duc de Villeroi pour la campagne de 1706, lui dit qu'il fallait prendre Leau (Leewe), et risquer une bataille en Flandre; mais il lui prescrivit d'attendre le maréchal de Marsin, qui devait le rejoindre avec 18 bataillons et 60 escadrons. Le général en chef de l'armée des Pays-Bas, après avoir reçu les félicitations de toute la cour sur ses prochains succès [1], partit avec le dessein bien arrêté de ne partager sa gloire avec personne, et aussi sûr de vaincre que le seigneur Itobad au tournoi de Babylone. — Remarquons que, pour cette année, le roi ordonna au duc de Villars de conserver en Alsace une attitude presque entièrement défensive; il était impossible de pousser plus loin l'aveuglement. M. de Chamillart, en vérité, aurait bien fait de rester à l'économat de Saint-Cyr, et de ne pas ambitionner d'autre gloire que celle du billard.

Le duc de Marlborough, suivant son habitude, ne laissa pas pénétrer ses projets. Sur ces entrefaites, on apprit la victoire de Vendôme à Calcinato, et la prise du Mont-Juich; heureux présage pour l'année

1. Le duc de Duras, seul, ne fit pas sa partie dans ce concert général d'adulations qui s'adressaient au choix du maître, et dit au futur triomphateur : « Mes compliments ne sont que différés, monsieur le maréchal, je les garde pour votre retour ». — Il en fut dispensé.

qui commençait. Le général anglais, voulant à la fois sauver Leau et agir lui-même contre Louvain, manœuvra dans ce but. Le 19 mai, Villeroi, ayant été rejoint par le duc de Bavière, alla camper à Vissenaecken-Saint-Pierre, entre la grande Gette et la Velpe, attendant les autres corps qui devaient le rejoindre, mais leur faisant dire de ne pas se presser. Marlborough, arrivé à Tongres le 15, résolut d'agir avant la concentration de nos troupes. Le 21, toute l'armée des alliés se trouva réunie comme par enchantement.

Le maréchal, dans la journée du 23, marchait encore à l'aventure, lorsque, à deux heures de l'après-midi, en arrivant sur la hauteur de Ramillies, il aperçut les têtes de colonnes de Marlborough qui se dirigeaient vers Boneffe. Il se mit aussitôt en bataille, appuyant sa droite à la tombe d'Hottomont, et sa gauche à Autre-Eglise. Il occupa Ramillies et Offiez. Le front de l'armée n'avait pas moins de seize kilomètres. Point de réserve. — L'Anglais se déploya entre Foulz et Franquenée, avec une forte réserve à Jandrenouille derrière son centre; disposition excellente, car sa droite était garantie par Jauche et par le ruisseau de Frambois, sa gauche par la Méhaigue et Boneffe. Les deux armées avaient à peu près le même nombre de combattants, environ 80 bataillons et 125 escadrons. Le premier choc eut lieu à quatre heures, vers Autre-Eglise. Marlborough exécuta une manœuvre semblable à celle de Blenheim; à cinq heures, il était victorieux. Toute la Flandre fut perdue.

Le maréchal, suivant le marquis de Feuquières, commit six fautes, dont une seule eût suffi pour faire perdre la bataille. La première fut de ranger une grande partie de sa cavalerie derrière un marais qui paralysait son action; la deuxième, l'isolement de Ramillies qu'il ne sut pas utiliser; la troisième, l'abandon des villages dont il était maître; la quatrième, le placement des bagages au milieu de ses troupes; la cinquième, une trop grande distance entre les deux lignes; la sixième, de n'avoir pas, malgré l'avis de M. de Gassion et de plusieurs officiers généraux, renforcé sa droite et son centre, au moment où l'attaque commença. — « Marlborough, « dit Voltaire, trouva ses ennemis rangés en ba- « taille comme il les eût voulu poster lui-même pour « vaincre. » Le duc de Villeroi fut définitivement disgracié. Il l'avait bien gagné. — Dans son désespoir, il resta cinq jours sans avoir la force d'annoncer son malheur à Versailles. L'opinion publique fut si sévère à son égard qu'il devint impossible de le placer de nouveau à la tête d'une armée; mais sa disgrâce fut douce, comme le prouvent ces paroles, qui sont plutôt une consolation qu'un reproche : « Monsieur le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge. » Le roi apprit presque en même temps la défaite de Ramillies et la levée du siége de Barcelone; et au mois de septembre, la perte de la bataille de Turin, que Voltaire, dit le colonel Rocquancourt, a décrite en homme de guerre.

*
* *

Turin rappelle la présomption du duc de La Feuillade (gendre du ministre Chamillart), la mort du maréchal de Marsin, et la plus belle page de la vie du duc d'Orléans.

Louis d'Aubusson, duc de Là Feuillade, pair et maréchal de France [1], avec une naissance illustre, une bravoure chevaleresque, et sa bouillante ardeur, n'en a pas moins laissé, pour une seule faute de sa vie, un nom tristement légendaire. Soyons équitables, et ne nous bornons pas à ne voir en lui qu'un inepte favori, portant au milieu des armées la mollesse et la morgue si communes parmi les gens de cour. On doit lui reprocher, sans doute, sa présomption, son dédain pour les services de Vauban, et la lettre dans laquelle, repoussant les conseils du plus célèbre ingénieur de l'Europe, il écrivit cette phrase que tous les historiens ont reproduite : « *J'espère prendre Turin* à la Cohorn. » Mais il fit, avant ce malheureux siége de Turin, plusieurs belles campagnes en Savoie et en Piémont. En 1704, il prit la ville et le château du Suse, ce qui mit entre ses mains, avec les deux routes du mont Cenis et du mont Genèvre, la clef de l'Italie de ce côté. Après avoir soumis tous les pays accidentés qui sillonnent les vallées de Saint-Martin, de la Pérouse, de Saint-Germain et d'Angrogne, il pénétra dans le val

1. Fils du premier maréchal de ce nom, qui fit élever, sur la place des Victoires, la statue équestre de Louis XIV.

d'Aoste, força la Tuile, se rendit maître de la côte d'Aoste, et se jeta audacieusement entre le Piémont et la Suisse. Le 7 février 1705, il force Villefranche, et y fait admirer son humanité, après sa bravoure. Les forts de Santo-Ospetio et de Mont-Alban ne lui résistent pas. Nice est enlevée. Les Piémontais et les Allemands sont culbutés à Setto, et le duc de Savoie, chassé de Chivas, ne trouve de sûreté que dans la citadelle de Turin. Des libellistes du temps ont répandu le bruit, et sont même parvenus à l'accréditer, que le duc de La Feuillade ne voulut pas prendre Turin, et qu'il avait, avant de quitter Versailles, promis secrètement à la duchesse de Bourgogne de ne point entrer en vainqueur dans la capitale de son père. Cette calomnie absurde prouve à quel point la haine a parfois égaré les ennemis de Louis XIV, dont on ne parle, même encore aujourd'hui, qu'avec passion, ce qui est peut-être la preuve la plus certaine de la grandeur de ce prince, et de son temps; car les hommes médiocres et les petites choses ne suscitent pas les admirateurs et les détracteurs passionnés.

A propos de Turin, parlons aussi de ce pauvre duc d'Orléans, si outrageusement traîné sur la claie aux gémonies de l'histoire. Tacite se plaignait déjà, il y a près de deux mille ans, en commençant les *Annales*, de voir les écrivains altérer les faits, par peur pendant la vie des princes, et plus tard par des haines récentes. Il en est encore ainsi de nos jours. On a tant insulté le Régent, qu'il est bien permis de rappeler les faits qui l'honorent. — Ses ennemis eux-

mêmes n'ont jamais nié qu'il reçut du ciel les dons les plus précieux du cœur et de l'esprit, l'élégance du geste et de la parole, le courage, l'amour du savoir, l'ambition de se distinguer, la beauté commune à presque tous les princes de sa race, l'attitude noble, la bouche cordiale, le sourire bienveillant, et l'éclair du regard. On pouvait tout espérer de cette riche nature. Sa vie peut-être eût été tout autre, s'il eût conservé son premier précepteur, le vertueux abbé de Saint-Laurent (l'ami de Bossuet), dont Racine le fils a raconté la mort dans une lettre pathétique. Mais après ce malheur, son père, homme insouciant, adonné à des goûts frivoles, confia la direction de son enfance à l'abbé Dubois, dont on n'a pas loué les mœurs. A dix-sept ans, il fit ses premières armes au siége de Mons (1691), et s'y distingua. La source de ses déréglements et de ses malheurs fut peut-être aussi le mariage qu'on lui fit contracter, lorsqu'il entrait à peine dans sa dix-neuvième année, avec une femme incapable de le captiver, qu'il ne pouvait pas aimer, qu'il n'aima jamais, à cause du vice dont sa naissance était entachée[1].

L'antipathie conjugale, l'âpreté germanique d'une mère qui lui reprochait sans cesse sa mésalliance, l'impressionnabilité des sens, les séductions qui l'assaillirent sans qu'il se donnât la peine de les chercher, les rechutes qu'entraîne toujours une première faute, le besoin de s'étourdir pour ne pas entendre la voix de la calomnie; enfin cette espèce de défi qu'on

1. Mademoiselle de Blois, fille naturelle du roi et de madame de Montespan.

jette à la pudeur et à l'honnêteté publiques, quand une fois on les a transgressées, et qu'on a provoqué leur sévérité ; mille causes, comme on le voit, contribuèrent à jeter le jeune Philippe dans les écarts. Mais il rechercha, tant qu'il put, les émotions du champ de bataille. Le feu purifie. De tous les Bourbons, ce fut, sans contredit, celui qui sentit couler le plus chaudement dans ses veines le sang de Henri IV. Il se plaisait au bruit des balles, comme on le vit à Steinkerque, à Nerweinde, en Italie et en Espagne. Il commanda, en 1706, l'armée d'Italie avec une grande distinction.

Devant Turin, il montra les qualités d'un véritable homme de guerre. Il ne négligea rien pour prouver au duc de La Feuillade qu'il était contraire aux règles de l'art de ne pas compléter l'investissement, et d'aller se heurter de front contre les redans d'une des plus fortes citadelles de l'Europe. Le présomptueux général en chef n'écouta pas la voix de ce jeune conseiller qui alliait à la bravoure tant de sagesse ; et il consuma son armée en attaques impétueuses, mais inutiles, contre un ennemi qui recevait sans cesse des munitions et des hommes pour réparer ses pertes. La désunion survint entre les chefs, la maladie parmi les soldats ; le découragement, la nostalgie et les murmures dans tous les rangs ; tandis que les ennemis relevaient chaque jour les brèches faites la veille à leurs remparts, s'excitaient entre eux à la défense de la patrie, et comptaient sur l'arrivée prochaine du prince Eugène de Savoie pour les dégager. Le siége traînant en longueur, un conseil de guerre fut

réuni dans le camp français, et on y agita la question de savoir s'il fallait attendre, dans les lignes de circonvallation, Eugène qui s'avançait au secours des assiégés, ou aller l'attaquer lorsqu'il n'était encore qu'à Veillane. Notez que, par suite du désaccord entre nos généraux et de l'absence d'un plan d'ensemble bien combiné, le prince de Savoie avait passé le Pô à la vue de Vendôme, le Tanaro, sans que le duc d'Orléans pût s'y opposer, pris Carpi, Correggio et Reggio, dérobé une marche aux Français, et rejoint, auprès d'Asti [1], le duc Victor-Amédée qu'on avait laissé sortir de Turin. Plusieurs fois on écrivit au roi pour le prier de trancher les dissentiments ; mais on était à deux cents lieues de Versailles ! Au conseil de guerre assistaient le maréchal de Marsin, le duc de La Feuillade et plusieurs lieutenants-généraux, parmi lesquels les marquis d'Albergoti et de Saint-Frémont. Le prince, avec une lucidité parfaite, une connaissance exacte du terrain et une appréciation juste du caractère des soldats français, exposa la situation : « La défense, suivant lui, était impossible dans une circonvallation de cinq lieues d'étendue, dont un point que l'on pouvait voir n'était garni que par le régiment de la marine, réduit à deux hommes de hauteur, et qui, du reste, n'était pas le plus faible, car plusieurs autres points de la ligne étaient complétement ouverts, faute d'hommes pour les occuper. La Doire, qui traversait le camp, empêchait les divers corps de se secourir mutuellement. C'était le

1. Cette jonction, si fatale pour nous, eut lieu le 29 août, entre Carmagnola et Moncaglieri (Henri Martin).

cas ou jamais de se rappeler cette maxime du maréchal de Villars : Il est très-dangereux pour les Français d'être attaqués. » Tous les lieutenants-généraux, électrisés par ce conseil à la fois sage et conforme à l'honneur, se rangent du côté du prince, dont la voix vibrante et convaincue trouve écho dans leur cœur. « Alors, le maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action, et son avis est de rester dans les lignes[1] ». Bientôt, les ennemis passent la Doire, et nos soldats, dont on a paralysé l'élan, voient déboucher les masses austro-piémontaises, qui n'ont pas moins de vingt-cinq hommes de profondeur. Pendant qu'Eugène et Victor-Amédée avancent résolûment, les ordres, dans notre camp, se croisent, causent un tumulte difficile à apaiser, et dont les effets sont désastreux, malgré les prodiges d'héroïsme du duc d'Orléans qui se multiplie, anime les troupes par son exemple, pousse son cheval au plus fort de la mêlée, y reste malgré une première blessure, et ne quitte le champ de bataille qu'après avoir été de nouveau et très-grièvement atteint. Les ennemis firent un butin immense. Le maréchal de Marsin expia par une mort glorieuse le conseil pusillanime qu'il avait fait prévaloir. — Telle fut cette nouvelle catastrophe, qui ne devait pas, hélas ! être la dernière. Nous retrouverons plus tard le duc d'Orléans en Espagne, avec une vertu obscurcie par quelques nuages et une ambition imprudente, mais toujours vaillant comme un preux.

1. *Siècle de Louis XIV.*

La funeste convention du 13 mars 1707 consacra l'abandon de toute la Haute-Italie, à l'exception de Suse et des hautes vallées de la Petite Doire et du Cluson. Le Milanais et le Mantouan revinrent aux impériaux. Victor-Amédée eut l'Alexandrin et la Lomelline, dont le sacrifice, s'il eût été fait en temps opportun, aurait empêché sa défection.

Villeroi fut remplacé dans les Pays-Bas par Vendôme, à qui le roi recommanda la prudence, après avoir ordonné au héros de Crémone d'être audacieux; de sorte que Marlborough, ayant le champ libre, prit encore Dendermonde et Ath, et se trouva maître, à la fin de la campagne, du Bas-Escaut, de la Basse-Lys et de toute la Dender.

Pendant tous ces malheurs, un seul homme, et le même toujours, Villars, soutenait la gloire de la France. Qui se rappelle aujourd'hui la campagne de 1706 en Alsace? Notre cadre ne nous permet pas d'en retracer les détails, mais elle présente un très-grand intérêt, car on y voit ce que le génie d'un homme de guerre peut accomplir avec une petite armée, en partageant ses périls[1]. En trois mois, dix places sont prises, les lignes de la Moder détruites, le prince de Bade rejeté de l'autre côté du Rhin, et le maréchal est prêt à passer encore une fois les montagnes pour reparaître sur le Danube, et rendre la Bavière à l'électeur qui vient d'être mis au ban de l'empire.

1. Général Pelet, VI. — Henri Martin, XIV, 455.

*
* *

Les coalisés, après les batailles de Ramillies et de Turin et la levée du siége de Barcelone, croyaient n'avoir plus qu'à fondre sur la France et sur l'Espagne pour s'en partager les dépouilles. Ils rejetèrent avec hauteur les propositions de paix que leur fit le roi.

Déjà maîtres du Brabant et de la Flandre espagnole, ils voulurent y joindre le Hainaut et la Flandre française. Le duc de Marlborough se mit en mesure d'attaquer Mons, Tournay, Lille et Ypres.

Le margrave de Bayreuth, qui venait de remplacer le feu prince de Bade, devait passer le Rhin, attaquer le maréchal de Villars et entamer l'Alsace.

Le duc de Savoie et le prince Eugène reçurent la mission de prendre Toulon, d'envahir la Provence et le Dauphiné, afin de provoquer une nouvelle révolte des Cévennes.

L'archiduc Charles, reconnu par la Catalogne, Valence et l'Aragon, espérait achever promptement la conquête de l'Espagne.

Le comte de Thun marcha sur Naples, afin d'y déterminer un mouvement autrichien.

L'entreprise sur Naples fut la seule qui réussit.

Vendôme, sans combattre (on se souvient que le roi lui avait recommandé la prudence), tint Marlborough en échec et l'empêcha d'exécuter aucun de ses projets sur la Flandre française.

La situation était bonne sur le Rhin, où Villars, en

1706, avait rejeté l'armée impériale de l'autre côté du fleuve, assuré, par les lignes de la Lauter, la défense de la Basse-Alsace, et occupé l'île du Marquisat, qui le mettait en mesure de porter la guerre dans l'empire. Le maréchal, ayant cette fois une belle armée de 70 bataillons et de 108 escadrons, un équipage de pont et la faculté de prendre l'offensive [1], se porta immédiatement sur les lignes de Stolhoffen [2], qu'il enleva (22 mai); franchit le Necker et se rendit maître de tout le Haut-Danube, qui paya les frais de la campagne. Charles XII, après avoir donné la couronne de Pologne à Stanislas, était alors en Saxe,

1. Villars n'était pas tenu en lisière comme les autres généraux. On trouve dans ses dépêches un ton digne et libre qu'on cherche en vain dans celles de Villeroi, de Marsin, de Tessé, de Tallard, etc. Ses projets presque toujours recevaient l'approbation du roi. Il n'hésitait pas, d'ailleurs, à suivre ses inspirations.

2. Ces lignes, d'abord parallèles au Rhin, retournaient en équerre depuis Stolhoffen jusqu'aux montagnes. Elles se composaient de doubles retranchements élevés en amphithéâtre, soutenus de fortes redoutes, avec un pont qui les joignait à l'Ile d'Alunde, d'où il était facile de jeter un autre pont pour entrer en Alsace. Leur étendue était d'environ cinq lieues. Le margrave de Bayreuth et le prince de Dourlach les occupaient avec 40,000 hommes.

Le maréchal donna, le 19 et le 20 mai, *grand bal, festin et comédie aux dames de Strasbourg*. Il invita les officiers généraux et beaucoup d'autres que l'on crut, ainsi que lui, uniquement occupés de plaisirs; les prit successivement à part, et leur fit connaître ses ordres. Dans la nuit du 20 au 21, pendant que l'on dansait encore, il monte à cheval et part. — Le lendemain, les lignes étaient emportées, sans avoir perdu *un seul homme*. On y trouva un matériel immense d'artillerie et des approvisionnements considérables.

L'entrée du bassin du Danube, de ce côté, est aujourd'hui barrée par la forteresse fédérale de Rastadt, élevée avec les contributions de guerre payées par la France en 1815.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce qu'est devenue, depuis 1870, notre frontière de l'Est.

incertain s'il tournerait ses armes contre la Russie ou contre l'empire. Villars lui fit proposer de marcher avec lui sur Vienne ; mais la funeste influence du comte Piper, vendu à Marlborough, poussait le roi de Suède vers Pultawa. La petite armée, qui avait fait de si grandes choses, fut alors obligée de revenir en Alsace pour y prendre ses quartiers d'hiver.

Toutes les expéditions des impériaux sur le Var (même celle de Charles-Quint en 1536) ont échoué, à cause de la longueur du détour que leur impose la neutralité de la Suisse, obstacle placé à dessein depuis des siècles par la politique de l'Europe pour séparer la France et l'Autriche, dont les querelles embrasent toujours le continent. L'échec du prince Eugène et de Victor-Amédée devant Toulon en 1707, avec une perte de 10,000 hommes, prouva une fois de plus à nos ennemis qu'ils n'attaqueront jamais la France avec succès par sa frontière du sud-est. Charles-Quint y perdit deux armées.

La campagne de 1707 en Espagne se résume dans ce mot : Almanza. Victoire du maréchal de Berwick sur les Anglais et les Portugais commandés par lord Galloway et le marquis de Las Minas. Jean Cavalier et son régiment de réfugiés français se battirent avec fureur. Philippe V et l'archiduc étaient loin de là ; le comte de Peterborough eut raison de dire : « On « est bien bon de se battre pour eux [1] ! » Les ennemis perdirent 5,000 hommes tués, 10,000 prisonniers, 24 canons, et plus de 100 drapeaux. Treize bataillons,

1. Lettre au maréchal de Tessé.

dont cinq anglais, cinq hollandais et trois portuguais, se rendirent dans des circonstances à peu près semblables à celles de Blenheim. — La voix de la France remercia le duc de Berwick d'avoir sitôt vengé Hochstædt.

Le duc d'Orléans, inconsolable de n'être arrivé que le lendemain de la bataille, en assura les résultats. Tout le royaume de Valence reconnut bientôt Philippe V; Lerida, boulevard de la Catalogne, devant lequel le grand Condé avait échoué avec ses violons, se rendit le 11 novembre; et le petit-fils de Louis XIV eût été affermi pour toujours s'il eût déployé autant d'énergie que ses défenseurs. — Duguay-Trouin, Forbin et nos intrépides corsaires, étonnèrent l'Océan par leurs courses hardies.

Plus j'avance dans cette étude, et plus je m'aperçois qu'on a exagéré les malheurs de la guerre de la Succession. La France ne désespéra pas un seul instant de sa fortune. Les coups les plus rudes ne l'abattirent point. Soyons fiers de nos pères, car ils nous ont appris à nous raidir contre les disgrâces du sort, et à combattre l'Europe. La lutte sera encore longue et sanglante, malheureuse pendant quelque temps, mais nous ne verrons plus de désastres semblables à ceux qui nous ont affligés. Deux batailles, Oudenarde et Malplaquet, seront encore perdues, on verra dans quelles circonstances. — J'ai craint, je l'avoue aujourd'hui, de défaillir en retraçant des scènes si douloureuses; mais le courage m'est revenu en voyant l'inépuisable vitalité de la France, au moment même où ses ennemis la

croyaient près de succomber. — L'éclat du soleil n'est point obscurci par les nuages qui voilent quelquefois son disque éclatant.

LE DUC DE BOURGOGNE AUX ARMÉES

A la fin d'avril 1702, l'armée de Flandre fut mise en émoi par cette grande nouvelle : Monseigneur le duc de Bourgogne vient prendre le commandement! Ce prince, suivant des témoignages très-dignes de foi, était né avec des instincts pervers. Hautain, dédaigneux, entrant en fureur à la moindre contradiction, doué d'une précocité fiévreuse pour tous les appétits sensuels, il effraya dès l'âge de sept ans ceux qui l'approchaient. Le duc de Beauvilliers, chargé de gouverner son enfance, abdiqua, dès qu'il le put, ses fonctions en faveur de Fénelon, l'homme le plus capable de transformer cette terrible nature. L'archevêque de Cambrai remplit sa mission avec le succès que promettaient son génie, sa vertu, sa douceur, le charme de sa parole, et sa puissance de fascination sur les âmes. Les grâces d'une jeune épouse vinrent en aide au sage précepteur, et le petit-fils de Louis XIV, après avoir été, au sortir du berceau, la terreur de la France, en devint, au bout de quelques années, la consolation et l'espoir[1]. Si l'élève de Fénelon ne fut pas un

1. Né le 6 août 1682 à Versailles, mort en 1712. Pour les détails relatifs à son éducation, voir la *Vie de Fénelon*, par le cardinal de

foudre de guerre, on peut dire au moins qu'il vit toujours le feu sans faiblesse.

Le prince arriva le 3 mai, avec le titre de général en chef et celui de vicaire général de Philippe V aux Pays-Bas, mais Boufflers conserva le commandement réel. On ne vit pas sans étonnement un jeune homme de vingt ans observer à l'armée les pratiques de la piété la plus austère; mais les soldats n'avaient pas le scepticisme de nos jours, et ils acclamèrent avec une généreuse ardeur le Fils de France qui partageait leurs dangers.

Pendant que Marlborough achevait à Londres les préparatifs de sa première campagne comme géné-

Bausset. Les *Fables* et les *Dialogues* furent composés pour corriger le royal élève de quelque faute récemment commise, de sorte qu'il ne pouvait méconnaître une leçon donnée avec tant d'à-propos. Le précepteur appela quelquefois Lafontaine à son aide, et lui suggéra l'idée de plusieurs fables qui concoururent au même but.

Nous ne vanterons pas les réformes que projetait le prince pour le jour où il serait roi; car il eût été impossible de les concilier avec son idée bien arrêtée de restituer à la noblesse tous ses priviléges. Louis XIV trouva dans les papiers de son petit-fils ses plans de gouvernement, et les brûla.

On est fort étonné aujourd'hui lorsqu'on lit que l'autorisation d'imprimer le *Télémaque* fut considérée comme une des mesures les plus libérales du Régent. En se bornant à un examen superficiel de ce livre, les idées innocentes et généreuses paraissent seules; mais il y a dans ses profondeurs les germes de réformes sociales dont la hardiesse a, dans son temps, alarmé le trône, et des doctrines qui sont devenues, entre les mains des novateurs, une arme formidable contre le vieil édifice monarchique. Nous avons, depuis cent cinquante ans, parcouru tant de chemin, que nous comprenons à peine les allusions qui blessèrent si vivement alors le roi et la cour.

Fénelon ayant dû, pour l'enseignement de son élève, méditer sur la philosophie des sociétés, ce livre fut le résultat de ses travaux. Effrayé des régions inconnues où le portèrent ses méditations, il ne

ralissime des forces anglo-bataves, et que les alliés pour se faire la main attaquaient l'électorat de Cologne, Boufflers, mettant à profit le mouvement d'enthousiasme produit par l'arrivée du prince, passe la Meuse, et, par une pointe hardie vers le Bas-Rhin, coupe l'armée qui assiégeait Kayserswerth, trompe les Hollandais en simulant une attaque contre Grave, et se porte sur le camp de Clèves, d'où il chasse le comte d'Athlone, que la cavalerie française poursuit jusqu'à Nimègue, et qui s'estime heureux de passer le pont du Wahal, pour se retrancher derrière un bras du Rhin (11 juin). Il y eut là une brillante affaire, où le prince déploya de la valeur, mais

mit pas tout entier entre les mains du prince le livre qu'il n'avait commencé que pour le prémunir contre les doctrines de la tyrannie, les piéges cachés sous un trône et les séduçtions de la volupté. Invinciblement entraîné plus loin qu'il ne voulait, il se bornait à détacher de temps en temps une page de son manuscrit pour la donner à son disciple.

Une main indiscrète en répandit une copie, qui devint la première cause de l'hostilité de Bossuet, et de la disgrâce que complétèrent la protection imprudente accordée à l'énigmatique madame Guyon et les maximes de tolérance religieuse considérées par le roi comme une satire de sa conduite envers les protestants. Le *Télémaque* est resté comme le plus beau monument de la gloire de son auteur, mais dans cette œuvre extraordinaire, les maximes de la sagesse et les spéculations les plus audacieuses de la pensée mêlent leurs rayons et leurs ombres, le bon grain et l'ivraie, comme dans *la République* de Platon, *l'Utopie* de Thomas Morus, *le Réveil de la France* de Boisguillebert, la *Dîme royale* de Vauban, *l'Arcadie* et les *Vœux d'un Solitaire* de Bernardin de Saint-Pierre, le *Contrat social* de J.-J. Rousseau, et les théories philosophiques des Encyclopédistes et des Girondins.

Le duc de Bourgogne parut trois fois aux armées : 1702, en Flandre; 1703, au siége de Brisach, dont Vauban dirigea les travaux; 1708, à Oudenarde.

dont le résultat n'en fut pas moins la perte de Kayserswerth, car le corps qui soutenait cette ville ayant été rappelé pour appuyer l'attaque contre le comte d'Athlone, les assiégeants purent alors prendre la place à revers, et y entrèrent (15 juin). Le début de Boufflers avait été heureux; mais, par l'imprévoyance de Chamillart, il n'avait qu'une artillerie insuffisante, manquait de subsistances, d'équipages de pont et de munitions. Les alliés attendaient le comte de Marlborough, de sorte que, d'un commun accord, il y eut une espèce d'armistice. Le pieux duc de Bourgogne trouva qu'il avait acquis assez de gloire pour cette fois, et prit le chemin de Versailles.



On fut plein d'espoir, en 1708 [1], lorsqu'on vit le duc de Vendôme avec 90,000 hommes en Flandre. L'intention du roi était de prendre vigoureusement l'offensive dans les Pays-Bas, et de s'engager ailleurs le moins possible. Le maréchal de Matignon, très-connu et estimé de nos troupes de Flandre, devait exécuter les siéges de Huy, de Liége et de Maëstricht, pendant que l'armée principale observerait l'ennemi. En agissant ainsi, on ne pèserait pas sur

1. L'armée du Rhin fut donnée au duc de Bavière et au maréchal de Berwick. — Villars fut opposé au duc de Savoie. — Le duc d'Orléans resta en Espagne, avec le maréchal de Besons. Le duc de Noailles dans le Roussillon.

Les généraux ennemis furent : le duc de Marlborough en Flandre; le prince Eugène sur la Moselle; le duc de Hanovre sur le Rhin; le duc de Savoie en Italie; l'archiduc Charles en Espagne.



la Flandre, et la guerre serait portée vers la Meuse, pays ouvert où notre nombreuse et excellente cavalerie pouvait se déployer, chose impossible dans les terrains accidentés qui se trouvent entre la Lys et l'Escaut. — Il était prudent d'éviter les combats d'infanterie, les régiments de cette arme étant pleins de miliciens qui inspiraient une confiance médiocre. Les prescriptions à cet égard étaient formelles. En conséquence, on réunit les troupes sous les places du Hainaut, pour les porter rapidement vers les pays plats de la Meuse, dès qu'on pourrait faucher les prairies pour nourrir les chevaux. Eugène et Marlborough se rendirent, suivant leur habitude, à La Haye pour conférer avec Heinsius.

Vendôme, malheureusement, était subordonné au duc de Bourgogne. Il était impossible d'associer deux caractères plus antipathiques. Le roi, persuadé que son sang donnait le génie, soumettait un capitaine illustré dans vingt batailles à un jeune homme, doué sans doute de rares qualités privées, mais n'ayant aucune expérience de la guerre, avec la prétention d'agir en maître. Des dissentiments sérieux, comme on s'y attendait, éclatèrent dès le début, et mirent dans les opérations une déplorable incertitude, tandis que les généraux ennemis furent toujours d'accord. La première discussion s'engagea au sujet du siége de Huy, que Vendôme voulait faire, et auquel Bourgogne s'opposait. Le mois de juin fut perdu en débats stériles et en correspondances oiseuses avec la cour; Vendôme ne cessant de blâmer cette inertie, et le prince prétendant qu'il

ne pouvait rien faire sans connaître les projets d'Eugène. On donna ainsi à Marlborough le temps de se former à son aise sous Bruxelles, de construire sur la Senne des ponts qui lui permettaient de nous suivre si nous prenions le même chemin que l'année précédente, et d'ouvrir des marches vers Liedekercke pour se porter en Flandre si nous nous dirigions de ce côté. Eugène quitta la Moselle pour s'acheminer vers la Meuse. L'inaction de juin laissa opérer une concentration qu'il eût été facile d'empêcher, puisque nous étions prêts les premiers.

Le commencement de juillet fut mieux employé, car les expéditions tentées contre Gand et Bruges eurent un plein succès, et coûtèrent seulement quelques hommes. On espéra conquérir de même le reste de la Flandre espagnole et le Brabant. Vendôme aurait voulu, aussitôt la prise de Gand et de Bruges, attaquer Oudenarde, afin d'enlever aux ennemis leur seul passage sur le Haut-Escaut, et de les couper de Menin et de Courtray, qui tomberaient ensuite. Ce siége était facile, car d'abord on n'avait rien à craindre sur la rive gauche de l'Escaut; en outre, les Français étant maîtres de Bruges et de Gand, et placés devant Oudenarde, l'ennemi ne pouvait passer l'Escaut qu'à Dendermonde, d'où il serait forcé de faire un long détour par Ostende; de sorte que nous pouvions, sans cesser l'attaque, interdire le passage de la Lys, et empêcher de venir à nous par Courtray et Menin.

Le duc de Bourgogne fut d'un autre avis, et voulut, avant de rien entreprendre, voir ce que ferait Eugène.

Il n'attendit pas longtemps; le prince de Savoie, ayant passé la Moselle à la fin de juin, avec 36 bataillons et 70 escadrons, marcha en toute diligence sur Andernach, Munstereyfel et Duren, passa la Meuse à Maëstricht le 10 juillet, et fit sa jonction, après avoir exécuté, en sens inverse, une marche semblable à celle du général anglais en 1704.

Oudenarde ainsi nous échappa, comme Huy, Liége et Maëstricht; et on laissa les ennemis se concentrer. Cette triste campagne ne fut qu'une suite d'occasions perdues et de projets avortés.

Le 7 juillet, dans un conseil de guerre, il y eut une discussion très-vive. Vendôme voulait se poster derrière la Dender[1] : « Le poste, suivant lui, était bon et sûr. On ne devait pas craindre que les alliés entreprissent de le forcer : de là, sans fatiguer les troupes, sans s'exposer au moindre danger, on pouvait couvrir les nouvelles conquêtes, et assurer les communications avec Ypres et Lille, points stratégiques importants de notre échiquier. Si les alliés remontaient la Dender, on les suivrait, en conservant l'avantage d'une marche, de sorte qu'on serait toujours en état de franchir l'Escaut avant eux, et de leur en barrer le passage. » L'avis était bon, dit le baron de Carelscroon, mais il ne fut pas suivi. L'insuccès des dernières batailles pesait sur le duc de Bourgogne, qui ne voyait rien de mieux que de se diriger vers Gand pour y entrer en triomphateur. Ces contestations

1. La Dender prend sa source au nord de Mons, baigne Ath, Lessines, Grammont, Alost, et se jette dans l'Escaut à Dendermonde. — Cette rivière n'a que 25 kilomètres de cours.

firent encore perdre trois jours. La plupart des généraux, en bons courtisans, se rangèrent du côté du prince qui devait bientôt régner. Il fut décidé qu'on ne défendrait que l'Escaut : « Je vous le prédis, et « vous le verrez, dit alors Vendôme, toutes les fois « que vous marquerez au prince Eugène de vouloir « éviter un engagement, il vous y obligera malgré « vous. » — Prédiction qui se réalisa vite. — Rappelons cette maxime de Villars : Quand on réunit un conseil de guerre pour suivre le parti adopté à la pluralité des voix, on ne fait jamais rien qui vaille.

La Dender ayant été abandonnée, il était urgent de passer l'Escaut pour empêcher l'ennemi de le franchir à Oudenarde; mais Vendôme, très-mécontent, resta toute la journée du 10 à Gavre [1], ce qui fit perdre un temps irréparable, que nos adversaires mirent à profit pour la construction de leurs ponts, tandis que les nôtres ne furent établis qu'avec lenteur. — Le 11 au matin, les Français et les ennemis passèrent l'Escaut, les premiers à Gavre, les autres près d'Oudenarde.

Voilà donc les deux armées en présence, marchant à la rencontre l'une de l'autre; et les Français amenés, par suite de la mésintelligence qui divisait leurs chefs, et surtout par l'impéritie princière, à combattre entre l'Escaut et la Lys, sur un terrain que la sagesse du roi avait prescrit d'éviter, par les raisons

1. Sur la rive orientale de l'Escaut, à deux heures au-dessus de Gand. — Henri Martin écrivit Gaveren. Nous avons généralement adopté l'orthographe des cartes du Dépôt de la guerre.



que nous avons dites. — Une fois là, il ne fallait songer qu'à prendre le parti le moins désavantageux. — Vendôme, que le bruit du canon inspirait toujours, proposa de marcher vers les ponts des alliés jusqu'à une certaine distance, de rester là pour les attirer au combat, et de profiter du désordre de leur passage pour les attaquer et les rompre. Sept bataillons s'étaient avancés dans ce but jusqu'à Heurne. « Heu« reusement, le duc de Bourgogne n'approuva pas « encore ce conseil, dit Carelscroon. » Une force secrète le tirait vers Gand. Il y avait un autre parti bien meilleur à prendre, si on n'avait pas perdu plusieurs heures à Gavre, et que la conformation du terrain indiquait : c'était de s'établir sur le plateau qui domine le château de Brewaen, en appuyant la droite à Oycke, et la gauche à Heurne. Les ennemis ne manquèrent pas de s'emparer à la hâte de ce point culminant, dont on ne put les déloger, grâce aux haies et au ruisseau de la Groote. Au lieu de pousser en avant, le prince fit une halte à Gavre, ne sachant quel parti prendre, et rappela même les escadrons qui déjà traversaient la plaine au galop. En ce moment, les majors généraux Cadogan et Rantzau culbutaient les sept bataillons de Heurne, que l'on ne soutint pas. Il fallut bien alors se résoudre au combat, et le duc de Bourgogne essaya de prendre un ordre de bataille ; mais cette fois encore, *il était trop tard !*..... Nos divisions, en débouchant de Gavre, s'engagèrent successivement, sans autre impulsion que celle de leur courage. Toutes firent leur devoir, mais toutes ne furent pas heureuses ; et plusieurs

durent finir par plier sous les efforts que les généraux alliés dirigeaient avec une grande intelligence. Nos malheureux soldats, tantôt lancés en avant par l'audace de Vendôme, tantôt retenus par la timidité du prince, ne savaient à qui obéir. La journée cependant se termina sans avantage marqué du côté de l'ennemi ; et, sur les instances du vainqueur de Luzzara, il fut décidé que la lutte recommencerait le lendemain. On en était là lorsque, à l'entrée de la nuit, la cavalerie de la droite, obéissant à un ordre qui ne fut jamais avoué par personne, prit la route de Gand. Vendôme, ne pouvant plus se contenir, s'écria : « Eh bien! Messieurs, vous le voulez tous, il faut se retirer! » Et, s'adressant directement au jeune duc : « Aussi bien, Monseigneur, il y a longtemps que vous en avez envie! » Le prince, atterré, ne répondit rien à ce mot sanglant. — La retraite s'opéra sur Gand sans trop de désordre; mais toute la Flandre française fut perdue, la Picardie et l'Artois envahis et frappés de contributions ruineuses. Eugène investit Lille le 12 août. Des partisans hollandais vinrent jusqu'à Sèvres, où ils enlevèrent le premier écuyer du roi, Béringhen, croyant prendre le dauphin ; ils étaient commandés par des officiers français réfugiés, et ayant, en conséquence, une connaissance parfaite du pays.

Lille, capitale de la Flandre française, prise en 1667, avait été incorporée au royaume par le traité d'Aix-la-Chapelle, l'année suivante. Vauban, qui l'avait fortifiée, remit un projet de défense à M. de Puy-Vauban, son neveu, ingénieur en chef et lieu-

tenant-général, que l'on envoya dans la place. La garnison était nombreuse, les habitants dévoués, la citadelle solide et garnie de bastions formidables. On avait de la poudre et du pain pour six mois; et Boufflers commandait.

Le prince Eugène dirigea le siége, et le duc de Marlborough le corps d'observation, leurs armées étant assez rapprochées l'une de l'autre pour se prêter un mutuel appui. — Carelscroon, à ce sujet, fait du lyrisme : « Le siége, dit-il, dura quatre mois. Si « l'histoire en était bien écrite, ce serait une autre « Iliade, plus belle, plus variée et plus instructive que « celle d'Homère. Les héros et les demi-dieux n'y « manqueraient pas, etc. » Boufflers fit une défense qui est restée célèbre. Il dut céder enfin aux cent mille hommes qui l'entouraient; mais après une défense qui lui fit honneur. Eugène montra une très-grande habileté; on admire encore la conduite des convois de ravitaillement qu'il fit parvenir sous les murs de Lille[1].

Gand et Bruges capitulèrent ensuite, presque sans combat.

Villars fit en Piémont une rude campagne, mais

1. On ne cessa pas un seul jour, pendant le siége, de jouer la comédie, et la salle était toujours pleine. On y faisait, entre deux ariettes, l'oraison funèbre des officiers tués le matin à la tranchée. Cet épisode peut servir de pendant à la politesse de Fontenoy. Le prince Eugène, par un sentiment chevaleresque digne d'être loué, voulut que Boufflers rédigeât les articles de la capitulation, et, le soir de la prise, soupa chez le maréchal. — Quand on a aussi brillamment satisfait au devoir et à l'honneur que le brave Boufflers, il est permis d'accepter un acte de courtoisie.

sans grands résultats. Attachons, en passant, le gouverneur d'Exilles au pilori de l'histoire.

Il n'y eut point d'événements mémorables sur le Rhin.

Le maréchal de Berwick ayant été rappelé d'Espagne après Almanza, le duc d'Orléans garda la supériorité sur l'archiduc, et continua ses progrès en Catalogne; mais les moyens lui manquèrent pour le siége de Barcelone. Philippe V, absorbé par sa passion pour sa femme et par ses pratiques de piété, laissait le sceptre aux mains de madame des Ursins; et Anne de la Trémoïlle, dans son travail quotidien avec son secrétaire Aubigny, s'occupait de choses plus sérieuses que d'envoyer aux armées du pain et des armes : personne, dans la patrie du Cid, ne daignait descendre à ces soins vulgaires. Un Français, nommé Orry, s'en chargea, et fournit à la cavalerie des bottes de carton.

MALPLAQUET

(1709)

(Voir la sixième conférence.)

VILLA-VICIOSA.

Le 10 décembre 1710, Philippe V, fugitif le matin, coucha le soir sur un lit qui avait pour matelas et pour tentures des drapeaux enlevés le jour même aux Autrichiens. — Expliquons ce miracle. — L'ar-

chiduc Charles, après les victoires de ses troupes à Almenara (27 juillet) et à Saragosse (20 août), était entré à Madrid le 27 septembre. Mais tout à coup Vendôme arrive, réveille l'enthousiasme des provinces castillanes, rallie à Valladolid les vaincus de Saragosse, refoule les vainqueurs vers le Portugal et en jette une partie dans le Tage. Après ce début césarien, Vendôme s'arrête à peine, et va droit aux Anglais, auxquels il inflige, à Brihuega, en les faisant prisonniers au nombre de cinq mille avec leur général Stanhope, leur journée de Blenheim bien plus humiliante encore que celle qu'ils avaient déjà subie à Almanza; arrête et bat à Villa-Viciosa les Autrichiens de Stahremberg, et ramène Philippe V à Madrid! — Peu de jours après, le duc de Noailles prit Girone. Le prétendant autrichien, forcé de chercher un asile dans Barcelone, ne conserva plus rien sur les Pyrénées, ni sur l'Ebre.

Beaucoup de gens, en France, ne virent dans ces succès presque fabuleux qu'un nouvel obstacle à la paix. Il existait alors, comme aujourd'hui, des partisans de la paix à tout prix; mais beaucoup d'autres pensaient que l'honneur est aussi nécessaire que le pain à la vie d'un peuple. On put, toutefois, prévoir honorablement la fin des hostilités après la disgrâce qui, dans les derniers jours de 1710, frappa le parti whig, le secrétaire d'État Suderland, gendre de Marlborough, et le grand trésorier Godolphin. Le général anglais ne sombra pas encore dans cet orage, mais cela ne devait pas tarder.

NÉGOCIATIONS POUR LA PAIX

Louis XIV, après Ramillies, désira sincèrement la paix [1]. Des démarches furent tentées dans ce but auprès de la Hollande, qui avait voix prépondérante dans les conseils de la coalition. La république, par l'organe du grand pensionnaire Heinsius, répondit qu'elle ne traiterait que sur les bases suivantes : 1° Remise à la maison d'Autriche de l'Espagne et de tous les États dépendant de cette monarchie dans les deux mondes; 2° rétablissement de la Barrière dans les pays-Bas, avec de nouvelles places; 3° accroissement des avantages assurés au commerce hollandais à la paix de Ryswick.

Pendant que le roi cherchait à obtenir des conditions moins dures, le duc de Berwick gagna la bataille d'Almanza (25 avril 1707). On essaya en vain de faire comprendre aux Hollandais que Philippe V serait en mesure de leur accorder, pour leur commerce dans les Indes occidentales, des avantages supérieurs à ceux qu'ils tiendraient de l'Autriche. On arriva ainsi jusqu'en 1708. La journée d'Oudenarde n'était pas faite pour rendre les États-Généraux plus traitables. Les coalisés ne croyaient pas à la possibilité de la paix, tant que la France serait debout.

Le président Rouillé [2], envoyé en Hollande au

1. Le marquis de Torcy, neveu de Colbert, alors ministre des affaires étrangères, présente, dans ses Mémoires, le récit complet des négociations suivies à La Haye, à Gertruydemberg et à Utrecht.

2. On ose à peine raconter que l'envoyé du roi ne put se rendre

commencement de mars 1709, fit bientôt connaître à la cour que la coalition demandait *d'abord* :

Quant à l'Espagne, la dépossession complète du duc d'Anjou [1] au profit de Charles III ;

Pour l'empereur et l'empire, le rétablissement du traité de Munster, avec l'interprétation donnée par les Allemands à plusieurs de ses articles ;

Pour l'Angleterre, la reconnaissance de la reine Anne et de l'hérédité au trône en faveur de la ligne protestante, la restitution intégrale des conquêtes faites par la France en Amérique pendant la guerre, et l'expulsion du prétendant ; laissant à entendre que le duc de Marlborough, lorsqu'il serait arrivé, demanderait Dunkerque, et probablement autre chose encore :

Pour le Portugal, le maintien des avantages assurés à don Pedro II ; pour l'électeur de Brandebourg, le titre de roi de Prusse ; pour le duc de Savoie, tous les territoires qu'il avait conquis ou reçus, notamment Exilles et Fénestrelle ; pour le duc de Marlborough, la principauté de Mindelheim.

en Hollande que sous un nom d'emprunt et à travers mille périls, car il faillit être enlevé en route par une embuscade tendue près de Bruxelles par le comte d'Albemarle. Heinsius ne daigna pas d'abord le recevoir, et il fut forcé de s'aboucher mystérieusement à Streydensaas, près de Moërdyck, avec deux inconnus, qui vinrent là sans pouvoirs, et commencèrent alors ce long jeu du tigre avec sa proie, auquel nous allons assister. Torcy apprit plus tard que ces inconnus étaient Buys et Wanderdussen, qui vont jouer un rôle. On était loin du temps où les ambassadeurs français parlaient en maîtres à La Haye.

1. Les coalisés, jusqu'en 1712, affectèrent de donner ce nom à Philippe V.

La république ne s'expliqua qu'en dernier lieu sur ce qui la concernait elle-même. Voici ce que recélait cette réserve :

1° Le rétablissement entier du tarif de 1664, sans exception de marchandises (promis trois ans auparavant par le marquis d'Alègre) ;

2° L'extension de la Barrière depuis la mer jusqu'à la Meuse, en y ajoutant Lille, Menin, Ypres, Furnes, Condé, Tournay et Maubeuge ;

3° L'établissement de garnisons hollandaises dans Bonn, Liége et Huy.

On ne cacha pas à Rouillé que l'on désirait, pour le duc de Lorraine, Toul et Verdun.

Après les souffrances ajoutées par l'hiver de 1709 à celles de la guerre, la paix était si ardemment désirée que le roi consentit à traiter sur ces bases, malgré leur dureté.

Les choses traînant en longueur, le marquis de Torcy se rendit lui-même à La Haye, car il était important d'obtenir une solution avant l'ouverture de la campagne. Heinsius ne fut pas médiocrement étonné lorsqu'il reçut, le 6 mai, la visite du ministre. Peu de jours après, Eugène et Marlborough arrivèrent, et les clauses d'un traité de paix furent débattues dans de longues conférences auxquelles assistèrent tous ces éminents personnages, ainsi que le président Rouillé, Buys, pensionnaire de la ville d'Amsterdam, et Wanderdussen, pensionnaire de Tergow.

Heinsius montra plus de modération qu'on n'en attendait de sa part, mais resta inflexible.

On entendit avec surprise Marlborough protester de son respect pour le roi, rappeler le temps où il avait l'honneur de servir sous Condé, Turenne et Luxembourg, et parler très-affectueusement de son neveu le maréchal de Berwick, qu'il aimait comme un bon parent et honorait comme un grand capitaine. On eût dit à chaque instant qu'il allait se livrer, mais cet abandon apparent était calculé pour capter la confiance des négociateurs. Torcy avoue, dans ses Mémoires, qu'il lui offrit quatre millions. L'Anglais eut l'air de ne pas comprendre, soit que ce ne fût pas assez, soit que son patriotisme, dans cette grave conjoncture, l'emportât sur sa propension à la vénalité ; depuis longtemps, d'ailleurs, son absence de scrupules l'avait affranchi des préoccupations relatives à sa fortune privée.

Eugène parla peu ; mais il demanda carrément pour l'archiduc l'Espagne, l'Amérique, Strasbourg, l'Alsace, la Franche-Comté, la Lorraine et la Bourgogne. Un jour il posa cette question : « Croyez-vous que le roi permette le passage en France d'une armée impériale marchant contre le duc d'Anjou ? » Ses amis, par un sentiment de pudeur, restèrent muets.

Buys déclama comme un démagogue.

Wanderdussen ne parut qu'un comparse attaché à son fougueux collègue.

Rouillé s'effaça devant Torcy, qui défendit la France avec une grande habileté de parole, une connaissance parfaite des matières d'État, et un patriotisme digne du nom qu'il portait.

Chaque jour fut marqué par des concessions de la part du ministre, qui avala courageusement jusqu'à la lie ce calice d'amertume, sans obtenir d'autre résultat que des exigences nouvelles et plus dures. On arriva ainsi jusqu'au 23 mai, discutant toujours sans rien conclure. Eugène et Marlborough ayant dit qu'ils étaient obligés de partir, Torcy crut ne pouvoir retirer d'autre utilité de son voyage que de connaître au moins d'une manière positive les prétentions des ennemis de Sa Majesté, et il pria Heinsius de lui remettre un projet dans lequel on s'expliquât clairement à cet égard. Le ministre reçut les Préliminaires le 27 au matin, en présence de Buys et de Wanderdussen. Ayant reconnu, à la première lecture, les conditions cruelles et les piéges de cet acte odieux, il ne lui resta plus qu'à gémir sur l'inutilité de ses démarches, et il quitta La Haye le 27 mai au soir, après y être resté vingt et un jours, emportant le souvenir des affronts qu'il avait dévorés, et le projet de traité dont voici les dispositions principales[1] :

1° Reconnaissance de Charles III en qualité de roi d'Espagne, des Indes, de Naples et de Sicile, et généralement de tous les États dépendant de cette monarchie dans les deux mondes, en réservant ce qui doit être donné au roi de Portugal, au duc de Savoie et aux États-Généraux pour compléter la Barrière.

1. Nous ne donnons que la substance de ce document ; il faut lire le texte original pour voir ce qu'il contient d'insinuations perfides et pleines de fiel. Tous les pourparlers ultérieurs, pendant plusieurs années, roulèrent sur ce monument sans pareil de haine et de fourberie ; il est donc indispensable de le connaître.

2° Le duc d'Anjou quittera l'Espagne dans un délai de deux mois. Si cette clause n'est pas exécutée, le roi très-chrétien et les princes et Etats stipulants prendront de concert les mesures convenables pour en assurer l'entier effet.

3° S. M. Très-Chrétienne retirera, dans le terme desdits deux mois, les troupes et les officiers qu'elle a présentement en Espagne, en Sicile et dans tous les États de cette monarchie, promettant, en foi et parole de roi, de n'envoyer désormais au duc d'Anjou, ni à ses adhérents, aucun secours, soit de troupes, artillerie, munitions de guerre ou d'argent, directement ou indirectement.

4° La monarchie d'Espagne demeurera tout entière dans la maison d'Autriche, sans qu'aucune de ses parties puisse jamais en être démembrée en faveur des Bourbons. Aucun roi ni aucun prince de France ne pourra jamais régner en Espagne, ni acquérir dans l'étendue deladite monarchie aucune ville, fort, place ou pays, dans aucune partie d'icelle, principalement dans les pays-Bas, en vertu d'aucuns dons, ventes, échanges, conventions matrimoniales, hérédité, appel, succession par testament ou *ab intestat*, en quelque sorte et manière que ce puisse être, tant pour lui que pour les princes ses enfants, frères, leurs héritiers et descendants, que pour aucun prince français.

5° Remise immédiate à l'empereur, de Strasbourg et de Kehl, avec leurs dépendances et appartenances situées des deux côtés du Rhin, le canon, l'artillerie et les munitions de guerre qui s'y trouvent.

6° Remise immédiate à l'empereur, de Brisach et de son territoire, avec le canon, l'artillerie et les munitions de guerre.

7° S. M. Très-Chrétienne ne possédera désormais l'Alsace que dans le sens littéral du traité de Westphalie ; en sorte qu'elle se contentera du droit de préfecture sur les dix villes impériales de ladite Alsace, sans néanmoins étendre ledit droit au préjudice des prérogatives et priviléges qui leur compètent comme aux autres villes libres de l'empire. Les fortifications desdites villes seront remises au même état qu'elles étaient alors. L'empereur gardera Landau.

8° Démolition, aux frais de la France, des forteresses qu'elle possède présentement sur le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg, nommément de Huningue, Neuf-Brisach et Fort-Louis, ainsi que de tous les ouvrages dépendant dudit fort, en-deçà et au-delà du Rhin, sans que jamais on puisse les rétablir.

9° Remise de Rhinfeld et de ses dépendances au landgrave de Hesse-Cassel.

10° L'article 4 du traité de Ryswick au sujet de la religion, étant contraire à la paix de Westphalie, sera rectifié lorsqu'on négociera la paix générale.

11° Reconnaissance de la reine Anne et de l'hérédité à la couronne d'Angleterre dans la ligne protestante.

12° Cession à la Grande-Bretagne de Terre-Neuve et de tous les pays, îles, forteresses et colonies dont les armes de S. M. T. C. ont fait la conquête depuis la guerre.

13° Les fortifications de Dunkerque seront rasées

et son port comblé, dans un délai de deux mois, sans qu'il soit jamais permis de rétablir ces ouvrages, directement ou indirectement.

14° Le prétendu roi de la Grande-Bretagne sortira de France.

15° Un traité spécial réglera les avantages assurés au commerce anglais.

16° Maintien des concessions faites au roi de Portugal par les alliés.

17° Reconnaissance du roi de Prusse, qui conservera la principauté de Neuchâtel et le comté de Valangin.

18° Furnes, Furnembach, le fort de Kenock, Menin, Saverge, Ypres avec ses châtellenies, Lille avec sa châtellenie, Tournay, Condé, Maubeuge et Gueldre seront remis aux États-Généraux, en l'état présent où sont lesdites places, et spécialement avec le canon, l'artillerie et les munitions de guerre qu'elles contiennent.

19° Reddition, dans le temps qui sera réglé, de toutes les villes, forts et places que S. M. T. C. occupe dans les Pays-Bas espagnols, avec le canon, l'artillerie et les munitions de guerre.

20° S. M. T. C. s'engage à ne faire sortir, dès à présent, ni canon, ni artillerie, ni munitions de guerre, des villes et forts qui devront être rendus ou cédés.

21° Extension considérable des droits assurés au commerce hollandais par le traité de Ryswick.

22° Reconnaissance d'un neuvième électorat, en faveur du duc de Hanovre.

23° Le duc Victor-Amédée sera remis en possession de la Savoie, du comté de Nice, ainsi que de tous les territoires qui lui appartiennent héréditairement, et gardera tous les pays, États et places que l'empereur et les alliés lui ont donnés. — Ce prince aura en outre Exilles, Fénestrelle, Chaumont et la vallée de Pragelas, jusqu'aux monts Genèvre qui serviront désormais de barrière entre la France et le Piémont.

24° Quant aux ci-devant électeurs de Cologne et de Bavière, leurs demandes et prétentions seront remises à S. M. Impériale et à l'Empire, pour qu'on puisse en parler aux traités de paix. S. A. E. Palatine conservera le Haut-Palatinat et le comté de Cham. Donawerth restera dans la même situation. — Les garnisons des États seront maintenues dans Huy, Liége et Bonn.

25° L'empereur, la reine de la Grande-Bretagne et les États-Généraux se contenteront de ce qui leur est accordé respectivement ci-dessus; et, dans la négociation générale, ils ne prétendront pas d'autres conditions *que celles qu'ils coucheront dans un catalogue ou liste séparée*. — Pour l'Empire, les quatre cercles associés, le roi de Prusse, le duc de Savoie, le duc de Lorraine, et autres alliés, il leur sera libre, outre ce qui leur est accordé ci-dessus, de faire dans ladite assemblée générale *telles demandes qu'ils trouveront convenir*.

26° Les articles ci-dessus seront exécutés dans un délai de deux mois, pendant lesquels il y aura cessation d'armes de toutes les hautes parties qui sont en guerre.

27° Le roi T. C., afin de prouver son désir de terminer cette sanglante guerre dès à présent, promet, aussitôt la ratification desdits articles, d'évacuer Namur, Mons et Charleroy avant le 15 juin prochain; Luxembourg, Condé, Tournay et Maubeuge quinze jours après; Neuport, Furnes, le fort de Kenock, Ypres, Strasbourg et Kehl, avant le 15 juillet; de raser les remparts de Dunkerque, et d'en combler le port, avant deux mois.

28° Tout ce qui est stipulé en faveur des alliés sera exécuté avant le 1er août de la présente année.

29° Moyennant ces conditions, la trêve continuera jusqu'à la paix générale. Les alliés ne contribueront en rien aux dépenses qu'entraînera l'exécution du traité.

30° Un congrès sera réuni, le 25 juin, à La Haye, pour traiter de la paix générale. Tous les rois, princes et États seront invités à envoyer leurs ministres à cette réunion.

31° Ainsi fait, convenu et signé par les plénipotentiaires de S. M. Impériale et de S. M. la reine de la Grande-Bretagne.

Les ennemis du roi, sous le titre d'articles de paix, ne lui proposaient qu'une trêve de deux mois, qui leur ouvrirait toutes nos frontières du nord, de l'est et du sud-est, et les mettrait au cœur de la France. Cet ultimatum du 27 mai 1709 pouvait se résumer ainsi : Livrer la France déshonorée. — « Mystification insolente, dit Michelet, mais méritée « par l'excès de sottise de gens qui s'en allaient « pleurer devant l'ennemi, qui énervaient ainsi la « guerre à l'ouverture de la campagne. »

Le triumvirat offrait à dessein des conditions inacceptables. Heinsius, Marlborough et Eugène voulaient continuer la guerre : le premier par haine; le second pour garder un commandement qui lui donnait le pouvoir et des richesses; le troisième pour la gloire. Tous trois, afin d'enflammer l'opinion, firent imprimer en Hollande, et répandre partout, des libelles diffamatoires contre Louis XIV. Des réfugiés français les secondaient dans cette guerre lâche.

Louis XIV rejeta les propositions honteuses qui lui étaient faites; exposa, dans une lettre simple et digne aux gouverneurs des provinces, l'insuccès de ses efforts; et fit un appel à la France. — La voix de la raison n'ayant pu se faire entendre, ce fut au canon à prononcer sur la destinée des peuples.

***

La situation de la France à cette époque est si connue, qu'il est inutile d'en reproduire ici le sombre tableau. L'hiver de 1709 [1], suivi d'une famine, produisit une misère navrante; et le Trésor était vide. Après Chamillart, Desmaretz, l'organisateur de la banqueroute, trouva de l'argent comme un fils de famille qui se ruine, et traita les créanciers du roi comme Don Juan traite monsieur Dimanche. Encore n'aurait-il pas pu se tirer d'affaire sans un prêt de 30 millions que firent les négociants de Saint-

1. Il y eut à Paris, dit M. Duruy, jusqu'à 23 degrés de froid (*Histoire de France*, II, 351).

Malo. Quant au ministre Voisin, il avait fait en dirigeant l'économat de Saint-Cyr son apprentissage de la guerre. Il fallait cependant combattre, ou se résigner à voir bientôt les ennemis en pleine France.

Voici comment Desmaretz, qui avait la conscience large, trouva un jour quatre millions que Samuel Bernard refusait de prêter, et qu'on ne pouvait se procurer, une dépréciation énorme ayant atteint toutes les valeurs en papiers, telles que billets d'État, billets de monnaie, des receveurs généraux ou des tailles, billets d'ustensile, etc. Les produits doublés et triplés de la capitation ayant été dévorés d'avance, cette éponge tant de fois pressée n'était plus qu'une pierre, un silex incapable de rien produire sous la meule. Le roi cependant veut les quatre millions; il les faut : en voilà cinq, mais comment obtenus? Nous laissons à M. Oscar de Vallée la responsabilité de l'anecdote.

« Les laquais du contrôleur général fournissaient habituellement aux agioteurs, qui les leur payaient fort cher, les secrets qu'ils dérobaient dans le cabinet de leur maître.

« Desmaretz, qui l'apprend, a l'idée d'en profiter pour procurer au roi les quatre millions que celui-ci exige. Il fait fabriquer pour trente millions de billets de la caisse des emprunts et les remet à Samuel Bernard, pour qu'il les négocie; mais afin de donner à ces billets une valeur qu'ils n'auraient pas eue sans cela, il rédige un projet de loterie, et laisse sur son bureau ce projet rédigé. — Les agioteurs le connaissent aussitôt; ils y trouvent une raison de

s'arracher les billets de la caisse des emprunts, auxquels ils supposent un grand avenir; leur crédulité fait monter, en quelques jours, les valeurs de 35 à 85 pour 100. A la faveur de cette hausse, Samuel Bernard écoule ses titres qui ne lui ont rien coûté, et réalise pour le roi plus de quatre millions.

« Bientôt on connut le secret de l'opération, et son caractère hautement frauduleux. Les billets baissèrent des deux tiers, et furent appelés des Bernardines. » (*Les Manieurs d'Argent.*)

***

Après Malplaquet, il fallut se résigner, pour obtenir la paix, à une troisième tentative auprès de la Hollande, avec laquelle on avait toujours entretenu quelques correspondances, soit pour en recevoir des avis sur la marche générale des affaires, soit pour renouer une négociation. Le roi fit savoir à Heinsius qu'il accepterait les Préliminaires de 1709, pourvu qu'on apportât quelque tempérament aux articles 4 et 37 (2 et 29 du résumé que nous avons donné plus haut). D'après l'article 4, le duc d'Anjou devait, dans un délai de deux mois, remettre l'Espagne et la Sicile à Charles III. L'article 37 subordonnait la paix à l'exécution de l'article 4. Or, le roi était sans action sur l'Espagne, puisqu'il en avait retiré toutes ses troupes, et il n'existait pas en Sicile un seul soldat français. En outre, Philippe, bien que réduit à ses propres forces, ne cessait de déclarer qu'il ne consentirait jamais à descendre du trône.

A Versailles, les plus grandes difficultés parurent aplanies par l'adhésion aux Préliminaires. Le mois d'octobre avançait; les hostilités ne pouvaient être reprises avant le printemps. Il paraissait impossible que d'ici là on ne parvînt pas à s'entendre. Mais la Hollande, par ses lenteurs calculées, fit perdre tout cet hiver sur lequel on comptait, et en avril 1710 rien n'était fait.

Les Etats daignèrent enfin désigner pour les conférences la forteresse de Gertruydemberg, située au fond du Moërdyck. Le roi choisit pour le représenter le maréchal d'Huxelles, homme également propre à remplir d'une manière médiocre tous les rôles, et l'abbé, depuis cardinal de Polignac, célèbre par ses succès dans les lettres latines, son éloquence et les grâces de sa personne. Ces deux diplomates arrivèrent, le 9 mai 1710, au Moërdyck, où Buys et Wanderdussen les attendaient; et ils furent en quelque sorte internés à Gertruydemberg comme des prisonniers d'Etat. Ils passèrent là deux mois et demi, sans pouvoir obtenir de se rendre dans une ville plus voisine du centre du gouvernement, et accablés d'humiliations que leur envoyaient de La Haye Heinsius, Eugène, Marlborough, et le comte de Sinzendorff abassadeur impérial. Ils repartirent le 25 juillet pour la France, après le rejet de toutes leurs concessions, rapportant, comme fruit unique de leurs efforts cette exigence monstrueuse, que *le Roi devait, pour obtenir la paix, s'engager à conquérir seul l'Espagne, les Indes et la Sicile sur le duc d'Anjou, dans l'espace de deux mois, pour les*

remettre à Charles III. — Louis XIV résuma la situation par ce mot si connu : « *Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants.* »

Nous ne croyons pas devoir parler plus longuement des conférences de Gertruydembeg, parce qu'on n'y fit que ressasser les Préliminaires et ergoter sur les articles 4 et 37, en entremêlant tout cela de propos âcres et de réticences menaçantes.

Le Triumvirat ne voulait traiter qu'à Paris[1].

1. Principaux ouvrages à consulter sur la guerre de la succession d'Espagne :

Mémoires de Saint-Simon. — *Mémoires* de Villars, de Berwick, de Noailles et de Torcy (Collection MICHAUD et POUJOULAT). — VOLTAIRE. *Siècle de Louis XIV.* — *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV;* correspondances, mémoires et actes diplomatiques, concernant les prétentions et l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. Avec un texte historique et une introduction, par M. MIGNET. — *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV.* Extrait de la correspondance de la cour et des généraux, par le lieutenant-général DE VAULT, revus, publiés et précédés d'une *Introduction* par le général PELET. On a joint à cet ouvrage un grand nombre de cartes magnifiques et très-exactes. *Archives* du Dépôt de la Guerre et du Ministère des affaires étrangères. — *Mémoires* et correspondance de Louis XIV. — Le P. DANIEL. *Histoire de la Milice française.* — Colonel ROCQUANCOURT. *Cours d'art et d'histoire militaire.* — Théophile LAVALLÉE. *Les Frontières de la France.* — Henri MARTIN. *Histoire de France.* — DURUY. *Histoire de France.* — *Histoire militaire du prince Eugène de Savoye, du prince et du duc de Marlborough, et du prince de Nassau-Frise,* par le baron de CARELSCROON. La Haye, chez Isaac Van der Kloot, MDCCXXIX. — *Mémoires* de LAMBERTY. La Haye, 1731. — Général Joachim AMBERT. *Esquisses historiques des différents corps de l'armée française.* — Camille ROUSSET. *Histoire de Louvois.* — MICHELET. *Louis XIV et le duc de Bourgogne.* — Ch. WEISS. *Histoire des Réfugiés protestants de France.* — MACAULAY. *Histoire d'Angleterre.*

DENAIN

(1712)

Pendant que les cabinets de Versailles, de Saint-James et de l'Escurial cherchaient une solution pacifique impossible, cinq armées furent mises en ligne.

On a beaucoup admiré, en son temps, la résolution qu'aurait prise Louis XIV, pendant cette campagne, de tenter lui-même le sort des armes, à la tête de la noblesse française. Nous ne doutons pas de l'effet produit par cette action imprévue d'un roi conduisant, pour la première fois de sa vie, à soixante-quatorze ans, une charge de cavalerie; cependant, nous réservons notre admiration pour des exploits moins hypothétiques.

Le premier soin de Villars en arrivant à Péronne, le 20 avril (résignons-nous à cet aveu pour n'y plus revenir), fut de réprimer avec sévérité les propos de quelques officiers, échos pusillanimes des trembleurs de Versailles, qui parlaient de se retirer jusqu'à la Somme vers Saint-Quentin. Quant aux soldats (les uns vieux compagnons de gloire du grand capitaine, les autres de nouvelle levée, mais qui connaissaient déjà son nom avant de quitter la chaumière paternelle), ils ne demandaient que trois choses : du pain, du fer et la bataille.

D'après des renseignements dignes de foi, les ennemis avaient 180 bataillons, 130 canons, et plus que jamais ne manquaient de rien. Nous n'avions que

140 bataillons, 50 canons avec des attelages insuffisants et médiocres, et des subsistances précaires. — Si La Bruyère n'a pas assombri les couleurs en traçant, trente ans auparavant, le tableau de la misère des paysans, on ne peut penser sans un serrement de cœur aux privations que les armées devaient endurer après dix années de guerre.

La situation ambiguë du duc d'Ormond jeta d'abord quelque incertitude dans les mouvements des deux armées. La trêve ayant ensuite été déclarée à Eugène, le général anglais partit le 17 juillet et alla s'installer dans Gand et dans Bruges. 5,000 Anglais occupèrent Dunkerque, le 19, suivant les conventions. Ormond n'ayant emmené que les sujets britanniques, son départ n'affaiblit les coalisés que de 18 bataillons et de 2,000 chevaux. De tous les étrangers, le régiment liégeois de Walef-dragons suivit seul la *défection*. La Hollande prit à sa solde tous les mercenaires allemands. Il est sans intérêt pour la postérité de raconter les démêlés acerbes qui eurent lieu entre Eugène et les Hollandais d'une part, et les Anglais de l'autre.

Pendant deux mois, Villars offrit plusieurs fois la bataille à son adversaire, qui toujours la refusa. Eugène prit Le Quesnoy (4 juillet) et n'adopta un plan définitif qu'après le départ des Anglais, ayant encore une très-grande supériorité numérique, car il reçut 23,000 Allemands rendus disponibles par la pacification de la Hongrie. Ce plan audacieux, et fécond en hasards, que Henri Martin résume avec une justesse qui indique une connaissance parfaite des faits militaires, consistait à « laisser en arrière d'un côté

« Valenciennes et Condé, de l'autre Maubeuge, « Charleroi et Namur; à tenir le Haut-Escaut par « Bouchain, la Sambre par Landrecies, l'intervalle « entre ces deux rivières par Le Quesnoy, et, une « une fois assuré de cette base, marcher en avant. » Eugène investit donc Landrecies, se figurant avoir ensuite bon marché de Guise, et voyant déjà ses reîtres abreuver leurs chevaux dans la Seine.

En jetant un coup d'œil sur la magnifique carte du Dépôt de la guerre, on voit que l'armée austro-batave, avant le 20 juillet, occupait, sur la rive droite de l'Ecaillon, une ligne qui s'étendait de Landrecies, dont elle faisait le siége, à Marchiennes, où abordaient par la Scarpe les grands bateaux chargés des approvisionnements de guerre et de bouche pour les troupes et les places des environs. Il fallait qu'Eugène eût la tête troublée par une confiance bien présomptueuse, ou par l'amour[1], pour donner à ces lignes une étendue qui n'avait pas moins de quinze lieues, en présence d'un adversaire tel que Villars, et ayant derrière lui Valenciennes, dont la garnison était nécessairement destinée à agir lorsque son front serait attaqué. Qu'était devenue la prudence dont il avait autrefois donné tant de preuves sur l'Adige? Quel qu'ait été le motif d'une pareille dissémination de ses forces, il est certain que ce fut une faute inexcusable, et qu'il paya cher, bien qu'il

1. Une Italienne fort belle qu'il aimait, et que Voltaire vit quelque temps après à La Haye, était alors dans Marchiennes. On a reproché au prince d'avoir à cause de cela choisi cette place comme centre de ses magasins.

eût vingt mille hommes de plus que les Français. Les communications entre Marchiennes et Landrecies étaient assurées par un camp retranché situé à Denain sur l'Escaut, entre Valenciennes et Bouchain. Le prince d'Anhalt-Dessau, ayant sous lui le général Fagel, était chargé du siége. Le comte d'Albemarle occupait Denain. Eugène avait son quartier général à Querenaing, derrière le centre de ses lignes, à deux ou trois kilomètres de l'Ecaillon.

L'armée française, le 20 juillet, campa en arrière du Cateau, couverte par la Selle ; la droite à Molain, la gauche entre Neuvilly et Frenesche. Eugène alors remonta l'Ecaillon, mettant sa droite à Bermerain sous Le Quesnoy, son quartier général à Vandegies-au-Bois, en avant de la forêt de Mormal. Ne doutant pas que l'on tenterait de secourir Landrecies, il poussa très-énergiquement les travaux commencés entre la source de l'Ecaillon et la Sambre, ainsi que ceux des lignes de circonvallation.



Il me semble que j'ai en ce moment sous les yeux un cirque immense où cent millions d'hommes, de Gibraltar aux monts Sudètes, et du golfe de Tarente aux îles Hébrides, vont assister à cette lutte suprême, où le sort de deux grands empires et tous les plus graves problèmes de l'équilibre continental sont remis aux mains des vaillants champions prêts à s'étreindre dans cette arène que circonscrivent Cambrai, Marchiennes, Valenciennes, Le Quesnoy,

Landrecies et Le Cateau. Il y a là un imperceptible point, inconnu jusqu'alors, et qui va devenir à jamais célèbre : Denain. Les crêtes des Pyrénées et des Alpes sont couronnées par des soldats qui, arrêtés comme par une force surnaturelle dans l'élan qui les portait les uns contre les autres, se reposent sur leurs armes.



Villars avait à se décider entre les trois partis que voici : détruire les lignes de circonvallation; combattre l'armée austro-batave; forcer Denain[1].

Les lignes étaient trop avancées et trop fortes pour qu'on pût rien tenter contre elles avec succès. Il était sage d'y renoncer.

Pour se rendre compte des chances qu'offrait le deuxième parti, les maréchaux, accompagnés de quelques officiers généraux, aussitôt qu'ils eurent assis leur camp, allèrent, dans l'après-midi du 20, reconnaître la position des ennemis sur la rive gauche de la Sambre, et la trouvèrent tellement protégée par les bois de Landrecies qu'elle était inattaquable. Les alliés formaient autour de la place une ligne circulaire, qui commençait à l'est du bois

1. Le petit quadrilatère compris entre la Meuse et la Lys, dont les quatre sommets sont : Rocroy, Lille, Gand et Namur, semble être un champ-clos où l'Europe, depuis des siècles, envoie ses champions pour vider ses grandes querelles; car on y trouve Bouvines, Mons-en-Puelle, Steinkerque, Neerwinden, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, Denain, Fontenoy, Wattignies, Fleurus, les Quatre-Bras et Waterloo.

de Marvilles, se continuait vers le sud par Favril jusqu'à Beaurevoir, ensuite vers l'ouest jusqu'au moulin d'Ors où elle passait la Sambre sur un pont, et sur la rive gauche de cette rivière formait un arc qui, en remontant vers le nord, longeait le grand Bois l'Evêque et celui de Bousies. L'immense forêt de Mormal couvrait du côté nord la ville assiégée, dont l'investissement se trouvait ainsi complet. Pour aller aux ennemis, il fallait passer la Sambre, et, une fois cette rivière franchie, on les trouverait certainement en bataille, la droite à la Sambre, la gauche derrière le ruisseau de Prisches, dans un pays d'un abord très-difficile, avec 20,000 hommes de plus que nous. — Le jour même, un courrier porta au roi un rapport sur la reconnaissance qui venait d'être faite. S. M., dès le 21, répondit qu'elle laissait au maréchal commandant en chef le choix des moyens à employer pour secourir la place, et le pressa d'agir. La dépêche royale finissait ainsi : « C'est à vous à déterminer le temps et le lieu de « l'action, et à prendre les meilleurs arrangements « pour y réussir. » On voit ici une nouvelle preuve que Villars n'était pas tenu en tutelle comme les autres généraux.

On a fait grand honneur au maréchal de Montesquiou d'avoir conseillé l'attaque de Denain. Mais il est facile de voir que c'était le seul avis praticable. La chose surprenante, c'est que le prince Eugène de Savoie ne se doutât pas que ce parti pût être tenté.

Le temps avait été bien employé depuis le 20, car la réponse du roi arriva le 22. L'attaque de Denain

fut aussitôt résolue. Il fallait, avant tout, exécuter deux choses fort difficiles : 1° faire croire à Eugène qu'on en voulait à ses lignes, afin qu'il se rapprochât de Landrecies; 2° tromper nos généraux eux-mêmes, car la moindre indiscrétion eût fait tout manquer. Le 22, aussitôt la réponse du roi, les maréchaux réunirent un conseil auquel ne vinrent que les officiers de détail qui devaient nécessairement recevoir des instructions particulières, en répondant du secret sur leur têtes : messieurs de Contades, de Puységur, de Beaujeu, de Montvieil et de Bongard. A l'issue de cette réunion, des patrouilles de hussards furent envoyées vers Bouchain et le long de la Selle, afin d'arrêter les déserteurs qui viendraient d'un côté ou de l'autre. On prit en outre toutes les mesures propres à faire croire à une action vers Landrecies. Le comte de Coigny eut l'ordre d'aller jeter des ponts sur la Sambre. Grâce à ces divers stratagèmes, le bruit d'un mouvement offensif contre l'armée de siége se répandit bientôt. Eugène rapprocha de la ville presque toute son infanterie, ce qui rendit sa longue ligne de Landrecies à Marchiennes encore plus vulnérable.

Quelques officiers généraux, tels que les marquis d'Albergotti et de Bouzoles, ayant hasardé des observations, le maréchal leur enjoignit de se taire et d'obéir. Le 23, à l'entrée de la nuit, le marquis de Vieux-Pont, avec trente bataillons, les pontons et quelques pièces d'artillerie, se dirigea vers Neuville, ayant l'ordre d'établir un passage sur l'Escaut aussitôt son arrivée. A l'avant-garde, marchaient d'un

pas alerte les soldats du régiment de Navarre, dont le nouveau drapeau était déjà troué par les balles. La cavalerie du comte de Broglie couvrit cette marche en longeant la Selle. La plus grande partie de l'armée, pendant ce temps-là, commençait son mouvement vers la Sambre dont s'approchait le comte de Coigny.

Quand tout cela fut bien en train, le maréchal envoya ses aides de camp à toute bride porter aux corps dirigés vers la Sambre l'ordre d'exécuter une contre-marche. On était si convaincu d'une attaque contre l'armée de siége, que les généraux se firent répéter l'ordre plusieurs fois. Bientôt tout s'expliqua, et ce fut une joie générale parmi nos officiers et nos soldats, contristés un instant auparavant de servir à une entreprise où ils n'entrevoyaient qu'un échec. Le prince de Savoie ignorait tout encore, lorsque M. de Vieux-Pont arriva en vue de l'Escaut. Une fois là, jeter le pont, franchir le fleuve, traverser un marais où l'on pensa rester englouti, déboucher dans les lignes que les alliés appelaient le *grand chemin de Paris*, emporter les redoutes qui protégeaient la communication décorée de ce titre ambitieux, forcer les retranchements de Denain, et passer par les armes ou prendre vingt-quatre bataillons qui s'y trouvaient, tout cela fut l'affaire de quelques heures et ne nous coûta que cinq cents hommes. Cette action fut si rapide que plusieurs bataillons de Valenciennes ne purent arriver assez tôt pour y prendre part. Les Français y jonchèrent le sol de huit mille impériaux, et prirent soixante canons. — Les alliés avaient deux ponts sur l'Es-

caut. Le premier s'effondra sous le poids des chariots et des fuyards qui l'encombraient. Eugène, lorsqu'il arriva enfin au second, celui de Prouvy, le trouva barré par les nôtres, y fit tuer inutilement sept ou huit cents des siens, et eut la douleur de rester spectateur impuissant de son désastre[1].

La France était sauvée !

On voit aujourd'hui, dans la plaine de Denain, une pyramide qui porte inscrits à sa base ces deux vers de Voltaire :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.



Les mots nous manquent pour exprimer l'allégresse générale causée en France par la victoire de Denain, et la consternation de nos ennemis. Le vainqueur, sans perdre un instant, s'occupa de reconquérir les places voisines. Saint-Amand, Mortagne, et tous les postes situés sur la Scarpe jusqu'à Douai, se rendirent le 26. On y fit quinze cents prisonniers. Le maréchal put alors rappeler à lui la garnison de Valenciennes, ainsi que celles d'Ypres et des villes maritimes, délivrées de la crainte des Anglais, et assez fortes par elles-mêmes pour ne pas être inquiétées par les mercenaires hollandais. La supériorité numérique se trouva, par ces jonctions, du côté des

1. La Scarpe charria, pendant vingt-quatre heures, les approvisionnements de toute espèce que les vaincus y jetèrent pour en éviter la prise, et une telle quantité de poudre que la rivière en fut noire ; tous les poissons périrent.

Français. Le maréchal de Montesquiou assiégea Marchiennes, dont nous avons dit plus haut l'importance et la force, y entra le 30, et y prit quatre mille fantassins, trois escadrons de cavalerie, *un nombre prodigieux de matelots anglais et hollandais, deux cents pièces de canon, dont trente de vingt-quatre, avec leurs affûts tout neufs*. — On peut juger de l'effet produit à Utrecht par ces rapides succès.

Eugène, menacé de mourir de faim sous Landrecies qui ne recevait plus rien de Marchiennes, décampa le 29, et fit de vains efforts pour secourir Douai, où les troupes du roi entrèrent le 8 septembre et firent trois mille prisonniers. — D'après un M. de Valory, lieutenant-général chargé des travaux, la place devait tenir pendant cinquante jours de tranchée ouverte : mais le maréchal *était accoutumé à mener les ingénieurs un peu plus vite que leurs règles*[1]. Il ne resta plus rien aux impériaux sur tout le cours de la Scarpe. — Le Quesnoy, investi le 8 septembre, se rendit le 4 octobre. On y trouva cent cinquante bouches à feu, dont quarante-cinq

1. Le fort de Scarpe ayant battu la chamade, Villars vit venir à lui, dans la tranchée, plusieurs officiers allemands qui lui demandèrent quatre jours pour recevoir des ordres du prince Eugène.

« Je vais assembler mon conseil, leur répondit le maréchal.

— Cela est trop juste. »

Quels étaient les membres de ce conseil ? — Des grenadiers, à qui le vainqueur de Denain fit cette courte allocution : « Mes amis, « ces capitaines demandent quatre jours pour recevoir des ordres « de leur général : qu'en pensez-vous ? » — La réponse, empreinte d'une énergie soldatesque, est dans tous les recueils d'anecdotes. Les Allemands, peu charmés de cette réplique dépouillée d'atticisme, n'en furent pas moins convaincus, et se rendirent à discrétion.

mortiers, des munitions, et des effets de toute nature évalués à trois millions. La reprise de Bouchain (19 octobre) couronna cette immortelle campagne, qui ne nous coûta pas plus de deux mille hommes; les ennemis en perdirent quinze mille, avec un énorme attirail de guerre[1].

Les insolentes espérances de la coalition ne pouvaient plus renaître.

On ne fit rien, en 1712, sur le Rhin ni sur les Alpes. Le duc de Savoie et le roi de Portugal étaient fatigués de la guerre. Au mois d'octobre, les Anglais, en vertu de la trêve, évacuèrent la Catalogne et le Portugal, y laissant les impériaux hors d'état de résister seuls aux Espagnols et aux Français. Dans la Péninsule, il ne resta plus à l'archiduc que Barcelone, dont il fut bientôt chassé par Berwick.

La campagne de 1713 ne fut que la lueur mourante de cette conflagration européenne.

La paix de Rastadt, qui compléta les traités d'Utrecht, fut signée par le maréchal de Villars et le prince Eugène de Savoie, le 6 mars 1714.

La couronne d'Espagne était affermie pour toujours sur la tête de Philippe V.

Les documents rappelés par cet appendice doivent être médités. On y verra que, dans les conseils de l'Allemagne, la haine contre la France date de loin. Pourquoi, dans nos dernières épreuves, n'avons-nous pas montré la constance de nos pères?

1. On prit une telle quantité de poudre, que Villars, après cinq siéges où il la prodigua, en envoya encore quatre cents milliers dans les arsenaux.

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE

(De Henri IV à Napoléon III).

Les travaux qui précèdent m'ont conduit forcément à étudier la question de nos frontières. Cela m'a été facile, grâce à l'excellent ouvrage[1] de Théophile Lavallée. Je saisis cette occasion de rendre un hommage public à la mémoire de mon ancien professeur.

On trouve dans l'Histoire de M. Victor Duruy[2] des cartes d'une grande exactitude indiquant les limites de la France : 1° avant les croisades ; 2° à l'avénement des Valois ; 3° sous Louis XI ; 4° sous François Ier ; 5° à la mort de Louis XIV.

Voici comment je résumais, en 1866, l'œuvre commencée, poursuivie, et presque achevée par nos anciens rois.



Henri IV, lorsqu'il monta sur le trône en 1589, prit à cœur aussitôt de reporter nos frontières aux limites naturelles, entreprise interrompue depuis trois siècles par les guerres qui avaient agité cette

1. L'Académie française, toujours investie du privilége de dispenser la gloire littéraire, a consacré, par une couronne, le succès de ce livre plein de science et de patriotisme.

2. Ces deux volumes présentent un résumé lumineux de notre histoire nationale. Il faudrait en retrancher quelques pages où perce une admiration trop complaisante de l'empire. Un grand nombre de cartes et de gravures facilitent l'intelligence du texte.

longue période. La France gagna d'abord le comté de Foix et le Béarn, patrimoine de son nouveau souverain, en attendant le Roussillon. Le marquisat de Saluces, seul lambeau qui nous restât de cette Italie où nous avions versé tant de sang, fut échangé contre la Bresse et le Bugey, ce qui eut le double avantage de mettre notre frontière de l'est sur le Jura, près des Suisses nos alliés, et de tourner l'ambition des ducs de Savoie vers Milan. Un jour devait venir où ces princes nous abandonneraient volontiers les territoires situés en deçà du Mont-Blanc, ce qu'a fait le roi Victor-Emmanuel, largement indemnisé de ce sacrifice. Dans les plans du Béarnais, les Etats italiens formaient une fédération indépendante, mais affectionnée à la France, dont elle partageait l'origine et les croyances religieuses. Plus à l'est et au nord, des mariages, la diplomatie, et au besoin la guerre, devaient nous donner le Luxembourg, le Limbourg, les duchés de Clèves et de Juliers, etc. Henri IV ne vécut pas assez. Richelieu, pénétré des mêmes idées, intervint dans la guerre de Trente ans; lui-même mourut trop tôt; Mazarin, son sucesseur dans le ministère, on est tenté de dire sur le trône, conclut les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659), qui assurèrent la possession définitive de nos conquêtes sur l'Escaut, la Meuse, le Rhin et les Pyrénées.

Lorsque Mazarin prit la direction des affaires, le royaume étouffait dans le cercle étroit tracé en 1598 à la paix de Vervins. A sa mort, la France avait pour frontière, du côté de l'Allemagne, les Trois-Évêchés,

Pignerol, les landgraviats de Haute et Basse Alsace, les dix villes impériales d'Alsace (excepté Strasbourg et Mulhouse), le Sundgau et Brisach, avec la liberté du commerce sur les deux rives du Rhin, la neutralité de l'empire dans la guerre contre l'Espagne, et la promesse qu'aucune place forte ne serait élevée de Bâle à Philipsbourg, occupé par une garnison française. Du côté de la péninsule ibérique, la France eut le Roussillon et la Cerdagne, ce qui complétait la barrière des Pyrénées ; vers les Pays-Bas, Gravelines, Saint-Venant, Landrecies, Le Quesnoy, Thionville, Montmédy, Marienbourg, Philippeville, Avesnes, etc., et l'Artois, moins Saint-Omer et Aire; ce qui nous ouvrait l'Artois, la Flandre, le Hainaut, le pays de Namur et le Luxembourg. La Lorraine était rendue au duc Charles IV, avec la clause que ses villes démantelées recevraient des soldats du roi, et seraient reliées à une route pénétrant dans l'empire. — Ces deux grands traités ont constitué, jusqu'à la révolution de 89, la base du droit public européen. Ils firent à la France une position qu'elle n'avait jamais eue. Mazarin n'osa pas parler officiellement de la rive gauche du Rhin, mais de nombreux écrits publiés sous son patronage s'exprimèrent à cet égard sans détours. « Les traités conclus par Mazarin, dit Lavallée, sont les plus solides qu'ait jamais faits la France; ils ont assis la puissance et le territoire de notre pays sur des bases telles qu'aucun revers, aucun désastre, aucune révolution n'a pu les ébranler. » — C'était la fin de la suprématie autrichienne, et l'aurore de celle des Bourbons.

Louis XIV, désespérant d'atteindre les limites naturelles, y suppléa par un système de places fortes. Ce long travail, dû au roi, à Vauban, à Louvois, et au marquis de Chamlay, fut exécuté sous le titre modeste de *Règlement de la frontière*. Nous allons, d'après Lavallée, le résumer.

En 1678, époque de la paix de Nimègue, apogée de la puissance du grand roi, la France avait pour limites : au nord, une ligne conventionnelle allant de Dunkerque à Lauterbourg ; à l'est, le Rhin, de Lauterbourg à Bâle (moins Strasbourg, son territoire et Mulhouse), et la crête du Jura; au sud-est, le Rhône, de Genève au confluent du Guil ; de ce dernier point, une ligne conventionnelle allant jusqu'au mont Tabor, se prolongeant par le sommet des Alpes Cottiennes et Maritimes, sauf la vallée de Barcelonnette, jusqu'au pic de Lausanier; au sud, la Méditerranée et les Pyrénées ; à l'ouest, l'océan Atlantique. Le principal travail de Vauban fut de fortifier la frontière du nord-est, c'est-à-dire celle qui s'étend de Dunkerque à Bâle, et qui, si on la considère comme la base d'un triangle dont Paris forme le point objectif, est rendue excessivement vulnérable par le nombre, la profondeur et la direction des cours d'eau, et par l'absence d'obstacles naturels. Vauban imagina de construire un certain nombre de places, qui formeraient *les huit fronts d'une vaste citadelle dont Paris serait le réduit*. Il était surtout nécessaire de barrer les vallées de l'Oise, de la Marne et de la Seine, qui mènent à Paris.

Celle de l'Oise, dont l'origine est à soixante-dix

lieues seulement de Paris, entre l'Escaut et la Meuse, reçut pour défense Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai, Le Quesnoy, Maubeuge, Landrecies, Philippeville, Marienbourg, Avesnes, Rocroy, Givet-Charlemont, Mézières et Sedan. Cet échiquier sauva la France en 1712 et en 1793. Il se trouve aujourd'hui en partie démantelé par la perte que nous avons faite en 1815 de Philippeville et de Marienbourg, près des sources de l'Oise.

La vallée de la Marne fut fermée par Sarrelouis, que les alliés n'ont pas manqué de nous enlever en 1815.

Quant à la vallée de la Seine, où l'on arrive de plain pied par la Trouée de Béfort, on essaya de la fermer par Huningue, dont les défenses furent appuyées par divers traités conclus avec les Villes Forestières et le prince-évêque de Bâle. — Les coalisés, en 1815, ont exigé la démolition de Huningue, mais nous avons enfin fortifié Paris.

On négligea pour le moment les ouvertures qui restaient entre la Meuse et la Moselle, entre la Moselle et les Vosges, et sur le Rhin. Les *Chambres de réunion* y pourvurent en incorporant au royaume, comme dépendances des conquêtes anciennes, Bitche, Strasbourg, Lauterbourg, le duché de Deux-Ponts, les comtés de Chimay et de Montbéliard, Luxembourg, Courtrai, Dixmude, etc. Nous n'avons pas à examiner si une légalité rigoureuse dicta les arrêts d'annexion prononcés par les Chambres de Tournay, de Metz, de Brisach et de Besançon. — Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Louvois, d'après

l'avis du marquis de Chamlay, ordonna la dévastation du Palatinat, afin de mettre entre nous et nos ennemis un désert. — Après cette terrible exécution, on fortifia Landau pour maîtriser le Palatinat, dont la domination nous fut assurée lorsqu'on eut achevé Sarrelouis, Luxembourg et Mont-Royal. En même temps, les places de Flandre furent reliées entre elles par des canaux et des ouvrages palissadés garnis de canons, afin de former de la mer à la Sambre, surtout entre Ypres et l'Escaut, une barrière presque infranchissable. On voulut ensuite avoir Mons et Namur, pour achever de couvrir la trouée de l'Oise.

On peut, d'après ce que nous venons de dire, se faire une idée du système stratégique de Vauban; mais il faut en lire l'exposé complet que M. Lavallée a fait avec une science profonde, une clarté saisissante, dans un style plein de noblesse, que l'amour de la patrie élève parfois jusqu'à l'éloquence.

La Lorraine, convoitée pendant deux siècles, ne fut définitivement incorporée au royaume qu'en 1766, à la mort de Stanislas Leckzinski. A la suite des victoires de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld, Louis XV aurait pu très-facilement se faire donner, par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), plusieurs places des Pays-Bas, qu'il occupait presque tout entiers; mais l'indolent monarque ne demanda rien et se laissa même imposer de nouveau la condition de ne pas fortifier Dunkerque du côté de la mer. Cette occasion manquée ne se retrouva plus. On connaît les vicissitudes territoriales survenues de 1792 à 1815.

Le gouvernement de Louis-Philippe exécuta de grands travaux pour compléter sur certains points, simplifier sur d'autres, l'œuvre de Vauban, et réparer autant que possible les cinq brèches de 1815. Ardres, Bapaume, Stenay, Sierck, Fort-Louis, Oléron, etc., furent démantelés. On fit à presque toutes les autres places des accroissements notables. Enfin on entoura d'une enceinte bastionnée des villes qui n'en avaient point, Paris, Soissons, Langres, et on a augmenté les défenses de Lyon.

Aujourd'hui, Soissons, édifié sur l'Aisne, compense en partie la perte de Philippeville et de Marienbourg à l'entrée du bassin de l'Oise. Marsal, sur la Seille, et Toul, sur la Moselle, ferment de notre côté la trouée des Ardennes, dans laquelle nos ennemis peuvent s'engager par Sarrelouis. Weissembourg et Bitche remplacent Landau. Le camp retranché de Béfort et la transformation de Langres ont fait oublier Huningue, et barrent le bassin de la Seine [1].

Des forteresses nouvelles ont été construites sur le Jura, les Alpes et les Pyrénées, sur toutes nos côtes de l'Océan et de la Méditerranée. L'acquisition de trois nouveaux départements nous a donné les Alpes. De ce côté, Lyon, situé à l'intersection des trois bassins du Rhône supérieur, de la Saône et du Rhône

1. L'enceinte élevée par Philippe-Auguste autour de Paris, à la fin du XIIe siècle, se composait d'un mur de huit pieds d'épaisseur, flanqué de cinq cents tours, et percé de treize portes. Un large fossé entourait la ville, qui avait alors pour limites : au nord, le point où se trouve aujourd'hui la porte Saint-Denis; à l'est, le quai des Célestins, à la hauteur du lycée Charlemagne; au sud, les portes Saint-Jacques et Saint-Michel; à l'ouest, la Tour de Nesle.

inférieur, assure la neutralité de la Suisse, et observe tout le sud-est. Paris a été fortifié en 1841. Depuis cette époque, on a construit un réseau de lignes de fer, dont l'importance stratégique n'a pas besoin d'être démontrée. Ce grand système de défense est complété par le camp de Châlons, devenu permanent, et dont on peut faire une place d'armes où l'on réunirait cent mille hommes qui, par les voies ferrées, rayonneraient dans toutes les directions.

A la suite d'études faites par le Comité des fortifications, un décret du 23 mai 1866 a prescrit le déclassement (total ou partiel) de 98 places.

Les économies produites par ces réductions serviront à compléter les travaux des places reconnues nécessaires, à mettre leurs remparts à l'abri des effets destructeurs de la nouvelle artillerie, et à suppléer ainsi aux frontières naturelles que nous avons perdues.



On sait ce qu'a fait Napoléon III en 1870, au lieu de mettre à exécution des projets inspirés par le souvenir de Vauban, et poursuivis pendant si longtemps avec une prévoyante sagesse.

FIN

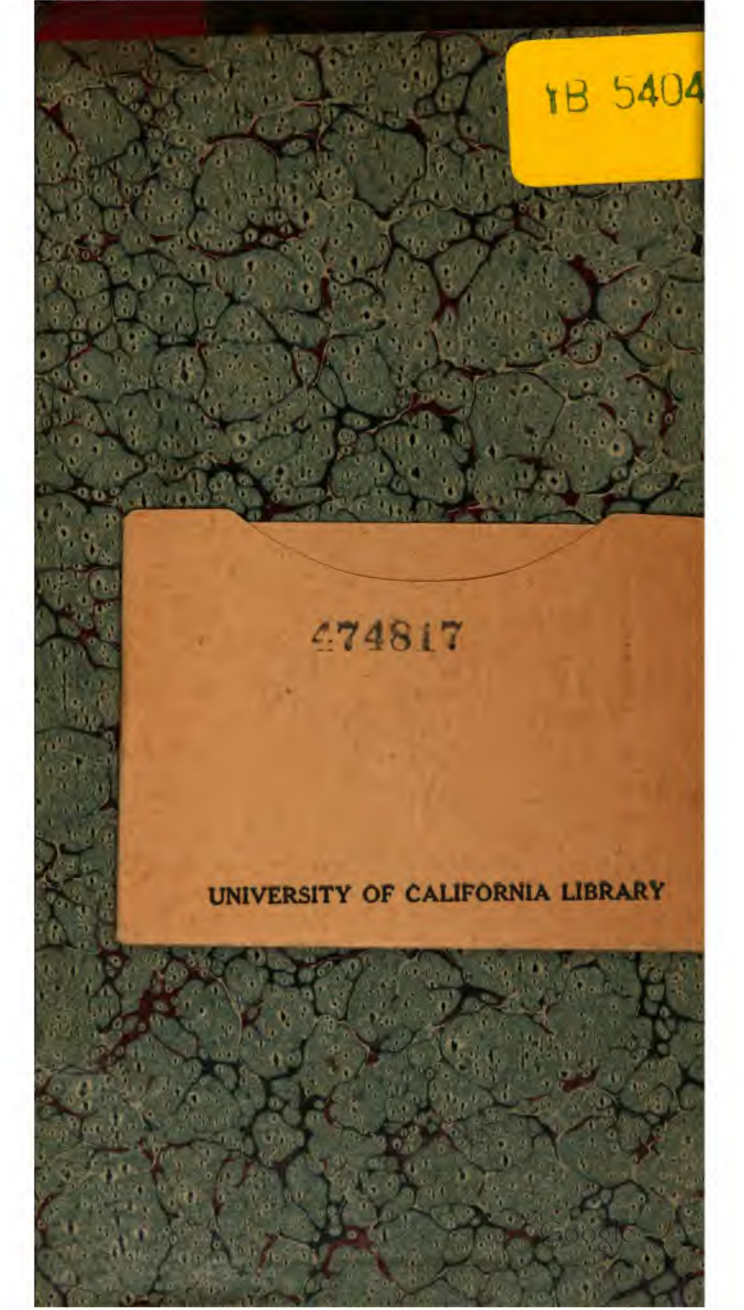
TABLE

CONFÉRENCES

APPENDICE

Paris. — Imp. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.




YB 5404
474817
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

